92 057

VOYAGE

À CEYLAN ET AUX INDES

S. G. MONSEIGNEUR AGLIARDI

Archévêque de Cesarée

Délégué Apostolique aux Indes Orientales

2635

VOYAGE

À CEYLAN ET AUX INDES

1887

PAR

MONSEIGNEUR ZALESKI

Deuxième édition

Kancelarya
STANISŁAWA WESOŁOWSKIEGO
obrońcy w sprawach karnych
w ZŁOCZOWIE

ROME
IMPRIMERIE A. BEFANI

1889

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773
Wa5166984

INSTYTUT GEOGRAFII
BIBLIOTEKA
P. A. N.
92.057

N-465964/TMK
PAN ale. K. 213/70

A SON ÉMINENCE

LE CARDINAL LEDOCHOWSKI

HOMMAGE RESPECTUEUX

DE L'AUTEUR

CHAPITRE I.

Le Portugal aux Indes. — La question du Patronat. Mission de Monseigneur Agliardi.

Le Dimanche, 28 Novembre 1886, je retournais du Vatican, où j'avais dîné chez Mgr. Campori, Camérier Secret participant de S. S. avec Mgr. Valfré Evêque de Cuneo, Mgr. Bisleti, et plusieurs autres personnes.... En passant par la place de St. Pierre, je rencontrais Monseigneur Agliardi, le Délégué Apostolique aux Indes Orientales, qui était retourné à Rome, depuis quelques mois:

— " Vous venez de chez le Secrétaire d'Etat? „ — me demanda-t-il.

— " Non, Monseigneur! j'ai dîné avec mes amis.

— " Ah! vos amis — il faudra, peut-être, les quitter bientôt...; passez demain matin chez S. Em. le Cardinal Ledochowski. „

Le Cardinal Ledochowski me dit le lendemain qu'il était question de m'envoyer aux Indes, en qualité de Secrétaire de la Délégation Apostolique.

Huit jours après, le 5 Décembre, j'eus ma nomination officielle et l'avis que nous partions le 11. Je n'avais donc que six jours, devant moi, pour faire mes visites d'adieu et préparer mes malles.

Quelques mots maintenant sur le but de notre mission dans le pays des Brâhmes et de Vichnou.

La première nation Européenne, qui établit dans la grande péninsule Gangétique, son influence et sa domination, ce furent les Portugais: le 22 Mai 1498, Vasco de Gama débarquait à Calicut. Il fut très étonné d'y trouver des Chrétiens qui prétendaient descendre des Indiens, qu'avait converti l'Apôtre S. Thomas.

MONSEIGNEUR AIUTI
Auditeur

En 1503, Alphonse d'Albuquerque fondait à Coulan la première factorerie portugaise, et, en partie par ses victoires, en partie par les traités conclus avec les princes indigènes, il jetait les fondements du grand Empire portugais dans les Indes, dont le centre, la base d'opération était la ville de Goa où il établit sa résidence, le 25 Novembre 1510.

Bientôt, l'influence portugaise, partant de cette cité illustre, rayonna sur toute la péninsule et bien plus loin encore, à Ormuzd sur le Golfe Persique à Aden, Sokotra, d'un côté, et, de l'autre, Malacca, les Moluques, Macao, sur le rivage Chinois et au Japon, qui, à cette époque encore, était pour les Européens, un pays mythique et fabuleux.

Mais, si les grands rois de Portugal étendaient, au loin, la gloire de leur nom, ils comprenaient aussi leurs devoirs devant Dieu. Peu de nations rendirent à notre

sainte religion de si grands et éminents services, que les Portugais, aux jours de leur plus grande puissance. Leurs rois furent des rois-apôtres, leur étendard, la Croix du Seigneur, et c'est en la plantant qu'ils prenaient possession de leurs nouvelles conquêtes.

Les Souverains Pontifes, voyaient avec joie, cette noble et valeureuse nation, porter l'Evangile, dans les pays les plus reculés de la terre. Il ne serait pas facile d'énumérer, toutes les marques d'affection paternelle, qu'ils prodiguèrent au Portugal et à ses rois: Il suffit d'ouvrir les Bullaires, depuis Martin V, jusqu'à Jules III et Pie V.

MONSEIGNEUR ZALESKI
Secrétaire.

Ces Papes accordèrent au roi des privilèges immenses, entre autres, le patronat sur les pays conquis: sur l'Inde, une partie de la Chine, le Congo et les îles, avec droit d'y nommer des Evêques.....

Et sous l'ombre de l'étendard royal du Portugal, la foi catholique s'étendait largement — les Missionnaires parcourraient toute l'Inde, soutenus partout et protégés par les Autorités portugaises. St. François-Xavier donna à l'Oeuvre de l'Evangélisation un élan gigantesque et une vigueur nouvelle, et, si les choses avaient duré ainsi, les Indes entières seraient devenues catholiques..... mais le souffle de la Réformation effleura aussi le Portugal, — cette

grande nation perdit sa foi si vive, et avec elle sa grandeur, et sa gloire.

En 1602, les Hollandais s'emparèrent de Ceylan et mirent tout à l'œuvre pour détruire la foi Catholique. Il y eut des Martyrs. Ces Apôtres du nouvel Evangile, ces propagateurs zélés du Christianisme réformé par Luther — firent venir les Bonzes Boudhistes du Thibet, rebâtirent leurs temples et rétablirent leur culte sacrilège, sur les ruines des Eglises Catholiques..... Mais n'imputons pas aux paisibles Hollandais d'aujourd'hui, les crimes que commirent leurs ancêtres et couvrons cette page si triste de leur histoire.

La puissance Hollandaise devait tomber aussi : en 1706 les Anglais s'emparèrent de Ceylan et bientôt devinrent les maîtres de l'Inde.

De leurs larges possessions, si vaillemment conquises, les Portugais, ne conservèrent que la ville de Goa et un mince territoire ; Diu Damão, places sons nulle importance.

Malgrés toutes ces vissicitudes, les Souverains Pontifes, conservèrent aux Rois de Portugal tous, les privilèges qu'ils leurs avaient donné, lors de leur grande puissance ; les rois gardaient le patronat sur toutes les missions des Indes, déjà Anglaises, tout comme au temps, lorsqu'ils en étaient maîtres..... et ils auraient toujours gardé ce patronat, si les tristes événements, qui signalèrent la fin du siècle dernier, n'avaient obligés les Souverains Pontifes, à songer, à remédier eux-mêmes aux besoins des Chrétiens dans les Indes.

Ce qu'un seul homme peut faire de mal à sa patrie, nous le voyons dans l'histoire de Pombal. Il réduisit ce glorieux Portugal à un état d'impuissance, si triste et si humiliant, pour l'âme fière et noble des descendants de tant de conquérants....

En supprimant les Ordres Religieux, il détruisit d'un seul coup les Missions. La grande ville de Goa devint une jungle épaisse: les tigres vinrent habiter, à l'ombre des broussailles, là où jadis s'élevaient des palais.... Le nombre des Chrétiens se réduisit à quelques centaines de mille, que le Sultan Tippoo diminuait encore.

Jadis, c'était Goa qui pourvoyait aux besoins spirituels des Catholiques de l'Inde. Les Ordres religieux supprimés par Pombal, les prêtres persécutés... l'Archevêque de Goa se trouva dans l'impossibilité, d'envoyer des missionaires à toutes les chrétientés, qui, privées de pasteurs, disparaissaient, tombaient.

Les Papes ne pouvaient pas souffrir cette décadence religieuse de l'Inde. Ils ne pouvaient permettre ni tolérer, que l'Eglise Catholique souffrit dans ce pays, qui donnait jadis de si belles espérances.

Grégoire XVI ordonna donc à la S. Congrégation de Propaganda Fide, d'envoyer des missionaires aux Indes, pour pourvoir aux Missions, dans lesquelles l'Archevêque de Goa n'était plus en état d'envoyer des Pasteurs. Le Pape établissait en même temps, plusieurs Vicariats Apostoliques, qui dépendaient directement de Rome.

On a représenté cet acte du Souverain Pontife, qui ôtait, en effet, à Goa, le monopole des Missions de l'Inde, comme une atteinte portée aux légitimes droits du Portugal, comme un affront fait à la nation même.

Tout au contraire. — L'établissement du Christianisme aux Indes — tout le monde l'avouera — était, et est encore, le plus glorieux monument de l'antique grandeur du Portugal. Ce monument splendide chancelait, il tombait.... Grégoire XVI, en envoyant un contingent de missionaires nouveau, le conserva intact à la nation.

Dès lors, le Christianisme commença à fleurir de nouveau. Chaque année, il fallut augmenter le nombre des

missions, et avec les missions, le nombre de Vicariats: il n'y en avait que cinq en 1840; dix ans après, il y en avait douze — dix-sept, en 1860 — 21 en 1885.

Ce progrès dans l'œuvre des Missions, sous le sage régime du Gouvernement Anglais et l'institution même des Vicariats Apostoliques, éxigeait naturellement que l'on détermina les limites de la juridiction de l'Archevêque de Goa et des Evêques qui gouvernaient les Vicariats. C'était une tâche ardue et difficile, qui fut ébauchée dans le Concordat stipulé entre le St. Siège et le Portugal en 1857, et établie enfin par le Concordat de 1886.

Ce Concordat déterminait nettement, les limites du Patronat Royal du Portugal, sur les Eglises de l'Inde — et celles de la juridiction respective du siège Archiépiscopal de Goa et des Vicaires Apostoliques. De plus, par la mémorable Constitution: " *Humanae Salutis Auctor* „ — le Souverain Pontife, élevait l'Archévêque de Goa, à la dignité de Patriarche des Indes Orientales; repristinait les anciens évêchés historiques Portugais de Méliapur, de Cochin et de Damão-Cranganor — érigeait en Métropoles et sièges Archiépiscopaux les Vicariats Apostoliques de Colombo, Madras, Pondichery, Verapoly, Calcutta, Bombay et Agra — tous les autres Vicariats en Sièges Episcopaux — établissait, en un mot, dans toute l'Inde, le gouvernement régulier de l'Eglise — la Hiérarchie ecclésiastique.

Le lecteur me pardonnera cette longue narration historique, mais elle était nécessaire pour l'éclairer sur le but de notre mission aux Indes.

C'était, pour y établir la Hiérarchie ecclésiastique, et faire exécuter les clauses du Concordat, que la Délégation Apostolique s'y rendait.

Elle se composait de Monseigneur Agliardi, Archévêque de Césarée et Délégué Apostolique, qui avait long-

temps géré à Rome, à la Propagande, les affaires des Indes et de la Chine — et avait fait déjà un séjour de deux ans, dans la Péninsule Gangétique, pour y préparer les voies au Concordat et à l'organisation régulière de l'Eglise.

Monseigneur Aiuti, Auditeur, qui avait fait une assez longue carrière diplomatique, comme Secrétaire de Nonciature au Brésil, et ensuite Auditeur à Munich... et moi, enfin, novice encore dans le mêtier, j'allais comme Secrétaire.

Pour ne pas faire une narration trop longue et ennuyeuse, j'éviterai, autant que possible, de parler du travail qu'enfantait notre mission officielle. La partie laborieuse de notre expédition, n'intéresserait qu'un petit nombre de lecteurs et donnerait à mon récit un développement, qui fatiguerait les autres. Je traiterais la question, simplement en touriste et, laissant de côté la partie officielle, je me bornerai simplement à entretenir mon aimable auditoire des aventures de ce voyage lointain, et à partager avec lui les impressions variées, que j'éprouvais en visitant ces terres.

CHAPITRE II.

Départ de Rome. — Aventure de Francesco. — Brindisi. La Méditerranée. — Alexandrie. — L'Egypte.

Notre voyage fut inauguré par une aventure qui serait bien drôle, si elle l'était pour tous.

Nous partîmes de Rome pour Brindisi, le soir du 11 Décembre 1886. C'était le train de Naples qui nous emportait jusqu'à Caserte, et de là nous en prenions un autre.

Nous arrivâmes donc à Caserte à 5 heures du matin. Le train reste en gare 10 minutes ; nous prenons tranquillement le café. Le train siffle, il part.... et ce n'est qu'alors, que nous nous demandons où est Francesco, le domestique de Mgr. Agliardi?

En vain nous cherchons sur le quai, en vain dans les salles de seconde et de troisième classe.... le brave garçon avait si bien dormi, qu'il avait continué son chemin jusqu'à Naples.

La chose ne parait pas si grave de perdre le train ou de manquer une station — mais ce sommeil du pauvre Francesco, ces quelques minutes qu'il avait dormi, plus qu'il ne devait le faire, devaient hélas, lui coûter bien cher, car, en manquant le train à Caserte, il manquait aussi

le paquebot — il eût fallu deux semaines pour en attendre un autre; si même il le fesait, il ne nous aurait plus trouvé à Ceylan — et comment se prendrait-il, pauvre homme, pour nous rejoindre aux Indes, lorsqu'il ne parlait pas d'autre langue que l'Italien et que ce qui venait de lui arriver donnait une mince idée de ses talents de voyageur.

LA CAMPAGNE DANS LE DELTA DU NIL.

Comment ferait-il tout seul ce voyage? Bref, à une dépêche désespérée, que le pauvre homme expédia de Naples, Mgr. le Délégué lui répondit quoique fort á contre-coeur, qu'il n'avait rien de plus raisonnable à faire, que de retourner tranquillement à Rome, où il écrivit aussitôt, recomandant chaudement à ses amis de s'occuper du bonhomme.

Pauvre Francesco — figurez-vous seulement: prendre son élan pour aller jusqu'aux Indes et finir son voyage misérablement à Naples. Et ce n'était pas seulement un

beau voyage manqué, mais tout le ridicule dont il s'était convert; son honneur de domestique perdu. Je me figure combien on se moquera de lui; comment osera-t-il se montrer devant ceux, auxquels il a conté tant de merveilles de son voyage aux Indes. Pauvre homme, nous fûmes tous bien peinés de sa mésaventure, ce qui ne nous empêcha pas d'en rire toute la journée.

Il faisait nuit déjà, quand nous arrivâmes à Brindisi. J'aime bien Brindisi, J'y avais déjà passé avant trois ans, en me rendant en Grèce et en Turquie. Je me souviens, combien je m'amusais à causer, sur le quai, avec les enfants du peuple. J'y demeurais deux jours.

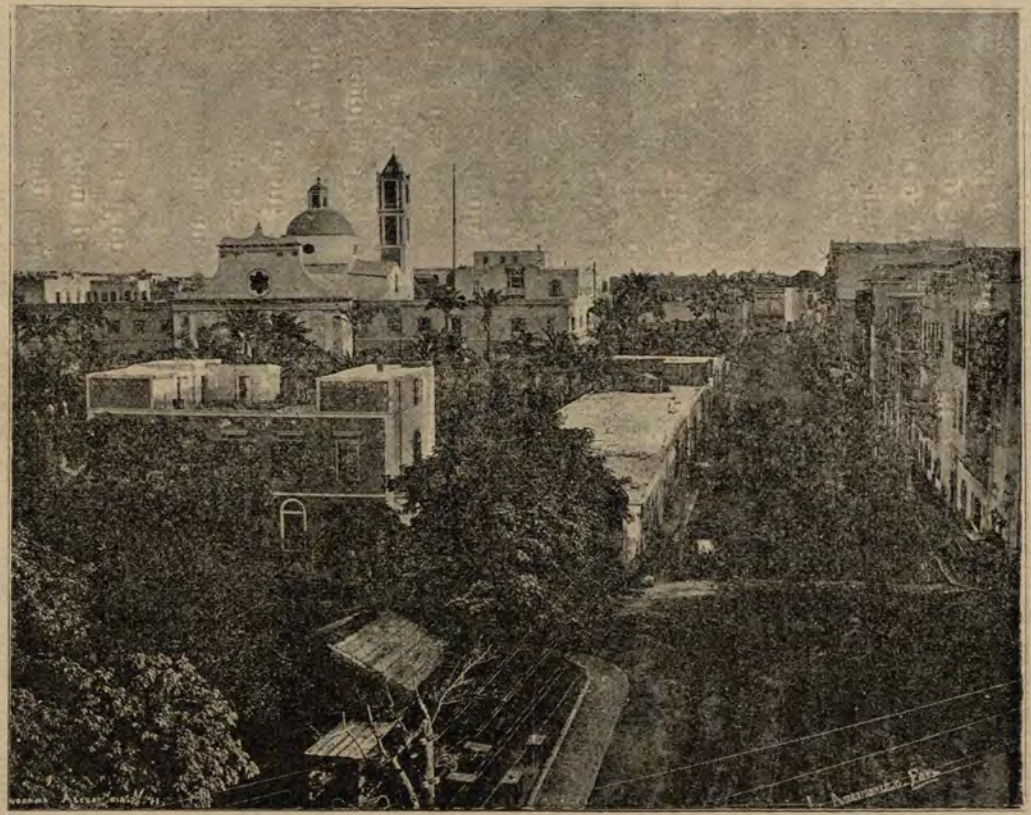
Le peuple de Brindisi est si sympathique. Il joint la finesse des Grecs à la vivacité des Calabrais. Ils ont une manière si drôle de s'exprimer.

Le train ne s'était pas encore arrêté et déjà une nuée de " *facchini* „ prenaient d'assaut la portière du waggon. Ils me suivirent jusque sur la plateforme, où je restais pour garder les petits colis, tandis que Mgr. Aiuti allait prendre les grosses malles. Je fus immédiatement serré dans un cercle de facchini et de cochers de fiacre, qui venaient m'offrir tous les services possibles. Je savais bien par expérience, que pour me débarasser de ces aimables Calabrais, le meilleur et efficace moyen, était de leur répondre dans une langue qu'ils n'ont jamais entendu. Cela les déconcerte. Je m'étais tiré d'affaire, bien des fois, en employant ce remède, avec les bâteliers de Sicile et de Naples, aussi bien, qu'avec ces célèbres hammals de Salonique et de Contantinople. Donc, à l'œuvre; j'avais dans le lithuanien des ressources intarissables:

— " Mossiou! una vettura....

— " Ne noriu mano melas.

— " Singlé! (signor Inglese) very good cavallo:



ALEXANDRIE. ÉGLISE DE SAINTE CATHERINE (page 26).

— " Eyk sau szalyn, ne reyk.

— " E che lingua parla costui? Mossiou speek German vuol'una vettura?

Je lui fais signe que non.

— " Ebbene, stia pure se piace — vedrai come si piglia il malanno, con questo freddo benedetto....

— " Passi anche la notte, padrone, ci staremmo molto bene col sciroccone che tira! „ Il faissait très froid.

Ennuyé enfin de toutes ces apostrophes, faisant tout mon possible pour garder le sérieux — je leur cria en italien de me laisser tranquille:

— " A dunque parli italiano... veda che furbo!.. andiamo all'albergo... porterò io il bagaglio.... ecco che bella vettura!

Pendant que cette scène se passait autour de moi, un autre groupe de ces fainéants, entourait Mgr. Agliardi — mais ils n'osaient pas trop s'approcher de lui, car la nouvelle avait courru déjà que c'était " un Vescovo Indiano „ et tous le regardaient avec curiosité....

— " C'est l'évêque indien „ — disait l'un.

— " Es-tu bête, n'entends tu pas qu'il parle l'italien. „

— " C'est toi qui es un imbécile; crois-tu donc qu'on parle l'indien aux Indes — mais pas du tout, on y parle l'italien tout aussi bien qu'ici.... „

Nous nous embarquâmes à bord du *Gwalior* de la compagnie Peninsulaire et Orientale (P and O) Anglaise, qui devait nous porter jusqu'à Alexandrie. Il était bien tard.

Le lendemain matin, la mer était assez grosse. Les côtes de l'Europe pâlissaient et se confondaient de plus en plus avec l'horizon du ciel et vers 11 heures elles disparûrent tout-à-fait. L'eau était d'un bleu de saphir; la molle fraicheur du vent éléctrisait les muscles.... C'est si bon l'air de la mer, surtout après avoir séjourné longtemps

ALEXANDRIE : FEMMES FELLAH (page 27).

en ville. Des blanches mouëttes décrivaient de grands cercles au dessus du navire. C'était un beau spectacle, que cette immensité et tout ce décor, si grand dans sa monotonie même.

La nature nous offre tant de spectacles imposants et grandioses — mais rien n'élève autant notre âme vers Dieu, que la vue de cette mer immense, qui sert d'appui à la voute étoilée du ciel. Ce bon proverbe français qui dit, qu'il faut aller en mer, pour apprendre à prier — est si vrai, mais on le défigure d'ordinaire, en croyant, qu'il veut insinuer que ce sont les dangers qui enfantent la prière... eh! bien — non: ce qui touche le coeur et l'élève vers les cieux, c'est ce spectacle de la grandeur de Dieu, cette manifestation de sa puissance suprême: *mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus...*

Le premier jour, nous eûmes le mal de mer — je restais toutefois jnsqu'au soir sur le pont; une fois, seulement je me penchais sur le bord et.... je dis le bonjour à la mer.

Le 14, nous aperçûmes les côtes de la Grèce... Ah! c'est encore l'Europe; qui sait quand je la reverrai — puis l'île de Crète surgit à l'horizon — jusqu'au soir, nous regardons ses cîmes couvertes de neige et ses rivages d'une stérilité désolante.

Les nuits étaient mauvaises: je ne faisais que battre contre les bords de ma couchette, et je faisais des réflexions amères, sur le plaisir que les bonnes procurent aux petits enfants, en les faisant rouler dans leur berceau.

Le 15, à huit h. du soir, le phare d'Alexandrie brilla à l'horizon — ce phare, que les anciens mettaient au nombre des sept merveilles du monde et qui est tombé, aujourd'hui, dans la monotonie du commun des mortels. Nous jetons l'ancre en mer.

Le lendemain matin, le soleil se lève au dessus d'une forêt de palmiers. Les dunes sablonneuses de la rive animées, çà et là, d'un bouquet de dattiers, répondent si bien à l'idée que nous nous faisons de l'Afrique. C'était la pre-

ALEXANDRIE. MENDIANT AVEUGLE.

mière fois que je voyais cette terre, aussi restais-je longtemps à en contempler les contours.

J'avais devant moi l'Egypte, cette terre des souvenirs bibliques, que Jésus-Christ enfant avait voulu choisir comme lieu de son refuge : que la Ste Vierge Marie a peut-être plus d'une fois arrosé de ses larmes. — Cette

terre qui a vu St. Joseph — les deux Joseph, Moïse, et Abraham. J'avais le cœur ému et je compris alors ce qui doit se passer dans l'âme du Chrétien, lorsqu'il va visiter la Terre Sainte. Si Dieu le permettra il faudra que j'y aille.

Nous nous rendîmes directement à l'Eglise de St. Catherine, la patronne de cette cité Africaine, qui avait été jadis une des perles de l'Eglise Catholique et qui est aujourd'hui réduite á un si misérable état. Nous fîmes après, une visite au Délégué Apostolique de l'Egypte, chez lequel nous rencontrâmes, de nouveau, M. Charles de Lesseps venu de Paris, pour inspecter les travaux de l'élargissement du Canal de Suez... il ne nous resta donc que très peu de temps pour donner un coup d'oeil à la métropole africaine.

Alexandrie a tout à fait l'apparence de ces villes de l'Orient où les Européens sont venus s'établir en grand nombre. Dans des rues allignées, bordées d'édifices assez modestes, se presse une foule tellement barriolée et si diverse par le teint, le costume, que chaque passant attire votre attention. C'est bien l'Orient, mais un type tout divers que celui de Constantinople.

Rien de plus amusant que les cochers de fiacre: vous y verrez des nègres à demi-nus, des bédouins, capuchon sur la tête, et les jambes croisées sur le siège, comme s'ils étaient assis sur un chameau.... Et ces fellahines, qui portent leurs petits enfants à cheval sur leur épaule; ils sont si drôles ces bébés, se cramponnant avec leurs petites mains brunes à la tête de leur mère pour garder l'équilibre.

Les beaux enfants vous regardent avec leur grands yeux si limpides et si pleins d'innocence. Le cœur se serre, quand après les avoir caressé, vous levez les yeux sur les hommes mûrs, les vieillards, sur le front desquels, tous

les vices affreux de l'Islamisme ont imprimé leur sceau indélébile. C'est affreux de penser que ces pauvres garçonnets iront se perdre dans ce bourbier infecte. L'islamisme, c'est le plus terrible cancer, qui ronge l'humanité, un cancer

BENHA. FEMME FELLAH.

dont on ne guérit pas. S. Em. le Cardinal Massaja me racontait, peu de jours avant mon départ, que, dans sa longue carrière de missionnaire, il n'avait converti que 17 musulmans et bien peu, parmi eux, restèrent vraiment chrétiens.

Il fallut bientôt nous arracher à ce coin de l'Orient

si plein d'intéret, car le train qui devait nous porter à Suéz chauffait déjà sur le large quai du port.

La Compagnie Peninsulaire-Orientale anglaise met un train spécial, à la disposition des voyageurs, qui vont aux Indes et en Australie. On évite ainsi la traversée ennuyeuse du Canal de Suéz. Mais, probablement pour nous désennuyer, elle nous accorda le plaisir de 15 heures de waggon, pour parcourrir les 224 milles qui séparent Aléxandrie de Suéz. Sans cela, la route n'est pas très amusante : un pays plat, semé de distance en distance de villages indigènes, construits de terre et ombragés de bouquets de dattiers.

A Kaffr nous traversons le premier bras du Nil et nous entrons dans le Delta — puis à Benha le second bras du fleuve, qui est large, et forme dans cet endroit un ravissant panorama.

Quelle population ! la route misérable que nous longeons sans cesse est couverte de gens affairés, qui vont et viennent à pied, ou bien montés sur d'affreuses cavalles, et plus souvent encore, sur des ânes, des chameaux et des buffles. On dirait que tous les habitants de l'Egypte se sont donné rendez-vous en ce lieu.

On dîne à Zagazig : une salle assez propre, pareille à celles des gares de second rang en Europe, bien servie et bien éclairée, seulement.... pas un seul chandelier ; les bougies étaient plantées dans des bouteilles ! L'Afrique protestait, encore une fois, contre la civilisation que lui impose l'Europe.

Je ne saurrai dire à quelle heure, et où, commença le désert, car la nuit était tombée. Lorsque la lune se leva, elle éclairait des dunes de sable blanc. Il faisait si froid que je dûs déballer mon paletôt d'hiver.

CHAPITRE III.

Suéz — Le Sinaï — La Mer Rouge — Le Bab-et-Mandeb.

Il faisait tard déjà, quand nous arrivâmes à Suéz, où on nous embarqua sur un misérable radeau que remorquait un infâme petit vapeur. Cette machine sur laquelle gesticulait une dizaine d'africains, affublés d'un costume indicible — était aussi un des plaisirs que reservait à ses passagers la Compagnie Peninsulaire Anglaise. On avait entassé dessus, tous les voyageurs qui devaient s'embarquer sur trois navires, qui partaient ce soir même: l'un pour Bombay (Le *Nizam*), le second pour Calcutta, le troisième enfin pour l'Australie. Ces vaisseaux stationnaient en pleine mer: il fallut plus d'un heure pour les visiter tous, car le nôtre devait être le dernier. La nuit était mauvaise; il faisait froid — un vent glacial engourdissait nos membres et nous faisait oublier que nous étions en Afrique. Jamais à Rome, au plus fort de l'hiver, il ne fait si froid.

Enfin nous montons à bord du *Brindisi*, qui chauffe déjà; nous croyons nos misères terminées, mais pas du tout — l'épouvantable radeau, sur lequel on nous avait chargé, devait retourner à Suéz, pour chercher nos bagages. Il était onze heures et demie.... il ne revint qu'à 4 h. un

quart. Imaginez-vous, grelottants, fatigués, nous dûmes passer, Mgr. Aiuti et moi, ces cinq longues heures à mesurer le pont, sur lequel on avait éteint toutes les lumières et méditer sur le plaisir de faire de longs voyages.

Le jour commençait à poindre, lorsque nous nous mîmes au lit, et à sept h. du matin le *steward*, vint nous réveiller pour nous faire prendre une tasse de café noir.

La matinée était magnifique. Un grand feu pétillait dans la cheminée du salon...

Pouvoir dire qu'on a eu froid en Afrique, c'est déjà de la chance pour un voyageur — cela donne du piquant à son récit. Mais grelotter dans cette fournaise que l'on nomme la Mer Rouge : chauffer à un bon feu ses membres engourdis, là, où les voyageurs qui m'avaient précédés, regardaient avec désespoir le ciel inexorable, brûlant, et demandaient à grands cris un petit souffle de vent frais, c'est plus que de la chance — et je me résignais au rhume que j'attrapais.

Nous navigâmes jusqu'au soir dans le golfe de Suéz. Des deux côtés, on voyait la terre ferme. La côte d'Afrique à droite, tantôt basse, tantôt hérissée de montagnes, hautes déchirées et arrides, que séparait de la mer, une plage immense, deserte et semée de dunes sabloneuses : pas un arbre et pas un signe de vie. A gauche, le Sinaï, dans toute sa majesté, couronnait de ses cimes bleuâtres, un rivage blanc, aride, sabloneux. Là aussi, pas le moindre signe de vie.

Le Sinaï... que de grands souvenirs. Nous ne pouvons en détacher les yeux : nous cherchons à deviner entre ces cimes rocailleuses, celle sur laquelle Dieu nous donna la loi. Quelle émotion que de voir ces grands lieux.

A midi, le point marque $28°,41'$ de latitude nord et $32°_{57}'$ de largitude est.

Le temps passe vite en mer et bientôt le soleil se

coucha. Tout le ciel d'Occident, prend une teinte jaune superbe, une teinte jaune d'or, sur laquelle se reflète, en violet la silhouette crénelée de l'Afrique, que, pareil à la coupole immense d'une église byzantine, couronne le sommet du Charib. Je chercherais en vain de décrire la majestueuse beauté de cette scène. Quel pinceau pourrait saisir et rendre la délicatesse de ce coloris souple et ondoyant, qui faisait un passage progréssif de l'orange brillant de l'horizon, au bleu profond de la voute du ciel, que n'éclairaient plus les rayons du soleil, et sur laquelle les étoiles apparaissent lentement une à une.

La mer était phosphorescente: un sillon blanc dessinait au loin le chemin qu'avait parcourru le navire. Figurez-vous une longue traînée d'opale toute semée de diamants. La Méditerranée est belle la nuit. On dirait, quand on regarde la mer, qu'une nuée de vers luisants s'amusent à poursuivre le navire — Eh bien, sur la Mer Rouge, c'est presque la même chose, seulement que ces vers luisants paraissent gros comme le poing, quelquefois comme une assiette. Le flot même à un reflet semblable à de l'acier poli.

C'est un bien beau navire, le *Brindisi* — nous avons chacun une cabine spacieuse et aérée — On n'y passe que la nuit: toute la journée nous restons sur le pont.

Samedi, le 18, l'Afrique nous accompagne encore, mais seulement comme un nuage lointain. Vers 2 heures elle disparait tout-à-fait, et nous ne voyons pas la terre. Il ne fait plus froid, nous approchons sensiblement du tropique.

Samedi matin, avant le levé du soleil, la mer apparût comme recouverte d'une gaze d'un carmin violacé, l'écume était couleur de sang. — Cette illusion optique nous amusait aussi quelquefois le soir, après le coucher du soleil, mais, alors, elle était à peine perceptible.

Samedi matin, le phenomène avait pris une intensité exceptionelle. Je puis donc affirmer que la mer Rouge est rouge. Elle a pourtant un aspect morne et triste. Les mouëttes blanches nous avaient fidèlement tenu compagnie depuis l'Europe jusqu'à Alexandrie. Ici pas un oiseau. La mer parait aussi déserte que les plages qui la serrent. En vain j'interroge les flots, pour découvrir quelque groupe de dauphins, dont les gambades et les évolutions m'amusèrent tant de fois entre les iles de la Grèce. Rien : l'oeil se fatigue de reposer toujours sur le ciel et sur les flots.

La mer est calme, c'est à peine si l'on sent le mouvement du navire. Nous passons le Tropique dans la nuit du 19 au 20. On le sent tout de suite. A peine sorti, le matin, sur le pont, je dûs redescendre pour prendre un costume plus léger. Il ne faisait pas plus chaud que chez nous, en été, mais l'air était énervant : une sorte d'engourdissement envahissait les muscles. Au lieu de ces interminables promenades sur le pont, chacun préfère rester étendu dans sa chaise-longue, dans des poses les moins classiques du monde. Je me sens pris aussi par cette paresseuse molesse à laquelle je cherche à m'opposer encore — mais beaucoup d'autres s'y sont soumis déjà. Sans presque qu'on en ait conscience, le livre retombe sur les genoux et ceux qui ont le courage de tenir les yeux ouverts regardent les flots qui s'étendent à perte de vue à droite et à gauche...

Dimanche matin, nous érigeons un autel dans le salon et Mgr. Agliardi célèbre la Ste Messe, à laquelle assistent seulement deux matelots Goanais. Presque tout l'équipage se compose d'Hindous musulmans et païens.

A onze heures, le capitaine fit un sermon aux passagers et aux matelots protestants et le Dimanche fut fêté par un luxe de toilette.

Le soir, de longs éclairs sillonnaient l'horizon et, le Lundi matin, une pluie abondante rafraichit l'atmosphère et nous apporta une brise fraiche et légère, qui, bien qu'elle eut pris naissance dans le Soudan central, n'en fut pas moins acceuillie avec un enthousiasme général. C'est

ADEN. NÉGRILLONS SOMALIS (page 39).

ainsi qu'en trois jours nous passâmes du froid glacial de Suéz, a l'énervante atmosphère des tropiques.

Nous n'avions pas vu la terre depuis deux jours. Cette monotonie de la grande mer déserte fatigue l'imagination ; aussi entendions-nous souvent parler de la terre

ferme — demain nous reverrons les côtes de l'Arabie, nous passerons devant Mokka, la patrie du café — après-demain à Aden on fera une promenade, on pourra débarquer pour quelques heures. Moi, je m'en réjouis aussi. De tout temps, j'ai eu pour la mer Rouge une antipathie prononcée — et il me tarde de pouvoir la sentir derrière moi.

La brise bienfaisante, qui nous réjouissait tant, se changea peu à peu en un vent impétueux, qui nous donna une journée d'insupportable roulis.

Mardi matin, quand je sortis de ma cabine, le ciel de l'Orient était inondé de lumière, et, dans quelques instants, le soleil magnifique se levait au dessus des montagnes de l'Arabie — à droite on voyait quelques iles Africaines — nous étions entre Assab et Mokka.

A l'horizon du sud, surgissaient les rochers pittoresques du Bab-el-Mandeb: nous y arrivons à 1 heure. Les deux rives se rapprochent subitement l'une de l'autre. Au milieu, l'île de Perim s'éléve comme un pont gigantesque entre l'Afrique et l'Asie — nous passons entre l'île et l'Arabie et dix minutes après le golfe d'Aden, large et immense, apparait à nos yeux.

Le Bab-el-Mandeb ne ressemble à aucun des détroits que j'ai vu jusqu'à présent. Ce n'est pas un détroit, c'est une porte, comme l'appellent si justement les Arabes: une porte qui sépare la mer Rouge de l'Océan. Le passage ne dure qu'un instant: à peine voit-on les deux rives se toucher, que déjà elles fuyent et s'éloignent rapidement. Le cap Menhéli allonge au loin la pointe de l'Arabie, et entre cette presqu'île du peuple Ismaélite et l'île de Perim qu'occupent les Anglais, la mer, resserrée par des côtes hérissées, bouillonne et rebondit furieuse. L'eau a changé de couleur: elle est verte, lumineuse et diaphane. Jamais je n'ai vu la mer si merveilleusement belle. Cet étroit passage est imposant et, après trois jours passés

entre le ciel et les ondes, cette terre, vue de si près, dans toute sa désolante nudité, a je ne sais quel charme que l'on ne peut décrire.

Longtemps encore, nous voyons l'île de Perim couronnée d'une imposante bâtisse. Ce sont les casernes des Anglais qui l'occupent depuis bien peu de temps. On me raconta, au sujet de cette occupation, une histoire assez drôle: L'amiral français, dînait à Aden avec le commandant de l'escadre britanique et lui raconta qu'il avait reçu ordre de prendre possession de l'îlot de Perim au nom de son gouvernement. L'Anglais sembla ne pas faire attention à ce que l'on disait, mais, à peine levé de table, il expedie une frégate avec ordres cachetés que le capitaine n'avait droit d'ouvrir qu'en vue du Bab-el-Mandeb... et, deux jours après, lorsqne les Français s'approchèrent de Perim, le drapeau britanique flottait déjà sur la cîme du rocher.

Pendant qu'on me racontait cet épisode piquant, nous fûmes assaillis par une pluie d'eau salée; le pont était couvert d'écume — Ce coup de mer vint si inattendu, que toutes les cabines de gauche, dont les fenêtres étaient restées ouvertes, furent littéralement inondées. Je descendis au salon, l'eau clappottait sous mes pas. Les dames désespérées emportaient leurs robes trempées dans l'eau salée, pour les étaler sur les tables et les chaises.

Le Bab-el-Mondeb pâlit de plus en plus, ses hauts rochers se fondent dans l'horizon bleuâtre — Adieu la mer Rouge, qui nous a donné, pendant cinq jours et demi, une bonne et honnête hospitalité — Adieu aussi l'Afrique, qui sait si nous la reverrons encore à Guardafui?

Nous cotoyons l'Arabie: des hautes montagnes s'alternent avec des plaines sabloneuses. Le vent est si fort qu'il est impossible de rester un moment debout sur la dunette: il coupe la respiration; et, néanmoins, le navire

ADEN. JEUNES SOMALIS (page 39).

avance sur la mer écumeuse, tranquille et sans roulis. Je dois reprendre mes vêtements d'hiver. La soirée est chaude, mais c'est une chaleur qui donne le frisson. Sur la Méditerranée, je passais une partie de la nuit à regarder les étoiles et la mer — ici, à dix degrès seulement de l'équateur, je dois m'envelopper dans un bon châle de laine.

Il faisait très-obscur. Les étoiles brillaient d'un éclat que je ne leur avais jamais vu. Sur le beau ciel d'Athènes, elles paraissaient beaucoup plus grandes qu'ailleurs — ici non seulement elles sont grandes, mais elles brillent si vivement que l'oeil ne peut les fixer un moment... et, pourtant, le jour, le ciel n'est pas très bleu. Il est bien loin d'atteindre cette intensité de couleur lumineuse qu'a le beau ciel de Naples ou bien celui de Grèce, qui est beaucoup plus beau encore. Ici, il est pâle, et presque toujours semé de petits nuages.

Vers 10 heures du soir, à l'horizon étoilé de l'Orient, apparait une tache noire qui s'élargit, s'approche. Elle semblerait un fantôme effrayant comme ceux qui, dans les récits des navigateurs anciens, exaltent l'imagination et épouvantent l'esprit. Bientôt ses vagues contours se dessinent plus nettement, un petit point lumineux apparait sur son flanc, puis deux, et plus encore. C'est le rocher d'Aden, et lentement nous entrons dans le port.

C'était n'avoir pas de chance. Aden, était le point le plus intéressant sur notre route. J'étais si curieux de voir ce lambeau d'Afrique centrale, planté sur la côte d'Arabie... et nous y arrivions la nuit. Il faisait si noir que nous n'appercevions, à travers les tenèbres, que les lumières qui éclairaient les maisons de la côte. Quelques barques s'approchaient du navire. Avant qu'on eût le temps de faire descendre l'échelle, agiles comme des singes, deux magnifiques garçons noirs, aux traits fins et pleins d'intelligence, grimpèrent à bord. Je fus le premier voyageur qu'ils ap-

perçurent sur le pont; l'un d'eux vint à moi en riant de bon cœur:

— " Good moring, sir! „

— " Good evening my good boy, are you a Somali? „

— " Oh! yes sir, me Somali and he Somali! „

— " Issa-Somali? „

— " Yes sir, Issa-Somali. You sir Francez? „

— " No my dear, I am not Francez. „

— " English? „

— " No! „

— " Italian? „

— " No. „

— " Ollandez? Portugez? Espagnol? „

— " No, no, dear, I am a Polak! „

Ce mot-là n'entrait pas dans son vocabulaire; ses connaissances géographiques n'allaient pas aussi loin. Il répétait ce mot Polak, Polak, pour le graver dans sa mémoire et en assaisoner un jour quelque autre voyageur.

Pendant ce temps, un autre garçon noir s'était mis à cheval sur la balustrade du navire. Il était un peu plus vêtu que son compagnon: une serviette blanche lui tombait sur le dos; il faisait geste de plonger dans la mer;

— " Sir, me jump! „

— " Padrone, jump if you please. „

— " But no, sir, you give two shelling, and me jump! „

— " Oh! my dear, for two shellings, I would jump myself... „ C'est là tout ce que j'ai pu voir d'Aden — Ils étaient si drôles ces jeunes noirs, si gais et si contents de vivre.

CHAPITRE IV.

L'Océan — L'île de Minicoy.

Dans le golfe d'Aden, la mer était assez mauvaise. Jeudi, dans l'après-midi, le cap Guardafui apparût à l'horizon — nous contemplons jusqu'au soir cette pointe extrême de l'Afrique orientale et, pour la dernière fois, durant notre traversée, nous voyons le soleil se coucher derrière les montagnes du continent des noirs.

Nous entrons dans l'Océan Indien. De gros nuages sombres et peu encourragents lui servaient d'arrière-plan. La mer était épouvantable et nous souffrîmes beaucoup pendant ces trois jours. Le vent était contraire, et le courant aussi : celui qui passe entres l'Afrique et l'île de Sokotra, que nous entrevîmes à peine à l'horizon dunord. [1]

Le vent influe beaucoup sur la marche du navire. Dans les premiers jours de notre traversée nous faisions jusqu'à 308 milles *(495 kilomètres);* depuis que le vent est contraire, nous n'en faisons que 245 *(394 kil.)* différence de 63 milles *(101 kil.)* pas jour, 4 kilomètres à l'heure.

[1] Ce n'était pas précisément Sokotra, cette terre que l'on voyait à l'horizon du nord, mais Abd-el-Kuri une des petites îles du groupe.

(Un mille marin compte 1760 yards - 1608 mètres *(1608,03)*. 10 milles marins font donc à peu près 16 kilomètres).

Le temps commence à paraître long. Peu de passagers à bord et pas trop sympathiques. Un grand jeune homme en uniforme de marin se promène sur le pont en faisant l'important. Il se donne des airs. Malgré qu'il porte l'habit des officiers, il ne prend pas part aux manœuvres et semble plutôt un passager. Tous les soirs, il nous fait de la musique, sur un piano, qui n'a jamais connu l'accordeur, et exécute avec assez de précision Chopin, Mendelsohn et la pathétique de Beethoven. Cela anime un peu les soirées... A notre grand étonnement, nous apprenons que cet adolescent est le médecin du bord. Un médecin de 18 à 20 ans, ce n'est pas consolant pour ceux qui seront malades. Il se donne de grands airs: il crache sur l'homéopathie.

La veille de Noël, nous nous levons harassés de fatigue, toute la nuit nous avons fait la pendule. On pouvait à peine se tenir dans son lit. Les dames ont toutes le mal de mer. Le petit médecin s'efforce en vain de leur porter secours. A bout de ressources, le pauvre malheureux, oubliant ses blasphèmes d'avant-hier, s'empare d'un flacon de Mattei que je tenais en main et distribue à droite et à gauche ces minuscules globules, qui se trouvent être inefficaces aussi. Nous n'avons fait que 234 milles.

Le jour de la veille de Noël fut bien dur, et, pourtant, que de beaux souvenir tournaient dans mon esprit. L'enfance, la patrie, le foyer paternel.., Je regardais le ciel pour voir l'étoile que je voyais là-bas: le ciel avait changé, il n'était plus le même. Cette bonne Grande-Ourse qui règne dans mon pays, avait disparu et d'autres étoiles, que je ne connaissais pas, brillaient lumineuses sur le ciel,..

Noël fut triste aussi. Impossible de dire la Sainte Messe. On ne pouvait plus se tenir debout; le pont semblait s'échapper sous nos pieds. Malades — nous restons blottis dans nos chaises longues et regardons en silence les flots qui s'élèvent en hautes crêtes écumeuses et viennent quelquefois se verser sur le pont. Le vent souffle toujours plus fort — le roulis va crescendo; la tête tourne.

L'Océan enflé reflettait les rayons perpendiculaires du soleil tropical et resplendissait de lumière. Le spectacle était grandiose, magnifique; on croyait naviguer sur des flots d'argent. Les vagues miroitent et brillent avec éclat. L'arc-en-ciel apparait dans l'écume grisonante.

L'évènement du jour, c'est la prise d'un petit poisson volant. La pauvre petite bête est venue s'abattre sur le pont du navire.

La mer devenait de plus en plus mauvaise. Ce fut aussi, la première fois, que le mal de mer me fit vraiment souffrir. Jusqu'à ce jour, je l'avais eu bien des fois, mais je ne souffrais pas. C'était une sorte d'assoupissement ou de demi-sommeil qui me prenait; un sentiment d'engourdissement général, de repos; dans cet état, qui n'avait rien de pénible, étendu dans une chaise-longue, je jouissais de la vue de la mer, de l'air si frais et si vivifiant, et même de ce balancement funeste qui causait tout ce désordre. Mais le jour de Noël je souffris beaucoup, pas de ce dérangement que d'ordinaire on appelle *mal de mer;* mais d'un affaiblissement douloureux, général, avec un sentiment de malaise dans la tête.

Cinq jours de mauvaise mer, nous avaient fatigué horriblement. Je me sentais brisé, comme après quelques jours passés en chemin de fer — je n'étais bon à rien. Aussi, grande fut ma joie lorsque le Dimanche matin, à mon réveil je ne sentis plus ce balancement affreux. La mer s'était calmée.

Je me mis aussitôt à l'œuvre, pour ériger l'autel, au fond du grand salon. Monseigneur Agliardi célébra la Sainte Messe et nous rendîmes grâce au Seigneur de nous avoir conservé sains et saufs pendant les deux semaines que durait déjà notre traversée.

La mer était si belle, transparente et diaphane et nous regardions avec admiration ces brillants jeux de lumière que l'on ne voit guère sous notre ciel tempéré. La bonne humeur revint avec le beau temps et nous vîmes émerger des cabines des bonnes faces réjouies, que nous n'avions pas apperçu jusqu'alors et le pont se peupla de nouveau de passagers.

La cuisine est abominable — on nous nourrit de conserves; de cette viande fade que l'on tire de ces boîtes de fer blanc, que l'on voit rangées en pyramides aux étalages des épiciers de nos vieilles villes d'Europe — et comme nous touchons au terme de notre voyage, c'est le fond de ces boîtes qui nous sert de régal. Ce manger me dégoute tellement que je ne puis plus y toucher. De viande fraiche nous n'avons que du mouton (tous les matins on entend ces bonnes bêtes crier à l'assassin) — mais après dix jours, ce mouton, trop gras, révolte nos pauvres estomacs. Quelquefois, on nous fait la généreuse aumône de tordre le cou à un dindon, maigre et dur comme les rochers du fond. C'est alors une grande fête. Pendant deux jours, je m'obstinais à ne manger que harengs et sardines, puis je dus retourner à l'éternel mouton.

La phosphorescence de l'Océan prend un autre aspect que celle de la mer Rouge et de la Méditerranée. Ici, le sillon que trace le navire parait illuminé par un feu électrique qui viendrait du fond. C'est un bien beau spectacle.

Le voyage en mer fatigue, certes, beaucoup moin que le chemin de fer, mais, à la longue, on sent la lassitude.

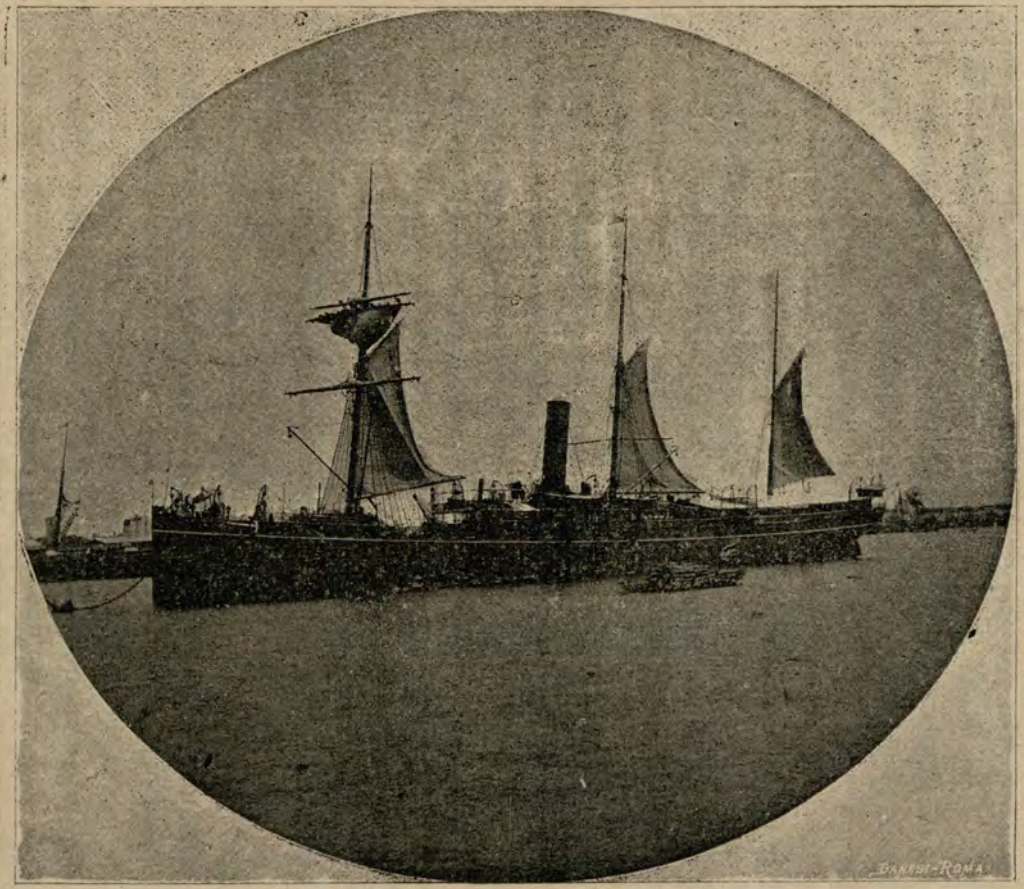
Les nuits surtout sont pénibles: car, outre que l'on est sans cesse en mouvement, même si la mer est tranquille, ce clapottement continuel de l'eau contre le navire, le grincement incessant de l'hélice — fait que le repos n'est que rarement paisible. Après deux semaines passées déjà en mer, nous comptons, tous les jours, combien de milles nous séparent de Ceylan, et nous cherchons à calculer, l'heure à laquelle nous pourrons débarquer sur cette plage enchantée. Ce sera probablement Jeudi, à six h. du matin.

Mardi, l'océan s'anime — nous voyons de loin des bandes de poissons. De grosses bêtes gambadent sur les flots, pareils à des dauphins, mais ils semblent plus gros. C'est peut-être une troupe de requins; des oiseaux passent au dessus du navire. Nous rencontrons deux vapeurs; tout cela dit que les Indes sont voisines.

Vers 3 h. après-midi, on signale la terre à l'horizon, et, une heure après, nous sommes en face de l'île de Minicoy, qni sépare les Lakdives des Maldives et fait partie, je crois, du groupe de ces dernières. Nous la cotoyons de si près que nous pouvous l'examiner à loisir. C'est un beau spécimen de ces terres de formation madréporique, qu'on nomme communement: *les îles de corail.*

De loin elle nous apparait comme un immense bouquet de cocotiers émergeant de la mer. C'est un anneau de terre bas et étroit, qui emprisonne un lac intérieur. Les eaux calmes et vertes du lac contrastent vivement avec le bleu si profond de la mer, qui, sautant parfois la mince barrière de récifs à fleur d'eau, vient se mêler écumeuse avec les flots calmes et tranquils du lac. Des voiles blanches le sillonnent, preuve évidente que l'île est habitée. [1] Sur la pointe qui regarde le sud et le levant, s'élève un phare

[1] 2800 habitants. Superficie 6 hilomètres carrés.



LE "BRINDISI„ DANS LA RADE DE COLOMBO.

majesteux et, près de lui, une maisonette en pierre et quelques huttes assez grandes, au toit couvert de paille; Tout autour, une épaisse forêt, que dominent des massifs d'élégants cocotiers. Tout près du phare, une éclarcie permet d'appercevoir le lac à l'intérieur. Cette île a un aspect ravissant, enchanteur. C'est pour la première fois que passe, devant mes yeux, cette végétation vierge et luxuriante des terres voisines de l'Equateur.

Le vent porte jusqu'à nous l'odeur enivrante de cette masse de verdure. Nous avons les Maldives à droite, mais probablement, nous ne les verrons pas. Elles sont beaucoup trop loin.

Quel colori merveilleux prend le ciel, au coucher du soleil. Rien ne saurait dépeindre la molesse de ces teintes, et c'est le jaune qui règne en souverain, non pas le rouge comme sur le ciel du nord.

Le jour, le ciel est loin d'avoir ce bleu profond, si beau sur la Méditerranée, il est très pâle, presque blanc, morne et triste. La nuit il est très noir, les étoiles brillent d'un double éclat et le croissant de la lune a ses deux cornes tournées vers le zenith, comme on le voit quelquefois sur l'image de la Vierge.

A 10 heures du soir, une pluie abondante, subite, inattendue, vient raffraichir l'air, chaud et lourd depuis deux jours.

Le navire marche en raison de onze milles et demi à l'heure. Chaque jour, nous devons avancer nos montres d'un quart d'heure.

Pour ceux qui s'intéressent aux détails de voyage, voici le point où nous nous trouvions, chaque jour à midi, depuis le départ de Brindisi, jusqu'à l'arrivée à l'île de Ceylan :

Méridien de Greenwich	Décembre.	latitude nord.	longitude est.
Méditerranée....	13.	34, 43.	18, 57.
»	14.	33, 36.	22, 37.
»	15.	32, 36.	27, 32.
Mer Rouge	17.	28, 41.	32, 57.
»	18.	24, 47.	35, 57.
»	19.	20, 34.	38, 34.
»	20.	16, 30.	41, 09.
»	21.	12, 54.	43, 17.
Golfe d'Aden....	22.	12, 39.	46, 14.
»	23.	12, 22.	50, 32.
Océan Indien....	24.	11. 25.	54, 23.
»	25.	10, 31.	58, 29.
»	26.	9, 44.	62, 57.
»	27.	8, 54.	67, 35.
»	28.	8, 23.	72, 10.
»	29.	7, 37.	77, 00.

A titre de renseignement, j'ajouterai encore que le billet de passage sur les navires du P. and O (Peninsular and Oriental Company) — de Brindisi à Colombo, coûte 1500 francs, première classe, (la seconde est tout à fait impossible, et ne sert que pour les domestiques), et les menues dépenses, (on n'en a peu à bord) ne s'élèveront qu'à 100, tout au plus 150 francs, par personne. Le passage est moins coûteux sur les navires francais et italiens et on y voyage, m'a-t-on dit, avec beaucoup plus de confort, ce qui, vu la longueur de la traversée, n'est pas une chose à mépriser.

CHAPITRE V.

L'île de Ceylan. — Arrivée à Colombo. — Entrée solennelle. La maison de l'Evêque.

Notre navire, entra dans la rade de Colombo, le 30 Décembre, à 3 h. du matin. Un vacarme effroyable se fit entendre aussitôt — on avait commencé à décharger les marchandises d'un côté, et de l'autre on chargeait le charbon. C'était un chaos de voix humaines, de cris, de hurlements — naturellement il nous fut impossible de nous endormir de nouveau. J'attendis donc le jour, et, m'habillant à la hâte, je montais sur le pont, où je trouvais déjà Mgr. le Délégué Apostolique, que ce tintamare Ceylanais avait aussi chassé de sa cabine.

Colombo, vu de la mer, ne présente pas un aspect très flatteur: la côte est plate, très basse — à droite, nous avons une jettée gigantesque, qui s'avance très loin dans la mer et protège le port contre les lames de l'Océan. Des docks et un groupe de maisons de modeste apparence, que dominent quelques bâtisses au style européen; tout ceci n'était pas fait pour donner une haute idée de la ville, qui, vue de là ne parraissait être qu'une bien modeste bourgade — mais à droite, s'étend à perte de vue, une vaste forêt de

INSTYTUT GEOGRAFII BIBLIOTEKA P. A. N.

COLOMBO. VUE DE LA MER.

cocotiers, de laquelle émergent des dômes et des clochers. Ces arbres cachent sous leurs panaches flexibles une ville de cent-dix mille habitants.

Plusieurs gros navires stationnent dans le port et plusieurs autres plus petits et une quantité innombrable de ces barques cingalaises, longues, mais si étroites, que les rameurs s'y tiennent assis à cheval, une jambe d'un côté, l'autre de l'autre, munies d'un balancier, qui les empêche de chavirer, leur donnant l'équilibre. Elles sont chargées de bananes, de cocos, et d'autres fruits succulents des tropiques, destinés à tenter la gourmandise des voyageurs, presque tous encore endormis. Des marchands d'objets en écaille de tortue et de bagues à secrets ont déjà envahis le pont et s'y promènent guettant les passagers.

Vers sept h. du matin, l'Evêque, Mgr. Bonjean, le futur Métropolitain de Ceylan, accompagné des Vicaires apostoliques de Kandy et de Jafnapatam vint à bord pour souhaiter la bienvenue à l'Envoyé du Pape. Toute la ville était en émoi et attendait l'arrivée du Délégué Apostolique. C'était un grand évènement pour tous les catholiques, car, depuis les jours de St. François Xavier, cette île superbe n'avait pas vu descendre sur ses plages fleuries, un Envoyé du Souverain Pontife.

On avait cru que le navire qui nous portait, arriverait la veille (les vents contraires en avaient retardé la marche) — et une foule immense avait stationé tout l'après-midi sur le quai, malgré la chaleur étouffante. Il y avait parmi eux des chrétiens qui étaient venus des parties plus éloignées de l'île.

Il fallait donc que Mgr. Agliardi contenta la dévotion de toute cette multitude et qu'il fit une entrée solennelle dans la ville. Nous dûmes donc rester sur le pont du navire jusqu'à 4. h. du soir. Le temps ne nous parût pas long. Les Evêques et les principaux parmi les missionnaires

vinrent nous tenir compagnie et leur affabilité, leur conversation instructive et agréable faisait courir bien vite les heures.

Naturellement nous les accablions de questions sur l'île et sa population.

CINGALAISE CATHOLIQUE.

Je mettais à l'épreuve la patience de ces bons missionnaires, j'apprenais à distinguer les Cingalais des Tamouls. Tout est intéressant lorsqu'on vient dans un pays si différent des nôtres, et, plus intéressant encore, lorsque toutes ces choses vous sont expliquées, par des personnes instruites et aimables.

Une surprise, à laquelle j'étais loin de m'attendre. A peine arrivé dans le port de Ceylan, j'y trouvais tout de suite trois compagnons d'école: Monseigneur Sébastien Dalgado, prêtre Indien Goanais, avec lequel j'avais fait mon droit à l'université de St. Apolinaire à Rome — et qui s'y distinguait entre nous tous, non seulement par la couleur de son visage, mais bien plus encore par son talent et ses capacités — et deux bons religieux Oblates: les Pères Bullig et Boyer, qui avaient fait, avec moi, leurs cours de théologie à Rome. Pendant trois ans j'étais assis en face de leur banc et nous nous regardions dans le blanc des yeux. Ils étaient magnifiques ces cours que faisait le R. Père

Mazella, aujourd'hui Cardinal. Nous eûmes donc bien des choses à nous dire ; qui aurait cru que nous allions nous rencontrer ici, sur une terre étrangère, si loin de Rome, si loin de notre patrie....

Je venais d'ordinaire aux cours de l'Université Grégorienne en compagnie du marquis Misciatelli et nous nous mettions, l'un à côté de l'autre, dans le banc réservé à l'Académie Ecclésiastique. Misciatelli était grand et très gros, moi maigre comme un cocotier. On nous avait surnommé : *les vaches de Pharaon.*

Pour voir et pour comprendre combien Rome est vraiment le centre du monde, il faut y avoir fait ses études, il faut avoir connu toute cette jeunesse qui fréquente les cours des quatre Universités Pontificales.

Dans les dernières cinq années, j'ai parcourru presque toute l'Europe — depuis Londres jusqu'à Constantinople — et dans chaque ville que j'avais visité j'ai presque toujours trouvé quelque compagnon de Rome.

Mais ce qui me touchais toujours, le plus vivement, s'était, lorsque le Dimanche, dans l'après-midi, à l'heure où tous les élèves des collèges sortaient pour faire leur promenade au Pincio où à la Villa Borghese — ils entraient en passant, dans l'église de Sainte-Marie du Peuple, pour faire une courte prière. J'aimais aussi à m'y trouver alors. On y voyait rassemblés autour de l'autel des jeunes gens de toutes les terres du globe. A côté du blanc Européen se tenaient l'Arabe et le Chinois, l'Ethiopien et le nègre du Soudan, l'Américain et le fort Australien — dans ce temple, sous le pavé duquel reposent encore peut-être les cendres de Néron.., se tenaient à genoux, aux pieds de Jésus-Christ, ces enfants de toutes les terres du monde, dont le fier empereur, ennemi des Chrétiens, n'aurait pas même osé rêver la conquête... Ces terres lointaines, le Christ les a courbées sous son joug pacifique. Quelle leçon

pour ceux qui persécutent l'Eglise?... Mais revenons à Ceylan. — Pendant que nous attendions sur le pont du navire que l'heure de la grande chaleur fut passée — les Chrétiens, impatients de voir l'Envoyé du St. Père, venaient dans de grandes barques et montaient à bord. Tous venaient s'agenouiller devant lui, lui baiser l'anneau épiscopal et recevoir sa bénédiction.

FEMME TAMOULE CATHOLIQUE.

Les pères apportaient de ravissants petits garçons, couleur de chocolat, et leurs faisaient baiser les pieds de Monseigneur. C'était si touchant et si pittoresque à la fois. Je pris sur mes genoux un gentil petit Martin de six ans, et il n'en paraissait pas décontenancé du tout.

Tandis que nous étions occupés avec ces bonnes gens, nous entendîmes retentir les sons d'un orchestre. C'était une grande barque montée par des musiciens Cingalais, qui vinrent aussi à bord, Ils portaient une bannière, sur laquelle était représenté l'Apôtre St. Jacques, à cheval, vêtu en chevalier du Moyen-Age, le sabre levé au dessus de sa tête. J'aurais été tenté de croire que s'était St. Georges — Mais il n'y avait pas moyen de se tromper lorsqu'on voyait brodé en lettres d'or: " *St. James* „

Ces bons chrétiens exécutèrent, avec assez de précision, plusieurs pièces que je connaissais bien, pour les avoir en-

tendu jadis au Prater de Vienne, où sur la plage d'Ostende... Un autre spectacle nous attendait de l'autre côté du navire : une sérénade Tamoule.—Des barques pavoisées s'avançaient lentement : une grande au milieu, entourée d'autres beaucoup plus petites et une musique étourdissante, sur des instruments indigènes, composée par des artistes Tamouls, qui avait tous ces tons bizarres et saccadés, qu'on entend, en Orient; chez les Derviches tourneurs, avec je ne sais quelle nuance douce et mélancolique. Ces barques se promenaient le long de notre navire et tantôt en faisaient le tour. C'était un spectacle tout nouveau avec ces costumes incroyables où dominait le blanc, mais que diverses couleurs rehaussaient, brillantes et mélangées. Mais ce qui était excessivement comique, c'était une troupe de petits garçons, noirs et nus, qui, attirés par cette démonstration d'un genre nouveau pour eux, accompagnaient les barques sur de petits radeaux formés de trois grosses tiges de bambou. Ils s'y tenaient à genoux et battaient la mesure sur l'eau, avec de longues perches qui leurs servaient de rames. De temps en temps ils plongeaient dans la mer. C'était d'un comique que l'on de peut décrire... et puis les tours de force incroyables que faisaient ces gamins : quelquefois, ils plongeaient la tête en bas et l'on ne voyait, à fleur d'eau, que deux talons noirs; un autre nageait sous l'eau dans la position d'un homme assis. Rien de plus réussi que cette sérénade tamoule.

Après-midi, le nombre des curieux augmenta tellement qu'on ne pût plus leur permettre de monter sur le pont, car ils l'encombraient et empêchaient de charger le charbon. Monseigneur Agliardi dût sortir plusieurs fois de sa cabine pour leur donner sa bénédiction, et ils se retiraient contents.

Les orchestres se succèdaient. Imaginez-vous, des Cingalais très-peu habillés et des Tamouls vêtus de leur pro-

pre cuir, jouant du Verdi et du Donizetti, la *Forza del Destino* et la *Favorita*, tambours à profusion et tout cela, dans un cadre de hauts cocotiers... et vous aurez une idée de la scène.

FEMME TAMOULE DE HAUTE CASTE.

A 2 heures, les cloches se mirent en branle, leurs sons joyeux arrivaient jusqu'à nous — Deux heures après, la barque du Gouverneur, (qu'il avait mise à la disposition des Evêques) vint nous chercher à bord ; elle portait le pavillon anglais et le drapeau jaune et blanc du Souverain Pontife.

Nous prîmes place dans le canot, et entourés de barques innombrables qui portaient les chrétiens venus à notre rencontre, nous nous dirigeâmes vers le port. C'était une vraie fête exotique. Ces pauvres gens faisaient de leur mieux pour manifester la joie naïve que leur causait l'arrivée de l'Envoyé du Pape.

Une foule immense stationnait sur le quai et tout ce monde se pressait pour voir de plus près Monseigneur. Au moment où je mettais pied à terre, je crus qu'on allait me jetter dans la mer. Je ne pus me dégager qu'avec peine de la foule.

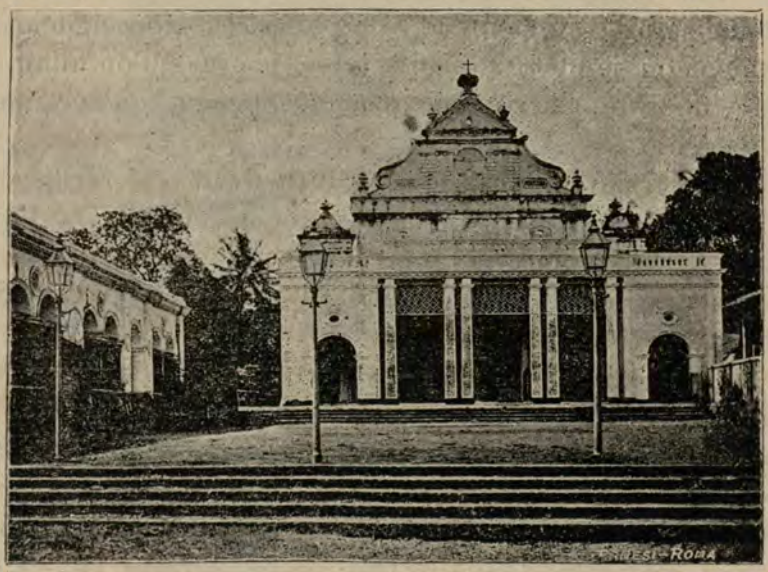
Un grand pavillon de verdure avait été érigée sur le quai et ce fut une pensée vraiment belle, on l'avait pavoisé des drapaux de toutes les nations du monde, au dessus desquels flottait l'étendard jaune et blanc du Souverain Pontife.

Le Vicaire Apostolique de Colombo présenta à Mgr. Agliardi, l'aide-de-camp que le Gouverneur avait envoyé pour le complimenter, le Consul de France et les autres personnes de distinction; le Délégué prit place sur le trône ayant à sa droite les Evêques, à sa gauche Mgr. Aiuti et moi et on lui donna lecture d'une adresse en anglais, à laquelle il répondit. Je faisais peu attention aux paroles de l'adresse, car le spectacle que j'avais davant moi était trop intéressant. C'était tout un pavé de têtes noires rasées ou coiffées d'un chignon et tout cela remuait et criait. Ce fut une affaire sérieuse que d'arriver aux voitures. Le Gouverneur avait envoyé la sienne à Monseigneur et cela m'amusait beaucoup de voir le correct d'une livrée anglaise émerger de cette foule noire et si peu vêtue.

C'est en vain que je chercherais à dépeindre l'original naif de ce décor; la plume ne saura rendre, ni la simplicité enthousiaste de ce peuple, ni son aspect bien-

veillant, sympathique, ni ce cadre tropical, luxuriant, dans lequel se mouvaient tous ces gens.

Nous avancions lentement, suivis de toute la foule, qui poussait des hurrahs frénétiques. — Malgré que l'on avait fait arroser les rues, un nuage de poussière nous enveloppa bientôt. Pour éviter la poussière et la foule,



EGLISE DE SAINT ANDRÉ.

les cochers essayèrent de prendre le trot — tout ce monde nous suivit en courant. Il fallut ralentir de nouveau et nous prîmes une bonne heure pour faire le trajet du port à la cathédrale.

Les rues étaient ornées de festons en feuilles de palmiers, tressées avec un art tout indien. Un arc-de-triomphe de verdure s'élevait devant chaque église. Les tulipiers aux abords de la route étaient garnis de grappes de ces jolis enfants, qui se tenaient perchés jusque sur les toits des maisons.

A l'entrée de la place, sous un pavillon, Mons. le Délégué Apostolique et les Evêques revêtirent leurs habits pontificaux, et on alla processionellement jusqu'à la cathédrale, à la porte de laquelle Mgr. Bonjean fit un beau discours en latin, auquel, Mgr. Agliardi répondit et la cérémonie se termina par une bénédiction solennelle.

La foule sur la place et dans l'intérieur de la cathédrale était incroyable, et, ce qui me frappa le plus, c'était l'absence presque entière de la police. Il y avait quelques agents pour la forme, mais ils avaient peu à faire, et pas un accident, pas le moindre désordre dans cette agglomération d'hommes, dont beaucoup étaient venus du centre de l'île.

Les païens et les musulmans nous regardaient aussi; pour eux, c'était une spectacle. Plusieurs s'introduisirent jusque dans la cathédrale. Un vieux mahométan, à force de coups de coude, était parvenu jusqu'au pied de l'autel, et il faisait des signes de croix, comme il en voyait faire aux autres.

A peine étions-nous rentrés chez l'Evêque, que voici le cloitre de l'Evêché envahi par la foule surtout par les enfants; tous voulaient voir le Délégué du Pape et ils ne demandaient pas à le voir, ils l'exigeaient comme leur droit.

C'était drôle et touchant, en même temps, de voir toutes ces bonnes gens qui circulaient librement dans la maison de leur Evêque, tout comme s'ils étaient chez eux: beaux types aux traits fins et presque européens: les Cingalais, avec leurs peignes en écaille de tortue — les Tamouls avec leurs chignons — vêtus d'un drap blanc, attaché par une ceinture et qui descendait jusqu'aux chevilles, formant une sorte de jupe. Les plus civilisés y ajoutaient encore une petite jaquette de forme européenne qu'ils portaient sur le corps nu. Ils étaient beaux et bien faits

— les enfants surtout étaient ravissants. Figurez vous les plus beaux types de ces garçons napolitains qui font les délices des peintres — aux traits fins et pleins d'intelligence et au visage couleur de chocolat, qui vous regardent

CINGALAIS IDOLATRE.

en souriant, d'un air si franc, si honnête. Cette couleur sied si bien à leur gentil visage. Ils avaient tous un air si modeste.

La porte de Monseigneur était littéralement assiégée. Je voyais la mienne s'entr'ouvrir quelquefois, une grosse tête noire y paraissait, puis elle se cachait de nouveau ;

venait ensuite une paire d'épaules luisantes, et peu à peu entrait un bon indien :

— " Que veux-tu, mon ami? „ demandais-je.

— " Mais, rien du tout, mon père? „

CINGALAIS CATHOLIQUE.

— " Pourquoi donc es-tu venu „

— " Mais pour vous regarder, mon père! „*to look on you.*

Je compris bien alors, que j'étais, ici, l'éléphant de la foire, et je me résignais.

C'était si amusant: Mgr. Aiuti avait une fenêtre qui donnait sur un balcon: elle était toujours garnie de têtes curieuses.

Il y a dans l'île de Ceylan 202,100 catholiques. Il suffit de faire une tournée dans la ville, pour voir combien la religion influe, même sur l'exterieur des hommes. Ces mêmes Cingalais et Tamouls, païens ou musulmans ont dans leur fisionomie je ne sais quel cachet sauvage. Leurs yeux ont un regard sombre et si mauvais. Les Chrétiens, au contraire, ont un regard si franc et si loyal et un visage ouvert, épanouï. On les distingue aisémment dans la foule, et on ne se trompera jamais. Regardez l'indigène et vous direz tout de suite s'il est catholique ou païen.

CHAPITRE VI.

Catholiques et païens. — Aspect de la ville.
Le nouvel an. — Population.

BIBLIOT... L. Gimnazjum Państw. w Złoczowie

La ville de Colombo est très intéressante: les mauvaises rues sont bordées de cabanes, sous les verandas desquelles on instale des boutiques d'un type antidiluvien. Une foule de gens circulent dans ces rues. Tous semblent très occupés à ne rien faire. Ils sont vêtus du pagne légendaire, dont la longueur varie selon la caste.

Les bonnes rues n'ont rien à faire du tout, avec ce qu'en Europe nous appellons une rue. On dirait plutôt des allées d'un beau parc. Sous une végétation luxuriante, où prévalent toujours les cocotiers, les tulipiers et les beaux bananiers, sont semées de jolies maisonnettes entourées de portiques. Ravissante est la perspective de ces rues, pleines de peuple qui y circule joyeusement.

C'était la veille de l'an nouveau. Nous terminâmes l'année qui se mourrait par un service solennel à l'église. L'Evêque de Kandy officiait. La grande cathédrale était remplie de peuple. Le crépuscule cachait la couleur de ces hommes et je me figurais que j'étais en Europe.... Ce fut

UNE RUE DU QUARTIER DE PATTAH A COLOMBO.

un moment émouvant, lorsque des enfants entonnèrent en choeur, de leurs voix argentines: — *Parce Domine, parce populo tuo, ne in aeternum irascaris nobis!* — Ma pensée se tourna vers tous ces pauvres païens, qui ne goûtent pas encore des bienfaits de la foi.....

Le soir, les Evêques vinrent, à la tête de tous leurs missionnaires, souhaiter la bonne année à l'Envoyé du Pape. C'était bien beau à voir cette réunion. Il y avait des vieillards à barbe blanche, qui, depuis trente-six ans, avaient travaillé à implanter la foi dans cette île si belle, trop idolâtre encore. Il y avait de jeunes adolescents. Il y en avait de blancs et de noirs. C'était touchant le zèle de ces jeunes gens et si intéressants les récits des vieillards. Il y en avait un, le plus ancien, peut-être : il était arrivé sur un tout petit voilier en doublant le cap de Bonne Espérance, avec plusieurs confrères. Après quatre mois de traversée pénible, ils apperçurent de loin les palmiers de Ceylan — mais il ne purent descendre car le voilier se rendait à Madras. De Madras, par terre, ils vinrent à Tuticorin et prirent une barque pour passer à Ceylan. Ils avaient, avec eux, quatre jours de provisions: du riz. Le vent était contraire: ils naviguèrent neuf jours.

Un Evêque raconta que, lorsque tout jeune prêtre, il arriva aux Indes, par égard aux idées de ses paroissiens, il devait dire la Ste Messe les pieds nus et, qu'une fois, s'étant avisé de mettre des souliers, il risqua d'être chassé de l'Eglise par ses ouailles.

Oh! tous ceux qui méprisent les bons missionnaires devraient venir les contempler à l'œuvre. C'est facile de critiquer, assis près d'un bon feu — mais voir ces jeunes gens de vingt cinq ans, qui quittent leur famille, leur foyer domestique, qui le quittent pour toûjours — pour venir vivre dans ces pays lointains, au milieu de peuplades encore à demi-barbares, sous un ciel de fièvre, sous ce soleil

UNE RUE DE COLOMBO.

brûlant et vivre souvent dans une pauvreté extrême... renonçant à toutes leurs habitudes, et, plus encore, à toutes leurs affections. Je demande à ceux qui disent du mal de ces pauvres missionnaires — auraient-ils le courage de suivre leur exemple?....

Pour inaugurer l'année 1887 — je célébrais la Sainte Messe, chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, qui ont à Colombo un bel établissement. Deux jeunes novices servaient la Messe. L'un d'eux était Tamoul et l'autre Anamite. Ce jour ramena ma pensée en Europe, vers les miens, ma famille, mon pays — et tous les bons ami que j'avais laissé à Rome... J'examinais ensuite, avec un vif intérêt, de magnifiques travaux de dessin, de peinture et de cartographie, exécutés par les élèves indigènes de l'école des Frères: jamais petits Européens n'auraient été capables d'un tel luxe de patience. On me montra, p. ex., une image du Christ enfant, copiée d'une gravure sur acier — mais avec une telle précision, que j'ai dû l'examiner deux fois, pour me convaincre que c'était un dessin à la plume et non pas une gravure.

Le petit jardinet des Frères possédait une collection de Croton, qui ferait pâlir de jalousie tous nos grands amateurs de l'Europe.

Je m'étais apperçu que chaque missionnaire avait à son service un jeune garçon Tamoul ou Cingalais — et on me raconta un bien touchant usage: c'étaient des enfants de hautes castes, qui, comme jadis le petit Samuel, étaient voués par leurs parents au service de l'Eglise et des prêtres. Ces enfants sont très-fidèles et dévoués au missionnaire qui leur donne, en revanche, toute sa confiance. Ils ne sont pas payés, et ne voudraient pas l'être; ils n'aiment pas à être appelés serviteurs, on les appelle simplement: *les enfants*.

Lorsque devenu jeune homme, *l'enfant* rentre sous le toit paternel, s'il est pauvre, la mission lui fait une petite dot, s'il est plus riche on lui assure une position honnête, en le recommandant aux gouvernants Anglais, pour lui procurer un emploi. Elevés et instruits ainsi, dans

WÉDAS SAUVAGES (page 72).

la maison des évêques et chez les missionnaires, ils deviennent ensuite de bons pères de famille, des catéchistes très utiles à l'Eglise et servent souvent d'intermédiaires entre les missionnaires et le peuple.

Je ne dirais rien sur les castes. On en a tant parlé, et j'aime mieux avouer franchement que je n'y comprend

pas un mot. Tout ce que je sais, c'est que le pagne, qui, chez les castes supérieures, traîne presque à terre, devient toujours plus court, chez les castes inférieures et finit par se réduire presque à rien du tout.

Je traversais le quartier habité par les catholiques. On venait de toute part nous saluer gaiement. Ces jolis petits garçons, couleur de chocolat, venaient se jetter dans nos bras. Pour tout vêtement, ils n'avaient qu'un rosaire, et des bracelets d'argent aux mains et aux pieds.

Le dimanche, pour aller à l'Eglise, on les barbouille de blanc, avec de la farine de riz, pour les rendre plus beaux. Ils sont si calins, ces petits bonhommes et ils aiment tant à être caressés; et on les aime beaucoup: l'Evêque de Kandy me disait que les orphelinats ne sont pas nécessaires. S'il y a un petit orphelin, quelque bonne famille l'adoptera toujours — et cela, malgré la pauvreté extrême, car on est très-pauvre à Ceylan et les familles sont presque toujours nombreuses.

Une espèce de philloxera [1] détruit le café, qui était la ressource principale du pays et a réduit à la misère tant de familles jadis très-aisées.

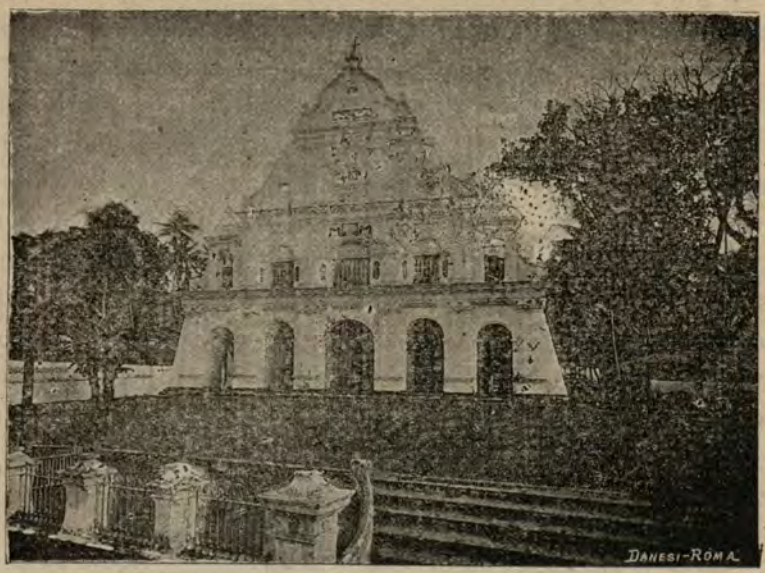
Mais revenons à ma promenade: je voulais voir la plage, et voir quelle en était la vie. J'en fus peu satisfait, il n'y a pas de marée; quelques petits crabes solitaires se promènent sur le sable, et très peu de coquilles: quelques petites bivalves, des débris de Cônes et d'Olives. On me dit que les tortues abondent.

Nous traversons la ville: des maisons basses et très modestes, toujours entourées d'arbres: beaucoup de fleurs. Des Tulipiers en abondance, de belles amaryllidées; des Bignonias aux grandes fleurs violettes, des Lantanas variées et une Aristolochia aux fleurs si bizarres.

[1] Hemileia vastatrix.

Partout beaucoup de terrains vagues — des lacs, des marais couverts, de nénuphars en fleurs.

— " Comme c'est beau, m'écriai-je, cette route ouverte dans la forêt! Les branches des arbres s'unissent et forment au dessus de notre tête une voûte de verdure, de feuilles de cocotiers... „



L'ÉGLISE DE ST. JEAN-BAPTISTE.

— " Mais c'est une rue de la ville, me dit-on, nous sommes tout près de la cathédrale. „

— " Comment, une rue? on n'y voit que des arbres! „

— " Voyez, il y a des huttes sous cette immense verdure. „ Au fond, toute la ville ressemble à une immense forêt. Elle doit être vraiment d'une étendue immense, pour loger de la sorte plus de cent mille habitants: cinq mille sont catholiques.

Les gens du peuple ont l'air très-propres. C'est rare

de voir des haillons dégoutants: toujours lavés, les cheveux peignés avec soin. Quelle différence avec la sâleté repoussante des musulmans d'Alexandrie.

Les vieux Cingalais portent des favoris, qui sont si drôles avec leur costume. C'est très rare d'en voir qui portent des souliers et, s'ils en portent, ils ne savent pas

INTÉRIEUR DE ST JEAN-BAPTISTE.

marcher. L'habit européen leur va mal aussi. Ils perdent leur belle prestance, deviennent gauches, ridicules. Et il faut dire, à leur avantage, que ceux qui s'en affublent, sont encore peu nombreux. Un jeune homme, qui veut faire le dandy, commence toujours par porter des souliers, le plus souvent beaucoup trop grands.

L'île est très peu peuplée — sur un espace presque aussi grand que la Belgique et la Hollande, il n'y a que deux millions d'habitants à peu près.

Les chrétiens aussi tiennent beaucoup à leurs castes: quand j'adressais la parole à un des enfants de l'école, ou lui demandais son nom — ses compagnons ne manquaient jamais d'ajouter: — " He is of the highest state „ ou " of a very high state. „ Autant que j'ai pu comprendre, l'ancienne division traditionelle n'existe plus que subdivisée en plus de cent castes différentes. Il faut être très habile pour démêler tout ce gachis.

Malgré son bon climat et sa végétation luxuriante, l'île, comme je l'ai dit plus haut, est assez mal peuplée: les habitants sont denses aux abords de la mer — mais le centre est couvert de forêts qui donnent encore refuge à l'éléphant. C'est là aussi que vit une petite peuplade sauvage — Les Védas — qui sont les derniers restes des autochtones de ce charmant pays. Ils en étaient jadis les maîtres — aujourd'hui ils sont réduits à cette affreuse misère.

CHAPITRE VII.

Eglises et établissements. — Cingalais et Tamouls.

Le temps était très chaud : tous les jours, le ciel se couvrait de nuages, mais il ne pleuvait pas. Ce n'était pourtant pas une chaleur accablante, au contraire, je me sentais la tête fraiche et légère, et n'éprouvais nullement cette indomptable paresse, qu'on sent à Rome, dans le fort de l'été.

J'aimais beaucoup à visiter la ville et, à mesure que mon oeil s'habituait à son aspect original, étrange, elle me paraissait de plus en plus jolie. Cette forêt tropicale semée de maisonnettes, ces longues allées ombrageuses, verdoyantes, dans lesquelles circulait une foule multicolore, a un charme impossible à décrire.

L'Evêque de Jafna, Monseigneur Mélizan, me conduisit par une belle et fraîche matinée au sanitarium des Frères des Ecoles Chrétiennes, situé dans un site ravissant, au bord de l'Océan. J'admirais les belles plantes du jardin, j'allais chercher, dans tous les coins, mes bonnes vieilles connaissances des serres de l'Europe... Un des bons Frères me montra, comme on montrerait, chez nous, une serre de bananiers ou d'ananas — la plus grande rareté du

COLOMBO. ÉGLISE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION

jardin : quelques maigres têtes de choux et des haricots. Que de soins pour faire pousser ces plantes, et combien on les admirait.... personne ne voulait jetter un coup d'oeil sur les plants d'ananas, qui, dans les coins du jardin, faisaient office de mauvaises herbes, ni sur les brillantes Orchidées qui grimpaient sur les troncs de figuier, couverts aussi de lianes, de Bignonias superbes. Encore une fois, ici, il fallut s'écrier : nul n'est prophète dans son pays — pas même les ananas... et il faut avouer, qu'ils sont bien loin d'avoir cette saveur, cet arôme délicieux, qu'ont les ananas cultivés dans nos serres.

De chez les Frères nous allâmes visiter l'hopital. Il me frappa vivement: dans un parc immense, étaient disposées de petites et confortables maisons, unies entre elles par de longs portiques. Chaque maison est destinée à une maladie spéciale — l'air y est pur, salubre... Combien on s'y sent plus à l'aise que dans nos hôpitaux d'Europe, où l'atmosphère est si nauséabonde. Des religieuses franciscaines, vêtues de blanc, desservaient ce bel établissement et y entretenaient un ordre et une propreté admirables. La Supérieure, madame de Guigné, nous raconta que les médecins, presque tous protestants, les traitent avec le plus grands respect et cherchent à rendre leur œuvre moins dûre et plus facile. Que de soins prodiguent-elles à ces pauvres malheureux, et que de conversions, que de baptêmes administrés aux mourants !

Un vieux païen racontait, plein de joie, qu'on l'avait déjà baptisé — mais, ajoutait-il, j'ai oublié le nom qu'on m'a donné.... Jean ! cria en riant la bonne religieuse.

Combien de misères rassemblées dans ce lieu : la lèpre, l'horrible éléphantiasis... L'évêque de Jafna consolait un pauvre jeune-homme lépreux, il le touchait, lui prodiguait des soins; cela me faisait frémir.

J'emportais une bien bonne impression de cet hôpital

de Colombo et, en le quittant, je pensais à ces mornes réduits, où l'on soigne les malades en Europe, dont le nom seul fait frémir les pauvres gens.

Un jeune médecin nous proposa de voir le musée

HOMME DE LA BASSE CASTE DES GRIMPEURS RECUEILLANT LE VIN DE PALMIER (ARAC).

de l'école de médecine : il était assez intéressant. J'y pus examiner un herbier qui contenait toutes les espèces de thé et de quinquina cultivés à Ceylan.

Ces deux visites, et puis le séminaire, nous prirent toute la matinée.

Le soir, Mgr. Agliardi fit avec Mgr. Bonjean une tournée dans la ville. Mgr. Aiuti et moi montâmes en

voiture avec eux. Le musée attira notre attention particulière — riche en produits de l'île. M. Corbet, le Directeur, dont j'avais beaucoup connu le frère, en fit les honneurs au Délégué Apostolique, avec une amabilité exquise. Puis nous traversâmes des jardins de canelle. Je me figurais que la canelle était un arbre semblable au laurier.... Ce sont des pouces de deux mètres de hauteur tout au plus, que l'on coupe, chaque année, et qui donnent chaque année des rejettons nouveaux. Ces jardins de canelle ont tout-à-fait l'aspect de ces verts pâturages de mon pays, sur lesquels les Aulnes noirs croissent en abondance.

La promenade se termina par une visite à une petite église paroissiale, où le peuple reçut le Délégué avec grand enthousiasme. Il y avait quelque chose de touchant dans ces démonstrations populaires, un cachet si sincère. Mais il y avait aussi quelquefois de quoi bien s'égayer : des choses qui, pour un Européen, sont d'un ridicule sans pareil. Notre équipage d'aujourd'hui par exemple. Un beau landau attelé de deux grands chevaux noirs. Derrière se tenaient droits et corrects deux palefreniers, en livrée blanche et... pied-nu. Le cocher vêtu et chaussé de même. A côté du cocher, sur le siège, un jeune page de 18 ans *l'enfant* attaché au service du Délégué Apostolique — superbe garçon Tamoul, d'une des plus hautes castes du pays, (tout ce qu'il y a de plus aristocratique)... sans culotte, un long drap blanc retenu par une ceinture d'argent, jaquette noire sur la peau nue — nu-tête et naturellement pied-nu.... Nous traversions, dans cet accoutrement, la foule qui poussait de frénétiques hourrahs! et il fallait garder tout son sérieux....

Que voulez-vous, chacun ses habitudes — à ces bons Cingalais, nos usages, nos coutumes, sembleraient peut-être aussi drôles, que les leurs nous le semblaient à nous.

En sortant de l'église, on voulut lire à Monseigneur, une longue adresse en Cingalais, mais heureusement on en fit grâce et on se contenta de la lui présenter, avec un beau bouquet qu'offrit une petite fillette.

BANQUIER DE LA CASTE DES CHETTYS

Quelque pas plus loin, nous trouvâmes la route barrée par un concert d'un genre tout nouveau. Deux groupes de femmes, assises en cercle à terre, tenaient un énorme tambour bas, sur les pointes de leurs pieds, et le battaient du plat de leurs mains, sur un rythme saccadé. Pour que la peau demeura plus tendue, elles tenaient sous la

caisse du charbon ardent. Monseigneur dut s'arrêter un moment pour jouir de ce plaisir nouveau, que lui avaient ménagé ces bonnes gens. C'était une musique très bruyante et sauvage, mais pas désagréable.

Tout l'après-midi de mardi (4 janvier) passa à visiter les églises, et nous en fûmes vraiment émerveillés. Les églises catholiques sont les plus beaux monuments de la ville et il y en a de vraiment magnifiques, qui pourraient figurer avec honneur dans les grandes villes de l'Europe. La cathédrale dont j'ai déjà parlé, dédiée à Sainte Lucie, la patronne de Ceylan, n'est pas encore terminée, mais elle est immense, avec une large façade, gracieusement inspirée par celle de Sainte Pierre de Rome... Puis Saint-Jacques, Saint-Joseph et beaucoup d'autres encore. Je mentionnerait particulièrement Saint-Joseph, qui est une des plus gracieuses églises que j'aie vu. Je regrettais infiment de ne pouvoir avoir des vues photographiques de toutes, car ce serait intéressant de faire connaître, en Europe, ces superbes monuments de la patience et du dévoûment des missionnaires. J'engageais beaucoup l'Evêque à faire dessiner toutes ces belles églises et d'en offrir un album au St. Père, pour son jubilé. Combien cela le réjouirait de voir comme le catholicisme est profondément enraciné dans cette île si lointaine et si belle, qu'on appelle la perle de l'Océan. Et quelle consolation de voir la foi de ce bon peuple, de voir son enthousiasme. Les églises étaient pleines, la foule si recueillie au moment où Mgr. le Délégué donnait la bénédiction — et puis, quand nous sortions, quels cris et quels hourrahs! Il n'y a que les Indiens qui sachent crier si fort, Et les pétards qu'on brûle sur notre passage. Souvent j'ai les yeux pleins de sable. On nous serrait quelquefois de si près, que je devais user de toute ma force pour me frayer un passage, et le contact de ces peaux

nues et humides, n'était certes pas une chose très agréable. Tambours et pétards, c'est la sauce indispensable à chaque fête à Ceylan. Les plus enthousiastes nous tiraient presque à l'oreille des coups de pistolet, Les chevaux se cabraient, malgré que les palefreniers les tenaient par le

COLOMBO. L'ÉGLISE DE ST. JACQUES (page 79).

mors. — Nous passions un quartier exclusivement chrétien : comme de raison, les fusillades y venaient à chaque pas et Mgr. Agliardi crut plus prudent de descendre de voiture et de continuer la route à pied. De robustes garçons firent la chaîne autour de nous, des poules effarouchées, nous tombaient entre les jambes. Je manquais

d'écraser un pauvre petit poussin, qui voulait à tout prix se refugier sous ma soutane. D'autres durent marcher sur la malheureuse petite bête.

Toutes ces démonstrations m'amusaient beaucoup... Il fallait faire son possible pour garder son sérieux, mais ces bonnes gens étaient si contents. Ils s'accrochaient aux portières du carosse et exprimaient leur joie d'une manière souvent originale:

— " Tout était sombre, jusqu'à présent, pour moi, mais, désormais, je verrai toujours clair! „ disait à l'évêque un vieillard Tamoul.

Beaucoup de touristes ont certes pu mieux connaître que moi, cette île de Ceylan — ils ont eu plus de temps et plus de loisir à la visiter; mais peu, j'en suis certain, ont été, tant que moi, en contact avec le peuple et peu ont vu ces ravissantes scènes populaires auxquelles j'assistais tous les jours. Le peuple — c'est ce qui m'intéresse le plus dans mes voyages.

Les habitants de Colombo et de toute l'île de Ceylan, sont de deux races différentes: les Cingalais et les Tamouls. Les Cingalais s'y sont porté par immigration. Quel fut leur pays d'origne on l'ignore, car cette race, peu nombreuse, ne se rencontre nulle part sur le continent Asiatique. Ils peuplent le sud de Ceylan, et malgré qu'ils sont moins nombreux que les Tamouls, ce sont eux qui dominent à Colombo. Ils sont de petite taille, bien faits, le visage régulier, doux et sympathique. Mais ils ont l'air efféminés. Les jeunes garçons ont des airs de jeune fille.

Leur caractère répond aussi à leur extérieur: ils sont faibles. Leur costume se compose d'un drap souvent de couleur ou de soie, dont ils font une espèce de jupe et d'une courte jaquette de drap noir, souvent sur le corps nu, quelquefois sur une légère chemisette de laine. Les cheveux longs rattachés sur la nuque par un grand peigne

d'écaille, qui est le signe distinctif de leur nationalité. Leur couleur varie entre celle d'un blanc très halé et un beau chocolat... mais ils aimeraient être blancs. En se mariant, ils cherchent toujours une femme, la moins brune possible... ils poudrent leurs bébés pour les rendre plus jolis et la plus grande insulte qu'on leur peut faire, c'est de les appeller: *Black fellow.*

INTÉRIEUR DE ST JACQUES.

Les Tamouls sont les conquérants de l'île. Ils y vinrent de l'Inde, où ils sont encore très nombreux, dans les provinces qui environnent Madras. Ils sont les habitants exclusifs du nord de Ceylan, et dans le sud ils sont mélangé avec les Cingalais. Grands, forts et robustes, ils ont le teint beaucoup plus noir. Ils arrivent même quelquefois à la couleur du nègre, mais leurs traits sont fins, délicats et presque féminins, quand ils sont encore jeunes. Leur

taille est svelte et élancée, de très beaux yeux, une expression douce et sympathique. Leur caractère est plus énergique et plus décidé que celui de leurs voisins Cingalais. Leur costume se compose d'un drap toujours blanc, qui, retenu par une ceinture d'argent, forme une jupe comme chez les Cingalais. Le soir et le matin, lorsqu'il fait frais, ils portent sur les épaules une longue écharpe blanche frangée, qu'ils savent draper, avec un art pittoresque et gracieux — le jour, lorsqu'il fait chaud, il ont le torse un et ne portent jamais de chaussure. Leur chevelure épaisse est d'un noir magnifique, très soigneusement peignée et retombe sur leurs épaules en un long et élégant chignon. Ils se tiennent très droits, ont une demarche noble et dégagée.

Je donne aux Tamouls, la préférence sur les Cingalais: ils ont un air plus ferme et plus martial. Les Cingalais sont trop peu hommes. Mais les Européens qui connaissent le pays ne sont pas tous de mon avis. Beaucoup aiment mieux les Cingalais, parce qu'ils sont plus civilisés peut-être. Quand à moi, j'abhorre ces Ceylanais qui s'affublent d'habits européens et se donnent de grands airs à cause de ces vêtements qui les rendent si burlesques. Le costume du pays leur va si bien et ils ont tort de l'abandonner.

La mission de l'île de Ceylan fut confiée, en 1577, aux Frères Mineurs de St François — à la suite de la guerre heureuse, que le Vice-Roi Portugais des Indes, le duc Constantin de Bragance, avait fait au roi de Jaffna. C'est donc au Portugal, que revient l'honneur, d'avoir porté à Ceylan la foi catholique. L'œuvre des Pères Franciscains prospéra si bien, que, déjà en 1602, ils ne pouvaient suffire à la besogne — et l'Evêque Franciscain de Cochin, venu dans l'île en qualité de Visitateur Aposto-

lique, appela les Jésuites, qui s'étaient établis depuis quelque temps dans l'île de Manaar, qui touche presque à Ceylan. De concert avec l'Archevêque de Goa, l'Evêque de Cochin divisa le pays en deux grandes missions: il garda celle du sud pour son Ordre et céda celle du nord à la Compagnie de Jésus.

Cette division existait encore, avant bien peu d'années; seulement les Ordres avaient changés. Les Oblats de Marie avaient pris la place des Jésuites — et les Bénédictins Sylvestrins celle des Franciscains. Les Sylvestrins, enfin, se voyant trop peu nombreux, pour satisfaire aux besoins des fidèles, demandèrent au St. Père d'amoindrir leur mission et le sud de l'île fut divisé, avant peu d'années, en deux vicariats Apostoliques: celui de Kandy, qui leur fut conservé, et celui de Colombo, que vinrent desservir les PP. Oblats du Vicariat de Jafna.

La journée d'aujourd'hui (5 Janvier) est la dernière, de l'existance de ces trois Vicariats, car, demain matin après la messe solennelle, Mgr. le Délégué Apostolique proclamera au nom du St Père, l'institution de la hiérarchie ecclésiastique dans l'Inde.... ces Vicariats seront érigés en diocèses — Colombo en métropole de l'île — et il présidera le premier Synode provincial de Ceylan. Ce sera une journée mémorable... une journée qui fera époque dans l'histoire de l'Eglise de l'Asie et donnera une vigueur, une impulsion nouvelle à l'œuvre de l'Evangélisation de cette immense peninsule Cisgangétique. Cette œuvre est commencée, elle a poussé déjà de vigoureuses racines et j'ai foi, qu'avec la grâce de Dieu, elle finira par un triomphe complet.

CHAPITRE VIII.

Le Synode de Colombo. — Départ pour Kandy. — Réception à Kandy. — Visite au temple de Bouddha. — Pauvreté des Missions. — L'Evêque et le Pacha. — La campagne. — Distribution des prix.

Le 6 janvier 1887, fut un grand jour pour les Catholiques de Ceylan et de l'Inde entière, le couronnement de l'œuvre de St. François Xavier. Le grand disciple de St Ignace, avait jeté, sur cette terre, la semence de la foi et, aujourd'hui, cette île magnifique recevait comme un don du St Père, une organisation religieuse régulière, comme tous les autres pays catholiques de la terre — et, par une coïncidence touchante et imprévue, ce fut le jour de l'Epiphanie, fête de la Vocation des Gentils à la foi, que cette ère nouvelle était inaugurée.

La Messe solennelle fut célebrée pontificalement par Mgr. Pagnani, Vicaire Apostolique de Kandy. Le Délégué Apostolique assistait sur un trône, à la droite de de l'autel. Mgr. Aiuti et moi, étions à ses côtés. En face, sur une estrade, siégeaient les Evêques... La foule était immense : les grandes nefs de la cathédrale ne pouvaient la contenir et les alentours, la place devant l'église, étaient semblables à une fourmillère. On se pressait, on cherchait à tout prix à s'approcher de la porte ou d'une des fenê-

tres basses, pour jetter un regard dans l'intérieur du temple. Tous les Chrétiens de la ville et des alentours étaient venus naturellement, et, avec eux, beaucoup de pauvres païens, qu'attirait cette pompe inacoutumée.

Après la messe, fut célébrée la session publique et

FEMME KANDYENNE DE TRÈS HAUTE CASTE.

solennelle du premier Synode Provincial de Ceylan, présidée par Mgr. Agliardi, qui l'ouvrit par un discours éloquent et ému.[1] Mgr. Aiuti donna lecture du Bref pontifical qui érigeait en Archevêché le Vicariat Apostolique de Colombo, et en Evêchés ceux de Kandy et de Jafnapatam;

[1] Voir l'appendice.

— je proclamais ensuite les Actes du Synode et un *Te Deum* d'action de grâce termina cette imposante cérémonie.

Tout le monde se retira le cœur plein d'émotion. Cette terre vouée au paganisme depuis des siècles, des milliers d'années, nous y proclamions le règne de Jésus-Christ.

Dans l'après-midi, nous partions pour Kandy. Le Gouverneur de Ceylan, Sir Arthur Hamilton Gordon, avait eu l'amabilité de mettre à la disposition de Mgr Agliardi son wagon salon — nous voyageâmes donc confortablement, sans trop souffrir de la chaleur. Le trajet est de quatre heures seulement, par un pays magnifique. Partout des forêts, des rizières d'un vert resplendissant. Peu de maisons, car les habitations se tiennent cachées à l'ombre des cocotiers. Les cocotiers et les bananiers règnent partout par le nombre. Il n'y a pas de grande variété de palmiers: outre le coco, beaucoup d'aréquiers dont les noix sont machées par les indigènes, enveloppées avec un peu de chaux dans une feuille de poivrier-betel. A l'ombre ils étaient beaux, mais là où le soleil brûlait leur feuillage, ils étaient maîgres et pâles de colori. Quelquefois, mais rarement, on pouvait appercevoir au loin un Chamaerops — un Talipot avec ses larges feuilles et son immense hampe de fleurs; des Caryota, [1] si gracieuses dans nos serres et si vilaines ici, couvertes de Tradescantia et d'autres plantes parasites.

A mi-chemin, commence la montée et un admirable panorama de montagnes se déroule devant nous. La végétation change d'aspect. On ne voit plus de rizières que dans le fond des vallées, le coco devient beaucoup plus rare. C'est le bambous qui règne en souverain.

A Kadagañana, première paroisse du diocèse de Kandy les Chrétiens reçoivent à la gare Mgr Agliardi et lui pré-

[1] Caryota urens.

sentent un beau bouquet de roses. Les roses ici, c'est une fleur exotique, elle vient d'Europe et sa culture demande beaucoup de soins. Aussi l'apprécie-t-on beaucoup plus que ces magnifiques fleurs du pays, qui étaient pour nous-autres d'un si grand intérêt.

GRAND CHEF KANDYEN.

De vastes plantations de cacao, de café, de thé et de Chinchona, s'étendent sur les collines à gauche. Je vis avec plaisir qu'on cultivait ici l'arbre à Quinquina, au lieu de le détruire en barbares, comme on le fait encore au Pérou, où l'on coupe les arbres dans les forêts, pour les mieux dépouiller de leur précieuse écorce.

La réception que l'on fit à Kandy au représentant du St Père, ne fut naturellement pas aussi grandiose que celle de Colombo, car la ville est petite et il y a moins de chrétiens — mais elle fut enthousiaste.

Une grande foule suivait la voiture, et j'y reconnus un bon nombre de païens, à la sâle peinture blanche qu'ils avaient sur le front. Des arcs de triomphe s'élevaient dans la rue que devait traverser notre cortège. Ils étaient très jolis, ingénieusement tressés en feuilles de cocotier et ornés de grosses grappes de noix. Nous descendîmes de voiture sous l'un d'eux, et Monseigneur fut conduit à la cathédrale sous le dais, que portaient deux chefs indigènes et deux colons, dont les ancêtres étaient venus jadis de l'Europe.

Les deux chefs Cingalais portaient le costume national; ils avaient des petits sabres, au manche en argent ciselé, qui auraient ravis nos amateurs d'antiquités artistiques. Les lames sont d'ordinaire mauvaises.

Ici aussi je trouvais un jeune prêtre, que j'avais beaucoup connu à Rome: M. Corbet, élève du Collège de la Propagande. Il s'empara de moi tout de suite, pour me faire voir les beautés de la ville.

Vendredi matin, nous allâmes visiter le célèbre monastère boudhiste. On peut le faire ici, sans nul inconvénient. Ce sanctuaire renommé, possède une *relique insigne* — une dent du Bouddha....

Pauvre Bouddha, quelles généreuses mâchoires possédait-il pour approvisioner de ses dents sacrées tous les sanctuaires des Indes et de la Chine!

Bien avant d'arriver au temple son voisinage était déjà annoncé par une magnifique balustrade de pierre qui tournait autour du lac, au bord duquel était bâti le temple.

Deux rangées de mendiants, d'aveugles et d'infirmes se tenaient devant la porte — juste comme devant nos

églises de campagne. Un homme se présenta et nous introduisit poliment dans l'enceinte. Tout le long du bâtiment principal, courrait une frise, sur laquelle étaient représentés tous les tourments de l'enfer. Un de ces lugubres tableaux montrait un homme crucifié et deux démons l'écartelaient à coups de hache. Un détail m'amusa beaucoup : en Europe on peint le diable en noir — ici, où les hommes sont noirs, plus ou moins, cela blesserait leur amour

LA CATHÉDRALE DE KANDY.

propre et tous les diables de cet enfer illustré, que j'avais devant moi, étaient verts ou bleus.

On nous introduisit dans une pièce, qui servait de vestibule à la fameuse chapelle de la dent et l'on nous dit très poliment qu'il fallait attendre un instant. Je ne fus pas fâché de ce retard. qui me donnait le loisir d'observer un peu les choses autour de moi. La chapelle était ornée de ces figures si connues de dieux et de personnages mythologiques Indou, tous peints en jaune sur les murs.

Une porte de bronze fermait le sanctuaire. Elle était recouverte d'une tenture. L'entablement de la porte en ivoire merveilleusement travaillé. A droite et à gauche un tronc pour les aumônes et deux autels recouverts de fleurs fraiches et odorantes, de celles que les Anglais appellent: *Temple-tree.*

Un garçon debout sur le balcon tirait d'une coquille de Triton des sons faux, discordants, monotones. Des pauvres gens entraient dans la chapelle et apportaient des écuelles de riz, que les bonzes emportaient dans l'intérieur du temple — d'autres et en plus grand nombre venaient avec des fleurs, qu'ils déposaient sur un des deux autels, après avoir jeté leur aumône dans le tronc et joignant les mains, faisaient une espèce d'acte d'adoration avec un air de dévotion qui faisait mal au cœur....

On ne se gênait nullement de notre présence, au contraire, on nous jettait des regards bienveillants... en somme ils avaient l'air honnête, ces pauvres malheureux.

On vint nous appeler, et nous entrâmes dans ce lieu si saint pour les Bouddhistes.

C'était un petit réduit vouté, absolument comme la chapelle de la flagellation à Ste-Praxède à Rome. Une grille de gros barreaux de fer, la séparait en deux, fermée par un cadenas de dimensions énormes. Derrière la grille, une châsse ruisselante d'or et de pierreries: elle avait la forme d'une cloche.

Devant la grille, des deux côtés d'un autel recouvert d'une couche de ces mêmes fleurs artistiquement arrangées, se tenaient deux bonzes, vêtus de satin jaune, qui répondaient poliment à toutes nos questions. Le réduit n'était illuminé que par quelques cierges de cire.

J'en sortis le coeur tout navré... Quels bons chrétiens feraient ces malheureux. Et pour les convertir, souvent

il faudrait peu de chose. Ce qui manque aux missions, ce ne sont pas les hommes fervents et dévoués, Dieu en suscite toujours: la France et l'Italie, donnent tous les ans, une

JEUNE CHEF KANDYEN.

pieuse légion de missionnaires... Mais c'est l'argent qui manque; l'argent pour fonder des écoles, des hôpitaux, des stations, des églises. Si chaque mission pouvait disposer d'un millier de francs de plus, qui lui serviraient à donner l'instruction catholique à quelques enfants de plus, si

l'on pouvait fonder beaucoup d'orphelinats, toutes ces populations si bonnes, si sympathiques, ne seraient pas plongées dans les horreurs du paganisme.

Il faut rendre cet honneur à la France, qu'elle seule fournit au denier des Missions les trois-quarts de son modeste budget — les autres pays du monde ne donnent qu'un quart seulement.

Si chaque dame catholique voulait sacrifier une fleur, une seule de sa toilette de bal... que chaque jeune homme renonce à un petit plaisir, une fois par mois seulement.... combien d'âmes ils donneraient au ciel en ajoutant un sous au denier des missions.

Oh! comme on comprend peu le malheur de ces gens; comme on le comprend peu...

A propos de la ferveur que montrent les païens et les musulmans, lorsqu'ils font leur prière, je me souviens une bien jolie anecdote, que je raconterai à mes aimables lecteurs:

Un Evêque que je connais beaucoup, dînait un jour chez un Pacha, en compagnie de plusieurs autres ecclésiastiques et de hauts fonctionnaires Turcs. Je n'étais malheureusement pas de la partie, car j'avais négligé de me faire présenter à ce dignitaire Ottoman.

L'heure sonna pour la prière et le vieux Turc s'excusant auprès de ses convives, s'agenouilla sur un tapis et invoqua le Dieu de Mahomet.

La prière terminée, il se remit à table et étant de bonne humeur, ce jour-là, il dit à l'Evêque:

— " Monseigneur, vous autres catholiques, vous prétendez que votre religion est meilleure que la nôtre... et si je vous prouvais le contraire? „

— " Excellence, lui répondit l'Evêque, vous vous trompez! jamais nous n'oserions dire que notre foi est meilleure que celle de Mahomet — seulement, nous disons, que la

KANDY. VUE PRISE AUX ENVIRONS.

religion catholique est seule bonne et vraie — et la vôtre ne vaut rien du tout... „

— " Ah! dit le bon Turc, en riant — et si je vous démontrais le contraire, qu'en diriez-vous Monseigneur? „

— " Je demanderais simplement, Excellence, qu'après vos arguments on écouta les miens. „

— " Mais oui, assurément, si toutefois vous pourrez en trouver. „

La position devenait intéressante:

— " Avouez, Monseigneur, commença le Pacha: les catholiques, lorsqu'ils prient, les prêtres surtout, ont-ils des distractions? „

— " Assurément, ils en ont très souvent. „

— " Messieurs, veuillez noter ce que dit Monseigneur... ont-ils aussi quelquefois des tentations?

— " Oui, ils en ont, et plus peut-être dans la prière qu'ailleurs. „

— " Notez, Messieurs, ce que dit Monseigneur!

Et maintenant, écoutez: je fus élevé depuis ma tendre enfance dans la stricte observance des lois de Mahomet. Jamais, je n'ai manqué à l'heure de la prière et, messieurs, je puis vous assurer que, jamais, en priant, je n'ai de distractions. Quand je prie, je ne pense qu'à Dieu seul; je ne comprends même pas, qu'en priant on puisse penser à autre chose. Quant à la tentation... jamais, je n'en ai eu. N'est-ce pas, messieurs, une preuve bien évidente que notre foi est meilleure que celle des catholiques? „

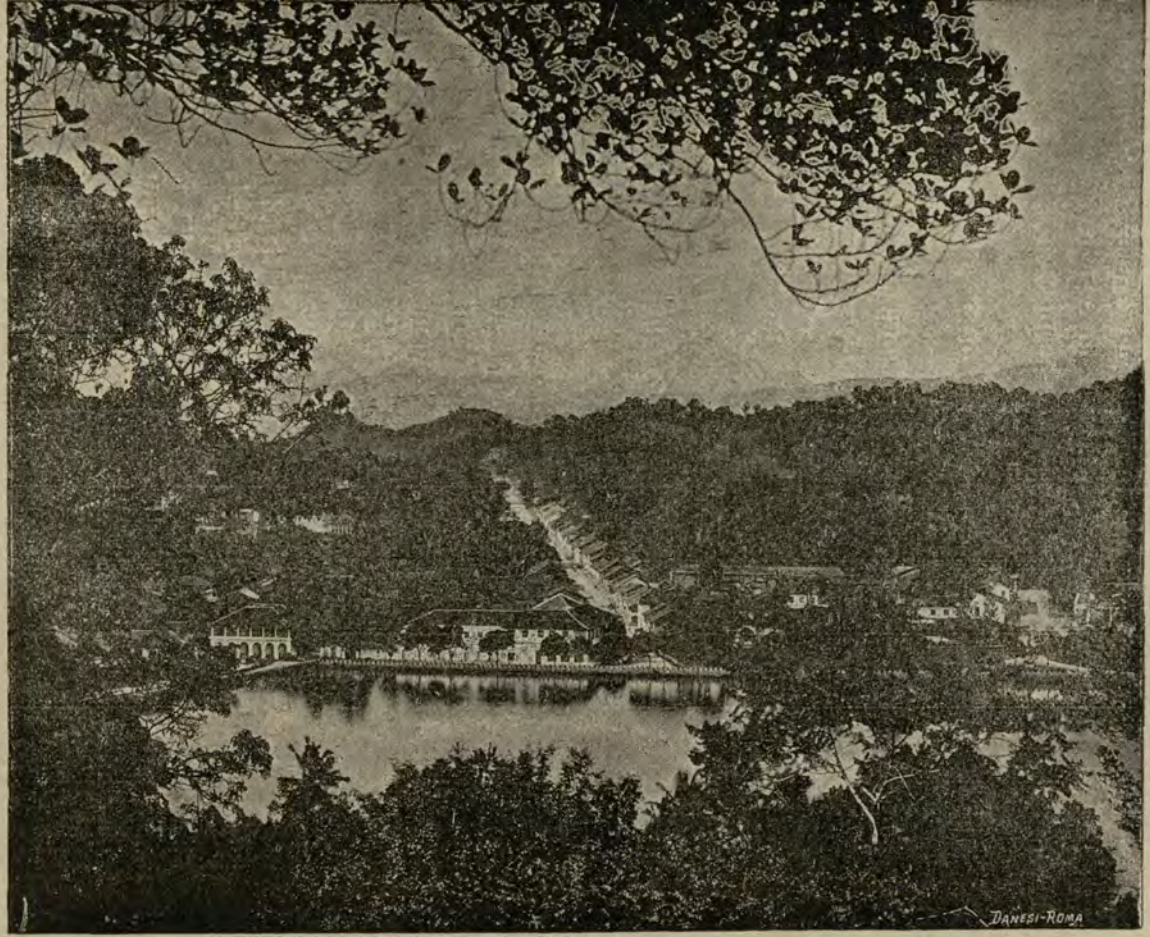
— " Pas tout à fait, „ répliqua le prélat.

— " Auriez-vous donc encore, quelque chose à redire?„

— " Assurément, si vous le permettez. „

— " Je vous en prie „ s'écria le Pacha.

— " Veuillez donc m'expliquer, Excellence, d'où viennent ces distractions, malheureusement fréquentes? „



VUE GÉNÉRALE DE KANDY.

— " Ah! c'est bien clair, c'est le diable... „

— " Messieurs, nôtez ce que dit son Excellence! Et qui nous tente quand nous prions?

— " Mais c'est toujours le diable! „

— " Oui, c'est le diable.... et dans quel but, nous fait-il tout ceci? „

— " Mais c'est bien simple : il veut vous arracher au ciel, et vous traîner avec lui en enfer. „

— Messieurs, nôtez ce que dit Son Excellence !.... écoutez maintenant: nous autres, nous sommes enfants de Dieu, destinés à jouir de la patrie céleste, aussi le diable fait-il tous ses efforts pour nous en arracher : il nous distrait, il nous tente, il est infatigable pour nous arracher au culte vrai de Dieu. Mais, vous autres, malheureux, qui êtes déjà à lui, se donnerait-il la peine de vous tenter encore?... „

Le vieux pacha se mit à rire:

— " Cette fois-ci, Monseigneur, vous m'avez bien vaincu, une autre fois, je chercherai des arguments plus forts. „

Et c'est bien vrai: rarement vous verez les Bouddhistes ou les Mahométans se détourner lorsqu'ils font leur prière; qui ne comprendrait pas le fond de la chose, serait édifié de voir leur attitude. En effet, le diable ne les tente pas, car c'est lui qu'ils adorent au lieu d'adorer Dieu.

Du sanctuaire, nous passâmes au couvent. Dans une salle à demi-obscure, comme le sont tous les temples des Indiens, on nous montra une vitrine remplie d'objets appartenant au culte. Le plus intéressant, était une petite armoire en argent, en forme de tryptique, qui renfermait une statuette du Bouddha, faite en cristal de roche. C'est remarquable que les sculpteurs Hindous donnent à tous leur Bouddhas la même physionomie.

Après avoir inspecté plusieurs autres édifices curieux et dépendant du temple — nous longeâmes en voiture le lac bordé de charmantes maisonnettes, entourées de verdure et de fleurs. De gigantesques Poinsonias étalaient leur feuillage d'un rouge éblouissant. Puis nous fîmes un tour dans la campagne. Le site était ravissant, la vue s'ouvrait à chaque instant nouvelle, tantôt sur la ville, que nous dominions, tantôt sur les montagnes. Quelle végétation! J'y passais en revue toutes les merveilles de nos serres d'Europe, qui remplissaient ici l'office de mauvaises herbes : les Ferdinandea, les hautes Datura aux immenses calices blancs, la Mimosa pudica, que j'avais toujours cru être un arbre du genre des acacia et qu'à ma grande surprise, je trouvais être un humble arbuste rampant. De beaux plants d'Ananas croissent sous les racines des arbres et des Lantanas partout, à profusion, aux petits bouquets de fleurs jaunes, blanches, roses et violettes. Cette plante fut importée depuis dix ans seulement de l'Australie, sa patrie, et elle s'est si bien acclimatée, à Ceylan, qu'on serait bien aise aujourd'hui de pouvoir s'en défaire.

Dans l'après-midi, grande fête, à l'occasion de la distribution des prix aux élèves des écoles. Elle commença à trois heures. Des jeux d'enfants l'inaugurèrent : celui qui gagnait à la course, ou bien d'une autre manière, avait en récompense... un paquet de pétards, dont il faisait un usage immédiat. Figurez-vous le beau vacarme. La distribution des prix se fit dans la salle de l'école. Quand nous y arrivâmes, toute *la haute société* de Kandy occupait déjà les places réservées : peu de blancs, beaucoup de mulâtres et de Cingalais. Ce qui me frappa tout d'abord, c'était les toilettes des dames. Le mélange de sang, en Amérique, produit m'a-t-on dit, un goût extravagant pour le rouge et les couleurs voyantes et je m'attendais à voir de bien belles choses. Mais pas du tout, c'était simple et correct,

comme les toilettes d'été de nos dames de l'Europe. On joua la comédie... les programmes imprimés sur de l'étoffe de soie — puis un artiste Cingalais, pas plus noir qu'un Napolitain, chanta une romance comique. Il chantait admirablement et aurait fait bonne figure en Europe.

Quand nous quittâmes la salle, la cour de l'Evêché était remplie de monde: on tirait des feux d'artifice, amusement favori des habitants de l'île. J'étais placé à une fenêtre du premier, qui dominait toute cette cohue. C'était un spectacle dont on n'a pas même l'idée en Europe, qu'une fête populaire de ce genre. Les fusées partaient au milieu de cette foule, illuminée par des feux de Bengale rouges, verts, bleus. Des fontaines de feu jaillissaient de grosses tiges de bambous et retombaient en pluie d'étincelles sur le dos nu des spectateurs. Cétait alors des rires, des cris, des sifflements (on siffle ici pour donner le bravo). Quelle gaité, quel vacarme — je n'ai pas vu de peuple plus criard. Crier et brûler des pétards, c'est leur plus grand bonheur.

Je renonce à décrire cette féerie cingalaise, car nous n'avons rien, dans notre bonne vieille Europe, qu'on puisse y comparer. J'en jouissais de bon coeur, car je savais, par expérience, que l'on ne jouit de tous ces plaisirs-là que tant qu'on n'est pas encore fatigué du voyage. Vient vite la lassitude, et l'on regarde après, sans intérêt, toutes ces scènes qui amusaient si franchement dans les premières semaines de voyage.....

CHAPITRE IX.

Le jardin botanique de Paradiniya.
Le climat. — Salvation army. — Le Ramazan.

La grande merveille de Kandy, c'est le jardin botanique de Paradiniya. Il est situé à une demi-lieue de la ville. J'y passais la journée de Samedi. Je ne chercherai pas à en faire un tableau, car une sèche nomenclature botanique ne saura naturellement pas donner une idée de cette exubérance de vie végétale. Tout ce qu'il y a de beau sous le ciel tropical est lié ici en un immense bouquet. Qu'on se figure une de nos serres chaudes de l'Europe, occupant un espace de 150 acres et tous ces arbres, que nous cultivons là avec tant de soin, élevant à une hauteur prodigieuse leurs branches robustes. De gros troncs, recouverts d'orchidées brillantes, et de lianes de toutes les grandeurs: depuis un fil mince et couvert de petites feuilles, qu'on apperçoit à peine sur l'écorce du palmier, jusqu'aux tiges fortes comme les cordages d'un navire et d'autres, plus fortes encore, dont la tige surpasse en grosseur le tronc de l'arbre qui lui sert de support.

PARADENIYA. L'ARBRE À CAOUTCHOUC — FICUS ELASTICA (page 103).

Magnifiques étaient les hauts Elaïs — ces palmiers bienfaisants, qui produisent l'huile précieuse, dont le Congo inondera bientôt les marchés de l'Europe, et qui sert à fabriquer des bougies... hauts, élancés, le feuillage plus vert et plus beau encore que celui de ses autres congénères. Beaucoup avaient le tronc de la racine jusqu'en haut recouvert de fougères parasites, dont les espèces si nombreuses et variées, donnaient, ça et là, à une belle orchidée, l'hospitalité de leur ombre fraîche et toujours humide.

Mais les plus beaux spécimens du jardin botanique étaient, sans contredit, de gigantesques bouquets de Bambous géants, dont les tiges pourraient presque faire office de colonnes... et un arbre merveilleux dont les immenses racines à fleur de terre, disposées dans un désordre étrange, lui donnait un aspect fantastique. C'était pourtant un de nos vieux amis, non seulement l'ornement si commun de nos serres, mais que chaque bonne vieille femme cultive sur sa fenêtre — l'arbre à caoutchouc, le *Ficus elastica*, aux larges feuilles luisantes.

L'exemplaire que nous admirions, gros comme un chêne qui a vécu cinq siècles, n'avait, au dire du jardinier en chef, que 35 ans d'existance.

Nous en avions un dans notre serre: le plus grand que j'aie vu en Europe; il avait bien soixante-dix ans et couvrait de ses ramaux flexibles tout le mur de la serre. Bien que d'un âge double au géant de Paradeniya, je ne crois pas que son tronc ait pu surpasser 70 centimètres de circonférence.

Quand on voit toute cette végétation, si puissante et si belle, on perd l'amour du jardinage: que de soins et combien de travail, pour élever chez nous ces plantes si chétives.

A peine nous étions nous arrachés au charme de ces

ficus géants, des branches desquels pendaient, en guirlandes écarlates, des touffes de ces beaux cactus qu'on aime tant chez-nous — que notre attention se porta de nouveau, sur un groupe de grands arbres de l'espèce des figuiers.

PARADENIYA. L'ARBRE DU VOYAGEUR. (RAVENALA MADAGASCARENSIS).

Leur cîme était couverte de chauves-souris, grosses comme des chats. Elles s'y tenaient cramponnées par leurs pattes de derrière, pendues la tête en bas. Quand nous les arrachions de leur paisible repos, elles prenaient le vol, en poussant de petits cris, décrivaient un cercle au dessus de notre tête, et allait de nouveau reprendre leur position.

Je sortis émerveillé de ce paradis botanique : en quelques heures, j'avais passé en revue toutes les merveilles de cette flore tropicale, qui avait eu une si large part dans les beaux rêves de ma jeunesse, quand l'imagination,

LE TALIPOT EN FLEUR. (CORYPHA UMBRACULIFERA).

secouant la rosée de l'enfance, emportait ma pensée vers ces pays lointains. Combien de fois, contemplant une orchidée brillante, une jeune plante précieusement tenue sous le vitrage d'une serre, je cherchais à reconstruire dans mon coeur tous ces fastes de la création que j'avais, aujourd'hui, palpitants devant moi.

Kandy est un des sites les mieux partagés du monde: à une végétation tropicale sans pareille, cette ville de 20,000 habitants (dont plus de 2000 catholiques) joint un climat tempéré. Nous sommes dans la saison chaude et pourtant, hier, je suis sorti à midi, en me garantissant seulement des rayons verticaux du soleil. A l'ombre, il n'y avait que 21° Réaumur. A Colombo, à la même heure, il serait impossible de sortir.

J'aime pourtant mieux Colombo, avec ses chauds paysages et ses maisons cachées sous une végétation moins variée qu'à Kandy, mais plus forte, plus puissante. Oh! que les soirées sont belles. L'atmosphère tiède et pleine des émanations de toutes ces fleurs a ce calme si doux, si solennel, que je n'ai jamais éprouvé que sous le ciel du nord. C'est une chose difficile à comprendre, mais ces pays brûlants ont tant de points de ressemblance avec les terres du nord, où l'hiver tient la nature glacée pendant six mois et plus. A chaque instant, j'en étais surpris. Cette nature tropicale me présente tant de scènes, qui m'évoquent, à chaque instant, le souvenir de ces contrées lointaines où la terre, en ce moment, est toute blanche de neige. C'est que le court été de ces régions froides, est un effort que fait la nature, et la végétation, si longtemps engourdie, se réveille vigoureuse, pleine de sève. Elle jouit de ces quelques mois de vie, comme l'enfant qui jouit de quelques heures de vacance.

En Italie, et dans le midi de la France... ces pays où l'on chante un éternel printemps et qui, selon moi, n'ont jamais de printemps, la nature semble blasée, fatiguée, on dirait qu'elle soupire après le blanc linceuil sous lequel elle voudrait pouvoir se reposer. La végétation y est toujours en vie, mais c'est une vie paresseuse et passive. La fougue y manque, l'activité, l'ardeur.

Jamais dans ces pays du midi de l'Europe, je n'ai vu

PARADENIYA. BAMBOUS GÉANT. (DENDROCALAMUS GIGANTEUS) (page 103).

ces soirées si belles, qui versent dans l'âme un calme délicieux et l'élèvent vers Dieu, qui créa cette nature. Ces belles soirées d'été, que j'avais tant aimé, je ne les voyais plus, depuis que j'avais quitté, les beaux climats du Nord. Je les retrouve ici sous le ciel des tropiques. Pas le moindre souffle de vent. De grands vers luisants voltigent au dessus de l'herbe verte et humide des prairies, qui paraissent semées d'éblouissantes étoiles... rarement quelque oiseau interrompt le silence ou quelque insecte s'éloigne en bourdonnant. L'horizon prend une teinte jaune, dorée; la lumière du soleil qui disparaît déjà, a quelque chose de clair et de diaphane, qui donne à la verdure un éclat plus vert et plus brillant encore — puis, soudain, il commence à faire sombre et la nuit arrive en quelques instants. J'aimais tant les belles nuits d'Athènes, mais elles ne donnent qu'une bien faible idée du brillant des étoiles à Ceylan. Si seulement le ciel n'était pas aussi noir....

Passons maintenant à la prose, l'inexorable prose. Ceylan a aussi son Armée du Salut (*Salvation Army*). Ils sont plus ridicule encore qu'en Europe, ces pauvres malheureux, car, pour *sauver* probablement Tamouls et Cingalais, ils ont adopté leur costume. Ils parcourent la ville pieds-nus trouvent convenable le pagne et la ceinture et ajoutent simplement au costume national, une casaque de drap rouge, blouse de Garibaldien, avec une inscription en jaune, en Cingalais, sur la poitrine et un grand S. jaune sur les épaulettes. Ils sont d'un grotesque impayable. Je rencontrais une compagnie affublée de la sorte, ayant à sa tête une jeune généralesse Anglaise ou Américaine. Plusieurs femmes indigènes la suivaient. Un grand jeune homme blond et blanc portait sur la tête un immense tambour.

PARADENIYA. ALLÉE DE PALMIERS. (ELAIS GUINEENSIS). (page 103)

Je suis sûr que les indigènes ne se moquent pas mal d'eux. Ces gens-là connaissent peu tous ces peuples orientaux barbares ou à demi-barbares. Ils respecteront l'Européen. La race blanche aura toujours du prestige dans les pays de couleur. Souvent, on haïra le blanc, mais on le respectera. Sa supériorité s'impose. Mais que l'Européen s'avise de prendre le costume oriental, on le considérera comme un géant déchu, comme un homme qui abdique ses droits légitimes, qui renonce à sa supériorité; sans compter que, sous cette livrée, il sera toujours gauche et ridicule.

Quand Mgr. Agliardi faisait son entrée solennelle à Colombo — toute l'Armée du Salut était rangée, en ordre de bataille, devant la maison qui était leur *baraque:* il battaient vaillemment leur tambour de guerre. C'était un brave défi à l'adresse du Délégué Apostolique, ce fils impie de Baal.

Un autre détail intéressant. Le Ramazan devant être inauguré par une procession solennelle, les musulmans s'adressèrent au Maire de Kandy pour faire abattre les arcs de triomphe qui avaient été élevés dans les rues, pour l'arrivée du Délégué Apostolique.

Ils devaient porter une espèce de pagode ornée de lampions et ces arcs les gênaient beaucoup. Le Conseil municipal leur répondit, qu'ayant autorisé les catholiques à les élever, c'est à l'Evêque qu'ils devaient s'adresser.

L'Evêque, ayant appris indirectement la chose, donna ordre de les satisfaire sur le champs, s'ils venaient présenter la requête; mais ils ne vinrent pas, et choisirent pour leur procession un autre itinéraire que celui qu'ils suivaient d'ordinaire. Je crois qu'ils n'osèrent pas demander, pour ne pas s'exposer à un refus, car ils sont très débonnaires, ces musulmans de Kandy.

Le soir, nous dînâmes chez le gouverneur de Kandy,

M. Tompson Sharpe. Malgré qu'il était protestant, comme c'était un Samedi, il nous offrit un dîner maigre. Ce fut, de sa part, une délicatesse que nous appréciâmes beaucoup. Le Gouverneur occupe le palais des anciens rois Cingalais; le salon est orné de très curieuses sculptures. Nous y trouvâmes une société pas nombreuse mais aimable et distinguée.

CHAPITRE X.

Francesco retrouvé. — Visites.
La plage.— Le Jubilé sacerdotal du St. Père.— Les Bourlicas.
Départ de Ceylan. — Les Corbaux.

notre retour de Kandy, nous trouvâmes à Colombo, devinez qui ?.... Francesco !!

Le pauvre homme, après nous avoir si misérablement perdu à Caserte, s'en était retourné à Rome tout confus. On s'en moqua joliment, mais lui, tenant à son honneur, ne voulut pas s'avouer vaincu. Attendre le départ d'un autre steamer anglais, eut été impossible, car il risquait de ne plus nous trouver à Colombo. Il se rendit donc à Marseille, s'embarqua sur un vapeur des Messageries Françaises qui partait pour la Chine, et le voici de nouveau avec nous.

Il maudit la mer: à Port-Said, un farouche désespoir s'était emparé de lui et il avait déjà retiré son bagage pour retourner en Italie; mais son honneur était en jeu, il se recommanda donc à son patron d'Assise et continua ce malencontreux voyage.

Arrivé à Ceylan, nouveau découragement. Les hommes au visage noir ne lui inspirent pas de confiance. Il s'enferme dans sa chambre à double tour et s'étonne que

l'on puisse vivre ici, sans avoir peur de tout. S'il avait quelque argent, me dit-il, il s'en retournerait bien vite en Italie. Je crains qu'il ne nous cause quelque embarras en route: il est tout étourdi de tant de choses nouvelles qu'il voit à la fois.

La soirée d'hier se passsa à faire des visites de congé. La plus interessante fut celle que nous fîmes à un grand

VOITURE À BOEUFS. [1]

Seigneur Cingalais, Joseph de Sylva, vénérable vieillard aveugle, qui emploie une bonne partie de son immense fortune à soulager les pauvres et aider les missions catholique. Pas une église ne se fait, dit-on, dans le pays

[1] L'évêque de Jaffna et ses missionnaires se servent de ces voitures, pour voyager dans le centre de l'Ile. Elles sont recouvertes de feuilles de palmier tressées. Une natte en guise de hamac les divise en deux étages. Le voyageur se tient dans ce hamac et l'on met dans l'étage inférieur les provisions et les bagages. Ce genre de voyage est, dit-on, assez commode mais excessivement lent.

Une paire de petits boeufs à bosse se paie 500 francs. Ils ne se reproduissent pas dans l'île, on les fait venir de l'Inde.

et pas un institut de bienfaissance, sans qu'il y contribue largement. Dieu éprouve souvent les justes et leur envoie de ces tribulations, qui purifient et sanctifient leur âme: Sylva est aveugle, et sa famille lui cause de grands chagrins. Sa fille a épousé un protestant athée et elle-même a perdu la foi. C'est pour le pieux vieillard une bien cuisante douleur.

BÉBÉ TAMOUL.

Son habitation était un vrai palais avec une large façade donnant sur le jardin. Le mobilier, luxueux, tout entier dans le gout indigène: meubles en ébène merveilleusement sculptés, profusion de grands lustres en cristal. Il vint à la rencontre de Mgr. Agliardi, vêtu du costume Cingalais, avec les peignes d'écaille dans les cheveux. Lui seul nous reçut dans le salon; le reste de sa famille, (et les familles sont bien nombreuses ici) garnissait les portes de grappes pittoresques de curieux. Tous étaient vêtus en Cingalais. De charmants petits enfants se tenaient toujours au premier rang et nous faisaient des petites mines agaçantes.

Nous traversâmes, dans toute sa longueur, l'immense ville (ou plutôt l'immense forêt) de Colombo. Les Anglais avaient fait au bord de la mer une jolie promenade, qui ressemble un peu aux plages de leur patrie et c'est là que le beau monde va chaque soir respirer la brise fraiche.

Je m'étais habitué un peu à notre fantastique équipage, et, ni ces livrées blanches aux pieds noirs, ni notre noble page en jupon rose, nu-tête et déchaussé, ne m'égayait plus autant que dans les premiers jours. Au fond, les toilettes et les livrées n'est-ce pas une chose de pure convention — et toutes ces dames de la caste des Chetty, avec leur long voile, qui leur donne un air si modeste et qui leur va si bien, leurs vingt-quatre bagues aux cinq doigts et leurs innombrables colliers d'or... auraient fait une ridicule figure, si elles voulaient imiter les toilettes des dames Européennes.

Les membres de la commission, pour le Jubilé sacerdotal du St. Père, furent présentés à Mgr. Agliardi dans la maison du curé de Pettah — puis il fallut visiter encore quelques églises. C'est une affaire sérieuse que cette visite : chaque église appartient à une caste, bâtie, entretenue par elle ; si le Délégué Apostolique négligeait d'en visiter quelques-unes, la caste se verrait humiliée. Il fallut donc qu'il donna partout la bénédiction au peuple. Il n'y a que la cathédrale qui est commune à tous.

Mais ces visites, quoique au fond fatigantes, donnaient néanmoins une grande consolation. Les églises sont magnifiques et entretenues avec un luxe de propreté, qui fait vraiment honneur aux missionnaires et aux fidèles. Si je dis qu'elles sont magnifiques, ce n'est pas que je les trouve telles pour une mission lointaine : elles feraient honneur à chaque ville de l'Europe. Surtout celles de la caste des pêcheurs, qui sont soignées et riches en ornements. Et puis le peuple, si pieusement recueilli, et tant de peuple, que je me croyais souvent sur une terre catholique.

Si le St. Père pouvait voir cet enthousiasme sincère, combien il serait consolé des soucis amesr, dont on abreuve sa vie !

Les journaux avaient annoncé pour aujourd'hui le

UNE PLANTATION DANS L'INTÉRIEUR DE L'ILE. BANANIERS ET ARBRES À COTON

départ de la Délégation Apostolique; aussi, depuis le matin, une foule de gens du pays venaient saluer Monseigneur.

Ma porte est assiégée par une kyrielle de garçonnets qui demandent des *bourlica* (médailles), et des *Pictura* (images). Au moment où j'écris ces lignes, il y en a plusieurs qui se cramponnent aux barraux de bois de ma fenêtre et nous faisons une conversation animée, moitié en anglais et moitié en mimique. Ils sont si drôles, ces petits, avec leurs beaux visages européens et leur couleur de chocolat au lait. Il y en a de très intelligents. Plusieurs ont réussi à attraper jusqu'à cinq médailles. Un de ces mâlins reste depuis une demi-heure à m'appeller par la fenêtre: "father, father „ — voyant enfin, que je ne réponds pas: " Good evening, father, I am going away. „ Mais je parie, qu'après une demi-heure, il s'unira à quelque groupe nouveau, pour attraper une *bourlica* de plus.

On vient nous annoncer que le vapeur ne partira pas avant demain à midi, et je m'en réjouis franchement, car cela me permettra de faire une course de plus et de revoir ces beaux sites de Colombo.

C'est avec un grand désir d'y retourner encore que je quitte cette admirable île de Ceylan — si belle et si sympathique.

L'île de Ceylan est beaucoup plus civilisée qu'on ne le croirait en Europe. Elle possède, p. ex., trois journaux catholiques: l'un en Anglais, un autre en Cingalais, un troisième enfin en Anglais et Tamoul.

J'allais oublier une chose si caractéristique et si ori-

[1] Les missionnaires s'en servent pour voyager. On y place un lit une table et quelques chaises et on y est comme dans une maisonnette. L'odeur de la cuisine que font les indigènes sur le devant de la barque, incommode beaucoup le voyageur. Si le vent n'est pas favorable, on est tiré à bras d'hommes. C'est un voyage très lent.

RATNAPURA. LES BARQUES SUR LE CANAL. [1]

ginale : les corbeaux. Il y a ici un nombre incalculable de ces bonnes bêtes si noires. Ils sont plus petits que les nôtres, et beaucoup moins sauvages. Le jour de notre arrivée à Ceylan, à peine avait-on jetté l'ancre, qu'ils vinrent en masse nous souhaiter la bienvenue, et prirent possession des cordages du navire.

A l'Archevêché ils pullulaient sous le veranda, comme les colombes sur la place de St. Marc à Venise, et venaient même quelquefois dans l'antichambre enlever un morceau aux plats de notre dîner. Ils sont si confiants ces corbeaux de Ceylan !

Nous nous embarquâmes à bord du navire de la Compagnie Peninsulaire-Orientale l'*Ancona*, qui leva l'ancre dans la soirée du 14 Janvier, pour nous mener à Madras. Une agréable surprise m'attendait à bord : j'y trouvais un compatriote, le prince André Lubomirski, avec la princesse. C'est un si grand plaisir de rencontrer de bons compatriotes, si loin de son pays natal. Il y avait aussi à bord de l'*Ancona*, un officier français, M. Fernand d'Orval, que j'avais entrevu en 1883 chez l'Ambassadeur de France à Constantinople.

CHAPITRE XI.

Arrivée à Madras. — La ville.
St. Thomé de Méliapur. — Les voitures. — Filature de soie.
Bangalore. — Hôpitaux et Orphelinats. — Les Parias.

Nous débarquâmes à Madras, à huit heures du matin. La chaleur n'était pas excessive, la mer très-agitée. Les équipages du Maharajah de Vizianagaram nous attendaient sur le débarcadère. Les livrées étaient blanches et jaunes, couleurs pontificales. Des gardes portant de grosses masses en argent précédaient les voitures. Nous arrivâmes ainsi jusqu'à la Cathédrale, où l'Evêque, Monseigneur Colgan, reçut le Délégué Apostolique avec tout le cérémonial d'usage.

Le Maharajah ou roi de Vizianagaram, que j'ai nommé plus haut, est un jeune homme d'une beauté remarquable. Il a un secrétaire catholique, et, chaque fois, qu'il entreprend quelque chose de plus grave, il demande toujours conseil au Missionnaire du lieu et à deux Astrologues.

La ville de Madras est immense, mais la première impression qu'elle me fit ne fut pas avantageuse. Après ces flots de verdure de Ceylan, la végétation me parut misérable et elle l'est en effet: les gazons arides et dé-

LA BARRE DE MADRAS.

séchés, les arbres sans vie et sans coloris, le feuillage fatigué, fané... et puis, le peuple n'est plus le même. A Ceylan, nous étions toujours entourés de chrétiens joyeux

LE MAHARAYAH DE VIZIANAGARAM.

et bruyants, et, devant cette foule si bonne et si sympathique, disparaissait la population musulmane et païenne. Ici, tout le contraire: les chrétiens sont peu nombreux et très disséminés — la grande majorité du peuple, que nous voyons dans les rues, sont des païens, au regard

si farouche et sauvage, le visage couvert de cette abominable barbouille, composée de chaux et de bouse de vache, dont ils ont soin de s'affubler en honneur de leurs dieux. Ceux dont la dévotion est moins vaniteuse se contentent d'en faire un petit point au milieu du front, mais d'autres, qui aiment à faire parade de leur piété, s'en frottent tout le front et souvent la poitrine et les bras.

Madras présente un aspect morne, désolé, silencieux. La plage est belle et la mer magnifique. C'est l'impression du premier jour. Je la donne donc sous toute réserve; peut-être changerai-je d'avis quand j'aurai vu toute la ville — mais j'ai pris l'habitude de noter, chaque soir, mes impressions, et de les partager avec l'aimable lecteur, avant que des impressions nouvelles ne viennent en effacer la fraicheur. Pour qu'une description de voyage ait le cachet du vrai et qu'elle soit pleine de vie, elle doit être faite tout de suite, sur les lieux. Cela lui donne un peu le caractère d'une toile peinte d'après nature. Quelques semaines, quelques jours souvent suffisent pour effacer de la mémoire tant de menus détails, qui donnent au récit le coloris du vrai, surtout, lorsque tous le jour, des scènes nouvelles se déroulent devant nous. C'est pour cela, que j'ai préféré noter chaque soir mes impressions, au risque de répéter et de me contredire et de devoir quelquefois modifier ces impressions premières, qui changent souvent, lorsqu'on apprend à mieux connaître les lieux.

Dans les environs de Madras la végétation est plus belle. Moins de cocotiers qu'à Ceylan, mais, en revanche, de beaux multipliants *(ficus indica)* et tant de tulipiers aux fleurs d'un jaune pâle.

Nous visitâmes une école de jeunes filles, dirigée par des religieuses indigènes: le vêtement des petites était

charmant, élégant et modeste à la fois. Elles chantèrent quelques airs du pays, aux sons étranges et mélancoliques et récitèrent bravement leur catéchisme en Tamoul, répondant aux questions que leur posait Mgr. Colgan.

En fait d'églises, il n'y a de très interessant que celle de St. Thomas de Méliapur. Elle est petite, de modeste apparence, mais c'est une des plus anciennes de l'Inde. Dans une chapelle contigue à l'église se trouve encore le

ÉCOLE DE JEUNES FILLES CHATOLIQUES À MADRAS.

caveau vénérable, qui servait de première sépulture à l'Apôtre St. Thomas et ce fut là qu'on retrouva son corps. Par le Concordat conclu récémment avec le Portugal, le St. Père vient d'ériger de nouveau en cathédrale ce sanctuaire célèbre, comme il l'était jadis, suffragant de la Métropole de Goa.

Le Clergé Goanais reçut solennellement le Délégué Apostolique venu pour y célébrer la Ste Messe. La foule était énorme et par son pieux recueillement et son enthousiasme naïf, nous rappela un peu ce bon peuple de Ceylan.

Méliapur, ville conséquente au temps des Portugais, est aujourd'hui un faubourg de Madras, car, ces deux villes, distantes de quelques milles à peine, en s'étendant, chacune de son côté, finirent par se rencontrer et n'en forment aujourd'hui qu'une seule, immense, irrégulière, pleine de jardins et de grands terrains vagues.

Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas pu visiter un sanctuaire voisin de Méliapur — le Mont St. Thomé — lieu du martyr de cet Apôtre du Christ — et où l'on voit encore une grotte dans laquelle habitait le grand Saint: mais le temps nous manquait, c'était loin et la chaleur rendait trop imprudent de risquer, en plein jour, l'ascension pénible de la montagne.

L'aspect de Madras n'est pas très animé. Les voitures de place, dont usent les indigènes, sont comme des boîtes trainées par un petit boeuf, tellement basses et tellement étroites, que je me demandais comment ferait un homme un peu grand, pour utiliser à son profit ce drôle de véhicule. Vraie gasconade ou dérision cruelle, vous y lisez écrit en blanc sur la portière : 4 *persons only*.

Les livrées des équipagés particuliers sont différentes aussi de celle des riches Ceylanais. Au lieu des deux palefreniers, il n'y en a qu'un seul derrière la voiture, assis en lui tournant le dos, les jambes pendantes, traçant mélancoliquement, avec ses talons, deux longues lignes parallèles dans la poussière brune et légère de la rue.

Notre dernière visite fut pour un établissement très intéressant fondé avant peu, par trois Français: M. M. Deschamps, de Guigné et Imhaus, pour la production de la soie d'une espèce de cocon sauvage, qui se trouve en très grande quantité dans les forêts de l'Inde. Cette soie, jusqu'à présent, est d'une qualité inférieure à celle que donne le ver-à-soie — mais, si nous considérons que l'éle-

vage du cocon ne coûte rien, que la main d'œuvre coûte si peu dans les Indes et qu'enfin l'appareil de dévidage employé dans cet établissement est très peu dispendieux.... je crois que cette soie aura de l'avenir.

Le jour marqué pour la réunion synodale des Evêques de l'Inde méridionale approchait ; ils avaient été convoqués pour le 25 Janvier, à Bangalore, ville de l'Etat

VÉHICULE INDIGÈNE.

tributaire de Mysore. Nous partîmes donc de Madras dans la soirée du 20, en compagnie des Evêques Colgan de Madras et Laouénan de Pondichéry, qui devaient être promus, tous les deux, à la dignité archiépiscopale.

Nous ne voyageâmes pas aussi confortablement qu'à Ceylan, où on nous avait donné le wagon construit pour le prince de Galles, lors de sa visite dans l'île. Ici, comme des simples mortels, nous montâmes dans un wagon de première. Il faut bien avouer que ce premier chemin de

fer Indien que je voyais, me parut très peu civilisé et peu jaloux surtout du confort et de la commodité des voyageurs. Les lits étaient loin d'être commodes, pas de coussins. Les fenêtres ne se fermaient pas bien et laissaient passer de tout côté un petit filet de vent frais, qui nous tourmentait sans pitié. Figurez-vous le malheureux dormeur, rouge et chauffé comme dans un bain turc, sentant de tout côté, comme si on lui soufflait par le tuyau d'une plume, une haleine glacée, qui le perce jusqu'aux os comme un vrille. Je craignais ce petit vent bien plus que les moustiques.

Il était six heures du matin quand le train entra dans la gare de Bangalore. Nous montâmes en voiture: les Sapeurs de la Reine faisaient la haie en uniformes rouges. Ils étaient tous Indiens et catholiques.

Tous les Evêques et leur suite furent logés dans le collège de St. Joseph, superbe édifice voisin de l'église de St. François-Xavier et, le soir même, à 4 heures, eut lieu la première réunion privée du Synode de Bangalore.

Bangalore possède de beaux établissements catholiques, qui sont une preuve éloquente, que les missions y sont solidement établies. Je ne les ai pas encore visités tous, mais ce que j'ai déjà vu, mérite une mention spéciale. Le Collège de St. Joseph, que nous habitons, et qui donne l'instruction supérieure d'après le programme de l'Université de Madras, à un grand nombre d'élèves indigènes et blancs, est un édifice vraiment remarquable par ses dimensions et son architecture, bien adapté aux besoins du climat. Les religieuses sont en train de construire, à l'entrée même de la ville indigène, un grand hôpital d'architecture gothique. Le gouvernement du roi de Mysore donna le terrain nécessaire, et, quand il sera terminé, cet établissement sera un vrai bienfait pour la population, car dans les hôpitaux, on fait beaucoup de conversions...

et les enfants, ces pauvres petits innocents, ne meurent jamais sans y être baptisés.

C'est une si grande œuvre dans toutes les missions, que la grande quantité d'enfant, que l'on baptise au moment de la mort. Le dévouement des bonnes religieuses, les soins qu'elles donnent aux malheureux malades, font tout autant d'effet que la prédication.

BARBIER TAMOUL.

Si l'on avait le moyen de faire des hôpitaux, beaucoup d'hôpitaux, combien d'âmes on aurait pu sauver. C'est navrant de penser que tant de malheureux meurent dans le paganisme, rien qu'à cause de la grande pauvreté des missions.

Et les orphelinats, ces pépinières de bonnes familles catholiques, quel bien immense ils font! Dans la cour d'une belle église gothique gambadaient et jouaient de pauvres petits orphelins Paria — beaucoup plus noirs que ne le sont les enfants de haute caste, mais si intelligents.

Je m'approchais du plus petit, et les autres, voyant que je le caressais, accoururent tous auprès de moi, et je regrettais de n'avoir pas pris d'images ou de médailles, qui auraient rendus si heureux ces pauvres petits Parias.

Repoussée par les hommes, cette race malheureuse a été privilégiée de Dieu, car, sur les 24000 catholiques du royaume de Mysore, 15000 sont des Parias.

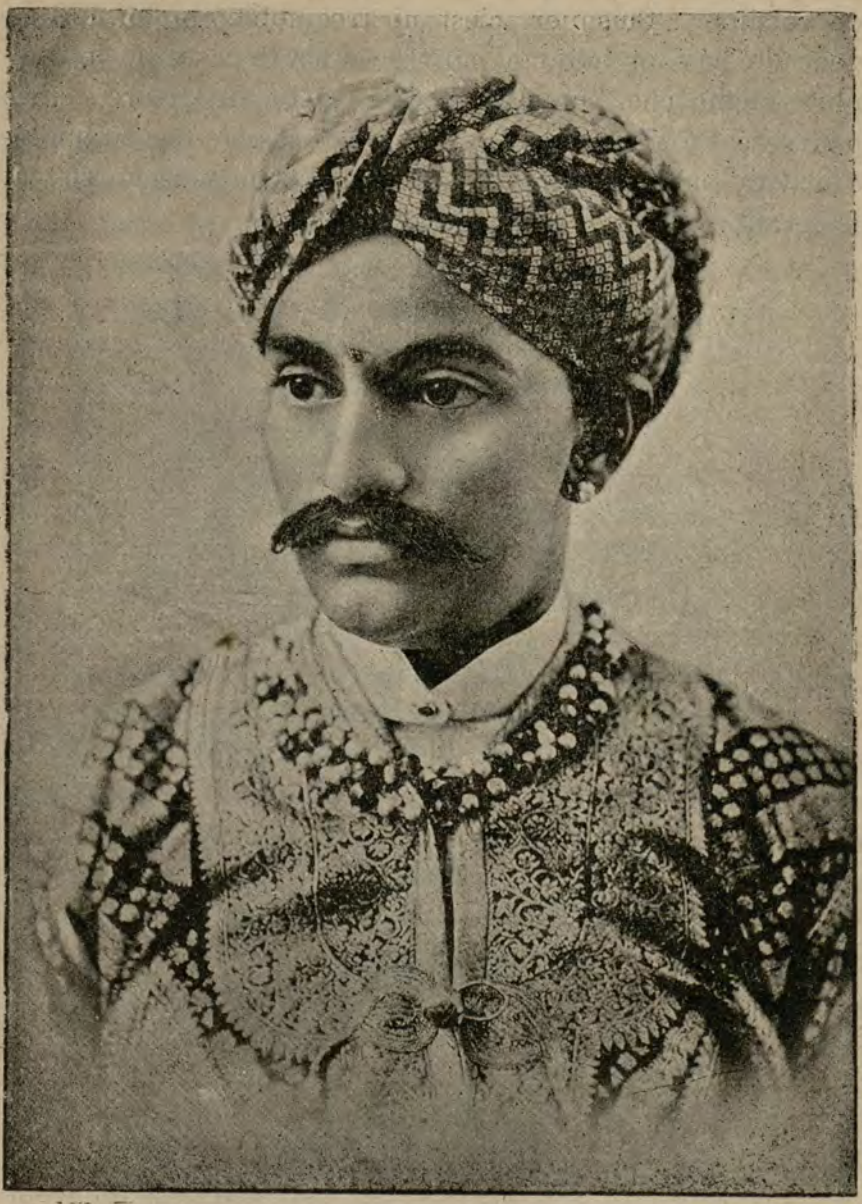
L'idée de caste est si fortement enracinée aux Indes, que le catholicisme même n'a pas pu l'effacer. Les prêtres indigènes doivent tous être pris dans les rangs des hautes castes, autrement le peuple ne les respecterait pas, et cela porterait atteinte au prestige de l'Eglise, si l'on ordonnait prêtre un Paria.

Du reste, m'affirmait-on, il n'y a entre eux ni jalousie, ni haine. Une caste vit à côté de l'autre sans se mêler entre elles. Les uns jouissent de leur haute position, les autres souffrent de l'abjection à laquelle les condamne leur naissance, mais ils vivent en paix.

Je voyais tous les jours, à dîner, une petite scène bien drôle. Les domestiques indigènes, qui nous servaient à Bangalore, étaient tous des Parias. Or, l'Archevêque de Madras avait un jeune page, qui était de la caste illustre des Rajputs, (compagnons, descendants des rois). Ce jeune garçon en servant l'Archevêque, se trouvait très souvent obligé de prendre le plat des mains d'un Paria. Il fallait voir comme il manœuvrait habilement pour ne pas toucher le malheureux Paria. Il ne mangeait jamais les viandes de ce plat, soulié par le contact d'un homme de cette classe méprisée.

Il existe deux classes, m'a-t-on dit, plus basses encore que celle des Parias : les cordonniers, et ceux qui ont l'office de nettoyer les... égouts ; car il y a une caste vouée à cette désagréable besogne. Mais, entendons nous bien — si l'on est de la caste des cordonniers, cela n'importe pas

que l'on soit obligé de faire des souliers — de même, qu'on peut-être de la caste de rois et remplir simplement l'office de cuisinier. Cuisinier, c'est un très noble emploi, qui ne dégrade pas un homme pauvre de haute caste. Il le remplira même chez un homme de caste inférieure, si la pauvreté l'y oblige, mais, dans ce cas, le serviteur ne touchera pas aux aliments qu'aura touché son maître, car il serait souillé.



LE MAHARAJAH CHAMRAJENDRA WOODYAR BAHADOOR ROI DE MYSORE.

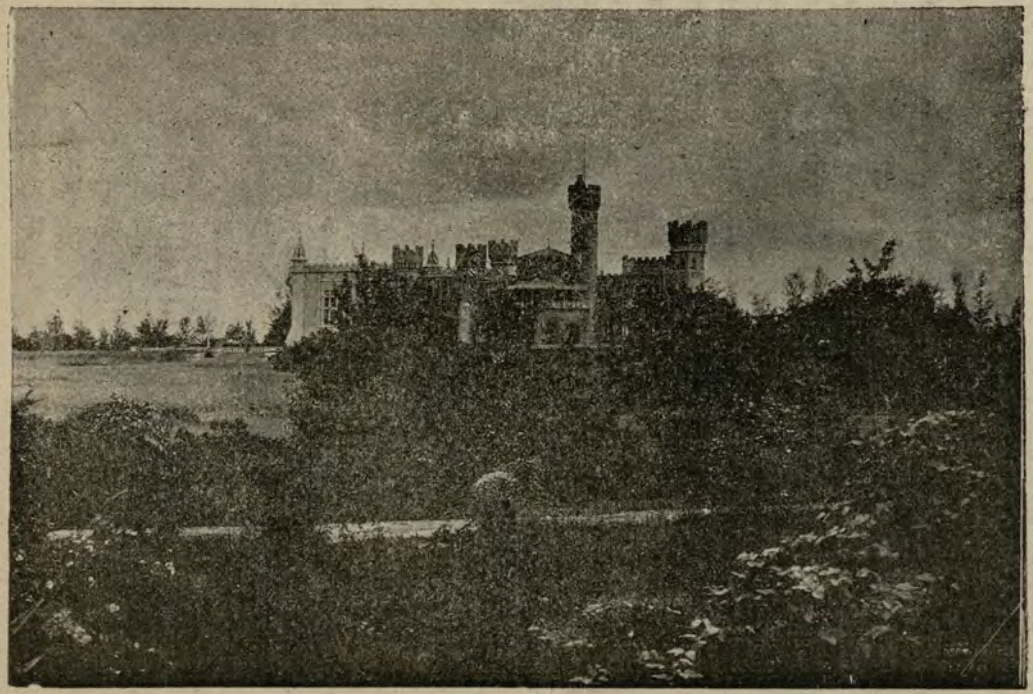
CHAPITRE XII.

Visite au roi de Mysore. — Le ministre catholique. — Le synode de Bangalore. — Le doyen des missionnaires des Indes. — Le séminaire. — Les castes et l'Eglise catholique. — Les Changeurs.

Dimanche, dans l'après-midi, Monseigneur le Délégué Apostolique alla faire une visite au roi, et nous l'accompagnâmes avec tous les Evêques présents à Bangalore.

La résidence habituelle du monarque de Mysore est la ville du même nom, située au sud du royaume — son palais est, dit-on, une merveille. Il n'habite Bangalore que quelques mois de l'année, pour y jouir d'un climat moins brûlant. Il y possède un château entouré d'un beau parc, qui ressemble a une résidence seigneurale en Europe. Quelques gardes seulement en uniforme gris, très simple et très gracieux.

Nous fûmes reçus, au bas de l'escalier, par le secrétaire du Résidant Anglais et par un dignitaire indigène. Le roi nous attendait à la porte de la première salle et nous conduisit dans une salle magnifique, meublée à l'Européenne avec beaucoup de goût et de simplicité. Des petits sofas,

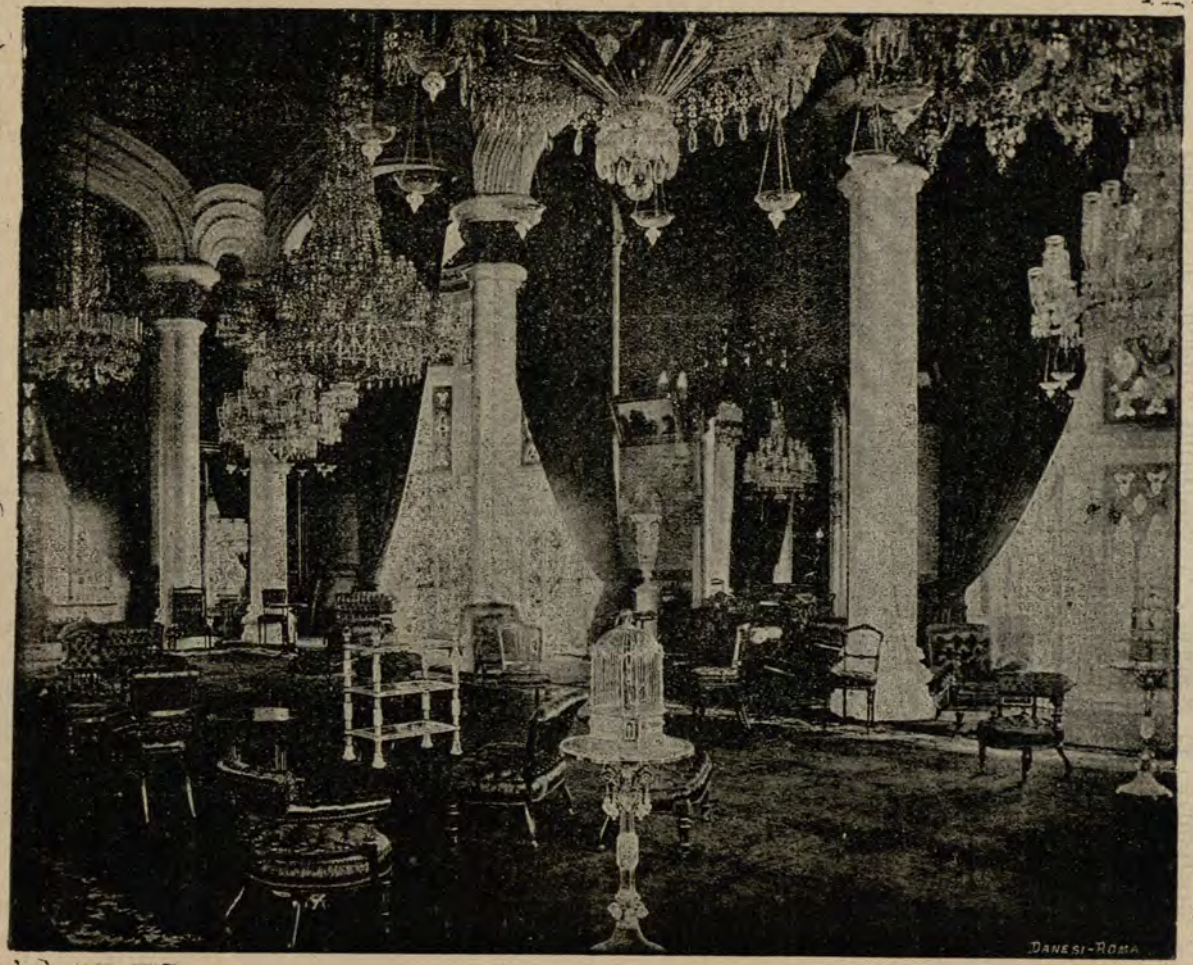


LE GHATEAU DU ROI DE MYSORE À BANGALORE.

étaient disposés en cercle : il s'assis avec le Délégué sur celui du milieu, nous sur les autres. On lui donnait le titre de Hautesse (your highness), celui de Majesté ne se donne qu'aux souverains chrétiens. Son nom est assez long : Chamarajendra Woodyar Bahadoor, Maharajah (grand roi) de Mysore. Il est tributaire des Anglais et vassal de l'Impératrice des Indes. C'est un beau jeune-homme de 24 ans, aux traits fins et aristocratiques, aux manières simples et nobles. Il parait un peu timide ; en somme, il est sympathique. Chose rare pour un païen, il n'a qu'une seule femme pour laquelle il a beaucoup d'affection et mène, dit-on, avec elle, une vie de famille exemplaire. Très bon pour ses sujets catholiques, il en est très aimé. La reine qui porte le titre de Maharani aime les religieuses, qui vont quelquefois la visiter au palais et lui donnent des leçons de musique.

Un des ministres les plus influents du Maharajah est catholique. Ce dignitaire fut le premier Hindou de distinction avec lequel je pus faire plus ample connaissance. Il se nommait Thumboo-Chetty, un des six conseillers intimes du roi. Il n'avait rien d'Européen si ce n'est qu'il parlait très correctement l'anglais ; malgré cela c'était un homme marquant, de bonnes et avenantes manières, avec lequel on passait agréablement un heure. Il portait le costume national. Quand il ôtait son large turban de gaze blanc et or, on voyait sa tête soigneusement rasée ; deux longues touffes de cheveux noirs ornaient seulement ses tempes : elles étaient nouées au sommet de la tête. Il était très intelligent, et s'il avait été élevé dans le milieu dans lequel se forment, en Europe, les hommes de son rang, il ne leur serait sûrement pas inférieur.

Détail de moeurs intéressant. J'étais à la cathédrale, surveillant les préparatifs qu'on y faisait pour le synode de demain : Thumboo Chetty entra pour voir les places



SALLE DU CHATEAU DU ROI À BANGALORE (page 133).

qui devaient être réservées pour les grands de la cour du Maharajah :

— " Soyez sans crainte, Monseigneur — me dit-il — ils seront respectueux, mais vous devez être indulgent envers eux, si, par exemple, ils refusent de se déchausser, car, voyez-vous, ce sont des païens, et ils ne comprennent rien aux convenances. „

Le roi se faisait représenter par son Divan (premier ministre) et par son secrétaire d'Etat. Il avait fait dire à l'Evêque qu'il viendrait lui-même, à condition toutefois qu'on mettrait un dais au-dessus de son siège — concession qu'on lui fit sur le champ, car elle était due à sa dignité royale. Mais, au dernier moment, les Brahmes de la cour s'opposèrent: ils craignaient, parait-il, que nous n'ensorcellions leur roi....

Je ne ferai pas la description du synode, qui fut célébré le 25, dans la cathédrale de St. Patrick. Les journaux en donnèrent un compte-rendu détaillé. Le cérémonial fut le même qu'à Colombo, et c'était imposant: onze évêques prirent place sur l'estrade en face du Délégué Apostolique. Jamais encore les Indes n'avaient vu pareille solennité. Une foule énorme encombrait la cathédrale, malheureusement trop petite. J'avais arrangé de manière à ce qu'il y eut place partout pour le peuple indigène; aussi ces bons indiens, Tamouls, Telegous, Canaras, se pressaient de toute part et remplissaient la place devant la cathédrale.

De la grande porte jusqu'au maître-autel, on avait aligné des soldats indigènes, pour garder libre le passage pour les Prélats. Au moment où passait le Délégué du Pape, ces pauvres soldats, oubliant leur consigne, se jettèrent tous à genoux pour lui baiser les pieds ou le bas de la robe. Ce fut une scène émouvante, que cet élan de

foi, si fort, si spontané. Il y a quelque chose de touchant dans la piété de ces peuples primitifs.

Parmi les évêques qui siégeaient au Synode, il y en avait deux — vieillards de 80 ans: Mgr. Tissot et Mgr. Canoz qui avaient affronté les fatigues du voyage, pour assister à l'institution de la hiérarchie — eux qui étaient venus dans ce pays, dans des temps durs pour l'Eglise catholique.

Mais un personnage frappant et vénérable, c'était le Père Jarrige, le doyen des missionnaires de l'Inde. Né en 1796, il était venu d'Europe dans ce pays en 1819. Il fut le premier prêtre qui vint dans le Mysore et construisit la première chapelle à Bangalore. Malgré ses 91 ans, il avait l'esprit clair et vif; il racontait si bien tout ce qu'il avait vu. J'aurai voulu lui parler bien souvent, mais tous ces souvenirs le fatiguaient beaucoup. Depuis quelque temps il a perdu la vue. Venu le premier, avant 68 ans, dans un pays idolâtre et barbare, il y voyait aujourd'hui, l'Eglise catholique affermie par l'institution d'un gouvernement canonique régulier — et dans la même ville, où il avait bâti la première et bien pauvre chapelle, où pendant longtemps il fut le seul prêtre... douze évêques réunis en Concile, entourés de leur nombreux clergé et les nefs de la cathédrale remplies d'une foule de chrétiens recueillis. Quelle émotion devait remplir son âme.

Les deux dernières journées passèrent à visiter les établissements de la ville: l'hôpital, les deux couvents de religieuses, encore un orphelinat: (on ne se figure pas en Europe, combien d'orphelins entretiennent les missions) et enfin le séminaire indigène. Tous les séminaristes attendaient devant la porte le Délégué Apostolique, vêtus de blancs, coiffés d'un énorme turban de même couleur.

Ils étaient tous de haute caste, car, comme je viens

de le dire, l'Hindou païen ne comprenant pas la possibilité même de prêtres pris en dehors de la caste des Brahmes, chercher nos prêtres dans les classes inférieures, serait abaisser, en quelque sorte, nos chrétiens aux yeux de leurs frères musulmans ou païens : ce serait rendre à leurs yeux le christianisme ignoble. Ces prêtres mêmes ne sauraient se faire respecter par les chrétiens de caste supérieure. Ce principe aristocratique est si fortement enraciné ici qu'il ne serait pas prudent d'y toucher encore aujourd'hui.

LE PÈRE JARRIGE

Certes, la religion catholique qui est parvenue, à force d'enseignement prudent, à faire fraterniser le fier patricien de la Rome des Flaviens, avec son humble esclave — saura aussi un jour abattre ces barrières des castes dans l'Hindoustan, mais cela ne pourra arriver que lorsque, avec l'aide de Dieu, le nombre de chrétiens y sera beaucoup plus grand. Cette tolérance de l'Eglise catholique, qui permet dans son sein cette distinction de castes, parait choquante à bien des personnes, je le sais ; mais que l'on considère donc la sage et efficace prudence avec laquelle l'Eglise catholique a toujours agi dans ces occasions-là. Combien de temps passa avant qu'elle déclara l'esclavage aboli, ou, pour mieux dire, elle ne le déclara jamais, mais elle a adouci jusqu'à ce point les moeurs, par sa saine et charitable doctrine, que l'esclavage devint répugnant aux chrétiens et ils y renoncèrent. Il en sera de même avec les castes aux Indes.

Aujourd'hui, cette nécessité de choisir les prêtres dans les races nobles, est, sans nul doute, un embarras sérieux pour les Evêques, car cela rend très étroit le cercle dans lequel ils choisissent des sujets capables du sacerdoce — mais cela ne porte pas d'autre inconvénient. Au contraire, le Paria, qui est fier d'avoir un curé de haute race, qui l'approche et ne le méprise pas, se sentirait très humilié lui-même, s'il devait obéir à un curé Paria.

LE GRAND-JUGE THUMBOO-CHETTY (p. 135).

Il ne faut pas encore toucher à cette question — et c'est déjà beaucoup, si la religion catholique, rend moins grande la distance qui sépare ces castes: le Brâhme païen fuit le contact du Paria et le méprise comme un être vil et impur, le Brâhme catholique ne s'approche pas encore du Paria, mais il ne le méprise pas, et c'est déjà un grand pas en avant.

J'aime beaucoup les scènes de moeurs — j'en eus une, aujourd'hui, qui m'amusa beaucoup. J'avais besoin de changer mille francs. Ce ne fut pas une affaire si facile, qu'on pourrait le croire en Europe. On fit venir deux changeurs musulmans, et un chrétien pour servir de témoin. Ils exhibèrent un sac de pièces d'argent et je déposais sur la table mes pièces d'or. Il se mirent à les examiner une à une — puis séparèrent celles de la république, des pièces de 20 francs de l'Empire, mirent de côté les pièces belges et italiennes. Après

les avoir pesé et examiné soigneusement, il déclarèrent préférer que toutes les pièces fussent de la même espèce (l'effigie de Napoléon III, leur plaisait particulièrement) — mais, si je n'en avais pas davantage ils se résigneraient à prendre aussi les autres. Je n'avais rien de pressé à faire, aussi ces manoeuvres m'amusaient-elles beaucoup. Ils empochèrent enfin mes mille francs et me livrèrent solennellement 518 pièces d'argent à une roupie chacune, misérable amalgame, presque aussi grosses que des pièces de cinq francs. Je pouvais à peine soulever le gros sac.

LES ENFANTS DU ROI DE MYSORE.

CHAPITRE XIII.

Visite à Thumboo Chetty. — Les bijoux. — Enfants et écoles. Retour à Madras. — St. Pierre de Rayapuram.

La ville de Bangalore est une station sanitaire pour les soldats anglais, surtout pour ceux qui se sont retirés du service. Le climat est très bon, les nuits fraîches et brumeuses, du moins dans cette saison. C'est un climat presque Européen.

La ville blanche consiste en une grande quantité de Bungalows (cottages), entourés de petits jardins et dispersés sur un grand espace dans un désordre assez peu pittoresque. Les Bungalows, couverts de plantes grimpantes fleuries, Bignonias jaunes, Antigonias aux fleurs d'un rose brillant, belles Ipomoea bleues et Bougainvillées d'un violet éclatant, ressemblent un peu aux gentils cottages du comté de Kent.

La ville indigène, au contraire, a de longues rues bordées de huttes en terre, de boutiques, de pagodes et d'idôles grimaçantes à six ou à huit bras. Une population bariolée et assez malpropre circule dans ces rues poudreuses, ou se tient accroupie sur le seuil des demeures. Le paganisme y règne encore partout, mais les missions

COLLÈGE DE ST JOSEPH À BANGALORE (page 128).

l'ont attaqué déjà. Les religieuses ont construit, à l'entrée de cette ville, l'hôpital gothique que j'avais visité dans les premiers jours de notre séjour ici. Il n'est pas encore terminé, mais les médecins y fonctionnent déjà et l'on y distribue gratis, journellement, des médecines à plusieurs centaines de malades. On y a eu déjà des conversions, et quand on pourra y installer des lits pour les malades ces conversions seront plus nombreuses encore.

Un détail intéressant que l'on me raconta, c'est la dévotion que beaucoup de païens et de musulmans ont pour notre Dame de Lourdes. Les bons soldats irlandais construisirent la chapelle et la grotte — et ces pauvres gens viennent invoquer le secours de *la Mère de Dieu*, y porter leurs offrandes de cierges et de menue monnaie — et la statue de la Vierge est entourée d'ex-votos, témoins de grâces demandées et reçues.

Cette ville indigène me fit une mauvaise impression; elle était trop païenne. Ce fut là aussi que je vis, pour la première fois, les fameux charmeurs de serpents, dont on dit tant de merveilles en Europe. Ils avaient deux de ces terribles Cobras, qu'ils avaient naturellement rendus inoffensifs en leur arrachant leurs dents empoisonnées.... Le plus curieux dans toutes ces jongleries, c'était une Mangouste qu'ils faisaient lutter avec les deux serpents. La Mangouste est une petite bête qui a un peu du rat et un peu de l'écureuil: elle est de la grandeur d'un chat, au pelage gris comme celui du blaireau. Le pauvre petit animal passerait sûrement inapperçu, si la nature ne l'avait doué d'un don précieux et tout particulier: il est réfractaire au venin du serpent, et attaque bravement le dangereux reptile. Les Cobras que j'avais devant moi étaient des Cappellas de la plus grosse espèce. Ils acceptaient volontiers la lutte et la Mangouste, au contraire, (malgré qu'elle est toujours victorieuse) faisait des efforts désespérés pour éviter le conflit.

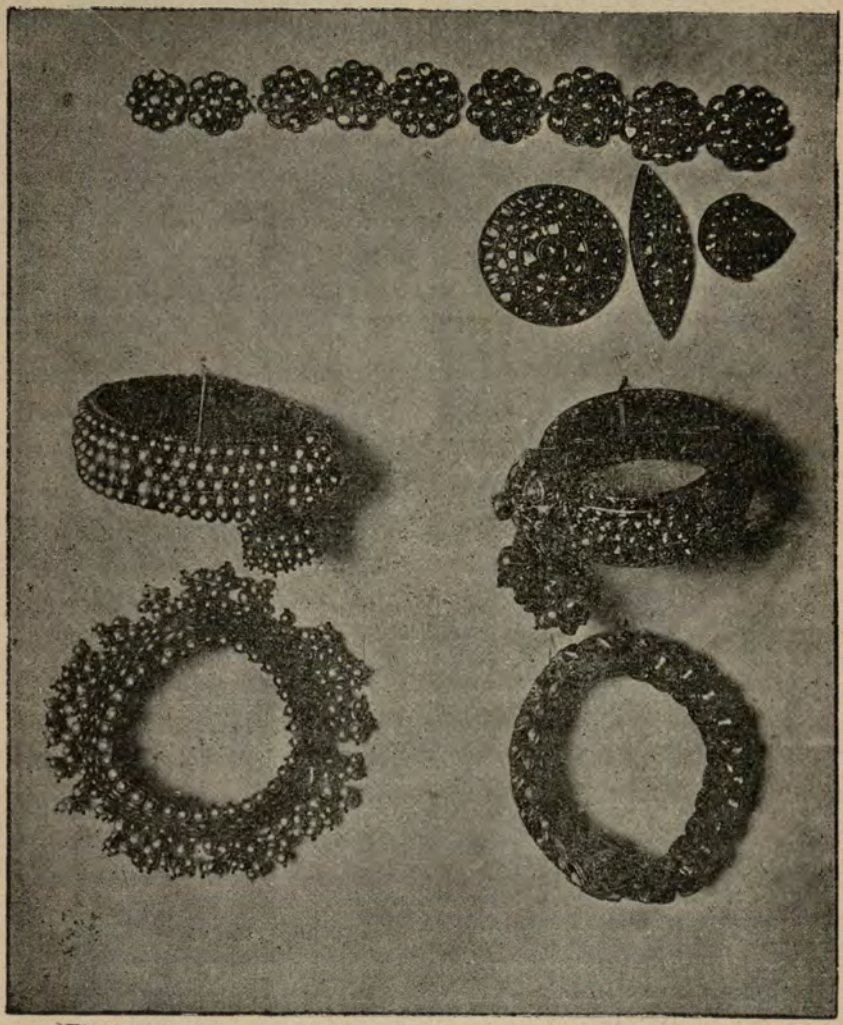
CHARMEURS DE SERPENTS

Voyant enfin qu'elle ne l'éviterait pas, elle fit plusieurs sauts à droite et à gauche, pour ne pas donner prise aux morsures du serpent, puis, adroitement, le saisit de manière qu'ils se prirent mutuellement le nez dans le museau et enfoncèrent, dans le front l'un à l'autre, les dents aiguës de la machoire inférieure. Le serpent s'avoue alors vaincu, il se roule avec déséspoir et serait mort infalliblement si son maître n'arrivait à temps pour le sauver.

On supposa d'abord que la Mangouste connaissait le secret de quelque herbe, antidote du venin du serpent et on essaya de l'enfermer dans un tonneau avec plusieurs Cobras, pour qu'elle ne put échapper et chercher le remède dont on lui supposait savoir seule le secret. Après quelques instants, les serpents étaient morts, la brave petite bête, intacte et en parfaite santé, ce dont il fut naturellement conclu qu'elle avait en elle-même l'antidote de ce terrible venin, que son organisme secretait ce trésor. Etudier cette question, serait une chose de majeure importance dans un pays où on est, tous les jours, exposé à la morsure des serpents, qui tuent, dit-on, trente mille hommes chaque année.

Le soir, j'allais avec Mgr. Aiuti visiter notre ami, le juge Thumboo Chetty. Il habitait un joli bungalow dans la partie Européenne de Bangalore. Le petit salon, dans lequel il nous reçut, ressemblait assez aux boudoirs des vielles bourgeoises de nos pays d'Occident. Le même genre de meubles recouverts de reps rouge; les murs ornés d'images de Saints. Tout y respirait la plus grande simplicité et on ne se serait jamais cru chez un des grands de la cour de Mysore.

Il nous présenta la cadette de ses filles, ravissante enfant de six ans, toute vêtue de soie jaune et tellement couverte de bijoux, qu'on pourrait bien la prendre pour



BIJOUX INDIENS (PERLES ET RUBIS).

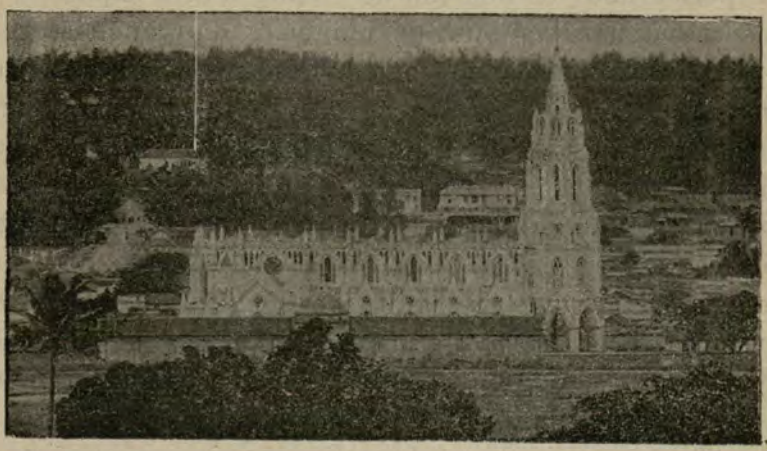
un manequin d'étalage d'une boutique de joailler. La pauvre petite pouvait à peine se mouvoir sous le poid de l'or et des pierreries dont elle était chargée: épingles, aux têtes grosses comme des pièces de cent sous, dans sa belle chevelure noire comme de l'ébène — quatre boucles dans chaque oreille, percée de trous à égale distance, depuis le sommet jusqu'en bas. Elle portait, en outre, sur son cou, trois colliers: l'un de corail, l'autre composé de cinq rangs de perles fines et une lourde chaine d'or à laquelle était suspendue une centaine de monnaies d'or anglaises; des broches, des pendeloques à la ceinture — six bracelets, trois rangs de perles fines à chaque pied et des bagues aux doigts et aux orteils. J'allais oublier l'ornement principal, une belle émeraude, lui pendait au milieu du nez et de chaque côté un petit bouton d'or. Elle était gentille la pauvre enfant, avec cet arsenal et bien forte pour ses six ans. Une autre petite de deux ans s'étant mis à crier, elle la posa gaillardement à cheval sur sa hanche et l'emporta du salon; puis elle revint pour nous chanter des hymmes à la Sainte Vierge.

Tout en examinant la petite, nous parlions naturellement de bijoux et le bon Thumboo Chetty nous montra tous ceux de sa femme. Ils étaient magnifiques, comme travail et ciselure en or, mais beaucoup trop lourds. Il y avait, entre autres, une parure toute pavée de rubis, mal taillés, du milieu desquels émergeaient de gros diamants de forme irrégulière. Les rubis n'étaient pas bien grands, mais il y en avait je crois une douzaine de mille.

On avait annoncé la veille notre départ, aussi tous les catholiques se pressaient pour faire leurs adieux à Son Excellence. Les enfants des écoles et particulièrement ceux de collège de St. Joseph, où nous demeurions, furent aussi amenés devant lui. Il y avait parmi eux beaucoup

de jeunes païens. Deux petits Brâhmes me tiraient la soutane: " Père, me disaient-ils, faite nous approcher du Mahasaami (grand-prêtre), nous sommes aussi des enfants du collège — but, father, only no blessing... „

L'école est l'auxillaire indispensable de toute mission solide, c'est un grand apostolat — surtout parmi les classes aisées, qu'il est si difficile de convertir, car les pauvres et ceux que l'on méprise embrassent plus facilement la



ÉGLISE DE STE. MARIE À BANGALORE.

foi qui les console, qui sanctifie leur misère et les relève de l'abjection dans laquelle les ont précipité les lois du paganisme. Les nobles et les grands, au contraire, croyent encore que, se faire chrétien, c'est abaisser, avilir leur noblesse.

Mais le contact incessant du prêtre qui leur donne l'istruction, leur fait connaître et respecter la foi. Un grand nombre de jeunes Brâhmes fréquentent déjà le collège de St. Joseph à Bangalore et beaucoup plus encore le collège des Jésuites à Trichinopoli, de manière que cette caste si fière, que les lois qui régissent leur pays décla-

rent plus haute eucore que celle des rois, se rapproche chaque jour davantage du clergé catholique, et, par ce clergé, se rapproche de la foi.

Jadis, les Brâhmes surtout, et tous les idolâtres, méprisaient le prêtre catholique et le considéraient comme quelque chose d'ignoble — ce préjugé a déjà disparu.

J'allais réciter chaque jour mon bréviaire, sous le portique de la cour du collège et j'étais entouré aussitôt

INTÉRIEUR DE SAINTE-MARIE.

par un groupe de ces garçons païens, qui me faisaient des questions ou venaient me saluer — les plus petits demander une caresse. Pour eux, le prêtre ne sera plus un Paria et son image leur apparaîtra toujours mélée aux beaux et tendres souvenirs de jeunesse. Eux-mêmes ne se convertiront pas encore probablement, mais si un jours leurs fils voudraient se convertir, cela ne leur paraîtra plus aussi inadmissible.

— " Il faut des siècles et des générations pour convertir un peuple. „ me disait le Cardinal Massaia, le grand missionnaire de l'Afrique — et c'est très-vrai.

Pour convertir les Indes, arrosées déjà du sang des

martyrs, trois générations suffiraient, je crois, si l'on pouvait y fonder des écoles; mais pour faire des écoles il faut de l'argent — et c'est l'argent qui manque.

J'aimais à parler avec ces jeunes païens: ils n'étaient pas mauvais; la haine n'avait pas encore envahi leurs jeunes cœurs. Ils étaient naïfs et sincères et si enfants, malgré leurs dix-sept ans. Ils se mêlaient aux élèves catholiques. C'était drôle, les questions que me posaient quelquefois ces jeunes gens: — " Le Pape, parle-t-il le Tamoul? „ — me demanda l'un d'eux, un jeune chrétien.

— " Non, mon ami, mais il aime bien les jeunes garçons, Tamouls et Canaras. „

— " Et quelle montre porte notre St. Père? „

J'avoue que je n'avais jamais remarqué, si le St. Père, portait une montre, mais il ne fallait pas faire l'ignorant:

— " Notre St. Père, lui dis-je, a une belle montre en or. „

Il en fut émerveillé, et alla raconter à ses confrères païens, les merveilles de la montre d'or du Pape.

Deux jeunes Brâhmes, dont les parents occupaient une très haute position, vinrent à moi un jour: l'un d'eux marié déjà (il n'avait que seize ans) était un peu timide, mais l'autre, à peu près du même âge, beau garçon, aux traits fins et pleins d'intelligence, avait la prestance, les manières et le langage des jeunes gens de son rang en Europe. Je lui parlais d'études naturellement:

— " Quand vous les aurez terminées, lui dis-je, vous irez peut-être voir l'Europe? „

— " Oh! je le voudrais bien — mais cela m'est impossible. „

— " Pourquoi donc, impossible? „

— " Parceque, si j'y vais, je perdrais ma caste. „

Et, en effet, j'appris de lui, qu'un Brâhme qui irait en Europe, perdrait, par le fait même, ses droits de no-

blesse, il serait exclu de la caste. Trois jeunes gens de sa connaissance, me dit-il, allèrent en Angleterre, et depuis deux ans, ils font de vains efforts pour être réintégrés dans le rang auquel leur naissance leurs donnait droit.

UNE MAMAN PARIA.

C'est une loi bien dure; aussi les Brâhmes du nord de la presqu'île étudient-ils, dit-on, le moyen de l'interpréter d'une manière moins stricte.

Quand nous quittions Bangalore, une foule nombreuse s'était rassemblée pour baiser encore une fois l'anneau du Délégué. Les bons Sapeurs indigènes de la Reine se tenaient en rang au bas de l'escalier. Ils portaient de

longues couronnes de Chrisanthèmes mélées aux petites fleurs si adorantes d'Ilang-Ilang et nous les mettaient en guise de colliers. J'en fus chargé jusqu'aux oreilles. Foule à la gare et le train partit au milieu de cris étourdissants: hip, hip, hourrah!...

Qui ne l'a pas vu de ses propres yeux ne pourra jamais se figurer, l'impression que laisse, dans ces pays, la visite du Représentant du Pape: combien elle servira à affermir la foi chez les uns, la relever aux yeux des autres et l'impulsion puissante qu'elle donnera à l'œuvre de conversion. L'enthousiasme imposant des chrétiens, les honneurs rendus par les autorités Anglaises et les rois indigènes, honneurs qu'on n'avait pas vu rendre au chef d'aucune autre religion — le faste enfin des cérémonies de l'Eglise — tout cela, donne aux païens, aux classes plus élevées surtout, une grande idée de cette religion, qu'ils auraient voulu mépriser.... s'ils le pouvaient.

Nous arrivâmes à Madras, à six heures du matin. La journée se passa à expédier le courrier. Le soir nous visitâmes les églises.

Une scène intéressante et un incident drôle nous étaiet reservés à l'église de St. Pierre de Rayapuram, un faubourg de Madras.

Après la bénédiction donnée par Mgr. Agliardi, on exécuta une cantate, composée pour l'occasion et dont je donne la traduction, comme curieux spécimen de l'esprit poëtique des Hindous. Elle était éxécutée en chœur, sur ce ton original et languissant, les dernières paroles de chaque strophe, sur une mesure fortement accélérée, comme j'avais entendu chanter les Maronites et les Arméniens.

— " Souhaitons la bienvenue, au très éminent Archevêque, le Délégué de Sa Saintété, dont la vaste gloire est

pareille à une lumière, que l'on ne peut éteindre — et qui brille dans toutes les directions:

1. — " Exaltons-le en vers, et chantons des paroles de louanges au très éminent Mgr. Agliardi, le Délégué de Sa Saintété,

2. — " Qui, comme une douce mère, pleine de tendresse pour ses enfants est accouru vers nous à travers les mers, sans craindre la fatigue, les dangers du voyage,

3. — " Qui nous apporte le message de paix, comme l'Ange qui annonça la venue du Sauveur,

4. — " Qui cherche à nous faire un, avec notre Chef Suprême, comme le corps matériel est un avec la tête,

5. — " Qui apporte de saintes Lois, pour soulager notre esprit et notre âme, comme le médecin apporte le soulagement aux souffrances du corps,

6. — " Qui cherche à réunir dans un seul troupeau, les pauvres brebis qui errent dans toutes les directions,

7. — " Dont la mission est de nettoyer les Congrégations Indiennes de leurs désordres et assurer la prospérité à l'Eglise grandissante,

8. — " Qui vient avec la sincérité du miroir, pour dissiper l'esprit du faux enthousiasme et des vieilles animosités qui existent dans la communauté,

9. — " Qui est bien résolu d'attendre patiemment notre développement moral et spirituel pour que nous puissions mériter le paradis,

10. — " Souhaitons-lui donc, comme à un soleil de sagesse la bienvenue dans notre église de St. Pierre de Rayapuram „. —

Après la cantate, vint le discours, long et ampoulé et récité avec force de gestes et de poses dramatiques. Au moment où l'orateur disait le dernier mot et passait sa manche sur son front pour en essuyer les grosses gouttes de sueur... un grand bruit se fit dans la foule qui nous

entourait: un homme qui semblait un peu exité par le vin de palmier, s'avança au premier rang, se mit à protester, à crier que l'on était sur la terre Indienne, que c'est pour les Indiens que le Pape avait envoyé son Délégué et, qu'en somme, le discours aurait dû être prononcé en Tamoul et non pas en Anglais. Et il criait si fort que Mgr. Agliardi ne pouvait pas répondre à ce malencontreux discours. On éloigna le bonhomme qui pour cela n'en protestait que plus fort. Cette diversion nous amusa beaucoup. Nous nous sommes trouvé en face d'un nationaliste comme dans la vieille Europe. C'est heureux qu'il n'y a pas ici de Parlement, ce qui fait que, bon gré, mal gré, Canaras, Tamouls et Télégous, doivent vivre en paix dans leur commune patrie.

Impossible de monter en voiture: hommes, femmes, enfants, tous se jettent sur le passage du Délégué pour lui baiser l'anneau et lui présenter les bébés à bénir. Nous voulions partir, on se jetta sur les roues du carosse, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous arrivâmes à échapper à la bruyante dévotion de ces chers Hindous.

Le vapeur *Ravenna* P. and O., était en rade depuis cinq heures du matin et son départ était fixé pour cinq heures du soir. Il nous fallut donc renoncer au luncheon auquel nous avait invité le gouverneur de Madras et nous montâmes à bord. Le vapeur ne partit qu'à sept heures.

Au moment où nous montions en barque, au bout de la jetée, la mer était très mauvaise (la fameuse barre de Madras l'est toujours) et notre embarcation sautait. si fort qu'à chaque instant elle semblait vouloir chavirer. Les rameurs, voyant les efforts que nous faisions pour garder l'équilibre: — " Ne craignez rien, nous disaient-ils, nous sommes tous de bons catholiques „.

CHAPITRE XIV.

De Madras à Calcutta. — Nécessité d'un clergé indigène. — Francesco. — Les bouches de l'Hoogly. — Hommes à la mer. — Les rives du fleuve. — Calcutta.

Voici un mois, que nous sommes sur la terre Indienne et il faut bien le dire, ce ne fut pas un mois de perdu dans notre vie. Je dis: nôtre, un peu comme la mouche du coche de Lafontaine. La hiérarchie ecclésiastique instituée à Ceylan, dans le sud et le centre de l'Inde — deux Synodes célébrés — reçu les rapports sur l'état des missions, dans quatorze vicariats — ce n'était pas une petite besogne pour un mois. Ajoutez-y encore l'introduction en vigueur du nouveau Concordat, (conclu à Rome avec le Portugal) dans les provinces que nous avions traversées, et le tableau de nos occupations, pendant le mois de Janvier dernier, sera complètement tracé.

Dans les instructions qu'il donnait aux évêques, Monseigneur le Délégué Apostolique appuyait beaucoup sur la nécessité de former un clergé indigène, dans le temps relativement le plus court possible — et, en effet, tant

que les chrétientés Indiennes seront gouvernées par des Missionnaires venus d'Europe — malgré l'institution de la hiérarchie — l'état de ces églises ne pourra jamais sortir du provisoire.

Je connais encore si peu l'Inde que je n'oserais pas aventurer mon avis là-dessus — mais, comparant ce que j'ai déjà vu, aux circonstances des autres pays d'Orient avec lesquels j'ai eu quelque contact — je croirais que la formation du clergé indigène, dans les Indes, n'est pas une chose aussi difficile que dans beaucoup d'autres pays de mission.

Certes, les castes entravent beaucoup le choix des candidats et, dans plusieurs diocèses, où il y a peu de catholiques de caste élevée, c'est une difficulté très-grave — mais une question plus importante encore que le choix des sujets, c'est l'éducation que l'on donne aux jeunes indigènes destinés au sacerdoce.

J'ai cru remarquer que dans les missions les mieux organisées, dans celles qui peuvent se vanter d'une bonne et solide administration — les prêtres indigènes n'étaient pas inférieurs du tout, en esprit et en capacité, aux missionnaires Européens: je ne citerai que le Père Joseph Fernando, Grand-Vicaire de Kandy, un autre Père Fernando dans cette ville — le père de Sylva, à Madras, qui pourraient prendre place au milieu des prêtres les plus distingués des diocèses de l'Europe. Beaucoup d'autres, s'ils étaient inférieurs aux trois que j'ai nommé plus haut, ne l'étaient pas le moins du monde au commun du clergé de l'Europe, aux simples curés de campagne de France, de Belgique, d'Allemagne.

Certes, il faut donner beaucoup de soins à l'éducation des jeunes séminaristes, — car le milieu dans lequel ils passent leur jeunesse, est bien différent de celui dont sort chez nous la grande majorité du clergé séculier. Ils

manqueront bien souvent d'énergie et de force, mais c'est un peu l'effet de leur climat: la même chose se voit au Mexique, au Brésil, et les Européens mêmes, qui se transportent aux Indes, perdent leur force et se sentent énervés.

Je crois que la formation d'un clergé indigène dans les Indes est possible — et elle est nécessaire.

La difficulté n'est pas dans la nature ou le caractère du peuple, car il est bon et très intelligent.

La grande difficulté est dans le manque de fonds nécessaires à la fondation de grands séminaires diocésains et dans ce que la grande majorité des chrétiens, — étant de basse classe (il y a même des diocèses qui n'ont pas de chrétiens de hautes castes) — le matériel manque pour bâtir ce clergé..... et ce préjugé de caste, bien qu'il répugne à nos idées et à nos convictions, doit être encore respecté dans les Indes. Ce pays n'a pas assez mûri pour qu'on puisse impunément mépriser ces usages séculaires.

Déjà, comme je l'ai dit plus haut, ces usages tendent à s'effacer. L'école chrétienne et le wagon de chemin de fer, où le Brâhme hautain doit nécessairement coudoyer le Paria ont fortement ébranlé cet édifice des castes et, peu à peu, il tombera en ruine. Mais, aujourd'hui, il serait encore impossible d'y attenter ouvertement en donnant la prêtrise aux hommes de basse caste. Cela compromettrait l'avenir des missions et retarderait la conversion de l'Inde. Il faut donc se résigner encore, pour quelque temps, à ne prendre les prêtres que dans les hautes castes.

Mais, comme dans plus d'un diocèse il y aurait de la difficulté d'en trouver, — il serait donc à désirer que l'on fonda dans l'endroit, où il y aurait le plus de chrétiens de classe noble, un séminaire central pour toute l'Inde.

Il faut un clergé indigène. Les missionnaires euro-

péens, vu leur nombre restreint, ne peuvent presque plus suffire aux besoins des chrétiens — et il faut encore qu'ils évangélisent les païens. Le trop petit nombre de missionnaires entrave terriblement le progrès des missions — il faut donc former des prêtres indigènes.

Nous avions quitté Madras, Dimanche (le 30 Janvier au soir). La traversée fut heureuse — la mer belle et unie comme la surface d'un lac. On ne songeait même pas au mal de mer. Mais ce voyage était si monotone. Ne voir que le ciel et la mer, cela fatigue à la longue. On désirait appercevoir ne fusse qu'un petit lambeau de terre.

Je me promenais sur le pont, et j'y trouvais le pauvre Francesco, le domestique de Mgr. Agliardi, assis dans un coin et l'air mélancolique. Le pauvre homme, après avoir héroïquement traversé l'Océan, se repentait amèrement de s'être aventuré si loin de sa belle Italie.

— " Qu'avez-vous donc, Francesco, vous paraissez si triste? „

— " Oh! Monseigneur — répondit le pauvre homme — je ne puis pas comprendre que vous puissiez vous promener ainsi, sans avoir peur du tout? „

— " Mais peur de quoi? „ lui dis-je.

— " Comment de quoi mais le pilote m'a dit qu'il y a cent mètres d'eau sous nos pieds! „

— " Il s'est trompé, mon cher, il y en a plus de deux-cent cinquante. „

— " Et puis, si l'on se penche trop sur le bord, à droite on se noie, à gauche aussi on se noie — et partout on se noie. „

— " Moques-toi de tout cela, Francesco, quand on voyage dans un pays si beau, on ne pense pas à toutes ces bagatelles. Demain, nous verrons le Bengale; sais-tu que c'est très-beau! „

— " Qu'est-ce que c'est le Bengale, Monseigneur, je n'ai pas entendu dire ce mot! „

— " Le Bengale! Mais c'est la terre où naît le choléra qui, d'ici, nous arrive en Europe. Et ces beaux tigres que tu as vu dans les ménageries, les fôrets en sont pleines au Bengale: au moment où on se l'attend le moins ils vous sautent sur le cou, et.....

Il faut y prendre toujours ses précautions. Il y a tant de serpents dont la morsure vous tue — et les scorpions gros comme des écrevisses....

Il ne faut pas se baigner dans le fleuve, car quelque gros crocodile vous happerait par les jambes — ni non plus dans la mer à cause des requins..... „

— " Et vous dites — Monseigneur — que c'est un beau pays? „

— " Oh! tout le monde n'est pas dévoré par les tigres, néanmoins il vaut mieux se confesser souvent. „

Le pauvre homme était tellement pâle, que j'eus remord de ma plaisanterie — lui, qui avait peur de ces bons garçons de Ceylan, qui servaient paisiblement l'archevêque, parce qu'ils étaient noirs et pas trop habillés.

Le 31 Janvier, le point marquait: $15,_{40}$. l. n. $82,_{45}$. l. e. le premier Février: $19,_{17}$ l. n. $86,_{29}$ long. e. nous avions déjà fait 516 milles. Il n'en restait plus que 258, jusqu'à Calcutta. Grande joie! — Nous faisons 12 $^2/_3$ milles à l'heure, donc demain à 9 heures du matin nous entrerons dans le port; ce sera une journée de gagné.....

Cela me parut trop beau; je courus chez le capitaine:

— " Mais non, monsieur, me dit-il: les bouches de l'Hoogly sont dangereuses, nous jetterons l'ancre avant la nuit et nous ne serons pas à Calcutta avant Jeudi matin. „

Patience, rien ne nous presse. Sans cela, nous serons

obligés, à cause des fêtes du Jubilé de l'Impératrice-Reine, de séjourner dans cette métropole jusqu'au 18 Janvier.

En effet, Lundi, avant la nuit, nous jettons l'ancre, et nous ne bougeons pas jusqu'à 9 heures du matin, attendant la marée haute pour pouvoir entrer dans le fleuve.

L'eau à une couleur jaune et sâle, trouble et boueuse. A onze heures, apparaît dans le lointain la rive gauche de l'Hoogly, branche occidentale du Gange. Des barques aux formes bizzares sillonnent le long de la côte. L'autre rive n'apparaît pas encore, l'embouchure est si large. Il faisait frais : je dus avoir recours à mon paletôt d'automne. La route est marquée par deux rangs de bouées, de nombreux bâteaux-phares.....

Un énorme navire nous barrait le passage. Il s'était ensablée ; le nôtre s'arrête aussi de crainte d'une collision : on se fait des signaux....

Tout-à-coup, on se met à crier, tout le monde court à l'arrière du navire — moi aussi avec les autres : nous voyons, à un mille environ, une barque chavirée : un matelot se cramponne à la quille et deux autres se débattent dans l'eau. Vite, on mit la chaloupe à la mer et l'on sauva ces trois malheureux.

Ce fut un moment d'émotion et l'on en parla toute la journée. Les matelots appartenaient au navire ensablé. Ils en furent quittes pour un gros bain froid.

A 1 heure, l'autre rive se dessine. Le fleuve dans cet endroit a, je crois, 10 à 12 kilomètres de largeur. Le *Ravenna* s'avance avec une désespérante lenteur. Tantôt il côtoie de bien près la rive gauche — basse, plate et couverte de pâturages boisés, sur lesquels se promènent des troupeaux de vaches blanches. A un kilomètre environ de la plage, ma lunette signale d'interminables villages, ombragés de palmiers et de gros bananiers. De temps en

temps, un énorme talipot élève son panache au dessus de la jungle. Des barques chargées de paille de riz animent les flots du fleuve.

Quelquefois, la rive gauche n'apparaît à l'horizon que comme une ligne d'un bleu sombre, quelquefois de nouveau nous la touchons de près, car il faut chercher les endroits les plus profonds du fleuve. Cette rive est plus riante et plus belle: de blanches maisons l'animent, entourées de jardins.

Le fleuve se retraissi, les deux rives se rapprochent: à 5 heures, il n'a plus qu'un demi-hilomètre de largeur. Une jungle épaisse anime les deux bords: bambous, palmiers et figuiers religieux. De temps en temps, quelque village indigène, avec ses huttes de paille, à deux pas de la rive — probablement des villages de pêcheurs, car on voit partout des petites barques amarées à la berge.

Le navire s'avance en hurlant — l'écho et d'autres navires lui répondent au loin. Nous jettons l'ancre dans une anse boisée. Il n'était que six heures.

Quelle belle soirée, quels reflets de lumière merveilleux et quelle calme solennel enveloppe la nature!

Le lendemain, on leva l'ancre à huit heures du matin; nous avançons toujours très lentement et de longues haltes viennent interrompre notre marche. On jette la sonde. Les rives toujours les mêmes, basses et limoneuses: tantôt la jungle, tantôt des champs de canne à sucre, interrompus souvent par des jardins de cocotiers, de bananes, sous lesquels les huttes des indigènes ressemblent à des tas de foin... puis quelques maisons d'apparence très modeste — un grand palais sur le bord même du fleuve... et, au moment, où nous nous y attendons le moins le navire s'arrête devant un quai improvisé.... c'est Calcutta. J'avoue que je fus grandemeut désappointé. Je m'at-

tendais à voir un port plein de mouvement; on dirait, au contraire, une petite station de campagne, quelques misérables baraques, un pont de bois....

L'archevêque et l'aide-de-camp du vice-roi attendaient le Délégué Apostolique. Une longue heure se passa avant qu'on eut abordé et amarré le navire.....

La réception officielle fut remise au lendemain, car, il eût fallu, comme à Colombo, rester à bord jusqu'au soir. Monseigneur Agliardi monta donc dans le carrosse du vice-roi — nous dans ceux de l'archevêque et nous allâmes droit à l'archevêché où nous fûmes reçus par les Pères Jésuites et les enfants du collège de St. François. Le bataillon scolaire faisait haie en présentant les armes avec un air martial.

Monseigneur Agliardi donna la bénédition aux enfants et nous nous retirâmes pour prendre un peu de repos, chose dont nous avions grand besoin, après la traversée qui, bien qu'elle fut magnifique et beaucoup plus heureuse que les autres, nous avait néanmoins fatigué beaucoup plus. C'était l'influence du climat qui déjà commençait à produire sur nous son effet débilitant. Le climat de l'Inde énerve les européens. Beaucoup y résisteront plus longtemps que les autres, mais, à la fin, ils seront vaincu aussi.

CHAPITRE XV.

Calcutta. — Palais de l'Archevêque. — Les chacals. — Visite au Vice-Roi. — Les Maïdan. — Jardin Zoologique. — Les Thibétains. — Mission du Bengal Occidental.

Monseigneur Goethals, le futur Archevêque de Calcutta, nous conduisit à son palais, où des chambres avaient été préparées pour nous.

Le lecteur sera peut-être étonné que je parle du palais d'un évêque missionnaire, lorsque j'avais dit plus haut que c'était une chose qui frappe le voyageur que ces évêques bâtissent de belles églises et demeurent eux mêmes, dans des maisons bien pauvres et encore moins commodes. L'histoire du petit palais de l'évêque de Calcutta est trop jolie pour que je puisse me dispenser de la redire ici.

Monseigneur Goethals a une soeur en Belgique, qui lui est très affectionnée. Si quelque missionnaire du Bengale retourne dans son pays, il ne manque jamais d'aller lui faire visite. Une fois, elle parlait avec un de ces Pères des dangers du climat et des fatigues de la vie des missions et lui recommanda beaucoup d'avoir soin de son frère, de l'empêcher de se trop exposer. Le missionnaire lui dit que son évêque supportait facilement le climat, et

qu'il se porterait à merveille s'il ne se trouvait obligé d'habiter une maison humide et malsaine et située dans un des plus mauvais quartiers de la ville... La bonne dame fit aussitot construire, pour son frère, la jolie maison dans laquelle il réside actuellement — belle, confortable et bâtie d'après toutes les règles de l'hygiène tropicale. Elle n'est pas grande, mais d'une architecture si bien réussie, qu'elle a tout à fait l'aspect d'un palais. Un beau jardin l'entoure, dans lequel l'Archevêque, grand amateur de fleurs, a rassemblé les plantes rares du pays et tant de belles orchidées qui pendent en grappes sur le tronc des arbres.

Tout à côté, se trouve le collège de St. François-Xavier, avec l'observatoire dirigé par le Père Lafond, savant physicien et astronome renommé.

Enfin, me voici dans une ville, une vraie ville: Colombo n'était qu'une forêt — Madras une agglomération de villages indigènes — Calcutta c'est une ville, avec des maisons blanches et coquettes, dont les larges verandahs donnent sur de jolis jardins, comme les villas des banlieues de nos cités d'Europe — d'autres quartiers ressemblent à certaines rues tortueuses de Londres... enfin, c'est une vraie ville. Je m'en réjouissais de tout mon cœur, lorsque, la nuit, j'entends près de ma fenêtre, des petits hurlements suspects:

— " Il y a beaucoup de chiens à Calcutta? „ dis-je le lendemain.

— " Mais non... vous avez probablement entendu hurler les chacals dans la rue „.

— " Des chacals!.. dans la rue?.. mais ne sommes-nous pas au centre même de la ville!.. „

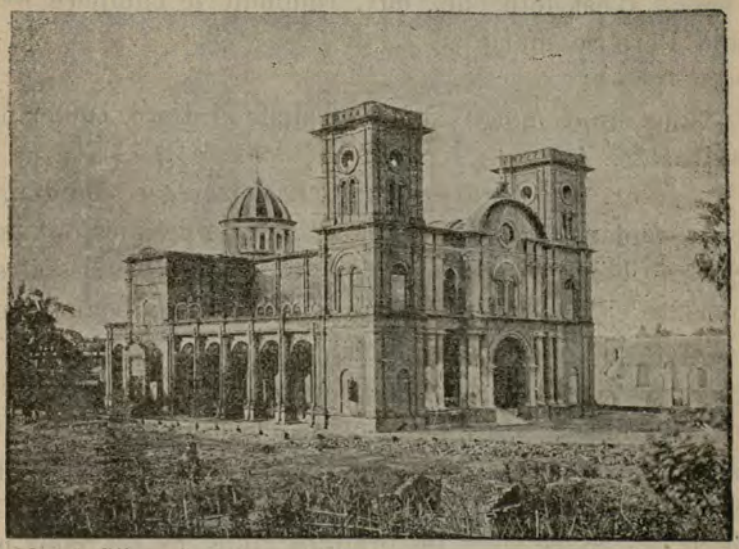
— " Mais oui... nous avons oublié de vous dire, qu'il ne faut pas vous effrayer du tout, si vous rencontrez un

chacal le soir dans le jardin ; il suffit de faire un peu de bruit pour qu'il s'enfuie aussitôt. „

— " Des chacals, ici, dans votre jardin ? impossible !.. „

— " Mais oui ! Zoulou, le gros chien, en a tué plusieurs... „

Parlez-moi maintenant de grandes villes dans les Indes, lorsque d'honnêtes chacals viennent rôder jusque dans cette



ÉGLISE DU SACRÉ-COEUR À CHANDERNAGOR.

rue de Rivoli du Paris asiatique... Il y a aux alentours beaucoup de terrains vagues, des cimetières abandonnés ; c'est là qu'ils se tiennent cachés dans la journée, pour aller rôder toute la nuit dans la ville. Certes, je n'en ai pas vu jusqu'à présent, mais la nuit je les entends souvent. Oh ! le joli pays...

Le lendemain, Monseigneur le Délégué fit son entrée solennelle dans la cathédrale, au milieu d'une foule

de païens, qui garnissaient les rues avoisinantes, les boutiques et les toits des maisons. On aime tant les fêtes dans ce pays.

Après la cérémonie, un Frère laïc surprit la conversation suivante entre deux païens dans un omnibus :

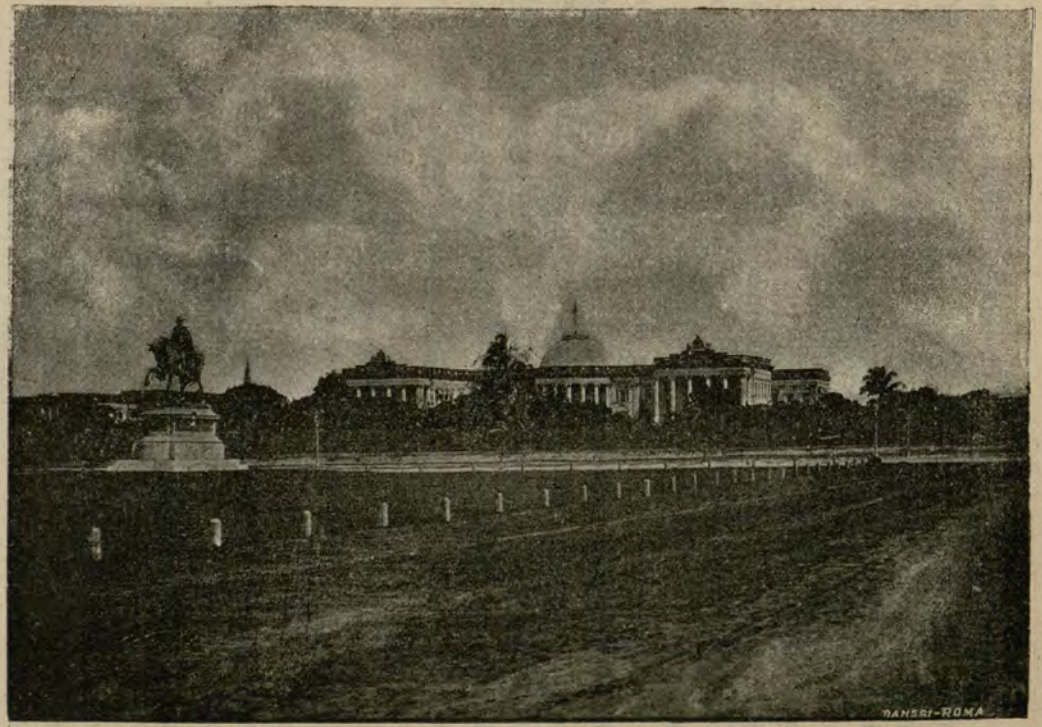
— " Qu'y a-t-il donc, aujourd'hui ? tous les Pères se remuent, ils ont enguirlandé l'église... „

— " C'est fête chez eux, répondit le compère — le Grand Père se marie „.

Nous fîmes notre visite officielle à Lord Dufferin, le Vice-Roi des Indes.

Le soir, nous traversâmes en voiture le Maïdan, la célèbre esplanade qui est pour Calcutta ce que sont pour Paris les Champs Elysées, mais qui n'a de beau que son immensité. Plaine nue et sans arbres, où le beau monde va prendre l'air frais le soir.

Au jardin Zoologique, devant la maison des singes — cinq Thibétains s'extasiaient devant les gambades des espiègles quadrumanes. Le Père Wodschow qui nous accompagnait attira mon attention sur ces hommes que l'on voit rarement descendre dans les grandes villes. Ce fut pour moi un spectacle navrant. Jamais encore je n'avais vu l'homme dans un tel état d'abrutissement: sâles, couverts à peine de quelques haillons sordides — un vrai type de sauvages. Les cheveux noirs, noués en tresse, semblaient n'avoir pas vu le peigne depuis des mois déjà, tant ils étaient tordus, ébouriffés. Leur physionomie n'était pas mauvaise, au contraire elle semblait douce, avenante : le type chinois prévalait, mais on y reconnaissait encore quelques traits de la beauté Indienne. Pauvres malheureux, on ne saurait croire quel triste spectacle présente cette humanité vouée à l'abjection ; quand on voit le roi des créatures de Dieu abaissé et semblable à la brute. C'est



LE PALAIS DU VICE-ROI DES INDES À CALCUTTA

alors qu'on sent le besoin des missions et qu'on souffre de ne pouvoir porter à ces peuples malheureux le christianisme qui seul pourra les relever.

La mission du Bengale Occidental, dont Calcutta est le centre d'action, présente de grandes et de belles espérances. Dirigée depuis bien peu d'années par les Pères Jésuites de Belgique, elle ne possède pas les églises magnifiques de Ceylan et des missions de sud, trois fois séculaires — mais implantée et conduite avec l'énergie et la force propre à toutes les entreprises des Jésuites, elle avance et a fait déjà un grand pas. Tous les missionnaires, vieux et jeunes, sont des hommes instruits et sérieux et il y a parmi eux des hommes de premier choix. Ils sont nombreux — plus nombreux, en proportion des fidèles, que dans n'importe quelle autre partie de l'Inde et leur travail raisonné et solide promet de brillants résultats. C'est une des plus belles missions que j'aie vu...

CHAPITRE XVI.

Départ pour Morapaï. — Banquet Bengali. — Scène de jonglerie. — Les enfants du collège. — Concert Bengali. — Retour à Calcutta.

Nous retournons, en ce moment, d'une petite excursion dans le Bengale. Elle fut excessivement intéressante. Il s'agissait de visiter la mission de Morapaï située dans les limons de l'embouchure du Gange entre Calcutta et la mer.

Monseigneur Agliardi avait promis d'y aller, pour animer de sa présence cette chrétienté naissante et déjà si prospère. On avait commencé à faire les préparatifs pour la réception du Délégué Apostolique, lorsque, le soir de Samedi, Monseigneur fut pris soudain d'un accès de fièvre. Naturellement cette excursion fatigante lui devint impossible, il ne fallait plus y songer et on le fit savoir immédiatement au Père Julien Bankaert, le supérieur de la mission. Les bons chrétiens en furent consternés.

— " Notre esprit s'est brisé en morceaux ! „ — dirent-ils au missionnaire — donc, pour consoler un peu ces pauvres gens, le Délégué Apostolique voulut qu'au moins nous y allions, Mgr. Aiuti et moi, avec le Père Grosjean, supérieur des Jésuites du Bengale. — C'était une mince con-

solation pour ces bons Bengalis catholiques, mais toujours une consolation.

Nous partîmes donc Mardi, à sept heures du matin. Qui n'a jamais pris de billets de chemin de fer aux Indes, ne se fera pas l'idée combien de temps nous perdîmes à cette transaction indispensable. Bref, le train sifflait, quand nous arrivâmes sur la plate-forme.

Nous courons. Le Père Grosjean prend par le cou un machiniste Hindou :

— " C'est bien le train de Diamant-Harbour? „

— " Oui, Père! „

— " Et notre wagon? „

— " Ici „. — Dit-il en nous le montrant du doigt.

Nous courons au wagon — le conducteur nous tire par la soutane :

— " Messieurs, on n'entre pas ici, c'est le wagon des dames! „ Que nous importe, il faut que nous partions — le train courrait déjà, lorsque je sautais dedans :

— " Enfin, nous y sommes — dit Mgr. Aiuti — on ne pourra pas fumer, c'est le wagon des dames. „

— " Pas du tout, répliqua le Père Grosjean, c'est celui qui avait été réservé pour nous. „

— " C'est étonnant, dis-je, comme on est irrégulier ici; l'horaire du chemin de fer donne l'heure du départ — et le train s'en va dix minutes avant; peu s'en fallut que nous soyons resté. „

— " C'est impossible, votre montre ne va pas bien „. répond Mgr. Aiuti.

— " Si, elle va à merveille, je l'ai réglée hier soir avec le canon „.

— " Qu'est-ce que c'est que ce pont? — s'écrie le Père Grosjean — mais nous n'allons pas vers Diamant-Harbour! „

Grande confusion... Nous avions pris un tout autre train et nous filions dans la direction opposée.

Le Père Grosjean au désespoir, moi je ris aux éclats. Il n'y a rien d'autre à faire que de descendre à la première station : mais c'était un express, il fila la station et ce ne fut qu'à Belgurriah, que nous pûmes sortir de notre prison roulante.

Naturellement, nous courumes tout de suite à la gare pour savoir combien de temps durerait notre exil : *meno male* — dans une heure partait un train pour Calcutta et de là, après une heure d'attente un *bummelzug* pour Magra-Hatt — station vers laquelle s'envolaient nos désirs.

La pensée seule me désolait que le peuple de la mission devra nous attendre trois heures, et que, si le train arrivait avant notre dépêche — *leur esprit se briserait encore en morceaux.*

Hormis cela, je n'était pas fâché de ce retard. Je pouvais examiner à loisir la physionomie d'une petite station dans le Bengale, avec son chef de gare sans souliers, l'uniforme boutonné sur la peau et le télégraphiste tout nu.... pardon, il portait un pagne et un énorme turban.

Nous fîmes un tour dans la campagne, et visitâmes un village Bengali avec ses huttes gracieuses construites en argile, le toit couvert de chaume.

Le train siffla et nous retournâmes honteux à Calcutta. Le chef de gare accourut aussitôt pour s'informer de ce qui arrivait. Il avait fait préparer pour nous son plus beau wagon-salon, qui était parti vide pour Magra-Hatt... Nous lui contâmes notre lamentable histoire et montâmes dans un modeste coupé, qui nous emporta vers notre destination cette fois, mais faisant aux stations des haltes interminables.

Le pays est bien beau. Une ceinture de jardins entoure la capitale et la pourvoie de fruits délicieux. Plus loin, des bouquets de cocotiers et de Phoenix sylvestris

BELGURRIAH, VILLAGE BENGALI.

le tronc couvert de cicatrices faites pour en extraire le vin de palmier. Ces arbres ombrageaient des huttes innombrables car, le pays est plus peuplé que la Belgique. Des rizières à perte de vue et à droite des lagunes salées, au bord desquelles se baignent des pelicans et des graves secrétaires se tiennent debout les yeux fixés sur l'eau.

Nous arrivons enfin à Mugrah-Hatt, avec une bonne demi heure de retard. Il était une heure après-midi.

Le Père Maene nous attendait avec ses chrétiens depuis noeuf heures et demie du matin.

Descendre de wagon c'était pour nous du pain quotidien — mais ce qui fut bien autrement diffiicile, c'était de monter après en palanquin.

Je n'avais jamais vu cette machine. Figurez-vous une grande boite avec deux petites portes à droite et à gauche — excusez la sâle comparaison — mais c'était, à peu près, comme la cabine d'un petit chien de garde.

Il ne fallait pas faire une figure ridicule — nos chrétiens nous acclamaient en poussant de frénétiques hourrahs. Je me pliais donc en cinq, avec le plus de dignité possible... et je me fourrais dedans.

Mais maintenant nouvel embarras: comment s'assoir dans la boite. J'essayais à la turque... ça ne va pas. A l'indienne... impossible de tenir l'équilibre. Je pris donc mon parti et j'étendis les pieds.

Ce fut un moment de suprême angoisse, lorsqu'on soulevât la machine: je m'écrasais le nez contre le devant, je donnais de la nuque contre l'arrière.... Le palaquin est pourvu de deux gros bâtons, l'un devant, l'autre à l'arrière; quatre vigoureux coolies nous portaient sur les épaules et chantaient sur une rythme saccadé. Nos chrétiens et toute la population païenne de Mugrah-Hatt, nous faisait un pittoresque cortège: de temps en temps, ils mettaient le nez à travers la porte du palanquin pour

mieux jouir du spectacle de ces merveilleux visiteurs, qui venaient de si loin, pour voir comment vivaient leurs frères Hindous et Bengalis.

Nous traversâmes ainsi le gros village, jusqu'au canal sur lequel il fallait s'embarquer. On avait fait un pont de planches sur deux grandes pirogues et sur ce pont une espèce de pagode en velour rouge et en papier d'argent, qui devait nous servir de baldaquin d'honneur et nous garantir des rayons du soleil.

JEUNE FILLE BENGALI.

Le canal avait à peine quelques mêtres de largeur. Sur la rive droite un orchestre indigène, accompagnait notre embarcation : il se composait de deux flûtes qui jouaient une mélodie, dont il était difficile d'apprécier la beauté, car elle était accompagnée de six gros tambours, huit tam-tams et une dizaine de gongs... et sur l'autre rive une canonnade de pétards et de bombes et les cris de la foule qui courrait après nous. Peu à peu les païens restaient en arrière et bientôt nous fûmes tout-à-fait en famille, avec nos bons chrétiens: une trentaine de gamins précédaient les barques portant des bannières multicolores; l'orchestre faisait résonner ses sons impitoyables et chaque fois qu'elle ralentissait l'étourdissante cadence, on la sommait de continuer et les gongs de sonner de plus belle.

De longues pirogues tournaient autour de nous, nous devançant ou restant en arrière. Au milieu de la verdure

des arbres et des palmiers, c'était un spectacle ravissant. Une de ces pirogues nous précédait toujours; elle était pleine de bébés qui n'avaient pas la force de courir après nous. On les avait recueillis les uns après les autres et ils formaient une cargaison ravissante de grosses têtes rasées ou soigneusement bouclées. A l'avant de la pirogue et à l'arrière, se tenaient debout deux grands et forts garçons de quinze à seize ans; ils poussaient l'embarcation avec une longue perche de bambou, qu'ils maniaient avec tant de grâce, qu'un peintre serait tenté par leur habile manoeuvre de fixer sur la toile cette scène improvisée.

JEUNE FILLE BENGALI DE HAUTE CASTE.

Après deux heures de navigation, nous arrivâmes à la mission, affamés comme des chasseurs.

Dans un joli jardin potager à côté de l'église, s'élevait une hutte absolument semblable à celles des indigènes, mais plus grande et plus soignée: c'était la résidence des deux bons missionnaires. Des cloisons de planches la divisaient en trois petites chambrettes. On servit notre repas dans celle du milieu, repas frugal et savoureux, composé de poules, de riz, d'oeufs et de lait caillé; des fruits pour dessert, des légumes du jardin — et pour assaisonnement un coeur ouvert et hospitalier et une gaité sincère qui aurait déridé le plus triste visage.

J'avouerai franchement que ce dîner, dans la chaumière des deux bons missionnaires, fut un des meilleurs que j'aie eu dans ma vie.

A quelques pas de là, sur la grande place du village, les Pères offraient un banquet à la mode du Bengale à six-cent chrétiens, venus de bien loin pour nous voir. Nous allâmes faire avec eux la prière et Mgr. Aiuti bénit ce festin d'un genre si nouveau que je m'en souviendrai toujours.

Figurez-vous six-cent Bengalis accroupis par terre, en longues rangées — les femmes séparément — car, d'après les usages du pays, jamais elles ne mangent ensemble avec les hommes, même avec leurs maris et leurs fils.

Chacun avait devant soi une large feuille de bananier, posée sur le sable en guise d'assiette. On apportait le riz dans de grands paniers. J'ignore comment il était préparé, mais, de la cuisine, on le portait à la rivière. On trempait le panier dans l'eau jusqu'aux bords, puis, tout ruisselant, on le portait sur le lieu du festin. Un homme tenait l'immense corbeille, un autre y puisait de ses deux mains et déposait une montagne de riz sur la feuille de chacun des convives, qui, avec l'index de la main, faisait un trou dans le sommet, qu'immédiatement on remplissait de lait. Vint enfin le Curry, la sauce indispensable. Le serviteur la portait dans un vase à large col; il tenait l'anse de la main gauche, et, pliant la main droite pour en former quelque chose comme une cuillère, il la trempait tout entière dans la sauce, qu'il versait sur le riz de chacun des convives. C'était parfait. Eux aussi, faisant cuillère de leur quatre doigts, mangeaient gaiement cette bouillie primitive.

C'était un festin tout bonnement adamique. Comme on était heureux, en ce moment, dans ce petit coin de terre et ce banquet chrétien, au milieu d'un pays plongé

dans les erreurs païennes, avait quelque chose de touchant dans sa simplicité tellement primitive.

Nous nous éloignâmes pour ne pas gêner ces bonnes gens — mais bientôt ils vinrent nous appeller.

Nous trouvâmes la place du festin transformée en une espèce de cirque. Un millier de Bengalis l'entouraient en grand cercle, accroupis ou debout à l'ombre des cocotiers. On avait placé des sièges pour nous : des jongleurs, célèbres dans le pays, devaient nous donner une représentation.

LE PALANQUIN (page 175).

C'était de nouveau un spectacle, inconnu à notre fade Europe, qui allait se dérouler à nos yeux.

En voyant cette foule multicolore, ma pensée se portait aux anciens stades d'Athènes, cela va sans dire bien avant Périclès, lorsque les exigences de la civilisation n'avaient pas encore conquis la capitale des Grecs.

Les jongleurs apparûrent aussitôt. Ils firent des tours de gymnastiques admirables.

J'avais vu jadis — lorsque je n'étais pas prêtre — les cirques les plus célèbres de l'Europe. Eh! bien, ce que j'avais en ce moment devant moi, surpassait de cent fois tout ce qu'ils avaient produits. Je n'avais jamais pu soup-

çonner, que l'homme put arriver à un développement si prodigieux de force. Si on me le racontait, j'aurais eu peine à le croire. Pour citer un exemple : un vieillard de soixante ans, prenait des deux mains un jeune homme, par la racine du cou. Le jeune homme appuyait sa tête sur son épaule gauche, et lentement se levait jusqu'à prendre une position verticale, les pieds en haut. Le vieillard le soulevait alors au dessus de sa tête, le tenant toujours des deux mains par le cou et le plaçait de manière que le sommet de la tête de l'adolescent reposait sur le sommet de la sienne, tout le corps posé verticalement, les pieds en haut et dans cette position terrible ils restaient plus de cinq minutes: le vieillard marchait, puis il s'asseyait et se levait de nouveau.

Un beau jeune-homme ne prenait pas part à cette gymnastique : il était réservé à ces tours que l'on attribue aujourd'hui à la rigidité cataleptique des muscles -- quoique j'ai observé plus d'une chose qui semblait contredire cette explication. Pour terminer enfin, ce jeune-homme se coucha sur le dos, on lui mis sur la poitrine trois grosses briques posées l'une sur l'autre et un de ses compagnons lui asséna un si terrible coup de massue que deux briques volèrent en éclats. Il répéta ensuite le même expériment, en mettant les trois briques sur le dos du jeune-homme. Le coup était si fort que la première fut presque pulvérisée ; d'un second coup, il brisa la seconde.... Le gaillard se leva, j'examinais sa peau qui n'avait pas même été écorchée. Et il n'y avait pas de supercherie possible, car ils n'avaient pas apporté les briques avec eux ; elles furent prises au hasard dans un tas qui se trouvait dans le potager.

Ils promettaient des choses plus merveilleuses encore, mais nous dûmes les congédier, car l'heure d'aller à l'église approchait.

Nous sortîmes en procession de la mission, tous en

surplis. Monseigneur Aiuti officiait. On portait devant nous les bannières de l'église, puis deux rangs de garçons, vêtus de soutanes rouges, tenaient des cierges allumés. Le peuple nous suivait. C'était solennel et touchant, dans cette mission perdue au milieu des païens.... mais voici, qu'un gamin de six à sept ans, nu comme une grenouille, vient se placer devant nous et, les petites mains jointes, il s'avance majestueusement. — La scène était si comique, que toute mon émotion s'envola sur le coup. On enleva le malencontreux bon-homme et nous continuâmes en paix la procession.

UN BABOO BENGALI.

La soirée était fraîche; nous dûmes nous retirer dans la maison des missionnaires, le peuple se dispersa aussi. Il y en avait qui devaient faire six milles pour rentrer chez eux.

Nous passâmes la soirée au milieu des enfants du collège, car il y a un collège à Morapaï. L'école c'est la chose principale dans ce genre de mission. Il faut travailler sur les enfants et en faire de bons et véritables chrétiens. Il est bien plus facile d'agir sur les jeunes coeurs. L'influence de ces écoliers se fait bientôt sentir sous la hutte paternelle — aux Indes, surtout, où l'on aime tant les enfants, et où souvent ils règnent dans la famille en capricieux et tout-puissants despotes.

Les hommes mûrs, qui se convertissent, sont trop profondément entamés par la misérable immoralité du paganisme, pour que l'on puisse réagir sur leur âme — et souvent on accepte leur conversion feinte ou intéressée pour pouvoir élever leurs enfants; quand à eux-mêmes, on cherche seulement à les rendre moins mauvais, et c'est déjà beaucoup si on y arrive. La même chose peut à peu près se dire de ceux qui ont passé par le protestantisme. La doctrine froide des sectes réformées parle trop peu au coeur de ces pauvres indigènes. On les a fait sortir de leur simplicité, sans leur donner la foi, ni même l'enseignement religieux — et, eux aussi, sont presque incorrigibles.

Voici donc l'importance des écoles et chaque mission doit bien avoir la sienne: élever, former la jeune génération, et tâcher un peu de corriger la vieille, c'est là l'œuvre capitale de chaque missionnaire; c'est donc bien naturel que les Pères Jésuites, ces missionaires par excellence, aient partout une école. C'est si vrai, qu'on se figure difficilement un Jésuite sans collège.

J'ai visité beaucoup de magnifiques collèges des Pères de la Compagnie — mais je n'en avais jamais vu de pareil à celui que j'avais ici devant moi: figurez-vous, un hangard en terre battue, recouvert d'un toit en paille de riz. Il sert, le jour, d'école et la nuit de dortoir aux enfants, qui y couchent sur des nattes étendues sur le plancher. La veranda tient lieu de réfectoire; pas de tables, de chaises ni de pupitres. Pendant la leçon, les enfants se tiennent accroupis sur des nattes. C'est tout-à-fait indigène. Le collège avait 40 internes et beaucoup d'autres garçons le fréquentaient. Chaque matin, les internes plus âgés, allaient, avec leurs pirogues, chercher tous ces jeunes écoliers dans les villages voisins, et les ramenaient le soir à leurs parents. C'était un pensionnat d'une espèce toute

spéciale, mais qui pourtant était très sympathique. Ces Bengalis sont si intelligents.

Nous passâmes donc la soirée avec eux — et leur familiarité si naïve nous amusa beaucoup. Ma montre faisait leurs délices. Ils avaient bien l'air d'enfants gâtés de la maison, ils se sentaient bien à l'aise avec nous et appellaient les missionnaires d'un mot de leur langage qui signifie : *Père et Mère*. Je leurs distribuais des chapelets et des médailles et ils avaient l'honnêteté de ne pas venir, comme mes chers petits Tamouls de Ceylan, en demander un second, en entrant par l'autre porte.

Ils aiment beaucoup le chant. Le Père Bankaert dit à l'un d'eux de nous chanter un air du pays — mais le bonhomme, se drapant dans son châle de mousseline, improvisa une longue cantate en l'honneur du Pape et de son Délégué à laquelle, comme de raison, nous ne comprîmes pas un mot. Ensuite, ils chantèrent tous en choeur : — la mélodie était mélancholique, comme toujours chez les peuples orientaux, mais belle, harmonieuse et prenant quelquefois des tons d'une originalité savante et réussie.

Mais le chant ne va pas sans accompagnement. On alla vite quérir le Paganini du village, un célèbre joueur..... de tam-tam.

Le grand artiste ne se fit pas prier. Il apporta son instrument, long à peu près d'un mètre — et, comme on était à l'étroit dans la petite chambrette, sans se trop gêner il l'installa sous ma chaise et, s'étant accroupi derrière moi, frappait son instrument, à grands coups, avec force.

On n'avait pas de gong — le sacristain courut donc à l'église et prenant les sonnettes qui servaient pour la Messe, il se mit à battre, avec elles, la mesure — et les élèves s'écorchaient le gosier.

C'était là un curieux spécimen de la musique bar-

bare, la seule que comprennent les Hindous (je ne parle pas de la classe élevée). Loisqu'on leur donne une de nos plus belles pièces, ils ne l'apprécient guère, car, disent-ils, " ce chant ne nous dit rien. „

Enfin, après neuf heures de gong et de tam-tam, de pétards, de cris étourdissants, nous allâmes nous coucher, et vraiment nos cervelles exitées par tout ce tintamare avaient bien besoin de repos.

Le lendemain, nous nous levâmes à l'aube, et laissant de côté la grande barque avec son baldaquin officiel, nous montâmes dans de légères pirogues, creusées dans le tronc d'un grand arbre, et nous filâmes rapidement sur les eaux.

Les indigènes se réveillaient à peine. On les voyait grelottant de froid, enveloppés dans leurs pagnes de mousseline, sortir de leurs huttes en se couvrant la bouche, comme on le ferait chez nous, par une gelée bien forte.

La matinée, pour nous, était délicieusement fraîche — eux, étaient comme engourdis.

C'est étonnant comme ces gens sont frileux. En revanche, ils restent toute la journée tête nue et bien souvent rasée, exposés aux rayons d'un soleil terrible, qui en quelques minutes ferait mourir d'insolation le plus robuste Européen. On dit qu'ils ont le crâne plus épais que le nôtre.

Un usage qui m'amusa beaucoup. Ils enduisent leurs bébés d'huile de coco, et les exposent ensuite à ce soleil terrible. Ils disent que c'est très-sain. Pauvres bébés, ils sont si gentils.

Nous pouvions mieux examiner, en retournant, les villages qui bordaient le canal, ancien bras du Gange à demi-ensablé. Ces villages ressemblent à ceux que rencontrait Stanley sur les rives du Congo. Ils devaient être tous pareils ici, dans le siècle dernier avant la conquête anglaise — car, dans ce fertile Delta du Bengale, la ci-

vilisation Hindoue n'avait pas pénétré. Des huttes longues et quelquefois côniques, des hommes presque pas vêtus, accroupis sur l'herbe, cuisinaient leur repas du matin....

Nous fîmes avec nos pirogues, en une heure, le chemin que la veille nous avions fait en deux. Le train nous pris à la station et à onze heures nous étions à Calcutta, emportant de cette jolie mission un des meilleurs souvenirs de ma vie.

J'allais omettre un détail curieux. Nous avions l'intention de retourner le soir même à Calcutta; l'escapade de Belghurriah ayant ruiné nos projets — nous envoyâmes de Morapaï une dépêche à Mons. le Délégué, pour lui dire que nous y passerions la nuit. L'homme qui avait porté la dépêche à Mugrah-Hatt retourna le soir, tout confus, rapportant notre malheureuse missive sur laquelle le chef de gare avait écrit au crayon qu'elle lui avait été remise à six heures quarante — et qu'après six heures le télégraphe ne fonctionnait plus: donc il nous la renvoyait.

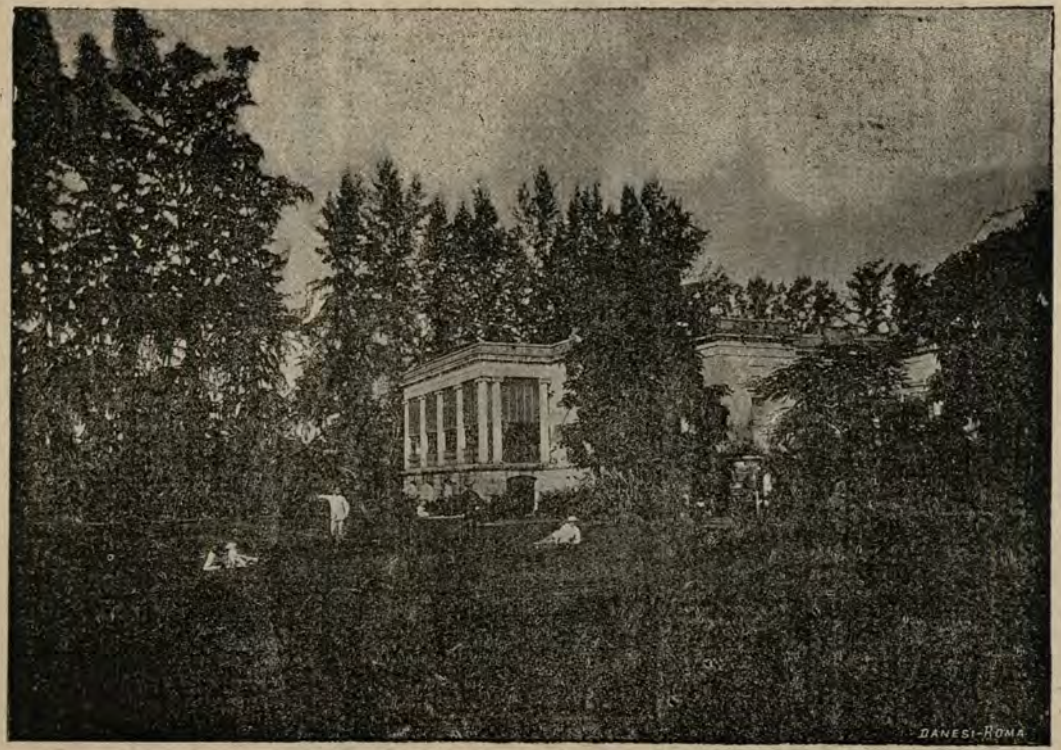
CHAPITRE XVII.

Missions protestantes. — Le gouvernement. — La ville, les magasins, les marchands. — Les écoles. — Le roi d'Oude. — Dîner chez le Vice-Roi.

Après avoir tant parlé de nos missions, il est juste que je dise un mot des missions protestantes dont il y en a beaucoup dans le pays.

Pour être bref, je dirais qu'il faut les distinguer en deux catégories: les missions anglicanes d'un côté — et, de l'autre, toutes celles des autres sectes protestantes.

Les missionnaires anglicans sont d'ordinaire des gens distingués, instruits, affables et bien intentionnés. Ils habitent, pour la plupart, les villes et les stations principales avec leur femme et leurs enfants — visitent rarement leurs chrétientés, qui ne sont pas nombreuses et tendent, je crois, à diminuer — ont peu de contact avec le peuple, qu'ils abandonnent un peu trop aux soins de catéchistes d'une moralité suspecte, et ont peu d'influence sur le peuple qu'ils ne connaissent pas, n'ayant pas avec lui, comme nos missionnaires catholiques, un contact immédiat, journalier. L'esprit de sacrifice leur manque, l'esprit apostolique, ils n'en ont pas. Abondamment pourvus par leurs Sociétés



UNE MAISON EUROPÉENNE À CALCUTTA.

de missions, ils regardent leur emploi non pas comme une vocation sainte, mais simplement comme une place lucrative qui leur aidera, de même qu'au magistrat ou bien au militaire, de vivre dans une certaine aisance et d'assurer l'avenir de leurs enfants. Ils donnent au pauvre et protègent l'orphelin. En un mot, ils sont en tout de vrais gentlemen et ils gagnent honnêtement leur salaire.

On ne peut pas dire, malheureusement, la même chose des prétendus *missionnaires* des autres sectes protestantes: Methodistes, Wesleyens, Baptistes et Suédois.....

On me demandera aussi quelle attitude prends envers nos missions le gouvernement impérial des Indes? Certes, il ne donne pas un appui spécial aux missions catholiques, mais il n'entrave en rien leur dévelopement. Au contraire, il protège volontiers chaque institution utile à la contrée, utile et bienfaisante pour la population — et, avec cette habitude qu'ont les Anglais d'agir toujours grandement et noblement et qui est inhérente à leur caractère même — nous ne pouvons que nous louer des bons procédés du gouvernement Anglais dans les Indes envers nos missions catholiques.

Quant au Représentant du Pape, il fut toujours traité avec la courtoisie la plus délicate et avec tout le respect dû à son rang et à son ministère — et je puis assurer qu'il en a gardé le meilleur souvenir.

Le séjour de Calcutta était pour nous un séjour très agréable, après deux mois de voyage fatigant, dans un climat auquel nous n'étions pas habitués. La société des Pères Jésuites, tous, hommes très instruits et pleins d'expérience, agrémentait encore la cordiale hospitalité que nous offrait l'Archevêque.

UNE RUE INDIGÈNE À CALCUTTA.

Les matinées étaient fraîches et j'en profitais pour faire des courses dans la ville, qui est très originale.

On l'appelle — la ville des palais — et, en effet, les maisons ne sont pas grandes, mais elle ont l'air de palais, entourés de jardins verdoyants.

Entre ces jolies habitations européennes, vous voyez, ça et là, des petites huttes indigènes, et même des rues de huttes dans les plus nobles quartiers. Et cela donne à la ville un cachet très piquant.

Il n'y a pas de magasins comme dans les villes d'Europe, ou, du moins, il y en a très peu. Si l'on veut faire quelques achats — on fait appeler, chez soi, les marchands. Ils viennent suivis d'une foule de *coolies*, qui portent sur la tête, dans de grands paniers ronds, les marchandises que vous propose leur maître...

Cet achat est une des scènes de moeurs les plus intéressantes. Le marchand commence par étaler par terre tout son avoir. C'était un armurier, auquel j'achetais des armes pour mon beau-frère. Je fais le choix des objets qui me conviennnent; je les mets de côté:

— Combien coute tout ceci, pris en bloc? „

Il commence par débiter le prix de chaque objet. Je l'interromps:

— " Tout ceci, pris ensemble, qu'en voulez-vous? „

— " Six-cent roupies c'est mon dernier prix. „

— " Mais tu te moques tout bonnemment de moi; je t'en donne cent-vingt. „

— " Impossible, je ne puis rien céder. „

— " Eh! bien, garde tes armes! „

Je m'en vais. Le domestique indien vient me chercher:

— " Père, il rendra pour quatre-cent. „

— " Je lui en donne cent vingt! „

Le domestique revient suivi de l'armurier:

— " Il rend pour trois cent roupies. „

— " Cent vingt, et rien de plus! „

— " Donnez-lui-en cent cinquante, „ chuchotte le domestique.

— " Bien, soit, cent cinquante. „

— " Impossible, répond l'armurier, jamais moins de *deux cent.* „

— " Alors, emporte tes armes! tu m'ennuie!

— " Non, Père, je veux les vendre, prenez-les pour deux cent cinquante roupies. „

— " Mais tout-à-l'heure, tu en-demandais deux-cent! „

Enfin, le marché est conclus; je lui compte ses cent cinquante roupies, il les empoche:

— " Mais, Père, c'est sans le bouclier! „

— " Alors rends-moi mon argent, et emporte vite tes armes, j'ai dit cent cinquante, avec le bouclier.

— " Impossible, à lui seul il vaut bien plus que cela. „ Il me rend mon argent, emballe sa marchandise, et s'en va. Le soir, quand je retourne de la promenade, je trouve les armes déposées sur ma table et le lendemain matin, le brave marchand vient chercher son argent.

On peut avoir, de cette manière, à un prix dérisoire, les plus beaux objets de manufacture indigène.

J'achetais un casque, un bouclier et un arc en acier damasciné, d'un travail ravissant — des vases et des gobelets en bronze et émail noir, des cassettes en mosaïque et en bois de sandal sculpté, un magnifique poignard à manche en agate verte.., mais il faut avoir, pour règle générale, si l'on demande quatre-vingt, donnez d'emblée dix-huit.

Chaque matin, je visitais quelque rue indigène. J'avais bien vite appris à m'y orienter tout seul, et c'était si curieux. On voyait ces pauvres gens dans leur vie intérieure, leur travail, leurs boutiques et leur cuisine enfin. Mais ils étaient malpropres. Certaines ruelles, où les Euro-

péens n'ont pas encore commencé à bâtir leur maisons ont un aspect, tout bonnement repoussant, avec des ruisseaux d'immondices, coulant devant le seuil des huttes construites en terre battue et couvertes de petites tuiles.... et cela à un millier de pas des quartiers oppulents.

Dans l'après-midi, nous allions visiter les écoles et les établissements.

Le Collège des Pères Jésuites, tout près du palais archiépiscopal, mais pas un Collège comme celui de Morapaï, au contraire, tout aussi beau que les Collèges d'Europe.

Tous les internes sont catholiques, mais parmi les externes le plus grand nombre, je crois, sont musulmans et païens. Ils s'affectionnent aux bons Pères et, quand ils sortent du Collège, ils rapportent toujours, dans leur cœur, la semence du christianisme, qui germera dans leurs enfants ou dans leur petits-enfants mais qui germera toujours et ne sera pas perdue.

Il faut être très patient, quand il s'agit de la conversion d'un peuple: éviter le trop de zèle qui est toujours nuisible: poursuivre activement un travail raisonné, laisser mûrir les choses, et avoir confiance dans le secours de Dieu qui viendra au moment le plus inattendu — mais travailler beaucoup, avec persévérance, ne pas se décourager, car ce travail est très dur et très décourageant.

Les écoles chrétiennes, pour les enfants païens, c'est un apostolat qui portera ses fruits.

Non loin du Collège de St. François-Xavier se trouve un pensionnat pour les jeunes filles de familles distinguées. J'y remarquais une jeune Hindoue païenne de seize à dix-sept ans, fille du Rajah Tahore, qui chanta, avec ses compagnes: *Laudate Dominum omnes gentes, laudate eum omnes populi.* — Et quand Monseigneur Agliardi donnait la bénédiction, elle s'agenouilla comme les autres; et on me raconta que si, parmi les femmes hindoues, il y en avait qui se convertissaient presque toujours, c'était celles,

qui avaient été élevées dans un pensionnat de religieuses catholiques.

Mais comme le climat doit être malsain pour ces pauvres enfants blancs. Ils sont tous si pâles, presque livides — aussi, les partisans de la primauté de Bombay retournent-ils le nom que leurs adversaires donnent à Calcutta: *City of palaces* en *City of pale faces.*

Il y a deux partis, parmi les Anglais dans les Indes, qui disputent chaudement la question, laquelle des deux villes est la plus belle: Bombay ou Calcutta. Et c'est une chose à laquelle il ne faut pas toucher, c'est du charbon ardent. J'avouerai en secret que je préfère Bombay.....

Les Sœurs de Notre Dame de Lorette ont aussi un charmant orphelinat — mais cela me menerait trop loin de le décrire encore. Tous ces orphelinats se ressemblent et on y voit partout un magnifique exemple de charité, d'abnégation chrétienne.

En parlant d'écoles, je ne puis pas omettre un trait original: un Collège fondé par les Anglais, pour l'éducation exclusive et spéciale des fils du roi d'Oude. Il y a là, pour le moment, m'a-t-on dit, quelque chose comme 47 jeune princes.

Le roi d'Oude fut charitablement soulagé par les Anglais du poids de son royaume, qu'il gouvernait de la manière la plus extravagante — ou plutôt les pauvres Oudiens furent déchargés du poid de leur roi, qui fut interné à Calcutta, dans une splendide résidence, au bord de l'Hoogly, avec une liste civile d'un *lagh* de roupies par mois, ce qui revient à la somme assez ronde de deux millions et demi de francs par an.

Il y vit paisiblement sans en pouvoir sortir. Ses jardins sont superbes. Une fois par mois, il les ouvre au public: c'est-à-dire qu'en ce jour les privilégiés peuvent se procurer des billets d'entrée.

Une fois, l'Archevêque s'accorda ce plaisir. Il traversait une allée fleurie, et s'apperçut que de divers côtés on lui faisait des signes désespérés. Il n'y comprenait rien, lorsqu'un officier accourut en toute hâte le sommant de fermer bien vite son parasol, car le roi se promenait dans le parc ; or, dans le lieu où se trouve son auguste personne, nul mortel n'ose porter un parasol ouvert !

— " Je respecte et j'honore beaucoup votre roi — répondit le prélat — mais je ne voudrais pas non plus risquer une insolation ; souffrez-donc que je sorte du jardin, par la voie la plus courte, en me garantissant des ardeurs du soleil. „

L'affaire était très grave et l'officier alla la référer au roi. Il le fit probablement en courtisan honnête, car il revint aussitôt auprès de l'Archevêque lui annonçant, avec force de salams, que, vu sa haute dignité de Grand-Prêtre des chrétiens, le roi, par une grâce toute spéciale et pour cette fois seulement, lui permettait de tenir son parasol ouvert.

Plus que cela, le monarque détrôné fit porter son palanquin du côté où se trouvait l'Evêque et manifesta le désir de parler avec lui.

Le lendemain, les journaux de Calcutta racontaient cet épisode piquant.

Jeudi 10 Février grand dîner de gala, chez le Vice-Roi. J'eus le plaisir d'y faire la connaissance de Sir A. Mackenzie-Wallace, dont les intéressants ouvrages sur la Russie et l'Orient sont si connus et appréciés en Europe.

Nous étions quatre-vingt personnes à peu près et la table royalement servie. Je pensais alors au festin Bengali, auquel nous avions assisté l'autre jour à Morapaï. Quelle distance sépare notre civilisation rafinée de la simplicité barbare de ces peuples primitifs....

CHAPITRE XVIII.

Progrès des Missions. — Consécration de Mgr. Pozzi. Le Père Lafond et son phonographe.

Pour donner une idée de l'accroissement lent mais constant de l'œuvre des Missions Catholiques dans les Indes, faisont un peu de statistique :

Il y avait en 1851	732,887	catholiques aux Indes
en 1871	934,400	„
en 1881	1,103,560	„
en 1885	1,356,037	„

Or, il faut remarquer que ce n'est pas par immigration comme en Australie et aux Etats-Unis d'Amérique que le nombre des catholiques augmente dans la presqu'île Gangétique, mais toujours et exclusivement par conversion.

On donnait l'instruction dans les écoles catholiques

en 1871	à 28,249	enfants
en 1881	à 44,699	„
en 1885	à 64,357	„

et ce nombre serait plus que doublé, si les moyens pécuniaires dont disposent les missions n'étaient pas si restreints.

Si nous prenons maintenant la mission de Calcutta qui est une des plus récentes dans l'Inde et ne fait encore que commencer — nous y trouveront déjà des chiffres très consolants :

La population catholique	en 1881 était de	16,148 âmes
„	en 1882	16,690 „
„	en 1883	17,033 „
„	en 1884	17,761 „
„	en 1885	18,648 „

Païens baptisés	en 1881	193
„	en 1882	294
„	en 1883	177
„	en 1884	526
„	en 1885	802

Protestants et schismatiques convertis	en 1881	114
„	en 1882	192
„	en 1883	149
„	en 1884	150
„	en 1885	278

Enfants dans les écoles :	en 1881 : garçons	1571	filles 1176
„	en 1882 :	1966	 1634
„	en 1883 :	1981	 1830
„	en 1884 :	2136	 1861
„	en 1885 :	2248	 1896

Communions :	en 1881	43,755
„	en 1882	47,523
„	en 1883	51,692
„	en 1884	59,430
„	en 1885	63,651

Cette statistique montre clairement le progrès des missions dans les Indes, Elles avancent lentement, mais elles avancent — et quiconque a un peu la pratique des conditions dans lesquelles se trouvent ces missions — verra facilement que c'est là un bien beau et heureux résultat.

Il ne faut pas se faire des Missions une idée fausse et erronée. Les grandes conversions, en masse, de peuples

MISSION D'ASSENSOLE. LE SÉMINAIRE DE ST. JOSEPH.

entiers, ont toujours été des exceptions, dues à une grâce spéciale de la Providence et toujours précédés de siècles de dûr et laborieux travail. L'histoire mentionne le grand fait, mais, le plus souvent, elle se tait sur la cause de ce fait et ignore ces générations d'apôtres missionnaires, qui avaient silencieusement minés les temples des idoles avant qu'ils n'ayent croulés avec fracas.

Et, aujourd'hui, si les missions, privées de l'appui des gouvernements civils qu'elles avaient du temps de Charlemagne et des Rois *par la grâce de Dieu* — privées de cet appui qui leur donnait aux yeux des Infidèles le pres-

tige de la force et de la puissance — livrées à une pauvreté extrême — si elles ont pu atteindre un résultat pareil — ce n'est que par un effort d'abnégation héroïque et suprême que Dieu a aidé et béni.

Le nombre des conversions est presque toujours en raison directe des ressources dont dispose la mission... Ce n'est pas dire qu'on achète les adhésions à la foi catholique — au contraire: si l'on s'apperçoit que quelque fin indigène veut se faire chrétien par pure spéculation, on le renvoie toujours, après lui avoir démontré la vilainie de son action.

Mais pour bien expliquer comment agit l'argent, je raconterai la manière dont ordinairement se font les conversions.

Si le missionnaire est tout pour ses chrétiens, ce qu'ils expriment si bien eux-mêmes, en lui donnant le nom de Père-et-Mère — il en est autrement par rapport aux païens. Ceux-là, se méfient des prêtres catholiques, quelquefois n'osent pas, souvent ne veulent pas les approcher.

Pour les attirer donc, il faut des intermédiaires, dont ils ne se méfieraient pas tant et qui pourraient circuler librement dans les villages, s'approcher des païens, parler avec eux, les instruire et enfin les amener au prêtre.

Ces intermédiaires, ce sont les catéchistes, quelquefois les maîtres d'école.

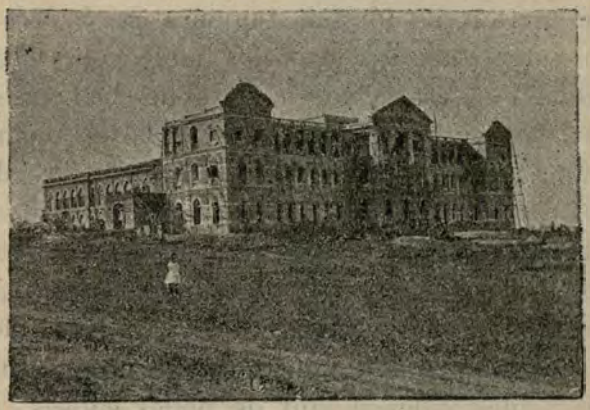
Si un missionnaire a, pour le seconder, vingt ou trente catéchistes, il peut être presque sûr, la grâce de Dieu aidant, de baptiser deux mille à trois mille païens. S'il n'en a que deux ou trois, il n'en baptisera que 200 tout au plus.

Or, tous ces catéchistes qu'il prend à son service, ce sont de très pauvres gens qu'il faut nourrir, qu'il faut payer, qu'il faut entretenir. Leur nombre est donc proportionné aux ressources dont dispose la mission.

C'est là un des effets de l'argent — mais ce n'est pas tout encore.

Après avoir converti ces païens, il faut prendre leurs enfants à l'école, car ce sont les enfants qui feront l'avenir. L'école est quelquefois assez loin des villages, car elle ne peut être que là où réside le prêtre, et sous son inspection. Il faut donc qu'il loge et nourrisse les enfants.

Lorsqu'enfin la mission se consolide un peu — il faut bâtir...



MISSION D'ASSENSOLE. LE COUVENT DE LORETTE.

J'ai entendu dire plus d'une fois (à propos surtout du patriarcat latin de Jérusalem et de la cathédrale de Bucarest) — que les Missionnaires feraient mieux d'employer l'argent d'une autre manière, qu'à élever des constructions quelquefois imposantes.... Ce n'est pas vrai: qui bâtit s'établit — Ainsi, dans un pays récemment subjugué, les conquérants n'élèveront pas de splendides édifices jusqu'au moment où ils seront certains de garder leur conquête. En les bâtissant, ils affirment aux yeux de leurs voisins leur force et leur droit — aux yeux de leur compatriotes ils affirment leur puissance et montrent la

décision de garder leur conquête. C'est une espèce de prise de possession. Qu'ont fait depuis quinze ans les sacrilèges envahisseurs de Rome? ils ont bâti....

L'apostolat chrétien est, au fond, une conquête. Le chef de la Mission a non seulement la tâche de convertir les habitants du pays qui lui est confié, il doit les protéger contre la malice, la vengeance des païens.... Et pour qu'ils osent se convertir, souvent il faut qu'ils sachent qu'ils seront protégés et qu'ils le seront toujours.

Or, avant que le missionnaire n'ait bâti chez eux une église, une maison, ils doutent toujours *que le Père restera.*

D'un autre côté, aux yeux des infidèles — bâtir, c'est montrer que l'on est décidé à s'établir chez eux — bâtir bien, c'est montrer qu'on est riche — bâtir malgré leurs protestations c'est montrer qu'on est fort; or, dans ces pays barbares on respecte la richesse et la force; la force et la richesse inspirent confiance....

Et puis, souvent, il faut absolument bâtir.

Quand le nombre des chrétiens a grossi, il leur faut une église: et s'il augmente encore, il en faudra une autre. Dans les grandes villes il faut de belles églises.

A Calcutta, par exemple, où les protestants ont trois temples magnifiques, l'Archevêque se trouvera dans la nécessité absolue et inévitable de construire une bien belle cathédrale — plus belle peut-être qu'il ne l'aurait voulu car il préférerait employer l'argent qu'elle lui coûtera à fonder des écoles et des orphelinats.... mais il devra bâtir.

Le plus grand seigneur a, d'ordinaire, le plus grand palais — eh! bien! pour ces barbares ignorants et païens — le Dieu qui aura une plus belle église sera considéré comme plus puissant, plus grand.

Il faut enfin pour les missionnaires des maisons salubres et aérées. Dans ces climats terribles pour les Européens, la maison c'est une question de vie — et le

jeune missionnaire qui vient dans ces parages, s'il n'a qu'une hutte pour se reposer — sera vite pris par la fièvre et la dissenterie dont on guérit rarement sous ce soleil de feu.

Ainsi donc, quoique indirectement, ce sera toujours, l'argent dont disposent les missions qui déterminera le nombre de conversions.

BARBIER BENGALI.

Je me souviens, à ce propos, d'un petit épisode qui me fit rire beaucoup. J'étais dans une église de mission en Turquie, le jour d'une grande fête. Le missionnaire prêchait: or, le petit pêché des Bulgares c'est qu'ils aiment trop l'argent, les *paritchki*, comme il le disent. L'argent était donc naturellement le sujet du sermon... Le bon prêtre s'emporta, et il représenta à son peuple contris, l'or, comme quelque chose de si abominable qu'il ne servait qu'à mener les chrétiens en enfer.

Après qu'il eut fini, nous allâmes nous promener ensemble sur les bords riants de la Maritza.

— " Père, lui dis-je, pourquoi ne faites-vous pas une église plus décente, celle-ci menace d'écraser un beau jour vos ouailles; le toit est tout courbé! „

— " Oh! mon cher, si j'avais de l'argent! „

— " C'est une bien belle mission, continuai-je, pourquoi n'y fondez-vous pas une grande école? „

— Si je pouvais le faire — me dit-il avec les larmes aux yeux — en peu d'années, tout ce peuple pourrait être converti... mais je n'ai pas d'argent! „

— " Et pourquoi donc, mon Père, maudissiez vous si joliment cet argent tout-à-l'heure? „

Et le bon missionnaire se mit à rire de bon cœur avec moi.

Hier matin (dimanche, 13 Février), nous avons eu la consécration de Mgr. Pozzi, Evêque de Kishnaghur, dans le Bengale central.

Je ne sais pourquoi, toutes ces cérémonies auxquelles nous sommes habitués à Rome — ici, dans ces missions lointaines, remplissent l'âme d'une émotion si vive.

Certes, elle ne fut pas aussi splendide que les consécrations que j'avais vu à Rome (c'est moi qui faisais le maître de cérémonie, figurez-vous, la première fois de ma vie, et mes aides ne l'avaient jamais vu) et malgré cela l'émotion gagnait tout le monde.

Cette cérémonie avait attiré à Calcutta beaucoup de missionnaires, car, tout ceux qui avaient pu quitter pour quelques jours leur mission, étaient venus pour témoigner leur joie et leur affection au nouvel Evêque, pour lequel il avaient tous une grande vénération.

Ce qui me frappait ce n'était pas leur nombre — mais plutôt qu'il y avait parmi eux tant d'hommes graves et savants, tant de ces hommes qui commandent le respect.

Aussi, en les voyant, je ne m'étonnais guère du prestige de la foi catholique dans ces pays lointains. Ils étaient si simples et si gais.

L'un d'eux surtout, attirait mon attention curieuse. C'était le Père des Godins, provicaire du Thibet.

Ce que je raconterai de lui pourra donner l'idée de

ce que c'est qu'une mission naissante. Il avait voyagé cinq jours, pour venir à Calcutta, trois jours à cheval et deux en chemin de fer. Son Evêque demeurait dans le Thibet Chinois et, s'il lui écrivait, ce n'était qu'après six mois qu'il avait la réponse. S'il le voulait voir, c'était trois mois de voyage, car il devait s'embarquer à Chittagong, pour aller à Shang-hai : de là remonter le fleuve Jaune et puis aller à cheval jusqu'à Ta-tsien-lu. Il y aurait une voie bien plus courte en coupant l'Himalaya, mais les hordes sauvages interceptent le passage des cols et des vallées.

— " Combien avez-vous de chrétiens, lui demandai-je. „

— " Cinq, dont trois pas encore baptisés !... „

Mais il a déjà fondé une école, et ces écoles engendrent les chrétiens.

Ils sont deux prêtres dans la mission : figurez-vous, deux enfants de Paris, vivant là, seuls, au milieu de ces affreux sauvages que j'avais entrevu quelques jours auparavant — et vivant presque de leur vie, à des centaines de lieues d'un monde un peu civilisé — et vous comprendrez alors quelle vocation il faut pour faire à Dieu un si grand sacrifice.

Et je pourrais citer parmi eux des prêtres de familles riches, qui passèrent leur jeunesse dans l'opulence, habitués au confort que donne la fortune ; ils abandonnèrent tout cela... pourquoi ? parce que Dieu les appellait à aller convertir ces pauvres peuplades sauvages.

C'est une chose qui frappe les protestants. Ils ne savent pas comprendre cette sainte abnégation. En voyant la vie que mènent nos missionnaires ils leur demandent souvent :

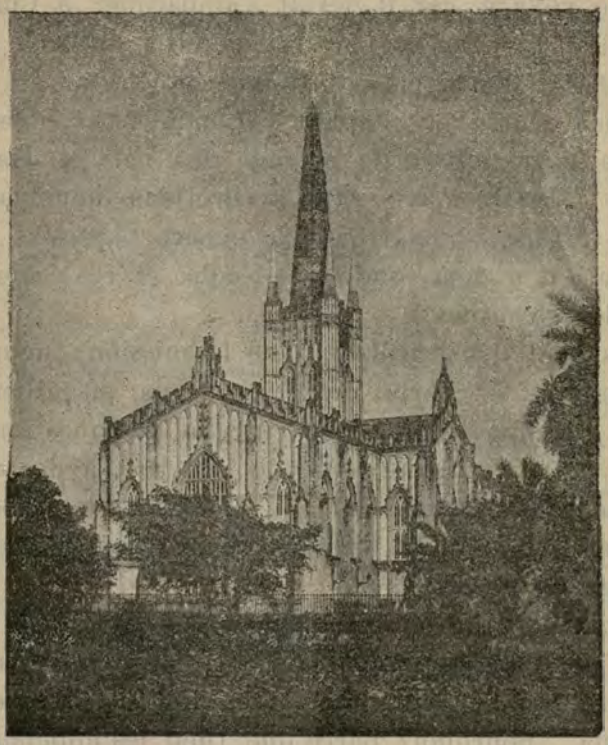
— " Combien vous paye-t-on pour cela ? „

— " Mais rien du tout, on nous donne de quoi vivre. „

— " Pourquoi donc n'allez-vous pas chercher une place plus lucrative. „

— " Parce que nous sommes missionnaires, „

— " Oui, mais nos *missionnaires* sont bien plus raisonables; ils se font payer par les Sociétés de missions. Ils touchent de beaux appointements, ils vivent ici commo-



TEMPLE PROTESTANT À CALCUTTA (page 202).

dément et font assez d'épargnes pour rentrer ensuite dans leur pays avec une petite fortune, qui leur permettra de vivre avec un peu d'aisance... et vous autres vous consentez à vivre de cette vie-là, sans qu'on vous donne le sous? „

— " Mais nous sommes venus ici pour convertir les païens, et non pour faire fortune. „

— " Mais ne peut-on faire l'un et l'autre à la fois ? „

Et, en effet, les *missionnaires* protestants, sont bien plus *raisonables*. L'*évêque* protestant de Calcutta touche, m'a-t-on dit, un traitement de 5000 roupies par mois, ce qui revient, à peu près à 120,000 francs par an, un palais et tous ses voyages payés par l'Etat.

Nous pouvions nous promener très peu. Les journées étaient chaudes, et les soirées si courtes. Après six heures le soleil baissait à l'horizon, il se couchait et l'obscurité immédiatement venait. Le crépuscule ne dure que quelques minutes.

Nous passions d'ordinaire la soirée sous la large veranda de la maison de l'Archevêque, à causer avec les Jésuites. Ils étaient savants, avaient de l'expérience, aussi ces soirées étaient agréables et instructives.

Une fois, le Père Lafond fit devant nous d'intéressantes expériences avec le phonographe, cette machine qui parle, ou plutôt répète avec indiscrétion tout ce que vous lui dites en secret.

Et elle parlait, d'une voie si lugubre, que Zoulou et Vesta se mettaient à hurler.

Nous la fîmes chanter, crier, siffler, ce qui est la chose la plus difficile; elle chanta le *Good save the Queen* et prononçait *gracious* d'une manière si comique.

Ce n'est au fond qu'un joujou, cette machine; mais n'est-ce pas déjà une grande conquête de l'intelligence humaine, que cet appareil, si grossier au fond, qui répète distinctement et assez haut pour qu'on l'entende à l'autre bout de la chambre — tout ce que vous lui avez dit à l'oreille.

Et si on le perfectione, au point de pouvoir subir l'impression de paroles prononcées à distance — quels résultats pourrait-on obtenir....

Figurez-vous par exemple le général Boulanger faisant mettre la machine sous le fauteuil de M. de Bismarck... Quelque laquais corrompu lui envoie le cylindre à Paris... voici le général qui tourne la manivelle et fait entendre à la Chambre ébahie, tout ce que le Chancelier de fer avait dit d'elle dans son intimité ! Ce serait intéressant...

CHAPITRE XIX.

Visite chez un Rajah. — Musique Hindoue.
Soirée chez Lall-Mulick. — Le latin de Francesco.

Le Lundi 14 Février fut pour nous une des plus intéressantes journées passées à Calcutta. Nous fîmes un peu connaissance avec la haute société Hindoue et nous la vîmes dans son propre milieu.

Le Rajah Sourindro Mohun Tagore nous avait invité à une séance musicale, pour faire entendre au Délégué Apostolique la vraie musique hindoue — l'ancienne musique sanscrite comme ils l'appellent.

Ce Rajah est un personnage connu en Europe. Depuis quinze ans déjà, il travaille à tirer de l'oubli cette musique nationale vieille de deux mille ans. Il a doté d'instruments Hindous les principaux conservatoires de l'Europe et reçu en revanche de tous les Souverains des décorations et des riches présents. Le St. Père lui avait donné une superbe mosaïque représentant St. Pierre et le Vatican.

Nous partîmes donc de l'Archevêché, un peu avant cinq heures, et, après avoir traversé le Maïdan, nous nous engageâmes dans un dédale de rues tortueuses et humides, devant lesquelles le Ghetto est encore un coin du paradis.

Monseigneur Agliardi allait en avant avec l'Archevêque: Mgr. Aiuti et moi nous le suivions dans un landeau ouvert. Notre cocher sommeillait....

Nous regardions à droite et à gauche: le spectacle de ces rues, si pleines de mouvement, nous amusait beaucoup, lorsque, soudain: crac — une effroyable collision.... Un tram, dont le cocher dormait aussi sans doute, tomba à l'improviste sur nous, renversant nos chevaux et brisant notre malheureux timon.

C'était n'avoir pas de chance — que faire? l'autre voiture filait en avant, sans se douter de notre affreux malheur. Les chevaux se débattaient, menaçant de renverser notre landeau. Force nous fut donc de descendre, dans la boue, sans trop savoir quel parti prendre.

Mais là encore nous n'étions pas tranquilles. La rue était étroite et très fréquentée: les voitures venaient l'une après l'autre et, pour ne pas attendre qu'on releva nos chevaux, elles s'enfilaient avec une incroyable adresse dans le mince passage, entre les maisons qui bordaient la rue, notre landeau et le tram. Mais, alors, il ne restait plus de place pour nous. Nous entrâmes donc dans une boutique, ou plutôt nous grimpâmes sur un affreux étalage de boutique, où, entre les choux, les courges et les bananes, se tenaient accroupis de paisibles Musulmans. Il y avait à peine où poser le pied. Je me cramponnais d'une main à une colonne et j'aidais de l'autre Mgr. Aiuti à ne pas rouler dans la rue.

Nous étions dans cette triste position, moitié debouts, moitié pendus — lorsqu'arrive un policeman hindou avec un petit carnet:

— " Your adress sir? „

— " Malheureux — lui criai-je en français — tu te trouves bien ici maintenant, mais où étais-tu donc au moment où notre landeau craquait — c'est toi qui me don-

neras ton adresse et celle de tes vilains maîtres, qui mettent des trams dans ces affreuses ruelles! „

Cette apostrophe, dans une langue dont il ne comprenait mot, intimida le bonhomme qui s'en alla aider à dégager nos chevaux — mais celà ne nous tirait pas encore d'embarras. Nous étions sans voiture, sans même savoir de quel côté aller — et, même si nous le savions, nous arriverions chez le Rajah crottés jusqu'aux oreilles. Nous étions dans cette perplexité, lorsque, oh! bonheur... le Père Lafond arrive dans son tikagarry, [1] nous montons avec lui et nous arrivons sains et saufs, riant de notre mésaventure, à la porte du palais du Rajah.

L'entrée n'était pas splendide. Une espèce d'atrium, plein de lits et de paillassons pour les gardes et les serviteurs, donne passage à une cour pavée, dans laquelle un rang de soldats, dont les uniformes ressembleut un peu à ceux des grenadiers d'opérette, nous présentent les armes. On monte un escalier qui aboutit à une longue galerie, dans laquelle se tient de nouveau un rang de grenadiers... et nous sommes introduits dans un petit salon, meublé à l'européenne où nous trouvons déjà Mgr. Agliardi et Mgr. Goethals avec le Rajah, un peu inquiets de ne pas nous voir arriver si longtemps.

Sourindro Mohun Tagore est un petit vieux sec, au regard sympathique et plein d'intelligence. Il porte un veston de velour marron et, par dessus, un habit à larges manches, en cachemire bleu à palmes rouges, qui lui descend jusqu'aux genoux; sur le doigt un énorme diamant.

Au milieu du salon, la mosaïque du St. Père reposait sur un chevalet recouvert de velour.

La conversation roula sur la musique. Le fils du Rajah, jeune homme de vingt-cinq à trente ans, était parfai-

[1] Fiacre.

tement au courant de la musique européenne, depuis Mozart jusqu'à ces derniers temps. Je parlais avec lui du *Tannhauser* et des *Niebelungen,* tout comme si j'étais dans un salon de Vienne. Il préférait, pourtant, disait-il, la musique nationale et composait en ce moment un Opéra, qu'il voulait faire donner sur l'une des scènes principales de l'Europe. Tout en parlant, il mâchait son bétel.

MUSICIEN BENGALI.

Les artistes entrèrent, et, à la manière dont les traitait le Rajah, on voyait que ce n'étaient pas des hommes de la plèbe. Le concert commença. Je ne saurais vraiment pas le décrire. Dès le premier moment, je fus très étonné. Je me figurais que j'allais entendre une musique bruyante et saccadée — mais pas du tout; on sortait à peine du *pianissimo* et quelquefois, pour bien saisir le ton, il fallait approcher l'oreille de l'artiste.

Il y a une chose qui donne à la musique hindoue un type original: c'est la multiplicité des tons — que ne sauraient rendre les instruments en usage en Europe — ni s'exprimer avec nos notes.

Ils ne divisent pas l'octave, à notre manière, en 12 tons et demi-tons — chez eux, l'octave est divisée en 22 sous-tons, ce qui rend la mélodie très difficile à saisir, pour une oreille qui n'y est pas accoutumée.

Chez nous, les sons sont plus distincts; ils sont plus

séparés — dans les pièces que l'on nous fit entendre, ils se confondaient les uns dans les autres ce qui faisait que toutes ces mélodies nous paraissaient languissantes et confuses. Mais elles sont belles, pleines de notes savantes et de passages d'une hardiesse surprenante.

Si Wagner avait entendu cette musique, il serait devenu fou de joie. Je suis sûr qu'elle aurait été de son goût.

C'était une suite de tons qui sortaient l'un de l'autre, comme les mailles d'un interminable filet.

MUSICIEN BENGALI.

Il y avait une grande variété, dans les pièces que l'on exécutait. Si l'on peut comparer cette musique à celle que nous connaissons en Europe, je dirais que la première pièce, que l'on exécuta sur deux grandes mandolines, tranchait un peu des *Niebelungen* de Wagner — le passé et l'avenir se touchent. D'autres pièces rappelaient, et d'une manière frappante, les *adagios* des sonates de Beethoven; d'autres enfin, ces admirables gavottes du bon vieux temps.

L'artiste était toujours accompagné d'un autre instrument et d'un petit tambour, qu'on effleurait à peine du bout des doigts, de manière à produire un son à peine perceptible.

Quand on chantait, les instruments n'accompagnaient pas le chant; je ne sais si je m'expliquerai bien, mais la

voix humaine n'était qu'un instrument de plus dans l'orchestre. Jamais on n'arrivait au *forte*, c'était un continuel pianissimo.

Les instruments étaient nouveaux aussi : outre l'énorme mandoline et le petit tambour — il y en avait un très remarquable [1] qui, sur des cordes de métal, donne tous les sons de la violoncelle, mais plus fins, plus expressifs et plus vibrants encore. C'est un instrument dont nos artistes d'Europe auraient pu tirer un étonnant parti.

Vint infin, le *Nyastaranga* — mais c'était plutôt un tour de force que de la vraie musique : figurez-vous, deux trompettes de métal pourvues, à l'intérieur, d'une délicate membrane. Le joueur les applique à la gorge ou aux joues et par un effort incroyable des muscles et des tendons, il en tire des sons d'une mélodie parfaite. Cette jonglerie musicale était des plus curieuses.

Lorsqu'enfin les artistes eurent épuisé leur répertoire, le Rajah prit une guitare de forme bizarre et exécuta une longue barcarole, qui, traduite en partition d'orchestre, aurait été d'un effet merveilleux.

Mon impression fut que la musique hindoue n'est pas à mépriser ; que nos artistes et nos compositeurs auraient pu en tirer grand parti, s'ils voulaient l'étudier un peu, avec soin et sans préjugés. Je parle naturellement de la grande musique, telle que nous l'a donnée le Rajah et non pas de la barbare mélodie dont nous ont honoré Bengali et Tamouls. Entre l'une et l'autre, il y a la même distance qu'entre la grande symphonie de Mozart et le violon de la noce du village.

La séance durait depuis deux heures — nous prîmes congé du Rajah. On apporta, sur un plateau d'argent, de l'essence de rose et du bétel doré, qu'il nous offrit en nous

[1] Voir p. 215 l'individu qui tient l'archet.

KHESUB CHUNDER SEN, LE RÉFORMATEUR DU PAGANISME HINDOU,
ENTOURÉ DE BABOOS DE LA CASTE DES BRAHMES.

parfumant. Son fils nous offrit des bouquets — puis le Rajah mis au cou de Mons. Agliardi un collier de petites fleurs d'Ixora (il ne nous fit pas cet honneur) — et nous reconduisit jusqu'à la voiture.

Il avait entendu raconter nos malheurs et avait fait atteler son carosse : deux superbes chevaux arabes blancs.

Quand nous traversions la cour d'honneur — les femmes, en signe de joie, sonnaient des trompettes de coquille de Triton — et, selon l'expression poëtique du Mahabgarata : *les dieux battaient le tambour dans le ciel....* mais, nous ne les entendîmes pas....

Quelques heures après, nous allions à un grand bal, chez Baboo-Jodoo-Laul-Mulick, riche seigneur Hindou, dont le palais touchait presque à celui du Rajah.

C'était splendide : la rue éclairée à la lumière électrique, la grille qui entourait la maison illuminée par d'innombrables lampions; l'allée, de la grille au perron, tendue de drap rouge.

Jodoo-Laul nous reçut au bas de l'escalier. C'était un homme de cinquante ans, d'un embonpoint formidable, vêtu de satin et de brocart bleu tendre, coiffé d'un turban blanc et or. Il restait au bas de l'escalier pour recevoir ses hôtes, avec deux jeunes gens, ses fils probablement, d'un diamètre déjà très respectable. Deux vieillards conduisaient le monde dans les salons. On avait lancé cinq cent invitations.

Dans les salons, au premier, il y avait encore peu de monde, car tous se trouvaient dans la cour, laquelle, recouverte d'un toit improvisé et brillamment illuminée, avait été transformée en un théâtre indien, où dansait une bayadère en chantant des ballades et des Japonais faisaient des tours de force.

Beaucoup d'habits noirs, des dames européennes en belles toilettes de bal — et les indigènes dans leurs

MUSICIENNE CANARA.

magnifiques et imposants costumes (des hommes seulement).

Que d'étoffes et de broderies admirables, quels magnifiques turbans! C'était d'un luxe inouï, mais j'observais, qu'en général, il y avait très peu de bijoux. Un Rajah avait à sa ceinture une boucle en perles, qui ferait pâlir de jalousie toutes nos grandes dames d'Europe. Un jeune homme portait sur son turban trois étoiles de diamant et plusieurs autres avaient au cou des chaînes d'or ornées de pierreries. En général, les costumes des Hindous étaient très riches et faits d'etoffes précieuses, mais graves et nullement surchargés.

Nous fîmes naturellement une courte apparition et lorsque nous sortions, on commençait à valser dans les salons du premier: pas les seigneurs indigènes, car ils regardent cet exercice comme indigne et abaissant.

En un mot, ce bal du riche Mullick, était vraiment splendide et il n'y avait rien qui put choquer l'Européen le plus raffiné.... Une chose seulement manquait: la femme.

Lui, recevait son monde au bas de l'escalier — mais personne ne faisait les honneurs du salon. Il n'y avait pas de centre, autour duquel tout ce monde puisse se réunir, il n'y avait pas de lien dans cette nombreuse et brillante société. On errait en petits groupes, dans les salons.... La maîtresse manquait dans ce logis.

Tant que le Christianisme ne parviendra pas à reconstituer la famille, en rendant à la femme ses légitimes droits — cette société sera toujours sans vie.

L'hospitalité doit avoir pour point de départ l'intimité du foyer domestique.

Nous le voyons parfaitement en Europe: dans ces maisons où malheureusement le mari vit séparé, divorcé de sa femme — même s'il donnait les plus splendides soirées, elles seront toujours incolores et froides.

L'amour filial, l'amour qui unit l'épouse à son mari, le père, la mère à ses enfants — c'est là le fondement de hospitalité — et pour que l'hospitalité soit douce et avenante, il faut que la famille elle-même soit sanctifiée par la loi du Christ.

Ces fêtes, données par les païens, seront splendides, mais n'auront pas de vie.

Les Pères Jésuites vivent en bonne amitié avec tous ces seigneurs païens — et ces relations leurs sont d'un grand secours dans les missions, car, lorsqu'ils veulent s'établir quelque part ou fonder une mission, on n'ose pas s'opposer et faire des misères aux amis de tel grand Rajah ou de tel Zemindar. Et puis, ils sont là pour convertir ces malheureux païens, il faut donc les connaître et vivre avec eux.

Il y a une si grande différence entre le goût des Asiates et celui des Européens, que les Hindous, même les plus riches, ne réussissent jamais lorsqu'ils veulent meubler leur maison à l'Européenne.

Certes, la résidence de Jodoo Laul (Parthuriaghatta street, 67) était somptueuse, mais elle était trop vide. Il y avait de beaux meubles, mais il n'y avait pas d'ensemble dans l'ameublement et pas d'harmonie — pas un seul objet d'art. Pourtant, cette maison, convenablement garnie, serait une résidance princière.

Lorsqu'ils ne sortent pas des usages asiatiques, au contraire, ils se montrent pleins de goût et ont le sentiment du beau, de l'harmonie, nous en avons la preuve dans leurs magnifiques vêtements, leurs tissus, leurs riches broderies.

La résidance du Rajah Sourindro était moins somptueuse et beaucoup plus Asiatique. Un seul salon, celui où il recevait les hôtes venus d'Europe, était meublé un peu à notre façon, le reste était tout indigène.

Nous sommes trop gâtés par le luxe raffiné de nos habitations, pour ne pas sourire à la simplicité, un peu primitive, de ces demeures indiennes : cet atrium rempli de lits pour les domestiques, de paillassons crevés et cette galerie aux gardes en grand uniforme panaché... au milieu, sur de beaux socles en marbre d'Italie, deux vases splendides en or ciselé... dans un coin trois casseroles, dans un autre un petit tas de charbon et un rechaud pour cuire le café....

Tandis que nous jouissions de cette vie si nouvelle, le pauvre Francesco devenait de plus en plus triste. Il ne pouvait se faire à tous ces visages noirs. Habitué aux interminables causeries des antichambres de Rome, il ne trouvait personne, parmi les domestiques indigènes, avec qui bavarder un moment. Il était malheureux.

Le médecin avait prescrit à Mons. Agliardi, dont la santé se ressentait des suites du climat, de prendre à trois heures, entre déjeuner et dîner, une tasse de bouillon fort. Le jour de notre arrivée à Calcutta, nous voyons Francesco entrer tout triomphant, suivi d'un domestique indigène, qui portait un plateau :

— " Tu as demandé ce bouillon pour moi ? „ lui dit le Délégué.

— " Oui, monseigneur ! „ répondit le bonhomme.

— " Ah ! Il y a donc quelqu'un qui comprend l'italien ? „

— " Non, Monseigneur, mais j'ai parlé latin. „

— " Ah ! tu sais le latin ? voyons-donc, qu'as tu dit ? „

— " Oui, Monseigneur — je suis allé trouver le Frère qui s'occupe de la cuisine et je lui ai dit : — *Monsignore manducat horam terzam et bibit* — et le Frère qui sait très bien le latin me répondit : *Intelligibit.* „

CHAPITRE XX.

Le jubilé de la Reine. — Soirée chez le Vice-Roi. — Le Chambord Birman. — Les invités du Vice-Roi. — Les Burning ghats. — Illumination à l'huile de ricin. — Départ pour Allahabad.

Dercredi le 16, dès le matin, on tirait le canon dans le fort. C'était le jour où l'on célébrait le jubilé de la Reine Victoria.

Cinquante ans de règne glorieux et bienfaisant — on avait bien raison de le fêter.

Nous y prenions tous part bien sincèrement aussi, car, pendant ces cinquantes années, si riches en évènements — grâce à la justice et à l'impartialité du gouvernement anglais — le catholicisme a pris un développement énorme et a poussé de bien profondes racines dans l'immense empire Britannique.

La hiérarchie ecclésiastique restituée en Angleterre (1850) et en Ecosse (1878) — instituée en Australie et maintenant aux Indes.... sont autant de preuves évidentes du progrès de la foi catholique et autant de gages de la fidélité que doivent à leur noble Souveraine les catholiques de l'empire Britannique.

Monseigneur Agliardi célébra, à 11 heures du matin, un *Te Deum* solennel dans la cathédrale de Calcutta et on le fit aussi dans toutes les églises catholiques de la ville.

Les bruits les plus extravagants courrent dans la po-

LES INVITÉS AU BAL DU VICE-ROI.

pulace. — Les uns disent qu'à l'occasion du jubilé on ouvrira toutes les prisons, permettant aux voleurs de voler tant qu'ils voudront, pendant deux jours entiers.

D'autres, prétendent qu'on fera un sacrifice solennel aux dieux et que trois hommes seront immolés en honneur de la Reine.

Lorsque nous allions à la cathédrale, le Maïdan était couvert d'une foule multicolore qui retournait de la revue.

Les foules hindoues ont cela de particulier qu'il n'y a pas de désordre, on ne se pousse pas et il n'y a pas d'accident. — Nous avons eu maintes fois l'occasion de nous en appercevoir, surtout à Colombo.

Le soir, grande soirée de gala chez le Vice-Roi. On avait fait 2000 invitations. Il serait difficile de décrire l'aspect original et grandiose en même temps de cette fête tellement exotique : une telle diversité de types e tde costumes, comme n'y peuvent même pas songer les salons d'Europe.

On se croyait presque à un bal costumé. Cela ne pouvait se voir que chez le Vice-Roi des Indes et encore dans cette occasion seulement, où tous les Souverains vassaux de la Couronne étaient venus à Calcutta, ou avaient envoyés, pour les représenter, de brillantes ambassades et, où toute la haute noblesse de la province avait cru son devoir de faire acte de présence.

En vain je cherchais notre Rajah de l'autre jour. Ce n'était que par un heureux hasard que l'on rencontrait quelque personne de sa connaissance. Heureusement que les seigneurs indiens ne sont pas trop formalistes, et qu'en notre qualité de Délégation Apostolique nous pouvions entrer en conversation avec eux, sans être présentés...

Et puis, cette réunion était si insolite, que j'aimais mieux circuler dans la foule et regarder à mon aise, que de m'absorber dans une conversation banale. [1]

[1] J'étais bien loin de me douter alors que, quatre mois plus tard, j'allais assister à Londres, aux fêtes du jubilé de la reine Victoria, où je fis partie de la Mission extraordinaire que le St. Père envoyait pour complimenter l'illustre Souveraine. Comme de raison, j'y rencontrais Princes et Seigneurs Indiens.

L'ambassadeur de l'Emir de Caboul était le Mont Blanc de toute la réunion — il était si grand, qu'il surpassait tout le monde de la tête — et il portait encore le haut bonnet persan.

LES INVITÉS AU BAL DU VICE-ROI.

Une famille au type chinois, en costume très bizarre, attirait l'attention. Personne ne parlait avec eux,

Je dînais chez le Marquis de Salisbury avec le Maharajah d'Indore, Souverain des Marhattes. Une chose m'amusa beaucoup: à Calcutta, les européens en frac et cravate blanche paraissaient si maigres et si comiques, au milieu de ces splendides costumes des grands seigneurs Indiens — à Londres, c'était tout le contraire: à la Cour, comme dans les salons du Forein Office — ces princes Indiens, avec leurs riches costumes, paraissaient gauches, maladroits, gênés.

car ils ne savaient parler avec personne. Ils restaient parfaitement isolés, malgré tous les égards qu'avait le Vice-Roi pour eux. C'était un *Chambord* Birman, l'héritier légitime du trône de Mandalay, lequel, grâce aux Anglais, avait pu échapper au massacre de toute sa famille.

Le Vice-Roi me présenta à lui : je le saluais et il me salua... Je voulais lui dire quelque chose, mais je ne savais pas le Birman. Lui aussi voulait me dire quelque chose, mais il ne savait que le Birman, donc je le saluais de nouveau et il me salua et nous nous séparâmes pour ne jamais nous rencontrer, probablement, en ce monde.

C'était triste à le voir si seul et si dépaysé, lui que jadis on adorait peut-être comme un dieu. Il faisait une bien triste figure, ce pauvre demi-dieu détrôné, avec toute sa famille au visage poudré, pour qu'il paraisse plus blanc, dans cette salle remplie d'une foule si brillante.

Je dus me presser contre le mur pour livrer passage à une matrone, drapée dans cinq châles de magnifique cachemire. Elle avait au moins trois mètres de circonférence. Jamais je n'avais vu un phénomène pareil. Si elle était née dans la plèbe, elle aurait fait une prodigieuse fortune, rien qu'en se faisant voir à la foire.

Quel couple charmant elle aurait fait avec notre gros Mullick de l'autre jour. Je ne sais ce que font ces richissimes Hindous pour devenir tellement volumineux.

Elle roulait majestueusement traversant le salon au bras d'un jeune officier et alla se noyer dans la foule. C'était une émancipée, car jamais les dames Hindoues ne vont à ces soirées-là, et elle était la seule, qui avait honoré de sa volumineuse présence le bal du Vice-Roi.

Trois Rajahs se tenaient à l'écart conversant avec animation. Ils avaient sur le cou des colliers de diamants et d'émeaudes gros comme des noisettes.

Les uniformes rouges des officiers anglais donnaient de l'éclat à la salle...

Ce n'est pas une chose facile que de se souvenir des noms de tous ceux auxquels j'ai été présenté :

LES INVITÉS AU BAL DU VICE-ROI.

— Monsieur Moulvi-Serajul-Islam-Khan-Bahadoor.

— Le Nabab Syud-Zajnul-Abdeen-Bahadoor.

— Le Prince Waizuddin-Moulvi-Achmet.

— M. Mahamahopadhyaya-Mohesh-Chandra-Nyaya-ratna.

— Raj Rajendralala-Mitra-Bahadoor.

— Le Rajah Rajendra-Naraïn-Deb-Bahadoor.
— Le Baboo Chandra-Sikar-Gnpta.
— Rajah Durga-Charan-Laha.

Souvenez-vous de tous ces noms-là, s'il vous plait.

LES INVITÉS AU BAL DU VICE-ROI.

Le proverbe qui dit que les extrêmes se touchent, ne se vérifie jamais mieux qu'en voyage. Le lendemain de cette fête splendide, nous allâmes, Mons. Aiuti et moi, avec le Père Grosjean, voir comment les Hindous brûlent leurs morts.

C'est beaucoup moins repoussant que ces infâmes gril-

lades que le paganisme moderne, civilisé, veut introduire en France et en Italie.

Un bâtiment carré sans toit, au bord du fleuve sacré : on y fait une petite fosse et on y met une couche de bois sur lequel on dépose le cadavre, la tête tournée vers le sud si le mort est de la caste des Brâhmes, vers le nord s'il est d'une autre caste. Le prêtre murmure quelques invocations et met un peu de feu dans la bouche du cadavre — et le fils aîné allume le bûcher.

Si le mort n'a pas de fils, c'est le plus proche parent qui fait cette triste besogne — mais alors le rite n'est pas complet et cela est considéré comme une malédiction. C'est donc pour l'éviter que chaque Hindou qui n'a pas de fils, adopte l'enfant d'un de ses proches parents.

Quand nous entrâmes, un bûcher haut de deux pieds seulement venait d'être allumé. Deux autres se consumaient déjà et dans trois petites fosses gisaient des os calcinés et des cendres refroidies.

On permet aux parents de prendre une pincée de ces cendres et de les jeter dans l'eau du fleuve sacré. Le soir, vient le tombereau municipal qui emporte toutes ces cendres et va les jeter quelque part dans les champs.

L'indifférence avec laquelle les parents des morts que l'on brûlait assistaient à ces funérailles nous choqua.

A l'ombre, sous le mur du Burning-Ghat (c'est ainsi que l'on nomme l'édifice funèbre) étendue sur une natte, une vieille femme se mourrait. Trois autres vieilles étaient accroupies auprès d'elle et des enfants courraient aux alentours. On l'avait apportée ici par dévotion, pour qu'elle mourut au bord du fleuve sacré. Un jeune homme nous la montra à travers une fenêtre : — " C'est ma grand-mère „ — disait-il, et tout en bavardant il préparait déjà le bucher funéraire.

C'est si navrant de voir ces pauvres païens, mais

j'avouerai franchement que la vue de ces tristes funérailles ne m'inspira pas le sentiment de dégout que j'éprouvais en regardant ces fours crématoires que les adeptes du paganisme régénéré ont élevé à Milan et à Rome.

Ces pauvres Hindous sont nés dans l'affreux paganisme

LES INVITÉS AU BAL DU VICE-ROI.

et s'ils se font porter au bord du fleuve sacré, pour rendre le dernier soupir, c'est, qu'avec l'idée vague qu'ils ont de l'immortalité, on pourait presque dire qu'ils espèrent en mourant.

Les sectaires de l'Europe, au contraire, ont la foi et connaissent bien la sainte loi de Dieu, et c'est par haine de Dieu qu'ils se révoltent contre elle.

Les Hindous veulent mourir au bord du fleuve sacré et brûler les cadavres sur le bûcher funèbre parce qu'*ils croyent que c'est bien....*

Les régénérateurs sectaires du paganisme élèvent ces fours crématoires pour y brûler leurs morts parce qu'*ils savent que c'est mal.*

Les premiers méritent la compassion — les autres le dégout et le mépris suprême.

Le soir, toute la ville était illuminée. Les illuminations se font ici à l'huile de ricin — et comme on ne se donne nullement la peine d'éteindre les lampions, ce qui, du reste, serait un travail pénible et inutile — le lendemain soir, lorsque nous allions à la gare, beaucoup de façades étaient encore éclairées par de petites flammes clairsemées qui dessinaient des arabesques bizarres.

Des nuées de corbeaux venaient boire aux lampions. Je ne sais quel effet produit sur eux cette huile de ricin, mais ils en sont très friands. Des vautours, perchés sur les corniches, les regardaient faire et semblaient se moquer de leur indiscrétion.

Nous quittâmes Calcutta dans la soirée du 18 Février, après un séjour de plus de deux semaines, emportant la meilleure impression et de belles espérances de cette Mission, jeune encore, mais solide et admirablement administrée. Nous partîmes pour Allahabad, où devait être célébré le Synode des Evêques de l'Inde septentrionale qui devait compléter notre mission, au point de vue de l'institution de la hiérarchie ecclésiastique. La besogne qui nous restait encore se rapportait à l'exécution des clauses du Concordat stipulé entre le St. Siège et le Gouvernement royal du Portugal.

CHAPITRE XXI.

Les wagons de chemin de fer. — Le pays. — Allahabad. — Le Synode. — Le Méthodiste et les Musulmans. — Les castes. — Le Collège. — Consécration d'Evêques. — Le Gange et la Djumna. — Le Nepaul. — Le choléra et le Père Martin.

Les wagons de chemin de fer aux Indes laissent beaucoup à désirer. C'est drôle que les Anglais, si pratiques et si soigneux dans tout ce qui touche à la commodité et au confort de la vie, ont si peu développé le confort et la commodité des wagons sur leurs lignes de chemin de fer. J'ai voyagé dans presque tous les pays de l'Europe, mais jamais aussi mal qu'en Angleterre.

Ici, aux Indes, c'est tout bonnement infâme. Impossible de vous garantir contre le vent qui souffle à travers les portes et les fenêtres. Le jour, il fait très chaud et, la nuit, quand vous vous êtes couché, ce souffle glacial vient sans cesse vous dire à l'oreille que la nature humaine est sujette à bien des maux : au rhumatisme, au mal de dents, au catarrhe. Ce petit souffle froid traverse votre couverture, votre peau, vos chairs et vous perce

jusqu'aux os. Impossible de dormir : vous ne faites que tourner sur l'étroite couchette, jusqu'à ce qu'enfin l'aurore bienfaisante vienne mettre un terme à cette nuit de torture....

Et nous étions encore privilégiés, car on nous avait donné une voiture spéciale. Elle se composait de trois compartiments: un salon, un bain et une cellule pour le domestique, le petit bagage et le garde-manger, car il faut toujours porter son dîner avec soi. Il n'y a pas de restaurants en route.

BARBIER.

Je me souviens, quand j'étais tout jeune homme et rêvais quelquefois aventures et voyages — ce qui me tentait toujours le plus, c'était précisément d'aller en chemin de fer de Calcutta à Bombay. Je me figurais que j'y verrais la nature tropicale dans toute sa prodigieuse splendeur. Je croyais que l'on y traversait des forêts vierges, immenses et ombrageuses, où le buffle, le tigre et le serpent vivaient encore dans leur propre milieu — que j'y verrais la nature telle que Dieu l'avait faite, avant qu'elle fut défigurée par le main entreprenante de l'homme; la nature libre chez elle.

Eh! bien — rien de tout cela. C'est une plaine immense semée d'innombrables villages. Pas un coin de

terre qui ne fut cultivé: des rizières, des champs d'indigo et d'opium... et, s'il y a des arbres, ce sont des Manguiers, des palmiers, plantés pour en extraire le vin (Chamaerops excelsa, Phoenix sylvestris) — rien, en un mot, qui ne fut cultivé par les hommes.

Nous longions le Gange, mais il n'apparut qu'une seul fois à nos yeux.

Je m'amusais à passer en revue les beaux oiseaux qui garnissaient les fils du télégraphe: des geais bleus superbes, des veuves à longue queue (elles sont très communes dans ce pays), des tribus entières de perroquets verts la tête violette, de gros colibris au plumage vert et or — jamais en couple, toujours solitaires.

JEUNE FILLE BRAHME.

A Patna, les élèves des écoles catholiques étaient rangés sur la plateforme pour saluer le Délégué Apostolique qui leur adressa quelques paroles paternelles. Nous apperçûmes de loin les dômes de Bénarès, cette Jérusalem du paganisme Indien — puis Mirzapur, célèbre par ses manufactures de tapis. Tout cela passa devant nos yeux. Il faisait nuit déjà quand nous traversâmes le pont de la Djumna... on appercevait les lumières d'Allahabad et la tour de la cathédrale brillamment illuminée.

Ce n'était pas un bon présage que cette illumination, pour des voyageurs fatigués, affamés, car cela signi-

fiait que le Délégué Apostolique devra faire encore aujourd'hui son entrée solennelle.

L'Archevêque d'Agra, avec les Evêques de Lahore et d'Allahabad, nous reçut à la gare, à la tête d'un grand nombre de notables catholiques.

Devant la cathédrale, les bons soldats Irlandais, prêts toujours à prendre une part active à toute démonstration catholique, faisaient la haie.... Il était neuf heures du soir quand nous rentrâmes à l'Evêché.

Allahabad — *la demeure de Dieu*... Veuille le Seigneur que ce beau nom devienne un jour une réalité. Ces bons peuples des Indes méritent de devenir chrétiens.

La mission y est encore récente. C'est depuis très peu d'années qu'on commença à s'établir ici — aussi, les bons Pères Capucins durent-ils faire un prodige d'hospitalité pour loger tout le monde venu pour le Synode. La maison de l'Evêque était très étroite. Avec des paravents, un peu comme à Bangalore, on transforma en chambres les dortoirs d'un collège. Mais ce ne fut que la Délégation Apostolique et les Evêques qui jouissaient du bénéfice d'un toit: de grandes tentes (prêtées par le commandant des troupes cantonnées dans la ville), avaient été dressées à l'ombre des Manguiers, huit autour du collège, trois près de la cathédrale, et ce fut sous ces tentes que fut logée la suite des Evêques. C'était drôle, cette vie de camp, mais très incomode, car, pendant la journée, il faisait sous la toile un chaud intolérable, et la nuit il faisait très froid. Mais à la guerre comme à la guerre; il n'y avait pas moyen de loger tout le monde autrement.

Le 24 Février, Jeudi, fut célébré le synode d'Allahabad et la hiérarchie ecclésiastique fut proclamée dans le nord des Indes.

Ce troisième synode terminait en partie la mission de Monseigneur Agliardi. La hiérarchie catholique était désormais proclamée dans toute la peninsule et, — " cette terre arrosée par le sang de l'apôtre St. Thomas, arrosée par les sueurs et les larmes de St. François-Xavier et de tant de nobles confesseurs de la foi.... „ (comme s'exprima le

LA CATHÉDRALE D'ALLAHABAD.

Délégué Apostolique dans son discours d'ouverture du Synode) [1] — se voyait aujourd'hui pourvue d'un patriarcat et de vingt-cinq sièges épiscopaux, divisés en huit provinces ecclésiastiques.

Ces trois synodes, auxquels j'avais eu le bonheur d'assister, marqueront une époque dans les annales de l'Eglise catholique. Ce fut un de ces moments historiques comme on en voit peu dans le courant des siècles. C'était, comme

[1] Voir appendice.

je l'ai dit en parlant du Concile de Ceylan, le couronnement de l'œuvre de St. François-Xavier — l'affirmation de la foi catholique dans un pays tellement païen encore.

Pour bien comprendre l'importance de cet acte — le plus grand et le plus solennel que l'Eglise d'Asie ait vu depuis plus de mille ans — il faut se faire une idée juste et réelle de l'importance des Indes dans le monde habité.

Ce pays, grand comme toute l'Europe civilisée, n'a qu'un million d'habitants de moins que toute l'Europe entière..... et c'est à tort qu'on se figure chez nous que cette contrée immense n'est peuplée que par une seule nation.....

Lorsque je parle des *Hindous,* j'emploie cette dénomination dans le même sens qu'Européens, ou bien Américains — car entre Tamouls, Telegous, Canaras, Bengali, la différence est à peu près la même qu'entre Italiens, Espagnols, Portugais. Entre Tamouls, Hindostani, Marhattes elle est plus grande encore. Ce sont des nations différentes.

Au point de vue religieux ces peuples se divisent de nouveau en trois groupes principaux : les Musulmans, les Boudhistes et les *païens* proprement dits, que l'on appelle généralement Hindous.

Parmi les Musulmans, on n'essaye même pas de faire de conversions : ils sont trop corrompu moralement... C'est la même chose dans toutes les missions. Il n'y a rien à faire avec eux.

Un des plus hauts fonctionnaires anglais me racontait, à ce propos, une anecdote assez amusante :

Il avait écrit dans un de ses ouvrages que les Musulmans sont tellement réfractaires à la doctrine chrétienne qu'ils ne se convertissent jamais... Or, on lui annonce, un jour, la visite d'un ministre protestant qui le somme de

corriger cette erreur monstrueuse, dans l'édition future de son livre, car, jamais, disait-il, il ne pourrait admettre cette assertion.

— " Monsieur, lui répondit le fonctionnaire anglais, je serais très heureux si vous pouviez me prouver le contraire et, en bon chrétien, je corrigerai l'erreur, si erreur il y a. Connaissez-vous beaucoup les Musulmans? „

— " Mais certainement, Monsieur, j'ai été sept ans missionnaire parmi eux! „

CHARIOT INDIGÈNE.

— " Vos informations me seront très précieuses — Combien en avez-vous converti en sept ans? „

— " Avec l'aide du Seigneur, les conversions se font., „

— " Oui Monsieur, certainement, mais j'aimerais un peu de statistique... des chiffres?

— " Nos missionnaires en convertissent toujours. „

— " Oh! certainement, Monsieur, mais j'aime les chiffres. Voyons, combien en avez-vous converti pendant vos sept ans de mission parmi eux? „

— " Moi! Monsieur, j'en ai baptisé... un. „

— " Un seul ce n'est pas beaucoup; et vous en fîtes un fervent Méthodiste? „

— Oh ! non, monsieur, après quelques semaines, il a apostasié... il se fit Musulman de nouveau... „

Parmi les Boudhistes, on fait quelquefois des conversions, mais pas beaucoup — tous les efforts de nos missionnaires sont concentrés sur les païens et, parmi eux, on aurait fait une moisson abondante si l'on disposait des moyens nécessaires pour fonder des écoles et des chrétientés.

La grande difficulté que l'on rencontre partout c'est le système des castes. L'homme qui se ferait chrétien risquerait d'être exclu de sa caste, ce qui est considéré comme une tâche dégradante pour toute la famille.

Si même il saurait braver ce préjugé, l'exclusion de la caste le sépare de tous les siens et l'oblige à rompre toute relation avec les hommes de son rang et de sa qualité.

Dans beaucoup d'endroits enfin, on regarde les chrétiens comme une caste nouvelle — le baptême les ferait donc passer de leur caste dans une autre, ce qui répugne à leurs lois et à leurs habitudes.

Le nombre des castes est innombrable.

Il y en a quatre qui sont fondamentales. Les *Brâhmes* ou caste sacerdotale. Les *Kshatryas* qu'on appelle aujourd'hui *Rajputs*, descendants, compagnons de Rois ; c'est la caste des guerriers. Les *Vaysias* ou agriculteurs. — Ce sont les hautes castes toutes de race aryenne.

En quatrième lieu, viennent les *Sudras* qui ne sont pas Aryens et ont le teint plus noir. Ils descendent probablement de peuplades subjuguées.

Le reste des habitants de l'Inde — Paria et autres, ne sont pas *gens de caste*. Ils représentent probablement les races aborigènes, réduites à ce degré d'abaissement par divers conquérants successifs. Leur teint approche souvent du noir des nègres de l'Afrique.

Pour donner enfin l'idée de la subdivision des castes, il suffira de dire que, dans les Indes Anglaises, il y a 10,546,735 Brâhmes, subdivisés en 469 classes ou sous-castes différentes qui ne se mêlent pas entre elles par le mariage et ne se placent jamais à un repas commun — et 5,788,200 Rajputs de 590 sous-castes.

Les autres *gens de caste* représentent une population totale de 120,540,380.

Le Bouddhisme n'admet pas de castes.

Pour ceux qui s'intéressent aux Indes, je recommande vivement les ouvrages de M. W. W. Hunter, et particulièrement: *The Indian Empire. — London, Trubner et Comp. Ludgate Hill. 1886* — dont j'ai tiré les chiffres précédents.

Comme je l'ai dit plus haut, nous habitions le collège, ce qui avait procuré aux garçons le bénéfice d'une semaine de vacances. Les bons Pères Capucins avaient fait un miracle d'hospitalité pour nous y arranger des logements confortables et, il faut l'avouer, ils y avaient réussis à merveille.

Ce collège est un grand bâtiment, entouré de portiques qui le garantissent des ardeurs du soleil et le défendent contre les vents brûlants de l'été. Tout autour, des jardins de Manguiers, des champs d'orge font oublier que nous sommes en ville. Des essaims de jolies perruches vertes, venaient chaque soir voltiger autour des plantations de gigantesques ricins. Les corbeaux si familiers dans l'Inde se promenaient à la porte de nos chambres; de gros vautours blancs perchaient sur le toit.

La Grande Ourse, cette bonne compagne de mon heureuse enfance, nous apparait brillante sur le ciel étoilé. Je la saluais avec joie, après deux mois que j'en étais privé.

Le 27 Février, eut lieu dans la cathédrale d'Allahabad, la consécration de deux nouveaux évêques: Mons. Porter, Archevêque de Bombay, et Mons. Beider Linden, Evêque de Poona. L'un et l'autre de la Compagnie de Jésus.

Mgr. Agliardi officiait et cette cérémonie, si grande en elle-même, était rendue plus solennelle encore par la présence de tant d'Evêques venus pour le Synode.

La ville d'Allahabad, en elle-même, n'a rien d'inté-

VOITURE DE PLACE.

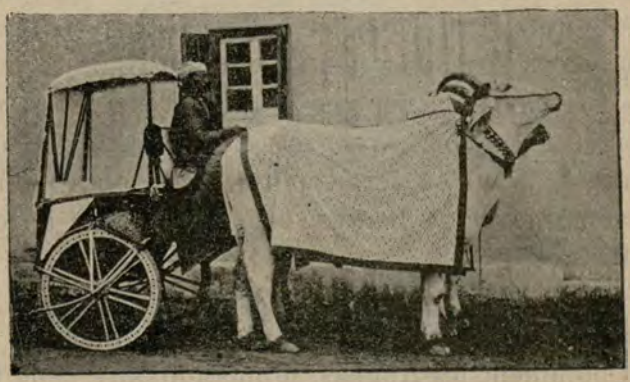
ressant: tout son attrait, ce qui lui a problement valu le nom si beau de *Demeure de Dieu*, c'est sa situation au confluent du Gange et de la Djumna — lieu réputé par les Hindous païens comme l'un des plus saints du pays. Chaque année, on y va en pélérinage et, se baigner dans le lieu où les fleuves se marient, est regardé comme un acte méritoire.

Bien que les deux rivières côtoyent la ville, leur jonction ne s'opère que deux milles plus bas. C'est comme un grande triangle, désert, marécageux, qui, privé d'arbres comme il l'est, présente un aspect plus désolé que

saint. Une forteresse imposante le domine : commencée par Akbar, elle fut réduite par les Anglais à l'état qu'exigeait la tactique moderne.

La vue est si étendue que ces deux fleuves immenses sont loin de paraître aussi grands qu'ils le sont en effet. Les bords du Gange sont bas et manquent de pittoresque.

La ville européenne est ce que les Anglais appellent une *station :* de jolies maisons de campagne, entourées d'immenses jardins, tristes et pauvres en arbres, bordent



CAROSSE D'UN GRAND SEIGNEUR.

des rues ou plutôt des avenues larges et imposantes. C'est en grand ce qu'était Bangalore.

La végétation est pauvre et n'a pas la richesse et l'exubérance que l'on pourrait attendre d'un pays si voisin du tropique.

La ville indigène, native comme on l'appelle ici : *the native town,* est un amas de huttes basses et immondes qui ne présente pas l'aspect d'une ville, mais plutôt celui du plusieurs gros villages très voisins l'un de l'autre.

La population aussi est loin d'être aussi sympathique que celle du Sud de l'Inde. Les Musulmans prévalent. Ils

BIBLIOTECA

sont laids, malpropres, vêtus d'étoffe qui serait blanche, je crois, si elle était lavée. Peu intelligents, ils ont ce regard mauvais, farouche, sombre et stupide à la fois que le paganisme imprime toujours sur le front de ses malheureuses victimes. Ici, c'est plus marqué encore, car la foi de ce peuple c'est un mélange repoussant du paganisme le plus bas avec l'islamisme.

Le travail des missionnaire est dûr et porte peu de fruits. J'en parlais un jour à un vieux Capucin qui avait dépensé toute sa vie à cette œuvre ingrate et inféconde.

— " Mon Père, vous avez l'expérience de ces gens, peut-on avoir l'espoir qu'ils se convertiront?

— " Très peu, très peu: ils sont trop corrompus: St. Pierre, lui-même, avec ses clefs, terait peu de conversions; St. Paul en ferait plus par le glaive... mais si Judas venait avec la bourse, sans nul doute il les convertirait tous. „

C'est si triste de voir ces peuples rebelles à l'évangélisation. Presque tout le Nord de l'Inde est ainsi. Là encore où dominent les Anglais, le missionnaire peut travailler un peu — mais au Nepaul, par exemple, on leur ferme même l'entrée du pays. Ce petit roi de cinq ans défend aux étrangers de passer la frontière, ou plutôt les Régents le défendent et, les Anglais ont malheureusement trop à faire avec la Birmanie pour aller mettre à l'ordre ces fiers montagnards et faire apprendre à leur petit roi l'*a*, *b*, *c*, aux écoles Britanniques.

Je suis bien aise de retourner bientôt dans le Sud. Là, on a tant de consolation de voir comme la foi s'établit, se propage. Ici, bien du temps s'écoulera encore, avant que le fruit de l'apostolat catholique se développe, mûrisse.

Lorsque nous quittions Allahabad — le choléra s'était déclaré dans la ville....

Un après-midi, je m'étais étendu dans un fauteuil pour me reposer un peu : à peine avais-je fermé les yeux que je fus réveillé en sursaut, par une avalanche de voix discordantes et terribles... Un frisson me passa par le corps. Je ne pouvais m'expliquer ce que cela pouvait être ; je cherchais à saisir d'où venaient toutes ces voix. Je finis par me persuader enfin que quelque boeuf sacré rodait autour du collège et faisait retentir ses mugissements sonores — mais non — cette voix venait d'une grande salle contigüe à ma chambre : un boeuf, fut-il dix fois sacré, n'aurait put y entrer. Je me lève, j'entrouvre la porte avec précaution..... C'était le Père Martin qui ronflait.... jamais je n'avais entendu rien de pareil. Il était arrivé à une rare perfection dans ce noble exercice.

CHAPITRE XXII.

Départ d'Allahabad. — Encore les chemins de fer. — Le paganisme et le culte du démon. — L'influence de l'école. — Bombay. — Collège de St. François. — Mariages précoces. — Collège de Ste-Marie.

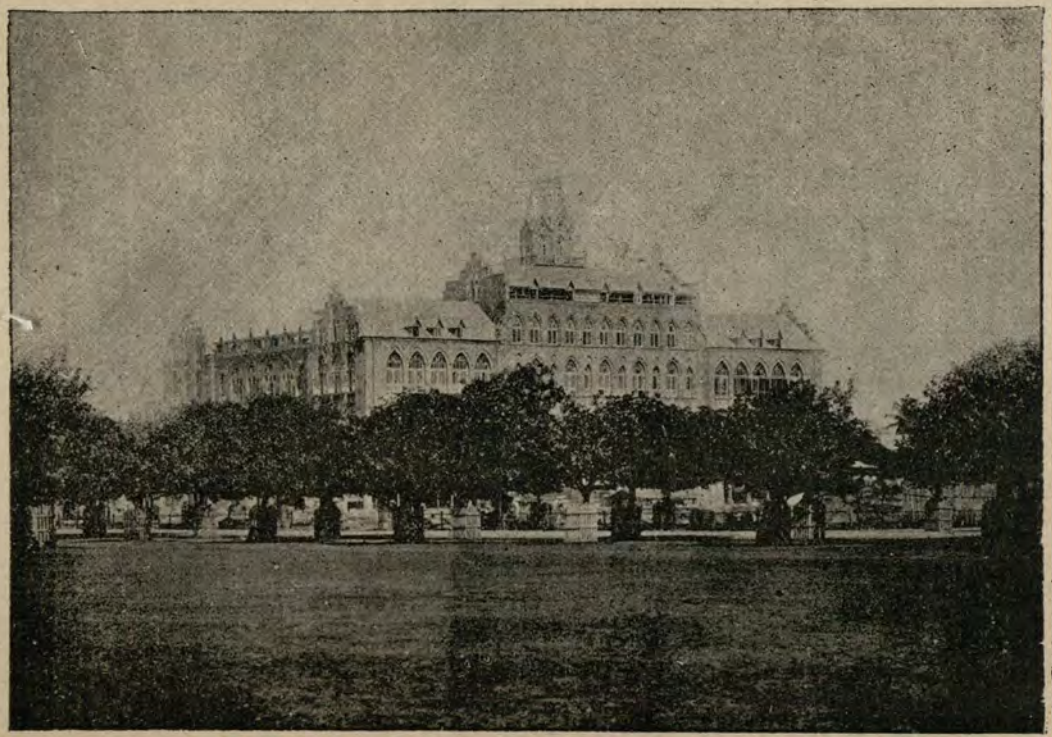
Je promet bien au lecteur que c'est pour la dernière fois que je médis des chemins de fer de l'Inde; mais c'est que l'honorable Compagnie traite trop en canaille le pauvre voyageur.

Figurez-vous — et c'est la même chose à toutes les stations — que la balance décimale est si petite qu'il faut peser les coffres un à un... et la Délégation Apostolique en avait plus de vingt.

Je dois courrir moi-même après les *Coolies* qui pèsent un coffre et puis s'en vont. Je les appelle, je crie, je les pousse, je surveille qu'ils mettent toutes nos caisses dans le même endroit: *djaldi, djaldi* [1]... Nôtez que plus vous vous demenez, plus vous aurez l'air Nabab et mieux vous serez servi. Vous ne faites que le strict nécessaire et, pourtant, si vous en faisiez autant dans une gare d'Europe, on vous mettrait pour sûr la main au colet.

Enfin, les bagages sont pesés... Francesco doit con-

[1] Vite, vite.



LE COLLÈGE DE ST. FRANÇOIS-XAVIER (JÉSUITES) À BOMBAY.

troler encore qu'on les expédie à Bombay et moi je vais au bureau pour prendre le bulletin. Là, nouvelle torture... le train siffle déjà, et me voici en face d'une espèce d'imbécile, qui emploie dix minutes pour faire la soustraction de la réduction de poid, auquel ont droit nos quatre billets de première... Enfin, me voici en wagon... ça siffle et nous partons.

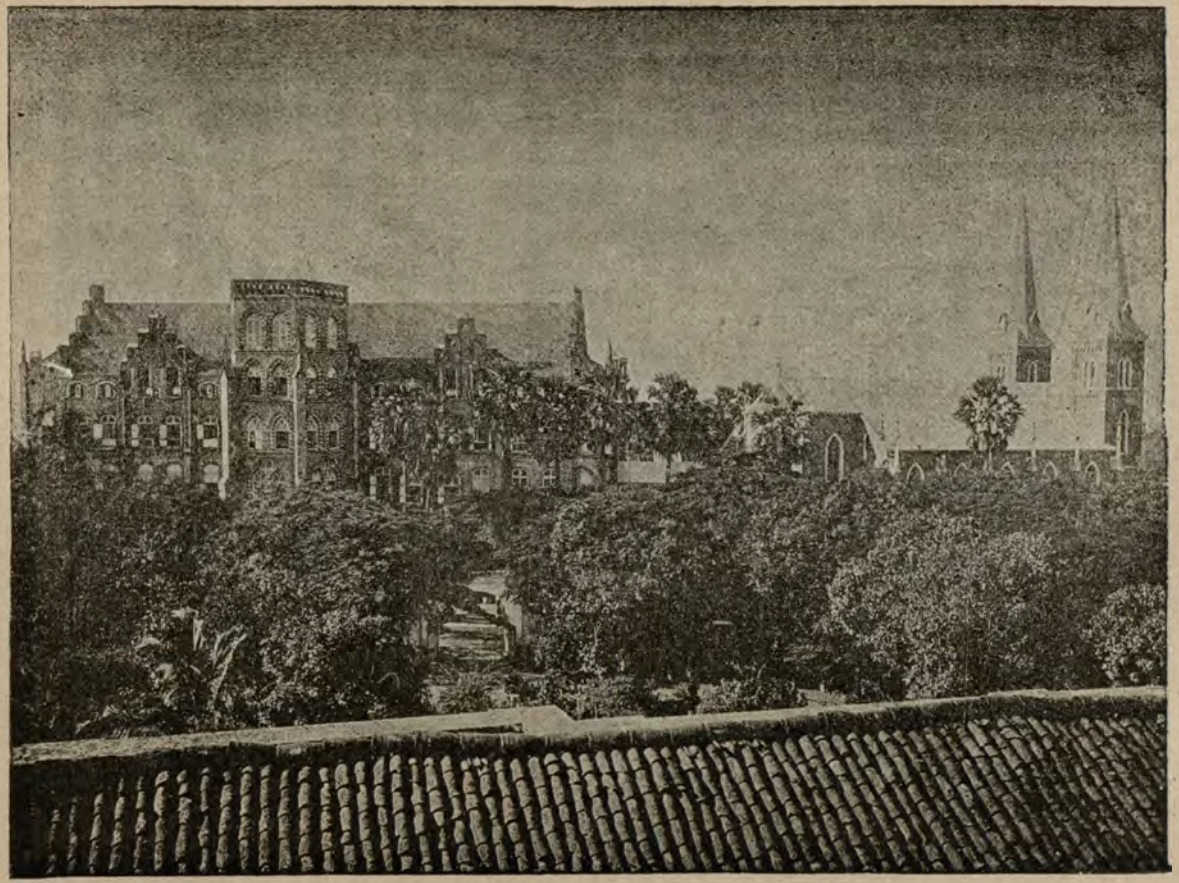
Le lendemain matin, le soleil levant nous réveille. Non seulement il nous donne dans les yeux, mais déjà il brûle. Pas de rideaux aux fenêtres du wagon. Par hasard, j'avais de grosses épingles; j'arrange donc mon châle de mon mieux — mais il est trop court, et le soleil se moque toujours de nous. Il faut donc renoncer au beau projet, que j'avais fait hier, de dormir jusqu'à neuf heures au moins, et je dus me lever avant six. Quatre mètres de calicot, nous auraient pourtant épargnés cette torture tropicale... C'est vrai que le jour où l'on avait bâti le wagon, on l'avait muni de vitres bleues qui remplaçaient en quelque sorte les rideaux, mais, à mesure que l'on cassait ces vitres, elles étaient remplacées par des blanches, et de bleues il n'en restait que trois.

Il faisait sombre déjà quand nous quittions Allahabad. On ne voyait pas la campagne, seulement les lumières dans les nombreux villages et les feux, autour desquels les indigènes se tenaient accroupis, brillaient de tous côtés dans la plaine étendue.

Tout près de la voie ferrée, une idôle, dans la cour d'une maison, était entourée de deux rangs de lampions, qu'avait allumé quelque païen dévôt.

Je serais bien curieux de savoir quel sentiment animait le pauvre homme à brûler tant de lampes, devant la repoussante statuette de son dieu?

Etait-ce simplement par habitude, parce qu'il avait vu



COLLÈGE DE STE MARIE À BOMBAY (JÉSUITES).

que son père, sa mère et son aïeul le faisait... ou par respect; pour obtenir la grâce qu'il demandait — ou plutôt, comme le font les nègres en Afrique, pour apaiser le dieu, et détourner, par cet acte d'hommage, les maléfices dont ce dieu est capable?...

L'usage de brûler une lampe devant l'idôle est assez répandu dans les Indes. Je l'avais vu à Bangalore, à Calcutta, ici....

Beaucoup de voyageurs mentionnent une espèce de similitude entre l'extérieur du culte catholique et les diverses pratiques des Hindous idolâtres...

Les ministres du Maharajah de Mysore qui assistaient aux cérémonies du Synode de Bangalore, ne faisaient que répéter avec étonnement au bon Thumboo Chetty, que c'était absolument comme dans leurs grands temples...

C'est une chose si notoire qu'on chercha à l'expliquer de diverses manières: les uns disaient que c'est la tradition, les autres que c'est l'imitation. Je me souviens même avoir lu la relation d'un voyageur, [1] qui se moquait d'un missionnaire, lequel, interpellé sur ce point, lui avait répondu que c'était le Diable qui était l'auteur de cette singulière ressemblance entre le culte que nous rendons à Dieu, et celui que rendent à leur immondes idôles ces pauvres gens qui professent un paganisme si bas.

Je ne sais si le Missionnaire n'a pas su expliquer sa pensée — ou si le voyageur n'a pas pu le comprendre mais c'est le Diable.

Pour le voir clairement, il faut avant tout établir ce que c'est que le paganisme.

C'est rendre à la créature le culte dû au seul Créateur — l'idolâtrie — dont le dernier mot sera toujours

[1] Comte Goblet d'Alviella: *Inde et Himalaya*. C'est un des ouvrages les plus jolis que je connaisse sur l'Inde. Les descriptions sont pleines de vie et de réalité. Je le recommande beaucoup au lecteur.

COLLÈGE ORPHELINAT DE ST. STANISLAS À BANDORA (JÉSUITES)

la substitution du culte que nous devons à Dieu par le culte de Satan.

Satan s'était trahi lui-même lorsqu'en tentant nos premiers parents il avait dit : *eritis sicut dii.*

Ne pouvant aspirer à *être Dieu,* ce qui était naturellement impossible, il voulait, au moins, être *semblable à Dieu* (esse *ut* Deus).....

Intérieurement, il croyait dans son aveuglement qu'il pourrait se passer de Dieu.

Extérieurement, il voulait qu'on rendit *à lui* le culte dû à Dieu seul — il voulait *être adoré* par les hommes...

L'idolâtrie donc, c'est le culte de Satan : *Quoniam omnes dii gentium daemonia* (ps. 95).

On arrive progressivement à cette substitution sacrilège, monstrueuse.

Le schisme et l'hérésie écartent l'homme de la voie, *la seule* sur laquelle Dieu veut être adoré.... progressivement, l'homme se révolte contre Dieu et finit par haïr le Seigneur.

Le schisme nécessairement mène à l'hérésie — l'hérésie finit toujours par aboutir au matérialisme pur et simple. Du matérialisme à l'idolâtrie il n'y a plus qu'un pas et l'idolâtrie en se purifiant de ses accessoirs ridicules, se réduit au culte du Démon.

C'est une gradation nécessaire pour amener l'homme progressivement du culte de Dieu, au culte des dieux — à Satan.

La Franc-maçonnerie, qui n'est rien d'autre que l'idolâtrie moderne, civilisée, fait passer ses adeptes par mille simagrées avant de les initier au paganisme positif et réel.

Ces comédies nous paraissent ridicules, mais elles sont nécessaires et même essentielles. Elles servent à détruire peu à peu dans l'adepte le sentiment de sa dignité propre, elles l'avilissent et le préparent ainsi au culte de

Satan, de manière qu'arrivé aux hauts grades, on le lui proposera comme dernier et suprême secret maçonnique — ce qui répugnerait à la nature humaine, si on ne l'y avait préparé, progressivement d'abord, en l'épluchant de tout ce qu'elle a de noble.

Lisez attentivement un rituel d'initiation maçonnique et vous le comprendrez aisément. Et il en est de même du paganisme ancien...

La ressemblance donc du culte idolâtre avec les rites de l'Eglise catholique — c'est la perfection du paganisme — est une preuve qu'il a atteint son suprême degré de développement. Car, il ne suffit pas à Satan de se voir adoré par ces hommes malheureux; il veut qu'on lui rende le même culte que nous rendons à Dieu — il veut être adoré *comme* Dieu. [1]

Les adorateurs de Shiva portent peint sur leur front un emblème blanc et rouge qui me faisait horreur, car il me semblait représenter l'image d'une âme entourée des flammes de l'Enfer.

Les uns portent, par vanité, ce sceau diabolique, pour faire parade de leur piété — d'autres, simplement par habitude; les plus civilisés, par respect humain.

Je me souviens qu'à Bangalore, au Collège où nous demeurions, il y avait un garçon de seize ans, très sympathique et très intelligent, qui venait me saluer toujours et quelquefois parler avec moi.

Un matin, il vint affublé de ce signe de Shiva. Tout en parlant avec ses compagnons, je le fixais un moment sans rien dire, et le pauvre enfant en fut si gêné qu'il alla se cacher jusqu'au fond de l'école.

[1] Il ne faut pourtant pas exclure entièrement la possibilité que quelques débris de la tradition ancienne et quelque réminiscence du culte des Crhétiens n'y soyent aussi pour quelque chose, car nous savons bien que la foi catholique fut introduite aux Indes aux temps des Apôtres et que, depuis, elle n'avait jamais disparue complètement.

BOMBAY. UNE ÉCOLE PAÏENNE.

Les écoles catholiques, en rapprochant du prêtre ces malheureux enfants, en leur faisant aimer et respecter le prêtre, minent profondément le paganisme. Le respect humain est un grand obstacle pour les conversions, surtout dans les hautes classes, et on sait bien quel rôle prépondérant joue, en Orient, ce lâche sentiment qu'on appelle, je ne sais trop pourquoi, *respect humain.*

Un jour, à Calcutta, un Père Jésuite passait par un quartier indigène. Il vit un jeune Brâhme, sorti avant peu du collège de St. François-Xavier, qui sacrifiait une chèvre à l'entrée d'un petit temple... La première fois qu'i le revit après:

— " Crois-tu donc encore — lui dit-il — à toutes ces pratiques-là? „

— " Vous savez bien, mon Père, que je n'y crois rien, mais je dois le faire pour tous ces imbéciles. „

A Bombay, lorsque nous sortîmes pour la première fois, beaucoup de jeunes garçons Parsis (adorateurs du feu), nous saluaient avec un bon et amical sourire. C'étaient ceux qui fréquentaient les écoles des Pères Jésuites.

Mais ces écoles catholiques, ce n'est qu'une goutte de baume dans cette mer de venin. Que peuvent-elles, si pauvres et si peu nombreuses, dans cette immense contrée de 250 millions d'âmes, devant la propagande protestante et athée qui ne bâtit rien, il est vrai, mais qui ruine beaucoup...

Mais revenons au voyage.

Le pays était toujours le même: plat, laid et peu intéressant: d'immenses rizières, des champs d'orge, très peu d'arbres — partout, cet aspect aride et désolé que donne l'hiver aux contrées les plus fertiles. Peu de verdure, le sol jonché de feuilles mortes, absolument comme chez nous, dans le Nord, lorsque vers la fin de Novembre, la nature dort et la neige blanche n'est pas encore venue égayer le paysage.

Dans le lointain, les montagnes de Vindhia, qui couronnent de leurs cîmes mollement arrondies, le pays de Bhopal, où règna jadis, cette bonne vieille Begaum, qui affublat M. Rousselet d'un si joli costume.

A dix heures, nous fîmes dans notre wagon un dé-

JEUNE PRINCE INDIEN.

jeuner à la fourchette, sans fourchettes, avec les provisions que nous avions apporté avec nous — précaution utile et nécessaire, car les Hindous, ayant leurs préjugés de caste et les voyageurs européens n'étant pas nombreux, il n'y a pas toujours de restaurants aux stations principales. Nous mangeâmes donc un peu à l'In-

dienne et un peu à la Chinoise, car n'ayant pas de serviettes nous eûmes l'ingénieuse idée de les remplacer par quelques feuilles de papier...

Le paysage ne variait pas beaucoup : au loin, dans le sud, les montagnes de Satpur — rarement une oasis plus belle, à laquelle les gracieux palmiers à vin (Phoenix sylvestris) donnaient un aspect tout-à-fait africain.

Le soir, nous rencontrâmes, à la station de Bhusawal l'Archevêque de Bombay qui monta en wagon avec nous. C'était déjà son diocèse. Nous dînâmes à cette station et, lorsqu'après diner je demandais la note pour la payer — le propriétaire du restaurant, Goanais catholique, refusa nettement l'argent, disant qu'il se trouvait trop heureux d'avoir servi le Délégué du Pape.

La nuit était très belle, le ciel resplendissait d'étoiles mais ces étoiles ont un aspect tout autre: l'Orion, tellement brillant sur notre ciel du nord que, lorsque j'étais enfant, il m'inspirait toujours une vague terreur, se distingue très peu, ici, des autres étoiles — en revanche la belle Croix du Sud, et l'Alpha du Centaure brillaient à l'horizon éclatantes de lumière.

Lorsque le soleil se leva le matin, nous traversions la chaîne des monts Ghats, peu pittoresque et très peu animée, n'ayant d'intéressant que quelques pics de basalte qu'on croirait ouvragés par les hommes en forme de coupoles et de hauts minarets.

La végétation devient plus luxuriante, les cocotiers indiquent que la mer est voisine.

La banlieue de Bombay ressemble assez à celles de nos villes commerciales de l'Europe, par ses fabriques, ses hautes cheminées...

A 9 heures 15 minutes, après deux nuits et un jour passés en wagon, nous entrons dans une des plus belles gares du monde.... c'est Bombay.

Monseigneur Agliardi voulait garder son incognito à Bombay — aussi n'y eut-il pas de réception officielle. Quelques Père Jésuites vinrent seuls à notre rencontre. Ils saluèrent avec une franche et bien sincère joie le Délégué Apostolique, qu'ils avaient vu partir avant une année malade dans un si triste état.

Les bons Pères nous conduisirent au Collège de St. François-Xavier, où ils avaient préparé des logements pour nous. C'est une imposante bâtisse de style moitié flamand dans laquelle ils donnent l'instruction à plus de 1400 élèves: 800 chrétiens et 600 idolâtres.

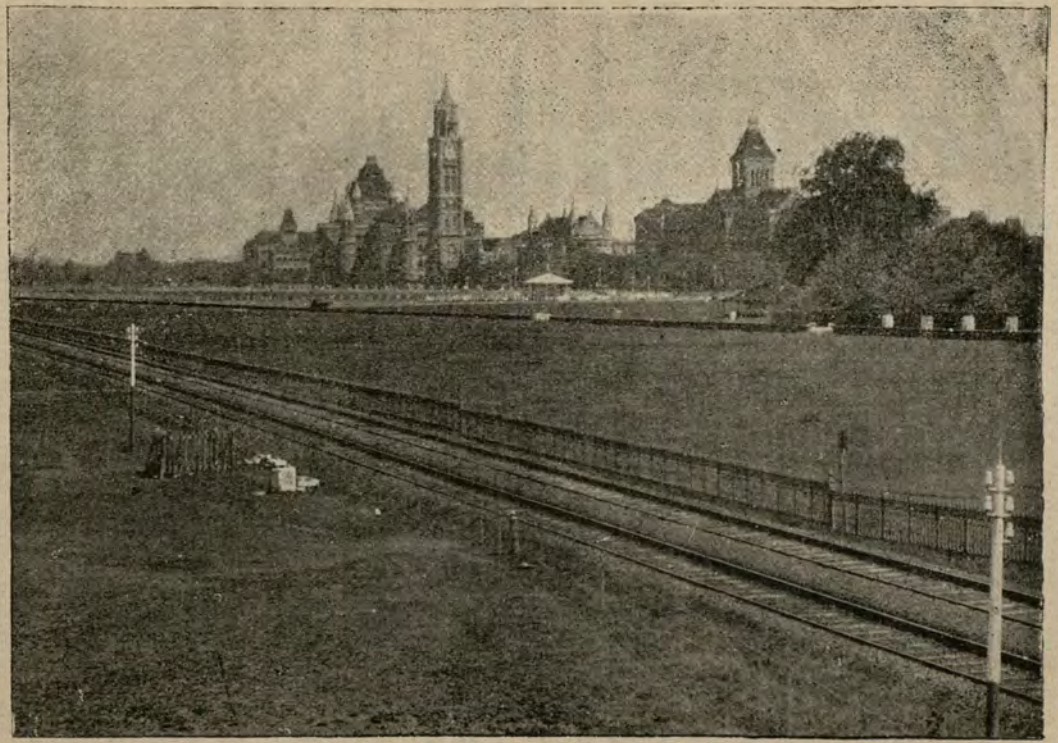
Ce magnifique Collège est affilié à l'Université de Bombay, selon le système universitaire des Anglais.

J'aime beaucoup à demeurer dans un Collège. Rien ne m'amuse et ne m'intéresse autant, lorsque je visite un pays étranger, que d'observer un peu la jeunesse.

Quelle diversité de types dans ce Collège: quelques blonds Irlandais qui paraissent si pâles et si mélancoliques au milieu de toutes ces têtes brunes et bronzées. Des jeunes Hindous, au regard vif et si doux en même temps, viennent souhaiter le bonjour avec un sourire franc et sympathique. D'autres, le front marqué d'emblèmes idolâtres se tiennent toujours à l'écart. Ils ont une expression inquiète dans le regard.

Des jeunes Parsis enfin, qui me faisaient rire, tant ils me rappellaient ces classiques étudiants de Heidelberg avec leur teint blanchâtre, leur air grave et comiquement sérieux, leurs lunettes et enfin leur petite calotte de velour. C'était si drôle de trouver dans ce coin éloigné de l'Asie, le type légendaire du *student*.

Ma fenêtre donnait sur une grande cour dans laquelle jouaient les petits garçons dans les heures de récréation. J'aimais à regarder lorsque le soir ils sortaient de l'école.



L'ESPLANADE À BOMBAY.

Quel vacarme! Jamais nos petits Européens ne seraient capables d'en faire la pareille. S'ils parlent entre eux, ce n'est pas une conversation comme on l'entend chez nous, dutout, s'ils sont vingt, trente, ils parlent tous à la fois et chacun cherche à crier le plus fort pour dominer les autres et en être entendu. C'était très amusant. Mais quand on pense que les Pères Jésuites passent toute leur vie dans ce milieu bruyant... C'est un dûr sacrifice qu'ils font en se vouant ainsi à l'instruction de ces enfants païens qui souvent leurs études terminées, quitteront le collège sans même dire merci, sans garder un souvenir de douce reconnaissance, à ces bons Pères qui se dévouent pour eux... Pas tous cependant, il y en a beaucoup qui conservent de l'amitié pour leurs anciens maîtres et qui continuent à avoir avec eux des relations suivies — mais tant d'autres sont ingrats.

Le motif qui fait choisir, aux parents idolâtres, les écoles catholiques de préférence pour y envoyer leurs enfants, c'est qu'on y donne aux jeunes gens des principes de morale sévère et raisonnée. Les écoles protestantes, musulmanes et païennes, s'occupent trop peu ou rien du côté moral des élèves. C'est une chose à laquelle le gouvernement Impérial devrait donner une attention spéciale, surtout, quand aux écoles protestantes, sur lesquelles il peut avoir une influence immédiate et directe... elles sont trop peu chrétiennes.

Dans nos collèges catholiques, on appuie beaucoup sur le côté moral — c'est en quelque sorte une préparation à l'évangélisation future. La génération actuelle est tellement corrompue par tous les vices qu'engendre le paganisme, qu'elle vit contente dans ce milieu infecte. Elle n'est pas même, capable de comprendre et d'apprécier la pure doctrine du Christ.

Pour pouvoir prêcher l'Evangile avec fruit, il faut y préparer la jeune génération — la préparer en la moralisant. Et lorsqu'ils comprendront l'abaissement du vice dans lequel les maintient leur culte idolâtre, ils en auront horreur, ils voudront en sortir, alors ils comprendront le bienfait de la foi. Il faut les rendre capables de le comprendre.

Dans nos collèges, en outre, tous les jeunes gens sont obligés d'assister au catéchisme.... Les jeunes païens l'écoutent avec curiosité et souvent demandent des explications, ils en reparlent après avec les missionnaires et ça les intéresse. Je passais un matin devant la salle d'école lorsqu'on y faisait la prière: les garçons catholiques à genoux sur les bancs; les idolâtres et les Musulmans restaient debout mais ils ne sortaient pas.

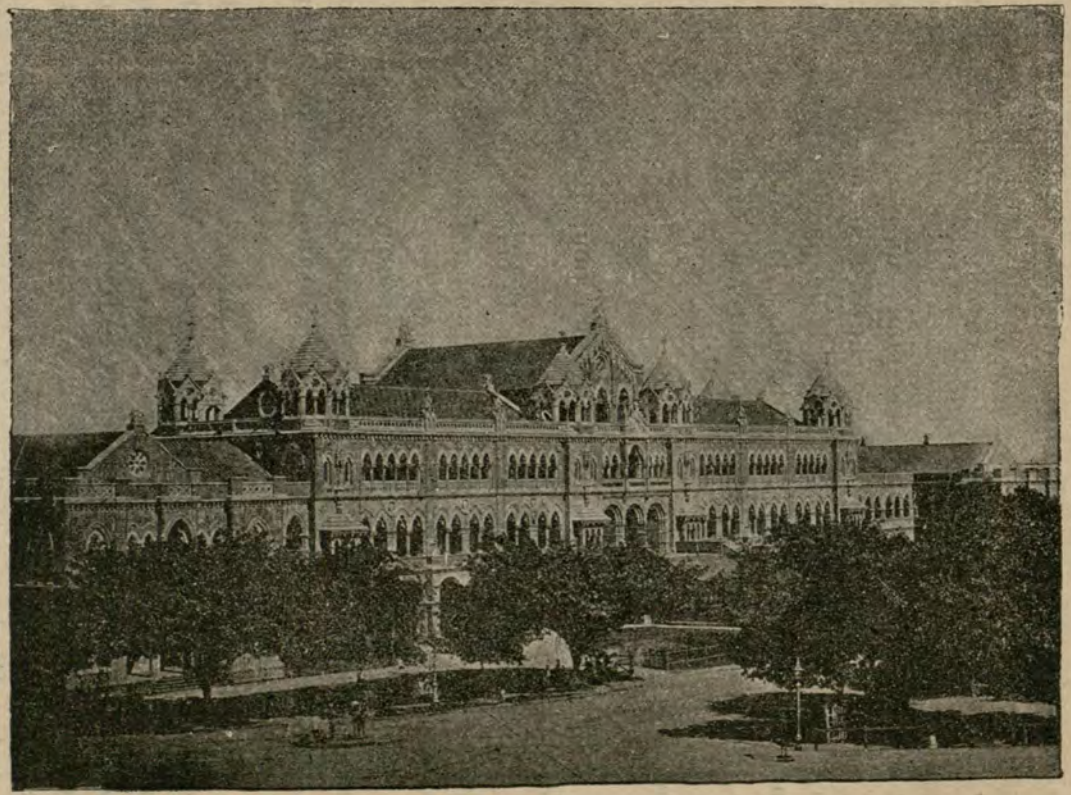
Je remarquais pourtant que pendant la récréation, ils se mêlaient peu et restaient dans les corridors en groupes séparés: les jeunes Crhétiens entre eux, les païens les Musulmans et les Parsis aussi — les plus grands, car les petits jouaient tous ensemble en poussant des cris effroyables.

Je me suis fait des amis parmi les jeunes païens. Ils vinrent me proposer un jour, de demander pour eux, au Recteur, une journée de congé.

— " Ce serait bien joli, savez-vous, répondis-je, mais je ne me mêle jamais d'affaires de si haute importance. „ Un autre, plus osé, me déclara qu'il savait si bien le latin, que, si on lui donnait seulement une grammaire un vocabulaire et du temps, il serait capable de faire un discours.

— " Mais, mon ami — lui répondis-je, avec un vocabulaire, une grammaire et du temps, je fairais, moi aussi, un discours en Guzerati „....

Je fus joliment étonné lorsqu'on me dit, qu'une grande



ELPHINSTONE COLLÈGE, ÉCOLE PROTESTANTE À BOMBAY.

grande partie de ces gamins que je voyais crier et gambader, étaient.... déjà mariés.

A l'âge de trois ans, leurs mamans se font un devoir de leur chercher une femme... c'est le barbier qui ser, d'intermédiaire; on les marie à grand bruit de gong et de tam-tam — et après, ils ne voyents, plus leur femmet jusqu'au jour où ils sont établis. A douze ans, rarement au delà de quatorze, commence pour eux la vie de famille.

On dit que c'est une digue contre l'immoralité... peut-être... mais toutefois c'est bien drôle de voir ces petits maris, jouer entre eux à la balle, à la corde...

Un petit garçon se mit à pleurer à l'école.

— " Qu'avez-vous? — lui dit le Jésuite — et pourquoi pleurez-vous si fort? „

— " My wife is very ill!... „ [1]

Et il eut une journée de congé pour aller soigner sa petite épouse.

D'un autre côté, ces mariages de bébés ont un inconvénient très grave. Selon leur coutume religieuse, la veuve ne peut plus se marier. Si la loi anglaise l'empêche d'aller se brûler vive sur le bûcher qui consume le corps de son mari, il n'en reste pas moins établi que, si elle consentait à passer en secondes noces — elle serait vouée au mépris et à la haine.

Aussi compte-t-on dans les Indes huit millions de veuves dont beaucoup ont perdues leurs maris à l'âge de quatre ou de cinq ans — mais qui n'en restent pas moins vouées à une virginité qui très souvent leur pèse. Combien d'extravagances n'invente le paganisme pour conduire les âmes à la ruine!....

Aux Hindous catholiques on ne permet naturellement pas le mariage avant qu'ils n'ayent atteint l'âge prescrit

[1] Ma femme est très-malade.

par la loi de l'Eglise... A tous moments, les Evêques reçoivent des pétitions de parents qui veulent marier leur fille, âgée de onze ans trois mois, prétendant qu'elle en a déjà douze...

Le soir, nous allâmes visiter un autre collège des Pères Jésuites, celui de Ste Marie dans le faubourg de Byculla, plus grandiose encore que celui que nous habitions et possédant une magnifique église.

On y reçoit des élèves internes qui sont presque tous de race européenne ou bien de sang mélé, Eurasiens.

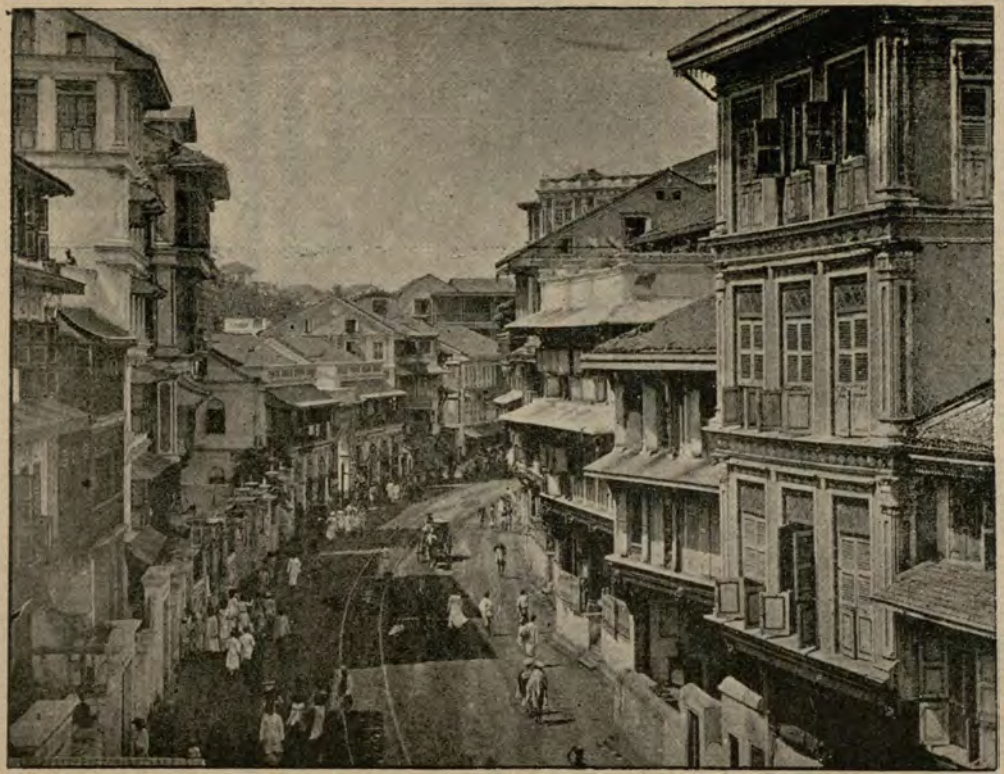
CHAPITRE XXIII.

Rivalité de Bombay et de Calcutta. — La ville. — Les tours du silence. — Les veuves. — Bienfaits de la conquête Anglaise. — Les orphelinats.

Comme je l'ai mentionné plus haut, depuis longtemps déjà, les deux villes les plus considérables de l'Inde, Calcutta et Bombay, se disputent la primauté; la première fière de son titre de *cité des palais* et résidence du Vice-Roi — la seconde de la divise écrite depuis des siècles dans ses armoiries: *Prima urbs Indiarum.* — Chacune réclame la primauté.

Si la chose dépendait de moi, si comme un autre Pâris, j'allais être appellé à juger entre Vénus et Junon — certes c'est à Bombay que je donnerais la pomme.

Calcutta est belle, intéressante, immense, mais ce n'est pas ce qu'en Europe nous appellons une ville: les quartiers nobles, Européens, ressemblent, comme je l'ai dit, aux banlieues de nos villes, où les riches négociants ont des villas entourrées de jardins et où naïvement, ils croyent être à la campagne. Les quartiers indigènes, ne sont qu'un amas de huttes immondes et dégoûtantes, construites en terre et recouvertes de petites tuiles que le vent met



LA RUE DE KALBADEVIE À BOMBAY.

dans un désordre fameux — d'autres rues indiennes, plus civilisées, c'est un ghetto fétide, deguenillé... Les rues, mêmes les principales, du quartier anglais sont si poudreuses qu'il est impossible d'y faire une course à pied... si vous hazardez de le faire, vous risquerez d'être maudit par votre domestique qui passera deux heures à cirer vos souliers et à brosser vos malheureux habits...

Bombay au contraire même en Europe, ferait l'effet d'une ville — très originale il est vrai, mais toujours une ville. Les rues sont bonnes, les quartiers indigènes ont des maisons à deux, à trois étages, assez malpropres et peu solides aussi, mais toujours des maisons. Beaucoup de magasins, pas comme ceux des Boulevards sûrement, mais vous pouvez y entrer. A Calcutta, une personne convenable, ne peut pas mettre le pied dans ces affreux taudits, où l'on vent de jolis objets.

Les bâtiments publics sont splendides et peuvent rivaliser avec ceux des grandes villes de l'Europe.

Le panorama est magnifique. Cette baie en amphithéâtre bordée d'édifices imposants d'un côté, et de l'autre le Malabar-Hill verdoyant et fleuri — et la longue rue qui borde la Backbay entre la mer et les cocotiers...

Le Malabar-Hill est une longue bande de terre, escarpée, rocailleuse, qui s'avance au loin dans la mer. Elle est semée de jolis Bungalows qu'entourent des jardins parfumés. Il y fait moins chaud de quelques degrés qu'en ville et la vue est splendide.

Sur la pointe même se trouve le parc et le palais du gouverneur. Le parc descend à pic dans la mer et ressemble un peu à la résidance d'été de l'Ambassade de France à Thérapia sur le Bosphore. Mais le palais est beaucoup plus joli. Les larges verandas sont si fraîches, on y respire un air si vivifiant, qu'on oublie que l'on est sous le ciel des tropiques.

Nous parcourûmes tout le Malabar-Hill, cherchant le Bungalow que Monseigneur Agliardi avait habité lors de son dernier séjour à Bombay. Le site est plein de charme. Cette irrégulière aglomération de villas, entourées de jardins et de fleurs est vraiment jolie. Le pied de la colline est baignée par la mer d'un côté et de l'autre. Cela res-

L'UNIVERSITY HALL À BOMBAY.

semble à Menton, plus la végétation et le ciel tropical et cette population bigarrée de l'Orient. A nos pieds, *la bonne baie,* qui fut l'origine du nom de la cité, dessine une courbe gracieuse qui rappelle un peu le golfe de Naples... la ville semble émérger d'une autre mer de verdure que couronnent les cimes des cocotiers; dans le lointain, les Ghats, les montagnes de la côte et enfin l'Océan immense et sans limites....

Décidément, Bombay est la plus belle ville de l'Inde et aussi une des plus belles villes du monde...

Si la résidance favorite des gens riches de Bombay est le Malabar-Hill, où se concentre tout le *high-life,* le lieu de promenade favori est à l'autre extrémité de la ville, la terrasse du port: l'*Apollo bunder*. C'est le rendez-vous des équipages *élégants*. C'est là qu'on va prendre un peu d'air. C'est dommage seulement que ce quai est si petit.

Le vaissaux ne peuvent pas s'approcher de la côte, on les voit de loin balancés sur leurs ancres. On voit la côte couronnée par les Ghats. Bombay est sur une île.

Nous restons si peu de temps ici que je ne crois pas que j'aurai le loisir de visiter ces temples si célèbres de l'île d'Elephanta. Ce serait pourtant intéressant. Mais la saison est beaucoup trop chaude, pour pouvoir risquer une si longue excursion. Il faut se résigner... Quand on visite un pays si étendu, c'est impossible de tout voir. D'autres, se sont occupés de l'archéologie païenne, beaucoup s'en occuperont encore — moi, je regarde le pays au point de vue chrétien; laissant de côté le passé, je pèse les chances d'avenir... il me reste peu de temps pour m'occuper d'autre chose... C'est l'Inde chrétienne qui m'intéresse et c'est de ce point de vue-là que je voudrais la montrer au lecteur.

Pour un prêtre, la vue de tous ces fastes du paganisme, remplit l'âme d'une indicible douleur. Tant de millions d'hommes encore idolâtres. Le plus navrant ce sont ces pauvres enfants, si purs et si innocents... Oh! pour comprendre l'horreur du paganisme il faut l'avoir touché de près. Nous ne le connaissons d'ordinaire que tel que l'ont chanté les poëtes, revêtu d'illusion et couronné de fleurs. Il faut le voir dépouillé de tout cela, réel, dans sa

UNE FAMILLE PARSI (ADORATEURS DU FEU) À BOMBAY.

nudité repoussante.... et c'est alors qu'on en comprend l'horreur.

Je regarde de ma fenêtre, *les tours du silence* (elles méritent bien ce nom) — sur lesquelles les Parsis abandonnent leurs morts, pour servir de pâture aux vautours. Dimanche après-midi nous passâmes tout près de ce lugubre édifice. On n'appercoit de dehors qu'une sombre et noire bâtisse dans un jardin, entouré d'un mur blanc qui cache à la vue des profanes, *les tours*, rondes et basses, au haut desquelles, sous un grillage de fer, on expose la dépouille mortelle de ceux qu'on a aimé. Les vautours garnissent les arbres du jardin et attendent tranquillement une nouvelle proie.

Que d'extravagances n'invente le paganisme: faire dévorer les restes de ceux qu'on a aimé et que l'on aime encore, par des oiseaux immondes et repoussants — ou les faire griller dans des fours... Et penser qu'il y a des hommes qui voudraient remplacer par ces pratiques infâmes, les belles cérémonies des funérailles chrétiennes, si pleines d'amour et si pleines d'espérance...

C'est incroyable jusqu'à quel point, l'abrutissement, le renoncement à la dignité propre arrive chez les Hindous païens. Les choses les plus sâles et les plus répugnantes deviennent chez eux des pratiques religieuses.

Sans parler déjà de ces idôles ignobles, repoussantes de laideur, de postures indécentes dont ils ont fait leurs dieux — sans parler du culte révoltant du Lingam... il suffira de citer une chose d'ailleurs bien connue en Europe. Quand un Hindou est près de rendre le dernier soupir, on lui amène une vache et s'il meurt, en tenant des deux mains la queue de l'animal, son âme ira en paradis... et ils le font.

Si le malheureux n'est pas assez riche pour s'offrir ce luxe, pour ses derniers moments, on met une natte par

terre, on l'arrose de bouse de vache et il va expirer sur ce sâle et répugnant grabat.

Quel abaissement et quelle dégradation de la nature humaine — mais c'est ce qui donne la force au paganisme... Sans cela, il n'existerait plus.

Un jour, en traversant la ville en voiture, nous rencontrâmes un cortège nuptial, brillant de couleurs et de luxe. La maman, portait le fiancé dans ses bras ; il n'avait que quatre à cinq ans, pauvre petit.

Lord Reay, le gouverneur de Bombay, vient de me dire qu'on étudie en ce moment le moyen pratique d'abolir aux Indes l'usage de ces mariages d'enfants. On cherche à prouver par les livres brahmâniques que la loi religieuse n'ordonne pas ses mariages; qu'ils doivent simplement leur origine à un usage trationnel mais invétéré, un abus de loi.

Si l'on y parvenait, ce serait un grand bien, car cet usage enfante beaucoup d'inconvénients. Il faut naturellement agir avec prudence, car les Indiens n'aiment pas qu'on touche à leur usages. Mais ce n'est pas la prudence, qui manque aux maîtres Anglais de l'Inde. Ils sont des administrateurs d'une habileté sans rival.

Il faut avoir vu de près ces pays et ces peuples, pour comprendre combien la conquête Anglaise a été pour eux un bienfait positif et réel.

On me dira, naturellement, que le bien que fait là l'Angleterre, ne saurra jamais compenser à ces peuples la perte de leur existance politique et de leur indépendance nationale.... Mais savez-vous bien, ce que c'était dans ces pays Asiatiques, *l'indépendance nationale,* l'existance politique ?

C'était gémir dans le dur esclavage d'un Nabab ou d'un Maharajah qui pressurait sans pité ses sujets et s'emparait, quand bon lui semblait, de leur avoir, de leur femme

et enfin de leur tête... voici ce qu'était l'*indépendance nationale* aux Indes.

L'Angleterre commet pourtant une faute qui, un jour, peut lui coûter bien cher... Elle ne christianise pas le pays, lorsqu'elle pourrait le faire doucement et sans inconvénient pour son prestige parmi les idolâtres.

Certes, il serait dangereux de propager la foi par la force, la violence — mais il y a tant d'autres moyens de le faire — dans les écoles gouvernementales, par exemple, qui sont souvent plus païennes que chrétiennes, en donnant un peu de préférance aux chrétiens dans les emplois publics....

C'est ce que les Anglais négligent de faire aux Indes et, tôt ou tard, ils s'en repentiront, car c'est de là que viendra le danger.

Bombay possède deux magnifiques orphelinats, dans l'île de Salsette, dans le village de Bandora qui est presque entièrement catholique. Au siècle passé, il n'y avait plus de païens du tout, mais les nefastes lois de Pombal y rétablirent de nouveau l'idolâtrie.

L'orphelinat de jeunes filles, avec le pensionnat, est dirigé par de bonnes religieuses; [1] celui des garçons, par les Pères Jésuites, et on y donne l'éducation à des centaines de pauvres enfants privés de leurs parents, qui, sans ce charitable appui, seraient morts peut-être de faim et de misère.

La plupart des garçons sont de cette race des Marhattes qui donna de tout temps de si braves soldats.

Il faisait tard déjà quand nous quittâmes cet orphelinat si intéressant. Nous avions six milles à parcourir; mais la nuit est si belle dans les régions tropicales, le clair de lune brillant donnait un aspect féerique à la

[1] Les Filles de la Croix.

forêt de Cocotiers que nous traversions et dont les feuilles flexibles formaient, au-dessus de notre tête, une voûte transparente et légère.

Mille lumières brillaient sous la verdure, qui cachait de nombreuses maisonnettes.

Bombay est, sans nul doute, une des villes les plus intéressantes que j'aie vu : j'y resterais volontiers encore quelques jours de plus, mais on nous attend à Goa. Les billets de passage sont arrêtés sur un steamer de la *British India Comp.;* il faut donc partir. Mais nous y retournerons encore, et j'aurai tout le temps de voir et d'observer ce que je n'ai pas pu voir et observer encore.

CHAPITRE XXIV.

Départ de Bombay.— Marmagão. — La galeotte des vice-rois. Arrivée à Pangim. — Goa.

Le voyage de Bombay à Goa est si court que, lorsque nous nous embarquions, je croyais que je pourrais le décrire en quelques mots : — " Pas d'aventures du tout. „ Rien de tout cela; nous eûmes des aventures...

Le vapeur de la *British India Comp.*, qui fait le service des côtes, partant de Bombay le Mercredi de chaque semaine, avait ses passagers au complet lorsque nous arrivâmes d'Allahabad. Toutes les cabines étaient prises. On nous promis néanmoins de charger à la hâte un autre navire qui devait porter des marchandises pour Calcutta et Rangoon et d'y mettre des cabines à notre disposition ce même Mercredi soir.

Cela faisait bien notre affaire; au lieu de perdre toute une semaine, notre séjour forcé à Bombay ne se prolongerait que d'une journée seulement. Nous bouclâmes donc nos malles. Mais, au moment où nous étions en train de partir pour le port, l'agent de la Compagnie vint nous dire que le navire ne pourra pas partir avant Jeudi à 2 heures

de l'après-midi. Patience. A midi, on vint dire que ce sera à six heures.

Nous nous embarquâmes sans encombres ; mais il n'en fut pas de même avec notre malheureux bagage. La grue à vapeur élevait triomphalement dans les airs un de mes coffres, lorsque, crac, la corde se brisa et ma pauvre malle fit un infâme plongeon dans la mer.

JEUNES BRAHMES CATHOLIQUES.

Trois braves Hindous l'en retirèrent bien vite, mais, mal faite pour ce genre d'aventure, elle était remplie d'eau. Heureusement que je n'y avais mis que du linge et quelques livres auxquels je tenais peu. Ce fut tout une journée de récréation pour le pauvre Francesco que d'étaler et de sécher tout cela.

On vint nous annoncer, aussi, que le navire ne levera l'ancre que Vendredi, au point du jour — nous allâmes donc au lit. Croyez-vous que nous dormîmes un peu, mais pas du tout. L'odieuse grue à vapeur, que j'avais pris en grippe depuis qu'elle avait laissé tomber dans la mer ma pauvre malle, cette grue affreuse ne cessa de grincer toute la nuit. C'était tout près de nos cabines.

Le lendemain, lorsque je sortis sur le pont, la grue criait encore et on avait une bonne dose de sacs à charger.

On fit quelques pas, nous crûmes qu'on partirait enfin mais on fit halte devant l'arsenal pour y prendre un in-

terminable chargement de cartouches pour la garnison de Rangoon.

Il était déjà neuf heures du matin quand on leva l'ancre pour tout de bon. Neuf heures figurez-vous. Si on nous l'avait dit franchement, nous serions, allé hier soir dîner chez Lord Reay, nous aurions passé la soirée bien mieux que nous ne l'avions fait à bord, et bien dormi ensuite chez les Pères Jésuites.... mais enfin, nous marchions, et cela nous consolait.

Le temps était splendide, la mer calme, la traversée exempte de mal de mer. De passagers, il n'y avait que nous et un Anglais assez peu sociable. Les cabines étaient confortables, en un mot, tout allait bien... Le capitaine, seulement, avait l'air renard. Il me déplut. Il était vêtu d'une simple redingote. Pourquoi ne portait-il pas d'uniforme comme les autres capitaines?... et puis, il avait des yeux de chouette qui ne faisaient espérer rien de bon — mais il était d'une politesse exquise.

La première station où il devait décharger sa marchandise était Marmagão — or, nous devions descendre à Aguada, une heure à peu près avant Marmagão, où nous devions mettre pied sur la terre portugaise. Je lui expliquais cela en bon et vrai anglais:

— " Oh! yes sir, me dit-il, c'est expressément pour le Délégué Apostolique que nous sommes partis Vendredi, au lieu d'attendre jusqu'à Mercredi prochain. Non seulement, je stoperai à Aguada, mais je veux vous reconduire jusqu'à Goa même. „

Je lui serrais la main, à ce bon capitaine.

Samedi matin, la côte était très près de nous. On voyait une baie, un fort et quelques établissements. J'avais bien le pressentiment que nous devrions tourner un peu à gauche et Mons. Aiuti le croyait aussi.... mais nous filions droit....

J'avisais le cuisinier du bord.

— " Qu'est-ce que c'est que ce fort, que nous voyons là-bas? „

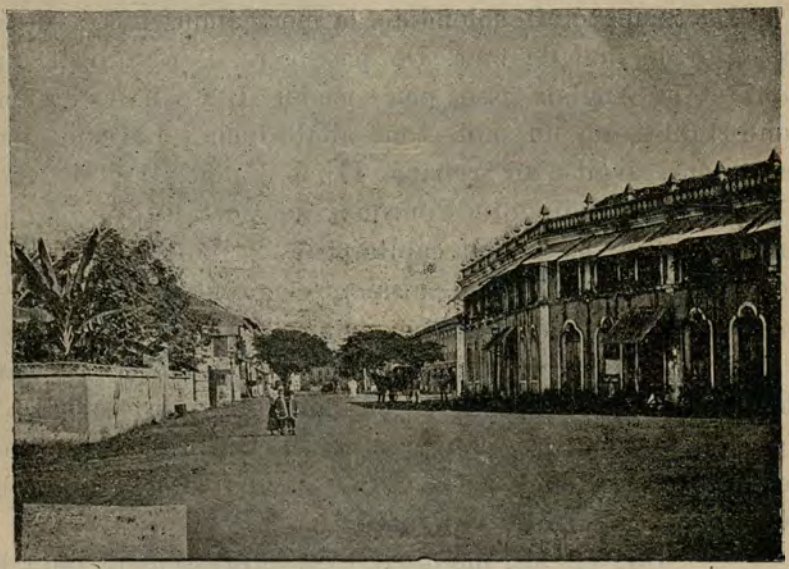
— " C'est Aguada, mon Père. „

— " Et ce bâtiment-là? „

— " C'est le palais du Gouverneur de Goa. „

— " Mais, où donc allons-nous, malheureux! „

— " Mon Père, droit à Marmagão.... „



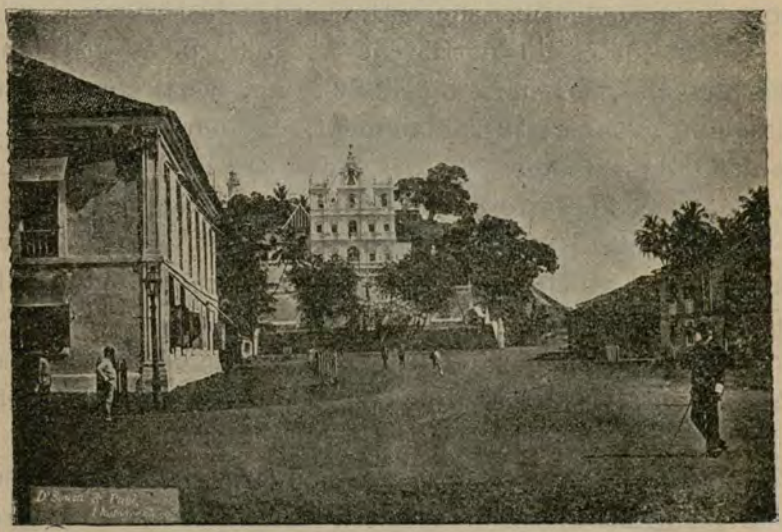
UNE RUE DE PANGIM.

Je cours chercher le capitaine, mais il s'était caché; le second aussi était devenu invisible et, un quart d'heure après, nous faisions notre entrée dans une rade que nous n'ambitionnions pas du tout de toucher.

Le bon capitaine avait imaginé un procédé digne de ses oreilles rouges: nous mener à Marmagão et nous donner là un tout petit vapeur qui nous conduirait à Aguada et de là à Pangim (Nova-Goa).

C'était deux heures de navigation de plus: et nous en aurions ris de bon coeur, si ce n'était que les autorités portugaises attendaient notre débarquement à Aguada.

Heureusement, le Gouverneur de Goa avait fait avertir le capitaine du port de se tenir prêt à saluer en son nom le Délégué Apostolique, si le sort malheureux l'amenait à Marmagão. Le capitaine du port monta donc à notre bord en grande tenue, suivi de deux autres officiers... mais



PANGIM. L'ÉGLISE PAROISSIALE.

déjà, dans le lointain, nous entendions des sifflements désespérés et bientôt nos lunettes distinguèrent, au dessus d'une colonne de fumée, le Pavillon Royal de Portugal.

C'était un petit steamer qui remorquait une grande barque avec le Secrétaire du Gouvernement, l'aumônier du Patriarche et l'aide-de-camp du Gouverneur de Goa.

Nous étions sauvés!.... Mais pas tout-à-fait encore. On met notre bagage sur le remorqueur, nous montons

dans la barque.... Elle avait une forme antique, tendue de vieux damas rouge. Vingt rameurs en vestons écarlates, coiffés de mitres d'argent, étaient là, pour la forme seulement, car nous étions remorqués.

Cette barque c'était une pièce historique: la galeotte des anciens Vice-Rois portugais des Indes.

C'était beau de penser à cette antique grandeur, mais ça n'empêchait pas que nous étions horriblement ballotés. Ce cher capitaine, avec son procédé, nous avait valu deux heures de navigation sur cette barque historique.

L'aumônier du patriarche se livra pieds et poings liés au mal de mer. L'aide-de-camp, vert comme une citrouille, combattait vaillamment; de temps en temps il soufflait dans la mer. Je fus brave pendant la première heure, mais après force me fut d'imiter l'aide-de-camp.

Les canons du fort d'Aguada tirent des salves retentissantes, les cloches des églises voisines sont en branle, et nous sautons sur la crête des vagues.

Enfin, nous voici à Goa — pas la Goa célèbre — mais Pangim, la Nova-Goa. Une foule immense garnit le petit quai, les troupes rangées en armes, le Gouverneur, le Patriarche, le haut clergé et les fonctionnaires reçoivent le Délégué et le reconduisent à l'Archevêché, où, après les présentations d'usage, chacun se retira dans sa chambre et moi j'en profitais pour écrire ces quelques lignes.

Nous revenons de Goa, ou plutôt du lieu où Goa fut jadis, car, cette cité superbe, qui avait deux-cent mille habitants, n'est plus, aujourd'hui, qu'une forêt de palmiers... Seules, les magnifiques églises témoignent encore de son antique splendeur et marquent la place où Goa fut jadis.

Nous quittâmes Pangim à 4 heures de l'après-midi, sur la même galeotte des anciens Vice-Rois. Nous remon-

PANGIM. LE PATRIARCAT ET LA MAISON LORENA.

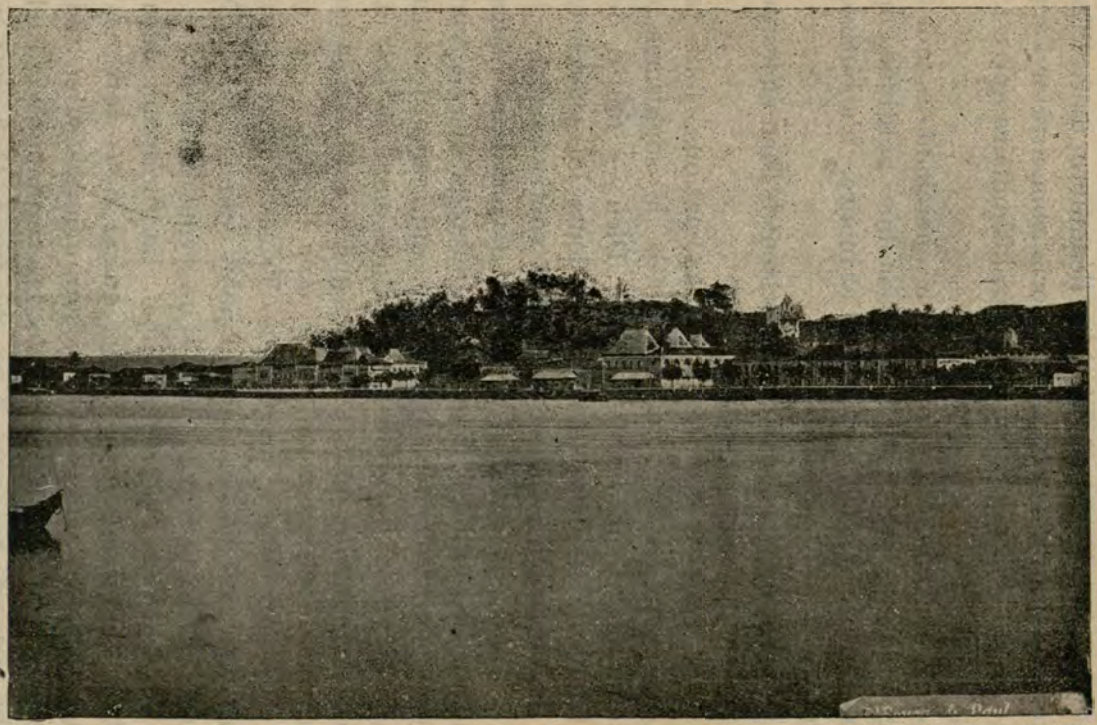
tions le fleuve, large et magnifique. Sur la rive droite, une forêt, animée quelquefois par des huttes indigènes et une église dont l'escalier descend jusqu'à la rive. Sur la rive gauche, de grandes plantations de cocos et des villages fréquents et populeux, le tout protégé contre le ravage des eaux par une digue de pierre de six kilomètres de longueur qui relie Pangim et Ribandara et qui, selon la légende, fut faite en une seule nuit par le diable et les Jésuites, qui oubliant pour un moment leurs anciens démêlés, travaillèrent en commun du coucher au lever du soleil.

Après une heure de navigation à peu près, un splendide panorama se déroule devant nous. Sur le fond bleu mais très lointain des Ghats, se détache une colline merveilleusement belle, toute couverte de palmiers d'un vert resplendissant, au dessus desquels émergent blanches et majestueuses six grandes églises et une tour, noire de vétusté... Que de souvenirs se rattachent à ces lieux. Nous cherchons à deviner laquelle de ces églises sert de tombeau à St. François-Xavier. Encore une demi-heure, et nous touchons la rive.

La foule rassemblée devant la cathédrale, et venue des villages d'alentour, semblait avoir rappellé à la vie cette ville morte. Les troupes, les autorités civiles et militaires, tout cela transportait ma pensée vers des temps meilleurs, lorsque le pouvoir civil respectait le pouvoir religieux et s'unissait à lui pour propager la foi de Jésus-Christ.

Alors lui aussi était vénéré. Le peuple se soumettait volontiers à ses ordres: les mots de *socialisme*, *anarchie*, n'étaient pas encore nés, on n'attentait pas à la vie des rois ni on cherchait à renverser leur trône, car ils régnaient *par la grâce de Dieu* et gouvernaient leur peuple au nom de Dieu.

Lorsque les gouvernants ce révoltèrent contre Dieu, les peuples se révoltèrent contre eux. C'était une consé-



VUE GÉNÉRALE DE PANGIM.

quence naturelle et inévitable. Quelle autorité peut avoir un pouvoir qui renverse le principe de toute autorité?

On cherche, depuis un demi-siècle, à résoudre ce problème brûlant; comment rétablir l'équilibre dans l'Etat, assurer la paix intérieure, tuer le socialisme, arrêter l'anarchie et toute cette propagande révolutionnaire qui est la plaie, le malheur de notre siècle....

Je crois qu'on se trompe, en cherchant le mot de l'énigme dans des systèmes d'économie politique, qui, beaux en téorie, en pratique, d'ordinaire, n'aboutissent à rien.

Que les gouvernants se soumettent à Dieu et les peuples se soumettront à eux.

Ceux qui donnent les lois aux nations, font tant d'efforts pour forger tout un édifice de sophismes qui expliqueraient leur révolte contre Dieu — faut-il donc s'étonner que les peuples soumis à leurs lois cherchent à faire la même chose et se révoltent contre eux?...

Au moment où nous arrivions devant la cathédrale, le Patriarche, entouré d'un très nombreux clergé, vint à l'encontre du Délégué Apostolique, qui, selon le rituel, baisa le crucifix. Le gouverneur, alors, suivi de son état-major, s'agenouilla devant le Délégué et lui baisa la main et processionnellement on entra dans l'église.

C'est un temple magnifique. Trois longues nefs; le maître-autel, en bois sculpté et peint comme ceux de Nuremberg et de Cracovie, mais d'un type différent...

Le *Te-Deum* fut très solennel. La cérémonie dura si longtemps qu'il faisait nuit déjà quand nous sortîmes de l'église et il fut impossible, ce soir même, d'aller visiter le tombeau de St. François; avec ces cérémonies officielles il faut souvent renoncer à ce qui vient du coeur; mais nous nous en dédomagerons, car nous retournerons après-demain à Goa pour y passer toute la journée.

Le soir, il y eut chez le Patriarche un dîner de gala. Le Patriarche a, à Goa, un grand palais près de la cathédrale, mais il n'y demeure pas, car la cité, dépeuplée et en ruine, est hantée aujourd'hui par des fièvres intermittentes qui rendent le site inhabitable la majeure partie de l'année. Sa résidence habituelle est Pangim, où il est question, en ce moment, de lui construire un palais. Il habite en attendant une jolie petite maison au bord du Mandovi, un site ravissant, pittoresque, des plus mouvementés.

CHAPITRE XXV.

Les reliques de St. François-Xavier. — Les Eglises. La conquête portugaise.

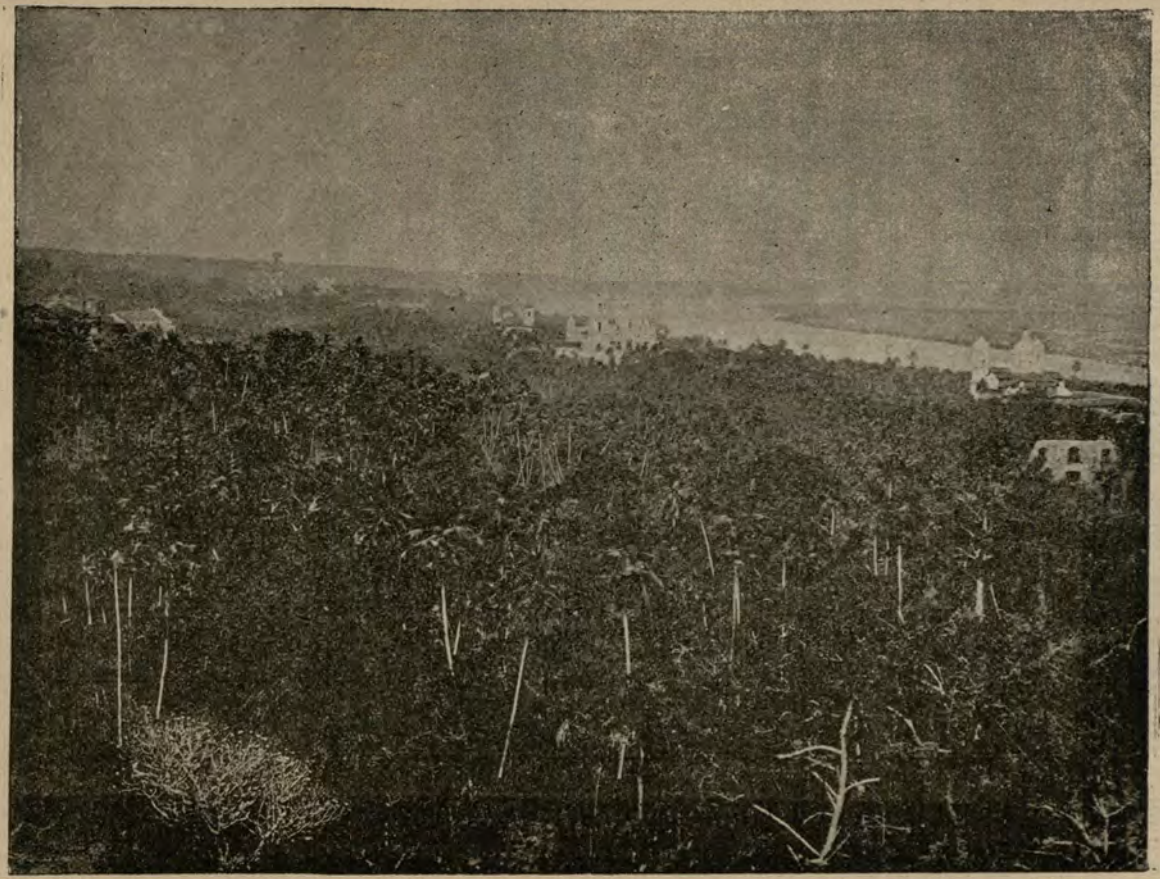
Comme nous l'avions projetés d'abord, nous retournâmes à Goa pour y passer toute la journée du 15 Mars... Dieu, quelle désolation !...

Oh ! Pombal ! — sa haine contre Dieu a couvert sa patrie de ruines et effacé ses plus glorieuses annales !

Goa était pour le Portugal une des plus grandes et légitimes gloires. On peut dire, à la lettre que, de cette cité si florissante jadis, il ne reste plus pierre sur pierre.

Des monceaux de décombres noirs et informes qu'a envahie la luxuriante végétation tropicale. Une forêt de cocotiers, de lianes, de Manguiers : quelques brillantes orchidées, qui balancent dans les airs leurs tiges flexibles et leurs belles fleurs qui semblent des papillons, viennent seules animer cette triste solitude que les oiseaux même semblent avoir délaissé.

De temps en temps on apperçoit la trace abandonnée d'une rue ; une porte, taillée dans la pierre ou quelque débris sculptés indiquent qu'en ce lieu s'élevait un palais — fouillez dans la verdure : vous y trouverez des pierres,



VUE GÉNÉRALE DE GOA.

mais qui avait habité, en ce lieu, en vain vous chercherez son nom. Le palais est tombé, et tous ses souvenirs sont morts et tombés avec lui.

J'ai vu Pompeï, j'ai visité les ruines d'Agrigente; j'ai contemplé le plaine qui fut jadis Ilion.... mais c'était loin de la désolation que présente le triste lieu qui a été Goa...

Seules, quelques églises solitaires, magnifiques, s'élèvent au milieu de ce bois de palmiers — et il faut dire à la louange du clergé Goanais, qu'elles sont admirablement bien entretenues.

Ces humbles prêtres conservent à la patrie ces quelques monuments témoins de tant de gloire — eux les sauvèrent de la dévastation, dans laquelle les ennemis de Dieu enveloppérent tous ces grands souvenirs historiques... Eux gardent religieusement ces monuments célèbres, qui disent aux Portugais que leurs pères, jadis, avaient conquis une grande partie du monde — souvenirs dont la haine anihilait les traces.

Nous arrivâmes à Goa de grand matin et nous descendîmes à l'église du Bon-Jésus — qui renferme le tombeau de St. François-Xavier.

Avec quelle émotion nous entrions dans ce temple! Après avoir parcouru tant de pays de l'Inde et trouvé partout des traces de ce grand Saint; après avoir assisté en quelque sorte au couronnement de l'œuvre qu'il avait commencée — nous nous trouvions en face de son tombeau....

C'est un vaste monument en marbre d'Italie, avec des bas-reliefs en bronze que surmonte une précieuse chasse d'argent, travail florentin du seizième siècle. Il est placé dans la chapelle latérale de droite et entouré de quatre autels sur laquelle nous célébrâmes la Ste Messe: Mgr. Agliardi, le Patriarche, Mgr. Aiuti et moi.

Cette Messe, dite sur la tombe du grand Saint, fit sur mon âme une impression profonde et je recommandais à

GOA. L'ARC DU VICE-ROI.

son intercession, tous les miens, tous ceux que j'aimais et ces bons peuples de l'Inde, malheureux idolâtres.

Après la Messe, nous nous retirâmes au palais archiepiscopal pour nous reposer un peu, car la chaleur était excessive. Je restais à une fenêtre à contempler avec le Patriarche la splendide beauté du paysage. Le fleuve serpentait entre deux rangs de collines pittoresques. Sur le sommet de quelques unes, sur l'autre rive, s'élevaient de belles églises paroissiales. Les bosquets de palmiers, verts et flexibles, se reflétaient dans l'eau et, à l'horizon, éclairé par un soleil ardent, le gros bourg de Ribandara, avec ses maisons blanches. C'était bien beau.

Tout d'un coup, je m'apperçus que les branches d'un grand cocotier s'agitaient d'une manière, pas du tout naturelle.

— " Voyez donc, Monseigneur, il y a un singe là-bas. „

— " C'est vrai, il mange; voyez, il nous regarde. „

— " Je ne croyais pas qu'il y eut ici des singes aussi grands. „

— " Il ne craint pas ces hommes qui passent au pied de l'arbre: il ne s'effarouche pas. „

— " Il les a apperçu et se cache dans les feuilles. „

— " Non, voyez il descend... „

— " Mais c'est un homme qui receuillait du vin de palmier! „

Et nous nous mîmes à rire de notre mésaventure. Quel triomphe ce serait pour Darwin!

Le corps de St. François-Xavier repose dans un cercueil que ferment trois serrures. Il est scellé, et les trois clés d'argent doré sont déposées l'une chez le Patriarche, l'autre chez le Gouverneur, la troisième enfin chez le Prévot de l'église.

On l'ouvre à de rares intervalles, et les saintes re-

LA CATHÉDRALE DE GOA.

liques sont exposées à la vénération publique. Jadis une clé se trouvait à Lisbonne et il fallait l'autorisation du Roi pour exposer le corps.

C'était pour la troisième fois seulement, dans ce siècle, à l'occasion de la visite du Délégué Apostolique que le Patriarche livrait à la vénération publique les restes sacrés du grand Apôtre des Indes.

Il fallait le faire d'une manière privée, car, si on l'avait annoncé d'avance, l'affluence de peuple aurait été si grande, que, pour satisfaire sa naïve dévotion il aurait fallu le laisser exposé pendant plusieurs jours et rien n'était préparé pour cette solennité. A neuf heures du matin, je me rendis de nouveau à l'église avec les prêtres qui devaient retirer le cercueil de la châsse — les portes de l'Eglise furent ouvertes, et on sonna les cloches, pour appeller le peuple des cases environnantes.

La châsse fut ouverte. Sur un espèce de brancart reposait le cerceuil de bois précieux recouvert de drap d'argent. Un voile de soie était jetté dessus.

Nous le descendîmes doucement, et il fut porté processionellement et déposé sur l'autel.

Le Délégué Apostolique et le Patriarche vinrent alors, entourés du Chapitre et de tout le Clergé, — les sceaux furent levés, on ouvrit le cercueil. Le Patriarche souleva le voile blanc qui recouvrait le corps du Saint, et nous pûmes contempler sa dépouille mortelle.

Il était revêtu d'une chasuble de soie rouge, richement brodée de perles. Sa tête et sa main gauche qui reposait sur la poitrine, avaient la couleur du bronze — mais les traits étaient si bien conservés qu'il semblait presque vivant. Il avait dû être beau: le front large, le nez aquilin, la bouche très fine et, ce qui était étonnant, c'est que les yeux qui, chez les morts, s'enfoncent et se décomposent toujours les premiers et laissent à leur place une

cavité profonde — faisaient, au contraire, l'illusion parfaite de ceux d'un homme qui dort. Les paupières étaient abaissées, mais il semblait que l'oeil vibrait encore.

Les traits du Saint présentaient l'aspect d'un homme mort depuis quelques heures seulement, avec une expression de calme et de béatitude impossible à décrire.

La main et les deux pieds égalements conservés, le

GOA. LA CHAPELLE DE ST. FRANÇOIS-XAVIER (page 298).

pied gauche surtout, sur lequel on distinguait tous les muscles, toutes les veines.

Nous restâmes plus d'une heure à le contempler. Tout le peuple des huttes d'alentour était accouru et tous se pressaient autour de nous.

Aux pieds de cercueil se tenait un groupe de ces bons petits garçons Goanais, que St. François avait tant aimé et qu'il associait volontiers à ses travaux et même à ses

miracles — je leur cédais ma place pour qu'ils pussent mieux s'approcher de leur Saint. Ils tendaient leurs chapelets aux Evêques, pour qu'ils en touchassent les reliques. Moi aussi je suivis leur exemple. Lorsque je partais pour les Indes, le Cardinal Ledochowski m'avait donné une petite médaille en or de la Ste. Vierge de Czenstochowa que je portais toujours sur la poitrine, je la présentais au Patriarche qui en toucha le front de St. François-Xavier.

Le peuple baisait pieusement les pieds. Beaucoup de païens venaient le faire aussi. Ces pauvres gens ont une grande vénération pour Saint François.

On ferma le cercueil, on y remit les scellés et il fut replacé de nouveau dans sa riche châsse d'argent. Ce fut une tendre cérémonie dont je conserverai toujours le souvenir.

Sur l'autel, devant le tombeau, il y a une statue du Saint, grossièrement sculptée en bois peint. Elle tient dans sa main une canne, une de celles qu'il portait toujours de son vivant. On l'a ornée d'une pomme d'or.

Lorsqu'un nouveau gouverneur est nommé pour Goa il doit se rendre à l'église du Bon Jésus, avec l'Archevêque (qui gouverne de droit les Indes portugaises depuis le depart de l'ancien Gouverneur jusqu'à l'arrivée du nouveau).

C'est là qu'il prend possession de sa dignité, en recevant l'investiture des mains de St. François. L'Archevêque prend la canne des mains de la statue la présente au gouverneur et il remet à la statue l'autre canne qui avait servi à l'investiture de son prédécesseur.

Il y a une croyance chez le peuple, que le Gouverneur qui avait reçu des mains de St. François la plus riche des deux cannes, sera plus heureux, pendant toute la durée de ses hautes fonctions.

J'ai été très content d'apprendre que le Gouverneur

actuel, Don Auguste Cardoso Carvalho, a eu la canne plus riche.

Un troisième bâton, dont se servait le Saint, repose près de son corps. La piété des fidèles l'a aussi orné d'une pomme d'or toute couverte d'émeraudes.

Les églises de Goa sont très belles: St. François

GOA. L'ÉGLISE DE ST. GAÉTAN.

d'Assise possède comme la cathédrale un splendide autel, en bois scuplté et doré.

A Ste Monique il y avait jadis des religieuses de St. Augustin. Il y en avait beaucoup, car il y a cent stalles dans le choeur. On les a expulsées, au nom de la liberté...

De toutes les infamies que commettent les sectes, il n'y a pas, je crois, de plus lâche et de plus ignoble que de jeter dans la rue, de réduire à la misère ces pauvres

femmes si inoffensives, qui cherchent dans la vie du cloître la paix et l'éloignement et qui font tant de bien par leur charité sans limites.

Une pauvre vieille nous ouvrit la porte. Entrée au couvent à l'âge de quatre ans, elle était novice lorsqu'on en arrachait les bonnes religieuses. Depuis cinquante ans, elle n'était pas sortie du monastère désert. Elle nous en montra tous les coins, et raconta beaucoup de vieilles histoires.

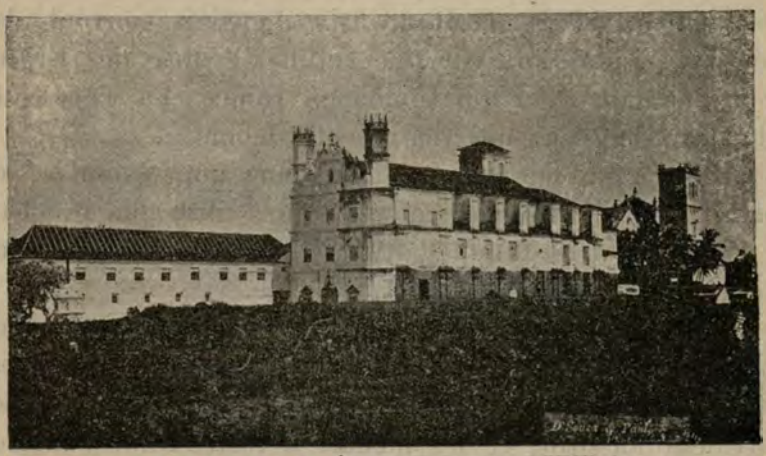
L'église de St. Gaétan, avec l'ancien convent des Théatins — plus loin sur une colline, l'église des Frères de St. Jean de Dieu qui tombe en ruines. La façade de celle des Augustins qui reste seule debout....

Mais ce qui me fit une bien douce impression ce fut Notre-Dame du Rosaire, cette même église où préchait St. François et où il appellait les enfants de la ville pour leur enseigner lui-même le catéchisme.

Selon les écrivains contemporains, les enfants aimaient beaucoup le Saint. Chaque matin, il traversait les rues, avec une petite sonette et les bambins du quartier accourraient aussitôt. Il les menait à Notre-Dame du Rosaire, les instruisait et leur faisait chanter le catéchisme. C'était un de ces naïfs procédés qu'employait St. François-Xavier, et qui portait un si immense fruit. Il composait des chansons, dont les paroles étaient tirées de la Doctrine. Les enfants aiment beaucoup les chansons, ainsi en courrant dans la rue, en travaillant aux champs et enfin dans la hutte paternelle, ils chantaient ce catéchisme. D'autres apprenaient, eux aussi, ces chansons, d'autres les entendaient et les paroles de la doctrine chrétienne se gravaient, malgré eux, dans leur mémoire et s'étendaient largement dans le pays.

Notre pélérinage à Goa se termina par une visite aux ruines du collège de St. Paul, que le Saint avait presque

fondé et où il venait se reposer quelquefois, après ses longs et fatigants voyages. Il n'en reste plus debout qu'une porte monumentale. Le reste, n'est même plus une ruine, car les pierres se sont cachées sous l'herbe. Seule, sous les cocotiers, une petite et blanche chapelle restaurée par les soins de l'Archevêque est celle dans laquelle priait St. François. A quelques pas, une piscine où il buvait de l'eau. C'est tout ce qui reste du collège de St. Paul, d'où



GOA. ST. FRANÇOIS D'ASSISE

rayonnait jadis sur toute l'Inde portugaise la foi et la civilisation.

L'expulsion de la Compagnie de Jésus a porté un coup mortel à l'Empire portugais aux Indes et aux Missions dans cette immense contrée. Les Missions recomencent maintenant à prospérer, mais Goa ne s'est plus relevée. Je sortis de cette ville morte avec le cœur navré. Si la vue de toutes ces ruines remplissait mon âme de douleur, combien doit souffrir, en les regardant, le cœur d'un Portugais qui aime sa patrie!

Le christianisme produit un grand effet sur les populations chez lesquelles il pénètre — aussi les Goanais sont-ils beaucoup plus avancés en civilisation que les autres peuples de l'Inde.

Conservant fidèlement leur langue et leurs usages, ils se sont tellement identifiés avec le Portugal, qu'ils sont souvent plus portugais dans leurs sentiments qu'on ne l'est à Lisbonne.

Ils viennent d'en donner une preuve évidente dans l'affaire du patronat royal sur les Eglises de l'Inde.

Ce patronat, si étendu jadis, a été fortement diminué par le Concordat stipulé l'an dernier entre le St. Siège et S. M. Très-Fidèle. C'était, sans nul doute, un amoindrissement de ce beau privilège dont le Portugal jouissait nominalement depuis plusieurs siècles — mais que rendait indispensable le bien des chrétientés, depuis que les circonstances avaient si radicalement changé.

Sans la limitation de ce patronat historique, l'érection de la hiérarchie ecclésiastique aux Indes, n'aurait pas été possible. Le Roi avait compris la nécéssité de ce sacrifice et il y avait consenti: le Concordat fut signé et, malgré tout, cela fit saigner le cœur des Goanais.

Je ne parle pas de ceux qui s'y opposèrent et affichèrent ouvertement leur désobéissance aux ordres du Pape et de leur Roi. — Ceux-là n'étaient que des agitateurs, qui voulaient pêcher en eau trouble, comme le font tous les gens de leur espèce — je ne parle que des bons catholiques, qui s'inclinèrent devant cette volonté suprême et se montrèrent toujours obéissants, soumis, mais malgré cela, souffraient de voir amoindri ce Patronat, qu'ils regardaient comme leur plus glorieux souvenir historique et qu'ils ont tant aimé.

Je crois que, quelquefois, on juge trop sévèrement les prêtres et les catholiques Goanais. Doit-on leur repro-

cher l'attachement qu'ils manifestent pour ce Patronat historique?

On m'avait raconté, d'un des Gouverneurs de la Guinée Française, que lorsqu'il rencontrait un convoi d'esclaves, il les mettait tous en liberté, la traite étant sévèrement défendue. En signe de liberté et de protection, il leur faisait toucher le drapeau français. Etait-il étonnant, que

GOA. NOTRE DAME DU ROSAIRE (page 297).

ces pauvres malheureux avaient pour ce drapeau une vénération sans limites?...

Ce fut sous l'étendard du patronat portugais que les ancêtres des Goanais furent convertis à la foi catholique. Partout où le patronat était proclamé, les idolâtres et les musulmans n'osaient pas les persécuter. Le patronat les couvrait d'une protection puissante..... et, ce mot magique, devint pour eux un trésor si précieux, qu'aujourd'hui qu'ils le voyent disparaître en partie, ils en souffrent et leur cœur en saigne.

Pour les uns, c'est une des grandes gloires de la patrie

qui s'efface peu à peu ; pour les autres, c'est l'étendard sacré qui fut jadis le palladium de la foi catholique... J'ai vu des prêtres pieux et instruits et fidèlement dévoués au St. Siège, qui pourtant souffraient de voir ce Patronat s'éteindre... A-t-on droit de dire qu'ils sont mauvais? Au contraire, s'ils se soumettent aux ordres du St. Père, je les respecte bien plus que ceux qui sont indifférents, car à l'obéissance ils joignent le sacrifice.

Je croirais donc qu'avant de porter un jugement téméraire sur ce clergé, (qui est meilleur et plus instruit qu'on ne le croit généralement chez nous) — mettant de côté les circonstances secondaires — il faudrait établir la distinction suivante :

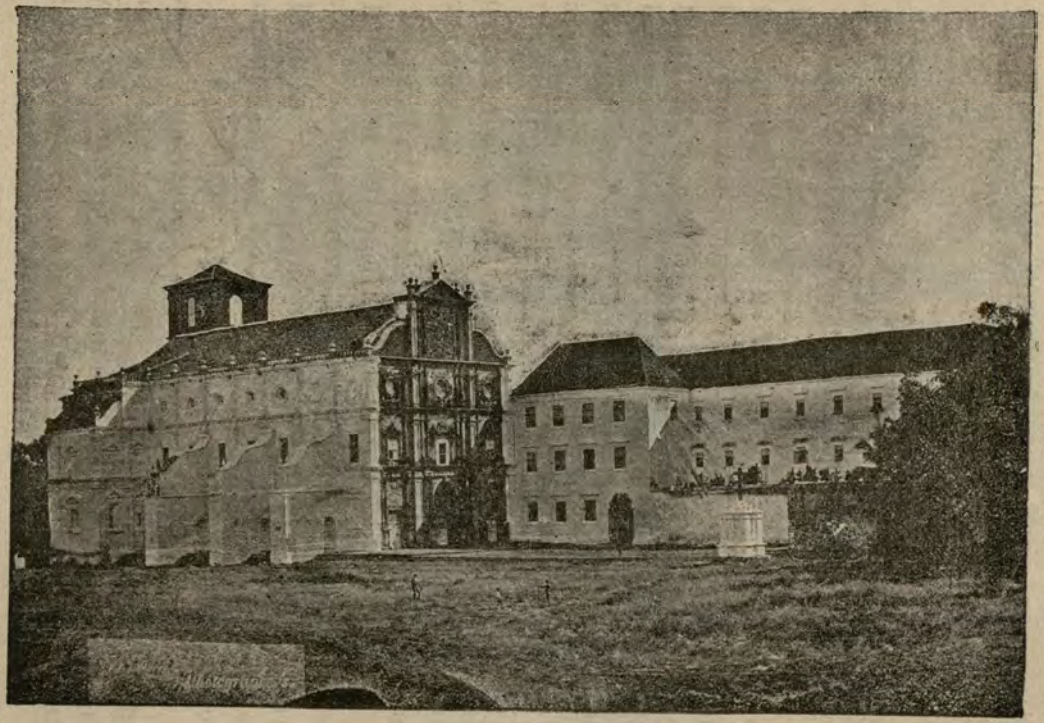
Ceux, pour qui le Patronat est très indifférent, font, en obéissant aux clauses du Concordat, une chose due, mais qui ne leur coûte rien.

Parmi ces Goanais de nouveaux qui y sont sincèrement attachés... il y en a qui ne se rendent pas compte de la nécessité de restreindre ce Patronat, qui ne comprennent pas combien c'était indispensable pour le développement futur du christianisme — et ceux-là, en se soumettant au Souverain Pontife, font un acte d'obéissance dû, mais très méritoire, car il est uni au renoncement entier de leur volonté propre...

Ceux qui comprennent que cela est nécessaire, font aussi, en obéissant, un acte méritoire, mais qui exige moins d'abnégation.

Ceux, enfin, qui refusent d'obéir — et leur nombre est très limité... (il n'y a parmi eux qu'un seul prêtre suspendu depuis plusieurs années pour sa mauvaise conduite) — doivent être traités comme tous ceux que refusent d'obéir à l'Eglise : — *sicut ethnici et publicani.*

Je crois donc que lorsque un catholique Goanais se soumet au nouveau Concordat — il ne faut pas lui reprocher,



GOA. LE BON JÉSUS. TOMBEAU DE ST. FRANÇOIS ET L'ANCIENNE MAISON DES JÉSUITES.

si au fond de son cœur, il souffre en voyant disparaître ce souvenir de l'antique grandeur de sa patrie adoptive... Il faut être charitable.

Ce qui me frappe le plus, c'est que ce sont précisément les Français, qui sont les plus prompts à jeter la pierre aux Goanais et à leur reprocher jusqu'à la moindre sympathie pour l'ancien Patronat... Sont-ils logiques en agissant ainsi après la campagne acerbe, qui fut faite l'an dernier contre l'envoi d'un Légat à Pékin — lorsque le bien, qu'en reporterait l'Eglise, était tout aussi évident et l'atteinte portée à l'ambition nationale des Français et à leurs traditions historiques, moindre, sans contredit, que ne l'était pour les Portugais, la suppression du Patronat aux Indes.

L'attachement à ce Patronat, qui s'est manifesté d'un bout de l'Inde à l'autre, est une preuve éclatante de la sagesse avec laquelle les Portugais gouvernaient leurs gigantesques conquêtes.

En plantant la Croix comme signe de leur pouvoir, en mettant sur leurs drapeaux le Nom de Jésus-Christ, en donnant à ces peuples le baptême et la foi, ils s'en firent des frères fidèles et dévoués et attachèrent ces conquêtes à leur glorieuse patrie par les liens de l'amour, de la réconnaissance — et aujourd'hui, les Chrétiens Goanais sacrifieraient tout, plutôt que d'être soustraits à la domination du Roi Très-Fidèle.

L'histoire, mentionne tant de faits, de prétendues atrocités commises par les conquérents Portugais, mais je crois qu'une critique consciencieuse arriverait à renverser la moitié de ces faits et à démontrer qu'ils dérivent de source protestante. Les Hollandais, en renversant l'empire portugais dans les Indes, avaient intérêt à le discréditer... et puis, ici, comme au Canada, la haine du catholicisme poussait à dépeindre sous les plus noires couleurs tout ce qui était catholique.

Certes, je ne chercherai pas à nier, qu'il y a eu des abus, qu'il y en eut beaucoup. Faut-il de meilleure preuve que les lettres de St. François-Xavier qui nous montrent ce Saint, découragé quelquefois, par les mauvais procédés des officiers et des négociants portugais, envers les indigènes, jusqu'au point qu'il voulait abandonner les Indes et porter ailleur son travail et son zèle.... Mais montrez-moi une conquête lointaine, qui n'a pas été entachée d'abus, surtout lorsqu'elle était si lointaine qu'il fallait six mois, et quelquefois une année, pour y venir de la mère-patrie.

Voyons un peu, comment se firent les autres conquêtes semblables? Où sont les indigènes de l'Amérique du Nord? où sont ceux de l'Australie?... A peine s'il reste quelques misérables lambeaux de ces populations autrefois si nombreuses.

Ici, dans les Indes portugaises, toute la pupulation est Indienne, indigène. Ils parlent leur langue, ils observent leur usages et, pour tenir cette conquête, le Portugal n'a pas besoin d'armée. Il ne craint pas une guerre d'indépendance.

C'est là le résultat d'un sage gouvernement et aussi peut-être de ce lien de parenté spirituelle, qui naît entre celui qui baptise et l'infidèle auquel il donne la foi.

CHAPITRE XXVI.

Départ pour Margão. — La barre. — Margão. Les palanquins. — Rachol.

Le lendemain de notre pélerinage au tombeau de St. François-Xavier nous fîmes une autre expédition et cette fois plus longue. Il s'agissait de visiter la ville de Margão, capitale de la province de Salcette qu'il ne faut pas confondre avec l'île de Salcette de Bombay.

Nous partîmes donc de Pangim à sept heures du matin, Mgr. Agliardi, le Patriarche, Mgr. Aiuti et moi, dans une voiture — trois prêtres Portugais: les Pères Monteiro, Silvano et Santos dans une autre et, suivant la même route que nous avions déjà faite l'autre jour, pour aller chez le Gouverneur à sa résidance d'été, nous arrivâmes à un endroit appellé le quai de Donna Paula, du nom d'une dame qui l'avait fait faire, dit-on, pour la commodité publique.

C'est un point très riche en poissons; partout, dans les champs d'alentour, on voyait d'immenses tas de sardines, dont on se sert ici comme engrais et qui rependaient, aux alentours, une odeur pas dutout agréable.

A Donna Paula nous attendait déjà la galeotte et le

petit remorqueur. Nous y montâmes, non sans un peu de peine car l'eau était très peu profonde, et nous nous dirigeâmes sur Marmagão.

A peine nous étions nous éloignée de la plage, que galeotte et remorqueur commencèrent à danser d'une manière effroyable. J'eus un abominable mal de mer. Nous nous étions apperçu, malheureusement trop tard, qu'au lieu de diriger sur l'église de Marmagão, nos mariniers avaient mis le cap sur la jetée du port, de manière que nous naviguions plus d'une heure le long de la barre, qui est très forte et dangereuse sur la côte occidentale de l'Inde. Heureusement, nous ne pensions qu'à lutter avec le mal de mer, et ce ne fut que quand on nous raconta la frayeur du capitaine du port qui avait apperçu de loin la malencontreuse manoeuvre de nos mariniers que nous eûmes connaissance du danger que nous avions couru.

Nous débarquâmes donc à Marmagão : les autorités étaient sur la jetée pour complimenter le Délégué Apostolique et le Patriarche. Figurez-vous le plaisir que cela me fit: pâle, chancelant après le mal de mer, je dûs donner des poignées de main à tous ces messieurs, faire la conversation avec eux...

Nous montâmes en wagon. Le maire de Salcette nous accompagnait — un maire Concani en frac et cravate blanche et parlant le français.

La route charmante entre les cocotiers, le mouvement du wagon, me rendit peu à peu l'équilibre et je me mis à contempler le pays. On se sentait sur une terre catholique — partout des croix près des chemins et devant les maisons; à chaque station, de belles églises paroissiales, bien plus belles que dans beaucoup de pays de l'Europe.

Les prêtres de chaque paroisse, les autorités et le peuple se tenaient à la gare pour complimenter le Dé-

L'ÉGLISE PAROISSIALE DE MARGAO.

BIBLIOTECA

légué; on lui présentait des adresses en latin, en portugais, en français, en anglais — auxquelles il fallait répondre, ce qui faisait que les haltes aux stations étaient longues et, lorsque le train partait, une foule de petits garçons, le suivaient en courrant, et il y en avait qui étaient si agiles, qu'ils le suivaient ainsi pendant un bon moment.

Nous arrivâmes enfin à Margão. Après la réception à la gare et l'inévitable adresse, nous montâmes en palanquin, et nous nous dirigeâmes vers l'église où l'on reçut le Délégué selon le rituel...

C'était un bien étrange spectacle, que ce cortège de trente palanquins, qu'escortait une foule de catholiques et quelques païens curieux attirés par le bruit de la fête. La foule était si grande que nous nous sentions littéralement étouffer, et nous dûmes faire, Mgr. Aiuti et moi, une fameuse manoeuvre de coudes pour ne pas être séparés du Délégué et du Patriarche.

Nous descendîmes après au presbytère de Margão où le curé donnait l'hospitalité au nombreux clergé venu de la province.

L'église de Margão est splendide. Son maître-autel en bois sculpté et doré, serait une merveille dans chaque capitale de l'Europe. Il ressemble à une de ces pièces d'orfévrerie Indienne, si laborieusement et si finement travaillées. C'est bien dommage seulement qu'on n'ait pas donné de proportions plus correctes aux deux colonnes de devant, qui par leur manque complet de formes architecturales, gâtent l'harmonie luxueuse de ce splendide autel.

Au milieu de la place principale de Margão, devant l'église, s'élève une croix monumentale. C'est bien beau, et, hélas, nous ne sommes pas habitués en Europe, de voir le Crucifix, principal monument de la ville, érigé sur les places publiques comme cela ce voit partout aux Indes Portugaises.

INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE DE MARGAO.

Margão est le centre de l'agitation sectaire, mais, malgré cela, le catholicisme y règne sans partage. Il y est trop fortement établi pour pouvoir être facilement ébranlé.

Lorsque le soleil baissa, nous montâmes de nouveau en palanquin, et au son de l'hymne national portugais, au milieu de cris et de détonations, nous sortîmes du presbytère et nous prîmes le chemin de Rachol.

Le palanquin est considéré ici comme le plus noble moyen de locomotion et beaucoup plus convenable que la voiture — mais il faut bien avouer que c'est un mode de voyager barbare.

Le palanquin de Goa, le *machile*, ne ressemble pas du tout à ces drôles de boîtes qui nous avaient servi au Bengale de moyen de transport — ici, ce sont deux sièges de bois léger placés vis-a-vis l'un de l'autre et formant une espèce de nacelle, avec un baldaquin pour se garantir des rayons du soleil. Le tout, suspendu sur un gros bambou, que quatre forts *coolies* portent sur leur tête. Il y a place pour deux personnes dedans et, il faut avoir un crâne bien vouté, pour pouvoir soutenir ce fardeau en marchant.

Lorsque nous sortions du presbytère, je fus assailli par les *coolies*. Chacun voulait avoir l'honneur de me porter. Ils m'appellaient, se disputaient entre eux.... Croyez vous que c'était parcequ'ils m'aimaient tant? Mais pas du tout, c'est parceque j'étais maigre... par conséquent, probablement, plus léger...

Ils portaient ces palanquins, trois ou quatre en rang, de manière, qu'on pouvait faire la conversation avec ses compagnons de voyage. Ils allaient au pas de course. J'observais un moment ces pauvres gens: nus jusqu'à la ceinture, on voyait leur épine dorsale, se plier sous le poid qu'ils portaient sur la tête. La sueur ruisselait lit-

téralement sur leur peau luisante et dure comme du maroquin. Le regard fixe, les traits d'une immobilité frappante, ils courraient en laissant échapper de temps en temps un petit gémissement.

Cela me parut barbare de me faire porter ainsi par

LE CURÉ DE MARGAO.

des chrétiens, et pourtant c'est l'usage du pays, c'est leur mêtier, et qui n'est pas plus dur que s'ils allaient décharger les navires et ils y gagnent beaucoup plus. Il nous répugnait d'être portés ainsi, mais pour ces pauvres *coolies* c'était indifférent, s'ils portaient sur la tête le gros bambous de notre *machile*, ou bien un ballot de coton.

Nous apperçûmes enfin le séminaire, avec son imposante église, sur une colline, dans un site enchanteur, non sans un sentiment de vive satisfaction, car ce voyage en palanquin n'était pas trop plaisant. Les *coolies* en courant, soulevaient un nuage de poussière et nous en avions le nez, les yeux et les oreilles tout pleins.

Les séminaristes, avec leurs supérieurs, vinrent à la rencontre du Délégué Apostolique et une foule immense, tout le peuple d'alentour. Nous descendîmes de palanquin et il fallut faire processionnellement l'ascention de la colline.

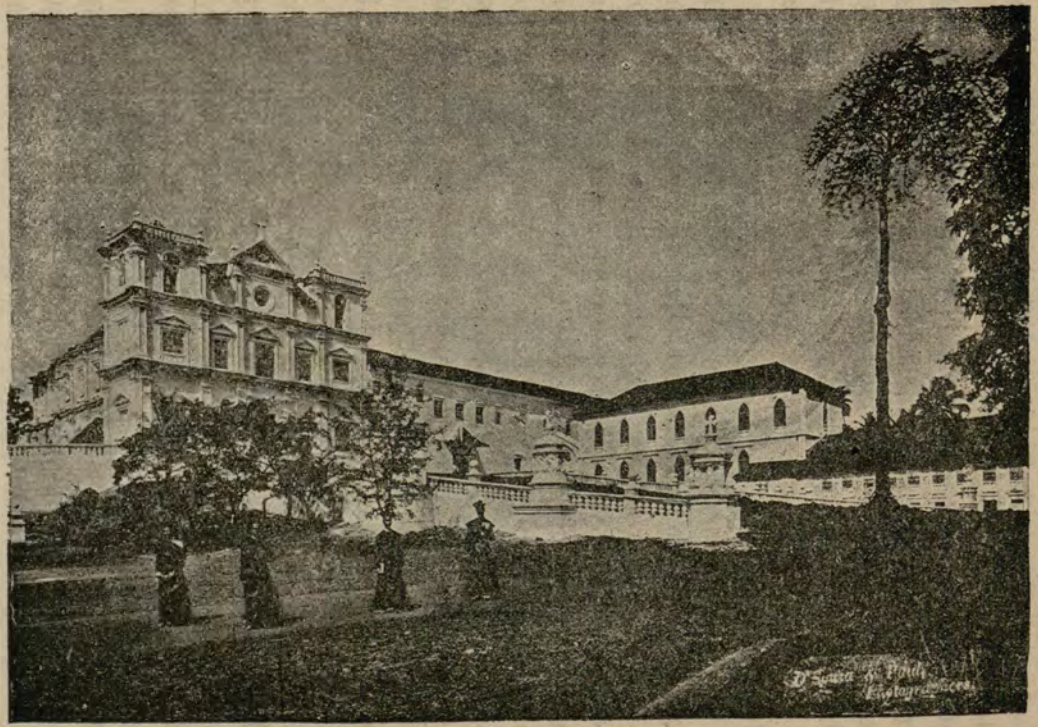
C'était une procession d'un genre tout nouveau. Il fallait faire des efforts surhumains pour se dégager de cette masse d'hommes compacte, qui criaient, pressaient, faisaient retentir l'air de détonations d'innombrables pétards, tout cela au milieu d'une poussière qui coupait la respiration.

C'était, comme à Colombo, moins cet entrain barbare et si sympathique qui se manifestait à Ceylan, partout, sur notre passage. Ici, la population est plus civilisée et la foule était presque, comme chez nous, en Europe. Elle n'avait pas non plus cette familiarité sauvage, que nous aimions tant à Ceylan et que nous retrouvâmes encore à Morapaï, cette mission primitive du Bengal.

A peine me trouvais-je dans ma chambre, que mon premier soin fut de me débarbouiller, et j'en avais grand besoin.

Mgr. le Délégué fit un beau discours aux séminaristes. Entre internes et externes, il y en avait 366, tous Indiens de la caste des Brâhmes et des Chardos, (c'est ainsi qu'on appelle les Rajputs à Goa), car ici, comme dans le reste des Indes, le clergé se recrute dans les castes les plus hautes.

Nous passâmes toute la journée du lendemain dans



LE SÉMINAIRE DE RACHOL.

ce séminaire Patriarchal de Rachol et je fus bien aise de pouvoir l'examiner de près, car ce fut pour moi une conviction de plus que, former aux Indes un clergé indigène, n'est pas une chose tellement difficile, qu'on le croit généralement.

Chaque commencement, sans doute, présente des difcultés sérieuses — mais voici que, dans les Indes portugaises, tout le clergé est indigène et il n'est pas inférieur à celui de beaucoup de diocèses de l'Europe. J'ai vu plus d'un diocèse, même en Italie, dont le clergé est inférieur à celui de Goa.

Une grande faute que nous commettons d'ordinaire, lorsque nous jugeons l'état du clergé indigène en Orient, c'est de le comparer avec le clergé de Rome et des autres capitales, ou bien avec les missionnaires, qui étant généralement des religieux, sont initiés, naturellement, à la pratique d'une vie plus parfaite ; et encore généralement nous ne connaissons que les missionnaires des grands centres.

Il ne faut pas faire de comparaison, entre le commun des prêtres indigènes et l'élite du clergé de l'Europe. Il ne faut pas non plus comparer ce clergé séculier avec les religieux qui dirigent ces missions.

Pour apprécier à sa juste mesure le clergé indigène aux Indes et en Orient — mettez sur l'autre balance les curés de campagne des diocèses provinciaux de l'Europe et des diocèses les moins civilisés et alors vous verrez qu'il n'est pas inférieur.

Certes, il n'aura pas tous ces rafinements que donnent aux hommes, des siècles et des générations de culture et de civilisation — mais il n'en a pas besoin, dans le milieu dans lequel il est appellé à exercer le ministère. Au contraire, si au moyen d'une éducation trop soignée, vous initiez le prêtre indigène à toutes ces finesses qu'exigent d'un homme du monde, même d'un ecclésiastique,

les salons de l'Europe... là bas, sous ses palmiers, il ne saurra qu'en faire, il sera dépaysé, il sera malheureux.

Il faut donc chercher à former ce clergé, non pas le modeler sur celui de l'Europe.

Dans ce séminaire patriarchal de Goa, le recteur seul est un Européen — tous les professeurs et tous les élèves sont Indiens, indigènes, et je puis affirmer qu'il différait peu des séminaires que j'avais visité en Europe — et, s'il a besoin de reforme et d'amélioration, personne mieux que

LE MACHILE, PALANQUIN GOANAIS (page 310).

le Patriarche actuel ne sera en état de le faire. Mgr. Antoine-Sébastien Valente est un homme supérieur à qui Dieu à donné toutes les qualités qui font un bon Evêque et il gouverne son diocèse étendu avec prudence et avec une rare sagesse.

Il y avait dans le séminaire de Rachol un quinzaine de petits garçons, de dix à douze ans, vêtus en soutane, tonsurés, très graves. Ils avaient la prétention de parler le latin. Celui qui devait servir ma messe, vint frapper à ma porte le matin: — *Ubi vis missare?* — Ils étaient très familiers et ne se gênaient pas du tout devant des étrangers.

Le magnifique bâtiment, dans lequel se trouve aujourd'hui le séminaire patriarchal, avait été un collège de Jésuites. Les Pères de la Compagnie avaient jadis remplis toute la presqu'île de Salcette de belles églises et de beaux édifices. Le pavé de la cour repose sur la voute d'une grande citerne, arride depuis longtemps, dans laquelle les premiers catholiques de la contrée se refugiaient en fuyant la persécution des païens,

Nous quittâmes Rachol le vendredi matin. La galeotte avec le remorqueur étaient venus nous chercher, mais ils stationnaient près de l'église paroissiale à un kylomètre environ du séminaire. Il faisait trop chaud pour y aller à pied, il fallut donc avoir recours au palanquin. Mais, où le trouver, dans cette petite bourgade? Il y en avait trois. Mgr. Agliardi monta dans le premier, le Patriarche dans le second; quand nous nous approchâmes du troisième, il se trouva qu'il n'avait pas de sièges.... Nous prîmes joyeusement notre parti. Mgr. Aiuti s'assit à la turque, je laissais pendre mes deux jambes d'un côté et nous partîmes en riant.

La navigation sur le Rio de Rachol était charmante, le fleuve large, le paysage varié et ravissant. Nous avions, à notre gauche, la province de Salcette; à droite celle que l'on appelle: les *Nouvelles conquètes.*

Sur le quai d'embarquement de Rachol se tenait un groupe d'indigènes, attiré par les sons de l'hymne national portugais.

— " Tous ces gens, sont-ils chrétiens? „ demandais-je à un prêtre.

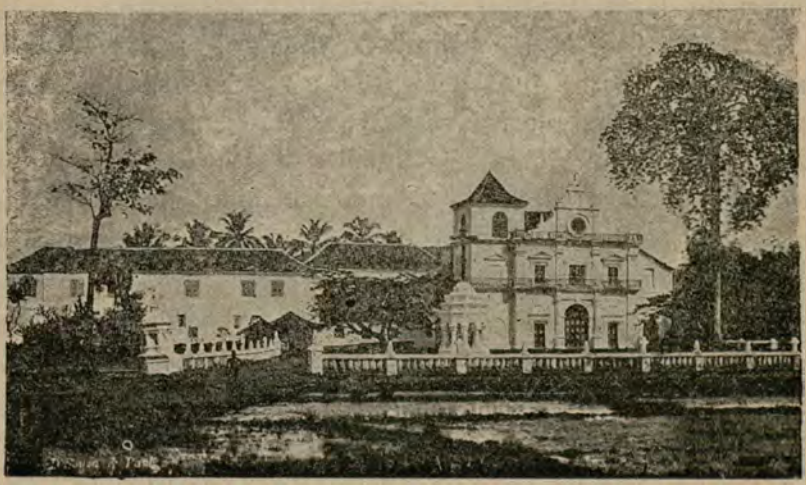
— " Non, il y a parmi eux quelques païens — on les reconnait aisément à leur costume. „

— " Mais s'ils n'ont pas de costume du tout, ces gens-là! „

En général, sur ce point, la civilisation est beaucoup

plus avancée dans les possessions portugaises que dans le reste de l'Inde. On y comprend, la nécessité du costume... pour les grandes occassions.

A l'église, les hommes sont vêtus presque à l'européenne, les femmes portent de longues mantes blanches, modestes et gracieuses à la fois. Ce fut St. François, dit-on, qui en introduisit l'usage et, en effet. on le rencontre d'un bout de l'Inde à l'autre.



LA PAROISSE DE RACHOL.

Les jeunes garçons vont à l'église en jaquettes. tout à fait à la mode, bottines vernies et chapeaux élégants.... cela n'empêche pourtant pas qu'à peine rentrés à la maison, ils se dépouillent bien vite de tous ces appendices inutiles et gênants.

Il n'est pas permi aux enfants de venir à l'école autrement que vêtus. Aussi voyais-je ces chers petits, courbés sous le poid d'un pantalon et d'une blouse, qui se boutonnant mal sur leur poitrine nue. A peine sortis de l'école,

vite ils se dépouillent de tout cela et vous les voyez, courrir à la maison les habits sous un bras et les livres sous l'autre.

L'Archevêque nous raconta qu'il était un jour en visite pastorale dans les *Nouvelles conquêtes*, où les païens sont encore très nombreux et la civilisation par conséquent presque nulle. Aussi, s'étonna-t-il de voir venir à lui un indigène, un parfait gentleman, qui portait un costume correct et élégant: frac, cravate blanche, etc. Evidemment la civilisation commençait à s'étendre.

Mais tandis qu'il parlait avec quelques autres personnes, il voit notre gentleman, assis sous un palmier et occupé à se deshabiller. Sa chemise s'était collée à sa peau, tant il avait eu chaud... il appella donc un compère qui, tirant par les manches, l'aida à se dépouiller de cette malencontreuse chemise et il défila devant l'Archevêque dans le costume le plus rudimentaire je dirais sans costume, s'il n'avait conservé sur la tête le chapeau de haute forme, dont il se servit pour saluer gravement son pasteur...

Nous ne pouvions pas continuer la route jusqu'à Pangim en bateau, car la marée était basse. Notre galeotte ne pût même pas s'approcher de la rive. Nous débarquâmes donc à S. Lorenzo, dans une étroite pirogue, dans laquelle, pour se tenir en équilibre debout, il fallait faire de vrais tours de force. Les voitures du Patriarche nous attendaient sur la rive. Nous traversâmes l'île de Goa dans toute sa largeur et, après quatre heures de voyage, par une chaleur affreuse, nous arrivâmes à Pangim.

CHAPITRE XXVII.

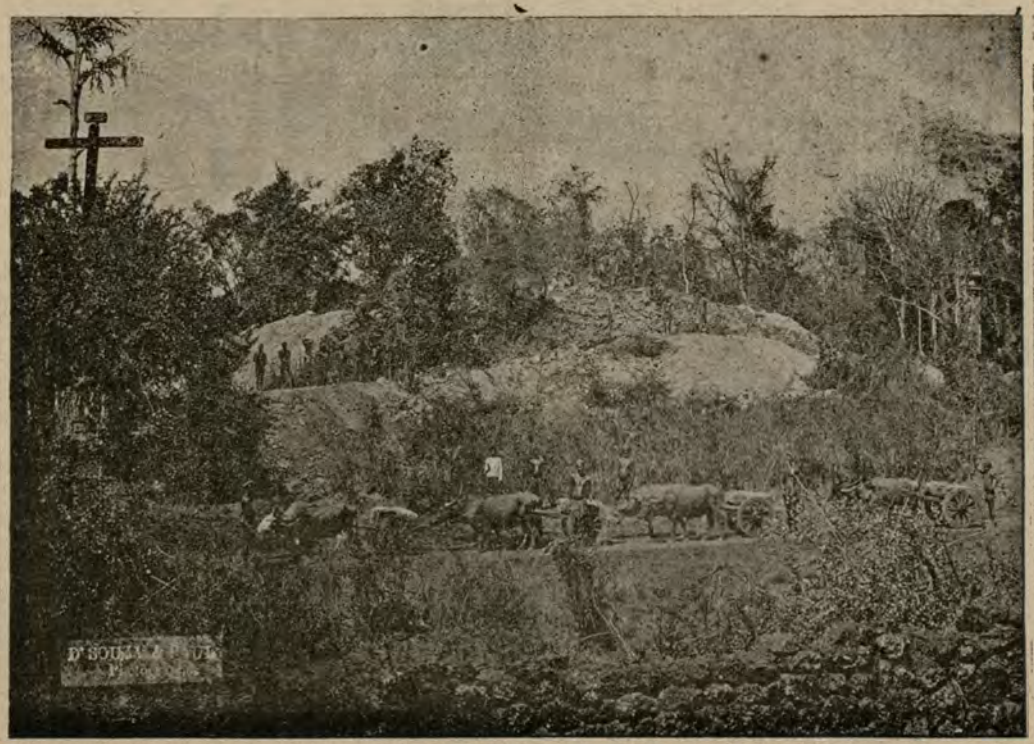
Repos. — Caranzalem. — Le Cabo. — Le Te Deum. — Dépêche de Rome. — La chaleur. — Catholiques et païens. — Ribandara. Le pont. — Les enfants.

Les jours suivants furent consacrés au repos. Certes ni le pélérinage de Goa, ni notre visite à Margão et à Rachol n'auraient pas été considérés en Europe comme une grande fatigue, mais ici c'est tout autre chose. La chaleur est si forte qu'il n'est pas prudent de sortir après huit heures du matin et, jusqu'à cinq heures du soir, s'exposer aux rayons du soleil, même lorsqu'il touche presque à l'horizon, serait pour l'Européen un danger très sérieux.

Tout fatigue beaucoup plus et plus vite qu'en Europe; et il est beaucoup plus difficile de se remettre de la fatigue.

Heureusement, cette chaleur ne me fait pas souffrir. Au contraire, j'en jouis et je suis très content de n'avoir pas froid.

Chaque matin, entre dix et onze heures, je prends une douche et un bain froid, précaution indispensable pour bien supporter la chaleur. Mais cette chaleur affaiblit néanmoins. On devient Indien, on perd l'envie de travailler



GOA. RUINES DU COUVENT DES DOMENICAINS.

et surtout de faire vite. Je commence à comprendre l'horreur qu'ont les Indiens pour la parole : *djaldi* [1].

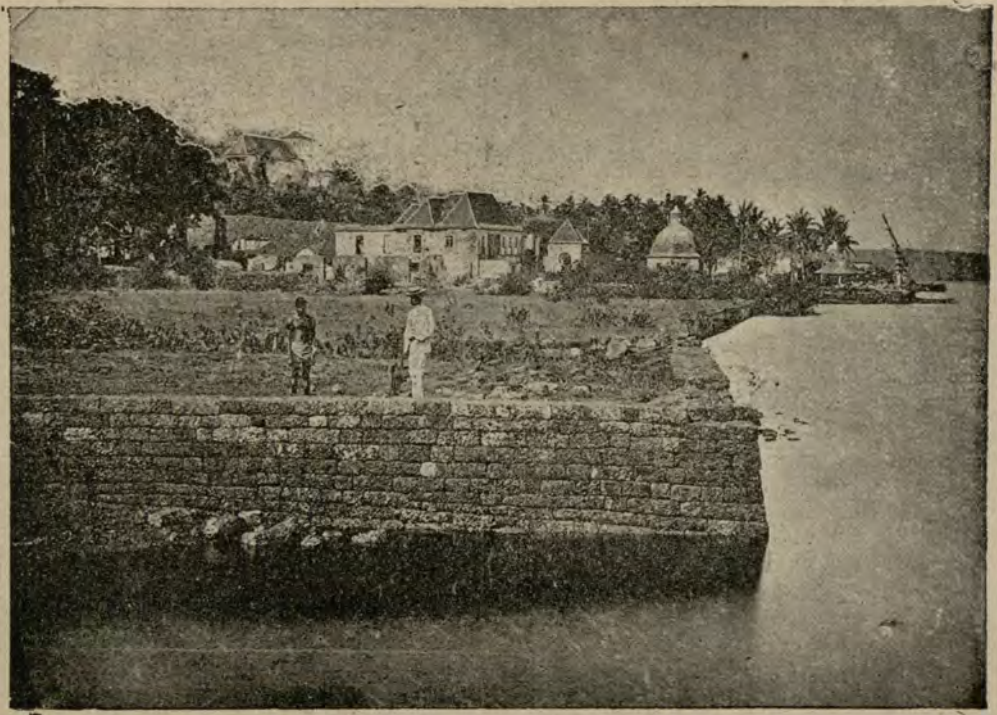
Il y a entre Pangim et le Cabo — une petite plage qui sert de bains de mer : on l'appelle Caranzalem. Ce n'est pas encore Ostende ou Trouville, car on y habite dans des huttes, sous les cocotiers, mais l'air est frais, la brise de la mer vivifiante. Le Patriarche y possède une petite maison.

J'aime la plage, et j'aime à en étudier la vie mystérieuse. Mais ici, c'était très misérable. Une quantité innombrable de petits crabes, j'allais dire, gros comme une araignée, mais aux Indes il y a des araignées grosses comme des moineaux, et ces crabes sont très petits... En fait de coquillages, quelques misérables bivalves, des Nérites, des Cyproea carneola. J'eus une grande déception en examinant les plages de la presqu'île des Indes ; je les croyais plus riches en coquillages. On me dit que c'est mieux dans le Malabar. Nous verrons.

Dimanche, 22 Mars, dîner de gala, chez le Gouverneur qui a une résidance d'été, située dans un site enchanteur, sur une pointe appelée le Cabo, qui s'avance dans la mer entre la barre d'Aguada et celle de Murmagão. Des fenêtres du salon, on voit toute l'étendue de la mer. C'est un lieu magnifique. C'était un ancien couvent, dont on avait expulsé les religieuses. Il tombait en ruines et un des prédécesseurs de l'Archevêque actuel obtint du gouvernement d'en faire sa résidance d'été. Il le restaura, le rendit habitable... mais il en fut bientôt dépouillé par un ministère libéral, qui le donna au gouverneur.

Le 25 Mars, grande fête à Pangim. Le télégraphe avait apporté l'heureuse nouvelle de la naissance d'un

[1] Vite.



GOA. RUINES DE L'ARSENAL ET NOTRE-DAME DU ROSAIRE.

futur Roi de Portugal — le fils du Prince héritier, auquel on avait donné le nom de son aïeul maternel: Louis-Philippe.

Le Délégué Apostolique devait assister à la Messe d'action de grâce et chanter le *Te Deum*.

On avait choisi pour cette solennité l'église paroissale de Pangim et non pas la cathédrale de Goa, car c'était plus commode pour le peuple et les autorités qui, comme de raison, prenaient une part active à la cérémonie.

Le gouverneur vint nous chercher au palais; devant l'église était rangée la garde.

La cérémonie fut effroyablement longue. Il faisait une chaleur telle qu'on pouvait à peine respirer. Imaginez-vous, sous le ciel du tropique, au plus fort de l'été, une église sans ventilation et remplie de fidèles... on étouffait, et le bon curé disait la messe avec une lenteur et une dignité désespérante.

Les Goanais aiment que le service d'église soit long, et surtout qu'il commence tard. Le peuple est très dévot; à l'église, il se tient silencieux, recueilli. Dans les rues et dans les campagnes, lorsque passe l'Archevêque, ils se mettent à genoux pour recevoir sa bénédiction.

Celà nous amusait tant, lorsque nous nous promenions en voiture, de voir devant les maisons des groupes de gros bébés qui se tenaient à genoux, les petites mains jointes, avec une mine si comiquement dévote. Si l'Archevêque regarde d'un autre côté, ils crient pour lui demander la *grande bénédiction*, car ils ne se contentent pas d'un petit signe de croix.

Nous avions déjà arrêté nos places sur le vapeur qui devait partir le 24 de Murmagão pour le sud — pour débarquer à Beypur et de là, par Coïmbatore, nous ren-

dre à Ootacamund dans les montagnes de Neilgherries, où Mons. Agliardi avait déjà fait prendre un Bungalow meublé pour y passer la saison trop chaude et les pluies. Nos malles étaient bouclées, lorsqu'une dépêche de Rome vint subitement reuverser nos projets. Il fallait retourner à Bombay pour y attendre des ordres ultérieurs. Comme le navire de la Compagnie *British India,* qui allait chaque semaine de Colombo à Bombay, ne devait arriver ici que dans quelques jours — nous dûmes l'attendre patiemment à Pangim.

ENFANT BRAHME CATHOLIQUE.

Nous passâmes paisiblement ces quelques jours, jouissant de la large et cordiale hospitalité que nous offrait le Patriarche.

La chaleur était épouventable ; on ne pouvait même pas songer à sortir dans la journée. On me disait que, si un Européen s'avisait de sortir vers midi, il pouvait être sûr de gagner une mauvaise fièvre ou un coup de soleil. Je passais donc l'avant-midi assis sur mon balcon ; je tenais mon livre à la main, plutôt que ne le lisais car, même si je lisais, je n'étais pas capable de comprendre. Je me résignais donc à ne rien faire.

Je regardais les passants et les pêcheurs, qui se reposaient dans leurs barques amarrées à la rive. Je les voyais du matin jusqu'au soir, chauffer le dos à ce bon soleil de leur patrie, qui tuerait en une heure un brave

Européen. Les enfants préparaient le curry. C'était drôle ces scènes de leur vie primitive et intime.

Ici, comme à Ceylan et comme partout ailleurs on distingue tout des suite les Chrétiens des païens. Les premiers ont un visage franc, souriant et ouvert — les autres ont dans le regard quelque chose de sauvage et d'inquiet. Les enfants catholiques vous regardent avec leurs grands yeux noirs, si limpides et si innocents — les idolâtres ont les yeux presque toujours injecté de sang et leurs enfants sont quelquefois très beaux — mais il leur manque cette expression innocente et candide que vous ne trouverez pas même dans leurs petits bébés.

ENFANT BRAHME PAÏEN.

Ils ne sont pourtant pas trop mauvais, ces païens, et n'ont pas de haine pour les catholiques : au contraire, lorsqu'ils voyent approcher l'Archevêque, souvent ils font signe aux chrétiens de se mettre à genoux.

Le Patriarche visitait une église dans une paroisse, où il y avait quatre cent idolâtres. Ils vinrent tous demander à lui baiser l'anneau, et le Prélat, après l'avoir donné à baiser aux chrétiens, dut se mettre à la porte de l'église pour satisfaire le voeu de ces païens, qui défilèrent tous devant lui et joignant religieusement les mains baisèrent avec respect l'anneau pontifical.

L'un d'eux vint prier ensuite le Patriarche de venir bénir sa maison car, disait-il, lorsqu'il était enfant, l'Archevêque avait béni la maison de son père et, après, les palmiers lui donnèrent une telle abondance de vin qu'ils ne savaient plus où le mettre.

Ils sont doux, pacifiques et pourtant ils ne se convertissent pas.

A cinq heures et demie du soir, la chaleur était déjà moins forte et nous pouvions sortir.

Quelquefois, j'allais avec Mgr. Aiuti sur la plage. Cela m'amusait de voir courrir sur le sable une innombrable quantité de petits crabes, tout différents de ceux des plages d'Europe et qui marchaient la tête haute avec une rapidité incroyable, portant chacun un brin d'herbe, une feuille sèche ou une plume, qu'ils abandonnaient bien vite, pour se refugier dans la mer quand on les persécutait un peu.

Je cherchais en vain quelque petite coquille qui vaille pour augmenter ma collection — et je compris alors que si l'on veut en avoir de bonnes et de rares il faut se résigner tristement à les acheter chez Sowerby à Londres, où chez quelque autre pourvoyeur de musées dans les grandes capitales de l'Europe.

Le plus souvent, nous sortions en voiture avec le Délégué et le Patriarche.

Le but ordinaire de notre promenade, était le Cabo et les magnifiques bosquets de Manguiers, de Cocotiers et de Jaquiers, tout sémés de cabanes, par lesquels nous passions pour y arriver. Il y a dans ces bosquets, m'a-t-on dit, des tigres et des léopards, mais nous n'eûmes jamais la bonne, ou plutôt la mauvaise chance, de rencontrer un de ces messieurs. Le Gouverneur nous raconta, l'autre jour, qu'un des ouvriers qui travaillait à restaurer sa résidance

d'été au Cabo, avait tué la nuit précédente un beau léopard de la plus grande espèce, qui rôdait tout près de là.

On donne une prime à celui qui tue un de ces animaux et, si la bête avait mangé un homme, la prime est de 100 roupies (200 francs) et on fait une grande fête. Le fauve qui a gouté la chair humaine rôde toujours près des habitations.

La promenade de Ribandara est aussi très jolie. On suit le bord de la mer, en longeant des lagunes, dans lesquelles la marée dépose une grande quantité de sel, que l'on ramasse pour le porter au marché de Bombay. Puis le long bourg de Ribandara, qu'ombragent d'innombrables Cocotiers. Entre les huttes et les arbres, s'ouvraient de magnifiques échappées sur le fleuve, et on voyait Goa avec ses blanches églises, au milieu d'une mer de verdure. Quelqu'un qui ne saurait pas que ces arbres ne couvrent que des ruines serait tenté de se croire en face d'une grande cité. La position de tous ces Sanctuaires permet de reconstruire en imagination et de se faire une assez juste idée de ce qu'avait dû être jadis la cité de Goa. Elle était belle et grande.

En retournant à la maison, nous descendions de voiture sur cette digue magnifique, qu'on appelle le pont de Ribandara et que, selon la légende, le Diable et les Jésuites construisirent en une nuit. La vraie histoire de cette construction imposante est, que le bord de la mer étant marécageux, il fallait faire un grand détour pour arriver de Pangim à Ribandara. Lorsque, sous Philippe II, le Portugal se trouva sous la domination espagnole, le Vice-Roi des Indes, obligé de livrer à l'Espagne l'oppulente colonie, voulut au moins la rendre avec le trésor vide et, pour dépenser l'argent qui s'y trouvait, il entreprit la construction de ce pont gigantesque, qui est encore parfaitement solide.

Il est très long — nous arrivions à peine à la moitié et nous remontions en voiture. Mais c'était une charmante promenade. La brise fraîche de la mer nous fouettait le visage et soulageait nos poumons de la fatigue d'une journée de chaleur. Sur le ciel, illuminé encore par les derniers rayons du soleil, apparaissait le pâle croissant de la lune. Le paysage était imposant. A droite, la Grande Ourse et

GOA. RUINES DE L'ÉGLISE DES CARMES.

l'Etoile polaire attirait ma pensée vers ma patrie du Nord; à gauche, la belle Croix du Sud disait que j'en étais si loin.

La nuit était tombée lorsque nous retournions à la résidance.

L'Inde n'est pas un bon pays pour les touristes, pour ceux qui veulent voir beaucoup — car, pour voir beaucoup, il faudrait y rester très longtemps. Le jour com-

mence à poindre à six heures du matin et, à sept, il faut rentrer; les rayons du soleil sont déjà trop ardents. Vous devez rester claustré à la maison jusqu'à cinq heures, où même cinq heures et demie. — Une heure après, le soleil est couché. A sept heures, il fait nuit.

J'aimais beaucoup ces promenades du Cabo et de Ribandara. Je les préférais à toutes les autres, car on y rencontrait toujours beaucoup de monde. La route était très animée. Partout, des groupes d'enfants qui se met-

GOA. ÉGLISE DE ST. JEAN DE DIEU.

taient à genoux pour demander la bénédiction des Evêques. C'est incroyable la quantité d'enfants que l'on rencontre partout aux Indes — et je comprends bien en les regardant, pourquoi St. François-Xavier les avait tant aimé, que, presque dans chaque lettre qu'il écrivait à Mancias, il se recommandait aux prières de ces petits innocents:

— " Leurs prières seront ma défense et ma garde, „ *(8 Nov. 1544)* " elles seront mon escorte et mon bouclier „ *(10 Nov. 1544)* — disait le Saint à ceux qui lui représentaient tous les dangers du voyage qu'il voulait entreprendre.

On me reprochera peut-être, qu'en narrant mon séjours à Goa, je parle trop des enfants. Mais les enfants n'est-ce pas l'avenir, n'est-ce pas l'espérance de ces missions lointaines?... et dans ces lieux si pleins du souvenir de St. François-Xavier, peut-on passer, sans jetter sur eux un regard de tendresse, devant ces bons petits garçons, que le Saint avait tant aimé, dont il s'occupait tant et si laborieusement, et qui eurent une si large part dans son apostolat..... et il semble, en effet, que la bénédiction du Saint repose encore sur eux: jamais, je n'ai vu les enfants prier avec tant de dévotion. Le Dimanche, à l'église paroissiale de Pangim, le sanctuaire est plein de jeunes garçons. On croirait que cette place est réservée spécialement pour eux. Je les voyais, durant toute la Messe, à genoux, les mains jointes, immobiles. Quand je disais la Messe, il y en avait toujours cinq ou six qui se tenaient à genoux au pied de l'autel. Je n'avais vu nulle part les jeunes garçons aussi recueillis à l'église.

CHAPITRE XXVIII.

Avenir de Goa. — Le sacrifice du coq. — Tolérance religieuse. — Les martyrs de Cuncalim. — Jean III et St. François-Xavier. — Départ de Pangim. — Nouvelles de Rome.

C'est un bien beau pays que les Indes portugaises et le Gouvernement de Lisbonne a tort de laisser cette charmante colonie dans un état d'abandon si navrant: l'industrie est tombée — tous les gens aisés ont émigré et il n'y a que les pauvres qui restent.... Ce sont les Anglais qui exploitent les salines. Les télégraphes et les chemins de fer sont aussi entre les mains des Anglais.

Elle devait être très florissante jadis, cette terre de Goa, riche et populeuse — toutes ces ruines grandioses, dont elle est parsemée, attestent éloquement de son ancienne splendeur.

Comment se fait-il qu'elle est tombée si bas? Quelle fut la catastrophe qui réduisit en moins de cent ans une cité populeuse en une forêt sauvage et un pays riche et florissant à un état si proche de la misère?

Tout le monde est d'accord — que ce fut l'expulsion des ordres religieux qui fut la cause de cette décadence.

Depuis le jour où l'on chassa de leurs monastères ces moines qui les avaient bâtis — les habitants de Goa commencèrent à abandonner leurs maisons et leurs ateliers; les maisons tombèrent en poussière, la végétation envahissait les rues; Goa se dépeupla. Cette grande cité devint un morne et silencieux désert... et la misère envahit les campagnes...

Les Goanais attribuent tout ceci au miracle. Certes, on y voit et avec évidence le châtiment de Dieu... mais, pour punir, Dieu se sert bien souvent des agents naturels — il nous est donc permis de chercher, à ce point de vue-là, pourquoi l'expulsion des Ordres Religieux apporta un changement si grand, si radical dans l'état économique des Indes portugaises, et pourquoi l'éloignement de ces simples religieux fit tomber en ruine cette belle colonie.

L'explication de ce fait est très simple.

Les Indiens, comme du reste tous les aborigènes des pays tropicaux, ont une nature indolente, paresseuse.

Pour qu'ils produisent quelque chose par le travail, il faut qu'ils ayent quelqu'un qui pense, qui imagine pour eux, qui leur mette en main les outils et qui les pousse doucement au labeur.

Ils sont dociles, doux et intelligents — ils se laisseront donc facilement conduire par ce tuteur qui aura su gagner leur confiance. Ils travailleront, leur travail produira.

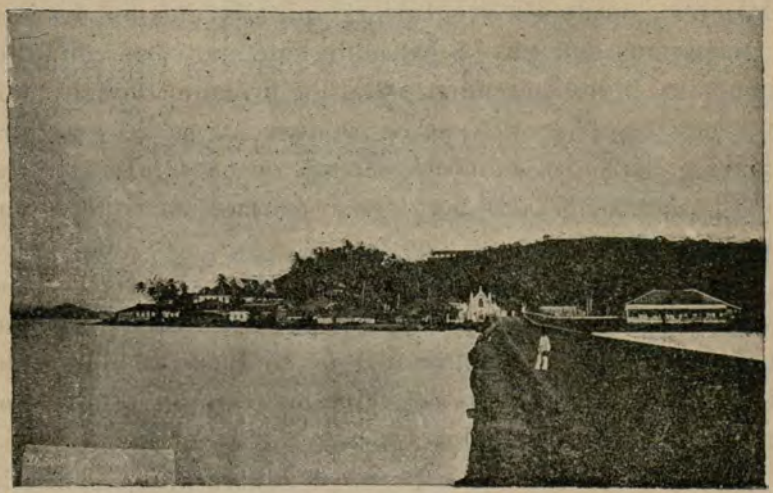
Les religieux étaient pour le peuple ces charitables tuteurs. Sans cesse en contact avec lui, ils le poussaient à l'industrie et à l'agriculture, ils le poussaient, en un mot, à l'activité du travail productif.

Les religieux chassés de leurs couvents — le peuple se trouva abandonné à lui-même — et, dès ce jour, tout tomba en ruine.

Telle est la génèse de la décadence si rapide des Indes portugaises.

Les Indiens ne sont pas encore assez mûrs pour pouvoir se gouverner eux-mêmes. C'est un peuple qui n'est pas encore sorti des maillots de l'enfance. Appuyé, guidé par les Européens, ils seront intelligents, capables — mais, abandonnés à eux-mêmes, ils retomberont toujours dans la barbarie.

L'influence énervante du climat les pousse à l'indolence ; ils ont peu de besoins, ils peuvent donc vivre oisifs ;



RIBANDARA ET LE PONT DU DIABLE (page 329).

ils ne sont pas encore assez civilisés pour avoir l'esprit d'initiative et aspirer à un bien-être qu'ils ne connaissent pas...

Le Gouvernement Royal de Lisbonne devrait sérieusement songer — tant qu'il est temps encore — à tirer ses possessions Indiennes du triste état dans lequel elles se trouvent.

Il le doit aux Indiens Goanais, qui méritent, par leur fidélité, qu'on songe à faire quelque chose pour eux — il

le doit à la nation Portugaise pour laquelle ce pays est un monument historique si glorieux — et puis, c'est une bien belle province...

Je croirais que, pour relever toute cette ruine navrante il faudrait avant tout faire deux choses:

Augmenter l'élément Européen dans la magistrature et dans l'administration — qui est trop aux mains des Indigènes — mais ne pas y envoyer de ces apôtres de la libre-pensée, élément destructeur, avant-coureur de la Révolution — ou de ces aventuriers qui n'ayant pu trouver de place dans leur pays à cause de leur mauvaise conduite, iraient aux Indes, parceque, selon l'expression triviale mais bien tournée, ils n'ont pas pu trouver où se faire pendre ailleurs... mais des hommes sérieux et bien intentionnés, qui y viendraient pour servir leur patrie, tels que le fut jadis Martin Alfonso de Sousa.

On m'a dit qu'aujourd'hui les revenus de la Colonie excèdent de beaucoup les dépenses et que la caisse est toujours bien fournie; on pourrait donc donner à ces fonctionnaires des appointements convenables, comme le fait l'Angleterre dans le reste des Indes.

Ce serait une chose à faire, et l'autre plus essentielle encore — rappeller les Ordres Religieux: ceux qui cultivent la terre comme les Trappistes — ceux qui vivent pour le peuple et sans cesse avec lui, comme les Franciscains — ceux enfin qui, par une instruction solide et raisonnée, développeraient et feraient mûrir ce peuple: et, en ceci, les Jésuites sont maîtres.

J'ai hésité un moment à nommer ces derniers, car je sais combien leur nom seul soulèvera de clameurs et de protestations... Pourtant, comme je l'ai déjà dit, c'est l'opinion générale à Goa que ce fut l'expulsion des Ordres Religieux et de la Compagnie de Jésus en particulier, qui fut le point de départ de la décadence matérielle et morale du pays.

Ce peuple a encore besoin d'être guidé, il a besoin d'un élément qui soit sans cesse en contact avec lui pour l'instruire et pour l'encourager.

Tous ceux qui connaissent un peu les pays tropicaux, admettront sans nulle difficulté, la nécessité de renforcer l'élément indigène indolent, par l'élément européen, plus actif, plus mûr et civilisateur — mais, dira-t-on peut-être, pourquoi les Ordres religieux? Les laïcs peuvent bien faire la-même chose... Ce n'est pas vrai.

Les Européens qui sont au gouvernement ne pourront pas avoir ce contact intime et journalier avec les indigènes, ils n'en auront ni le temps ni le loisir et, si même ils le pouvaient, leur dignité ne le permetterait pas, leur prestige en souffrirait — et puis, les ministres du Roi, quand même ils seraient respectés et aimés, n'auront jamais avec le peuple ce lien de paternité tendre et charitable, qui impose l'amour, engendre la confiance et qui est l'appanage doux et exclusif des ministres de Dieu.

Les colons venus d'Europe, non plus, ne pourront pas répondre à ce but, car ils viendront naturellement chercher leur propre profit. Ils exploiteront les Indigènes et ne se sacrifieront pas pour eux.

Il faut donc des Religieux. Qu'on essaye d'établir les Trappistes, sur les ruines enfiévrées de Goa — on en verra bien vite le résultat.

Ce n'est pas l'intérêt qui me pousse à le dire: nous avons tant de Missions et si grand besoin de Missionaires que chaque, Trappiste, Jésuite, Franciscain qui viendrait s'établir dans les Indes portugaises, laisserait là, d'où il partirait, un vide qui ne serait pas remplacé facilement — mais sincèrement et en toute conscience — ce serait le seul moyen d'empêcher la ruine complète, définitive et de faire refleurir, de nouveau, cette belle et si glorieuse colonie de Goa.

Ce n'est que par le retour des Ordres Religieux que l'on pourrait y parvenir encore.

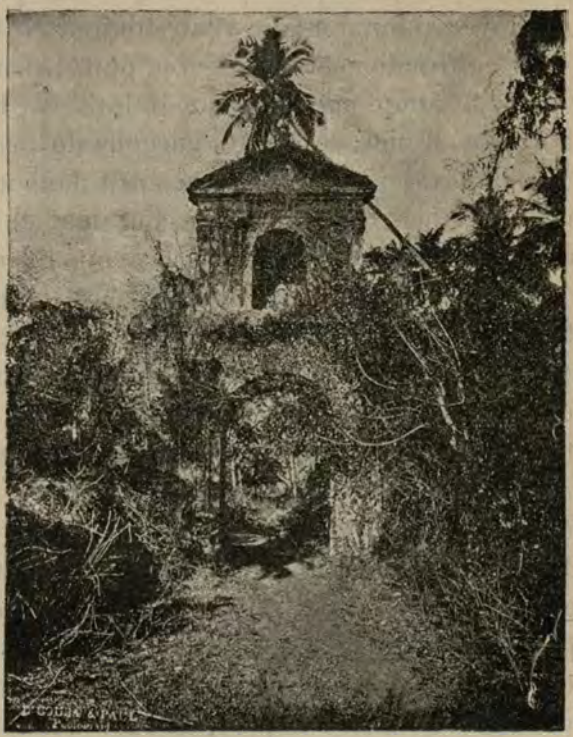
Dans ces pays primitifs, le contact forcé et continuel avec les idolâtres, influe mal sur les chrétiens et

UN BOTTO PRETRE PAÏEN.

le clergé doit se donner quelquefois beaucoup de peine, pour garantir le peuple ignorant contre cette influence pernicieuse.

Dans les provinces Portugaises qu'on nomme les Vieilles Conquêtes, le catholicisme est ancien, il n'y a même plus de liens de parenté entre les chrétiens et les idolâtres. C'est tout le contraire dans les Nouvelles Conquêtes.

Le paganisme y est encore puissant et les chrétiens ont beaucoup de relations de famille avec les païens. Ils vivent presque toujours ensemble. Ils s'invitent mutuellement aux fêtes du mariage et les mariages païens sont toujours accompagnés de pratiques superstitieuses.



GOA. L'ARC DES CONDAMNÉS.

Il en résulte que beaucoup de Chrétiens, surtout ceux qui sont nouvellement convertis, continuent quelquefois, en secret, à pratiquer les rites du paganisme... surtout le sacrifice du coq.

Pour se rendre propice le démon — les femmes sortent quelquefois la nuit de leurs cabanes. Le Botto, prêtre, sorcier païen, les attend dans les bois : elles lui apportent

BIBLJOTEKA

du riz, des coqs et des noix de coco et assistent au sacrifice qu'il en fait au démon. Naturellement, elles prennent toutes les précautions possibles pour garder le secretdevant les autres Chrétiens, surtout devant les prêtres.

Un curé dans les Nouvelles Conquêtes, dans la paroisse duquel ces choses se pratiquaient plus souvent qu'ailleurs, imagina un moyen pour pouvoir venir toujours à temps et empêcher cette offrande sacrilège — ou, plutôt, il ne l'imagina pas, mais fit simplement ce que faisait St. François-Xavier. Il dressa si bien les petits garçons de l'école que, lorsqu'ils s'appercevaient que l'on préparait dans une hutte du village ce sacrifice du coq, ils accouraient le lui dire tout de suite. Le curé guéttait alors les coupables au passage, leur arrachait des mains la malheureuse bête et leur faisait naturellement un énergique sermon.

Un jour, les enfants vinrent lui dire qu'on préparait un sacrifice, plus solennel que d'ordinaire, dans un bois voisin. Le Curé se fit accompagner de son Vicaire et, à la nuit tombante, tous deux se cachèrent derrière les plus gros arbres. Il virent arriver les femmes et un moment après le Botto... Au moment où ce dernier coupait le cou au coq, les deux prêtres sortirent de leur cachette. Ce fut une panique générale. On éteignit les torches et chacun s'enfuit de son côté, pas assez vite pourtant pour que le bon Curé n'ait pu reconnaître quelques-unes des commères. Les prêtres n'avaient plus rien à faire, ils prirent le coq mort et le riz, et retournèrent au presbytère.

Le lendemain était grand jour de fête. Il est d'usage aux Indes portugaises, comme d'ailleurs presque partout en Orient, que l'on expose à la vénération publique, sur une petite table, devant le maître-autel, une image du Sauveur ou bien du Saint du jour.

Grande fut la stupéfaction du peuple, qui affluait à l'église, lorsqu'au lieu de l'image, ils virent un coq mort,

du riz ensanglanté et une noix de coco... Mais le Curé était déjà en chaire... il leur montrait du doigt la pauvre bête égorgée:

— " Voici, leur disait-il, votre dieu! Allez donc l'adorer, car vous ne méritez pas d'en connaître un autre... „ et il leur raconta la scène qu'il était allé interrompre, la nuit précédente. „

Avec ces peuples d'Orient, il faut toujours agir sur l'imagination... C'est le seul moyen qui les frappe, le seul qui sera efficace avec eux.

J'ai dit, qu'en enseignant aux enfants de l'école de lui dénoncer les chrétiens qui pratiquaient encore en cachette les rites du paganisme, le Curé n'avait fait que suivre l'exemple de St. François-Xavier. Le Saint le raconte plusieurs fois dans ses lettres:

— " Le fruit du baptême administré aux nouveaux-
" nés, aussi bien que de l'instruction donnée aux enfants
" est vraiment incroyable — écrivait-il de Cochin à Rome,
" le 31 Décembre 1543.

" Ces enfants, je l'espère de tout mon cœur, avec la
" grâce de Dieu, deviendrons meilleurs que leurs pères.
" Ils montrent un amour ardent pour la loi de Dieu et
" un zèle extraordinaire pour apprendre à connaître notre
" sainte Religion et l'enseigner aux autres. Leur haine
" pour l'idolâtrie est vraiment merveilleuse. Ils luttent
" avec les païens et, chaque fois que leurs parents retour-
" nent à leurs anciennes pratiques, ils leurs font des repro-
" ches et viennent me le dire immédiatement.

" Partout, où je découvre un acte de culte idolâtre,
" j'y vais avec une bande nombreuse de ces enfants, qui
" se chargent d'accabler le Diable de beaucoup plus d'in-
" sultes et d'abus qu'il n'avait reçu de culte et d'hon-
" neurs de leurs parents, de leurs amis et de leurs con-
" frères. Les enfants se jettent sur les idôles, les saisissent,

“ les renversent et les mettent en pièces, ils crachent dessus, “ les brisent et dispersent les morceaux à grands coups de “ pied — en un mot, leur font tous les outrages possibles. „

C'est ainsi qu'agissait le grand Apôtre des Indes, et c'est ainsi qu'on devrait agir aujourd'hui...

SEIGNEUR IDOLATRE DU CONCAN.

C'est hideux ce qu'on appelle : *tolérance religieuse.* On s'indignerait à coup sûr, si l'on entendait dire qu'un Chrétien à permis que l'on insulta à sa table le Saint Nom de Jésus.... Mais est-ce donc autre chose qu'insulter le Seigneur, lorsqu'on *tolère* le culte solennel et public du démon, sur une terre que gouvernent les Chrétiens...

Le culte rendu au Diable est un crime contre lequel

les lois de presque tous les pays de l'Europe décretaient la peine capitale. Ici, on le permet ouvertement et officiellement... plus encore, les représentants du gouvernement visitent les pagodes, et souffrent que Suamis et Bottos les reçoivent avec ostentation.

BRAHME PAÏEN.

Permettre le paganisme, c'est tolérer le crime. On le fait pour des raisons politiques, dira-t-on, pour ne pas s'aliéner ces peuples et pour les attacher au gouvernement...

Mais croit-on donc ces peuples assez sots pour qu'ils puissent s'imaginer que c'est par respect pour ce culte, qu'eux-mêmes ne respectent plus, ou par amour pour eux,

qu'on est si tolérant — du tout, ils comprennent parfaitement, que c'est parce qu'on est faible et parce qu'on a peur d'eux... et plus on fera parade de cette lâche tolérance, plus ils lèveront la tête.

Si les gouvernements de ces pays, le gouvernement Anglais surtout, donnaient àl a christianisation ne fusse qu'un appui indirect et latent, on aurait déjà des millions de chrétiens : et les chrétiens ne chercheront jamais à comploter contre l'Angleterre aux Indes et à s'unir avec ses ennemis. Au contraire, en tout cas et en toute circonstance, le gouvernement impérial pourra compter sur eux, ils seront toujours fidèles.

On raisonne tant sur l'avenir et les dangers du vaste empire des Indes... Eh bien, tout le danger est là, dans le paganisme que l'Angleterre protège et dans l'Islam dont elle néglige de mesurer les forces.

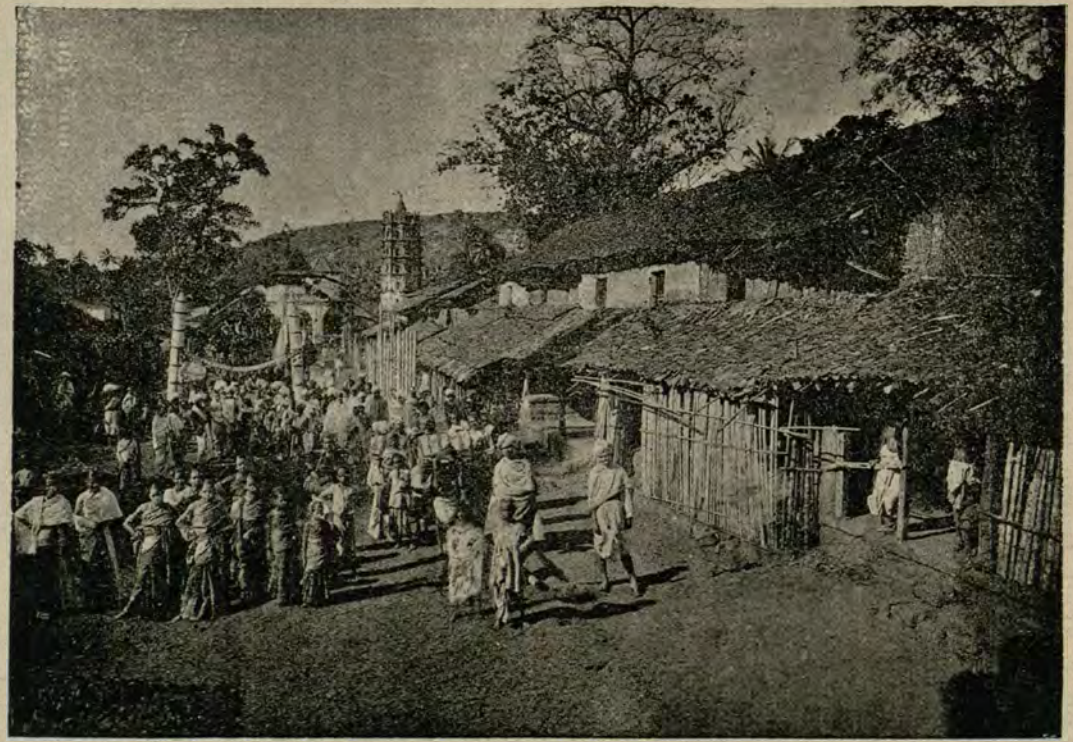
Si cet Empire, Dieu préserve, doit tomber — le coup fatal lui viendra du côté des païens, de celui des musulmans surtout.

Le village de Cuncalim sur le territoire portugais a été jadis le théâtre du martyr de quatre Jésuites, le Père Aquaviva et ses compagnons.

Ils voulaient construire une chapelle et traitaient avec le chef du village pour l'achat du terrain nécessaire. A dessein ou peut-être sans arrière-pensée, le chef s'éloigna d'eux. Ils entendirent alors des cris menaçants, et furent cernés par une troupe de païens qui les sommèrent de sacrifier aux dieux. Ils furent tués, leurs corps inanimés traînés autour de la pagode jusqu'à ce qu'ils furent déchirés en morceaux. On les jetta alors dans un puits.

Une chapelle marque aujourd'hui le lieu de leur martyr et leurs corps reposent sous un autel de la cathédrale de Goa.

Chaque année, les païens célébraient l'aniversaire de



UNE FÊTE PAÏENNE DANS LES INDES PORTUGAISES.

cet évènement. Ils venaient en procession sur les lieux, et, après diverses cérémonies, il faisaient trois fois le tour de la place où était jadis la pagode, en mémoire de ce que l'on y avait traîné les corps des martyrs.

On parvint enfin à empêcher cette hideuse cérémonie; le terrain sur lequel elle se faisait étant devenu propriété d'un Portugais demeurant à Lisbonne, sur la demande des autorités ecclésiastiques, il en prohiba l'accès aux païens.

On réussit, car ces païens n'eurent pas la pensée d'avoir recours aux tribunaux. S'ils l'avaient fait, les tribunaux auraient invoqué en leur faveur le droit que donne la prescription (comme on le fit dans un autre cas semblable) et l'on aurait probablement obligé le propriétaire de leur livrer l'accès du terrain et de ne pas empêcher ces rites infâmes, auxquels ils avaient un droit acquis depuis longtemps. Et pourtant, au point de vue, même simplement juridique — ces rites n'étaient rien d'autre que l'apothéose du meurtre et de l'assassinat.

Ce n'est pas en exhibant, par une lâche tolérance, sa propre faiblesse, aux peuples qu'on a conquis — qu'on les rendra plus fidèles et soumis. Le moment ne se fera pas attendre et ils se révolteront, ou chercheront à se rapprocher d'un autre conquérant qu'ils croiront plus fort.

Dans les temps où ils étaient encore vraiment chrétiens, ceux à qui Dieu délégait le pouvoir, agissaient autrement dans ces mêmes circonstances: voici l'instruction que Jean III, roi de Portugal, donnait *(Mars 1546)* au vice-roi don Joam de Castro:

— " Le devoir essentiel du souverain chrétien — " disait le pieux monarque — est d'avoir soin des intérêts " de la religion et de mettre toute sa puissance au ser- " vice de la foi. C'est ce qui m'oblige de vous communiquer " la profonde tristesse dans laquelle m'a plongé tout ce " que j'ai entendu. „ Il avait appris, continuait-il, qu'on

UN SUAMI FONTIFE PAÏEN.

adorait encore les idôles dans certaines provinces de son empire, même à Goa et dans d'autres endroits où la vraie foi aurait dû fleurir exclusivement. Il ordonnait donc de rechercher les idôles, et de les briser partout où on les trouvera. Que les peines les plus sévères soyent proclamées contre ceux qui sculpteraient, orneraient les idôles, qui célébreraient leurs fêtes, protégeraient ou donneraient asile aux prêtres des faux dieux.

De plus, que les païens soyent attirés à la conversion non seulement par la conviction de la vérité et l'espoir du salut éternel, mais aussi par des faveurs temporelles. Les convertis jouiront de libertés, d'immunités diverses.... Il avait entendu dire que les Indigènes sont astreints au service de ses flottes; les Chrétiens seront dorénavant libres de cette obligation et, dans un cas d'urgente nécessité, ils devront être largement rémunérés.

Telles furent les instructions que donna au vice-roi des Indes le roi Jean III — et, ce qui nous montre combien à cette époque on comprenait ce devoir de propager la foi, c'est que St. François traitait encore avec sévérité ce monarque puissant, parce qu'il n'était pas assez vigilant pour faire exécuter ses ordres. Il lui écrivait de Cochin le 20 Janvier 1548:

— " Si le Gouverneur et les commandants étaient " fermement convaincus que Votre Altesse agira envers " eux, comme elle a déclaré et même juré d'agir... alors, " en une seule année, toute l'ile de Ceylan, plusieurs roi " de la côte de Malabar et toute la presqu'île de Co- " morin embrasseraient la foi de Jésus-Christ. Mais aussi " longtemps que le Gouverneur et les commandants de " vos places-fortes aux Indes ne seront pas certains de " perdre leur rang et leurs propriétés, s'ils ne cherchent " pas à propager la foi — que Votre Altesse n'espère pas " que la prédication de l'Evangile puisse se faire avec

UNE FAMILLE IDOLATRE.

“ un vrai succès. Les Gouverneurs et les commandants qui “ négligent ce devoir devraient être sévèrement punis par “ Votre Altesse.

“ Comme je n'ai pas grand espoir que Votre Altesse “ agisse en conséquence, je me repends de Lui avoir “ écris, car, pour avoir été prévenu, Elle rencontrera “ au tribunal de Dieu un jugement plus sévère et plus “ inexorable... „

Je demande après celà que répondront, devant le tribunal de Dieu, tous ces princes et gouverneurs chrétiens qui *tolèrent* et protègent le culte idolâtre.

Qu'on ne dise pas que cette *intolérance* causa la chute des Portugais aux Indes. D'autres agents historiques provoquèrent cette grande catastrophe. Au contraire, si les Portugais n'avaient pas changés de système — si de propagateurs, ils n'était devenus persécuteurs de la foi catholique — aujourd'hui encore ils y seraient puissants — car cette intolérance du culte des idôles, loin de leur aliéner les peuples indigènes, a fait d'eux, au contraire, les plus fidèles sujets. Dans les provinces où l'action religieuse se développait le plus, l'indigène s'est tellement identifié avec le conquérant, qu'aujourd'hui, d'un bout de l'Inde à l'autre, tous ceux que l'on désigne du nom de *Goanais* portent au Portugal un attachement sans bornes, pensent comme des Portugais, se croyent Portugais... Voici le résultat d'une sage politique.

Le *Khandalla*, provenant de Calcutta, sur lequel nous devions nous embarquer pour Bombay, avait été annoncé pour Mardi soir ou Mercredi matin à Murmagão, où il devait nous prendre et repartir immédiatement... il n'arriva que le Vendredi à midi, mais nous ne nous étonnâmes plus de cette irrégularité, nous y étions déjà habitués.

Le Patriarche et le Gouverneur reconduisirent le Dé-

JONGLEURS.

légué Apostolique jusqu'à l'embarcadère de Donna Paula où nous montâmes sur la galeotte qui nous avait servi tant de fois — le remorqueur siffla et nous fîmes nos adieux à Goa.

Pour éviter la barre, nous fîmes un grand détour en suivant la côte jusqu'à l'embouchure du fleuve, que nous traversâmes pour redescendre ensuite la côte opposée jusqu'à Murmagão. De cette manière, nous évitâmes le roulis et la perspective maussade de plonger dans la mer.

La traversée de Goa à Bombay se passa sans aventures du tout. Le *Khandalla* était un brave côtier de 2000 tonnes, qui tenait admirablement la mer. La chaleur était très forte. Un écriteau encadré au dessus de la porte du salon annonçait aux passagers que le maitre-d'hôtel tenait à leur disposition tout un arsenal de boissons rafraîchissantes, mais qu'il fallait les commander trois heures d'avance. Cette idée de commander la boisson trois heures avant d'avoir soif, nous amusa beaucoup.

A Bombay, Monseigneur Agliardi trouva une dépêche de la Secrétairerie d'Etat, qui le rappellait immédiatement à Rome où le St. Père le destinait à un poste éminent. Je devais l'accompagner aussi. Mons. Aiuti était nommé Délégué Apostolique à sa place.

Cette depêche mettait fin à ma tournée aux Indes. Je regrettais vivement de n'avoir pas pu visiter encore les grandes chrétientés du Malabar et du Maduré — ce qui m'aurait permis de donner au lecteur un tableau plus complet des *Indes catholiques;* mais l'homme propose et Dieu dispose, il fallait se résigner.

Ce que j'ai raconté déjà, des progrès de la foi dans cette immense contrée, quoique incomplet, pourra néanmoins intéresser peut-être plus d'une personne en faveur

de l'œuvre des Missions en général, et, en particulier, en faveur de l'œuvre de l'Evangélisation de cette grande presqu'île asiatique, dont le peuple si doux et si intelligent mérite que l'on s'occupe plus spécialement de lui.

Je l'ai dit, et je le répéterai encore: s'il n'est pas donné à chacun d'aller, abandonnant ses parents, sa patrie pour toujours — rougir ces terres lointaines, abandonnées, de son sang ou les arroser de la sueur de son front — travailler, souffrir et mourir, pour porter l'Evangile à ces peuples idolâtres — personne, que l'on soit prêtre ou qu'on vive dans le monde, n'est exempt du devoir de propager la foi. Chacun doit mettre la main à ce grand et sacré édifice, les uns par le denier, les autres par la parole, la prière et d'autres enfin par l'influence que donne le rang, la naissance, la position sociale.

CHAPITRE XXIX.

Bandora. — Culte païen. — Temples d'Eléphanta. — Civilisation Indienne. — Achats. — La crèche des enfants trouvés.

Le premier navire qui partait pour l'Europe levait l'ancre le Samedi-Saint. Nous dûmes donc attendre le départ du prochain steamer anglais, qui quittait le port de Bombay dans la soirée du 15 Avril.

Avant de partir de Goa, Mgr. Agliardi avait écrit à l'Archevêque de Bombay, le priant de louer une maison de campagne, au bord de la mer, à Bandora dans l'île de Salcette... Nous voici donc en villégiature pour quelques jours.

Le site est charmant. Entre le Bungalow et la mer, s'étend une espèce de petit parc ou plutôt de bosquet de cyprès sauvages et de palmiers, dont les hautes tiges surmontées de panaches, ne couvrent pas la vue de la mer et n'interceptent pas la brise bienfaisante. Ce sont des Chamaerops excelsa et des Phoenix sylvestris. Tandis qu'en ville il fait une chaleur étouffante, nous jouissons ici, même en plein midi, d'une température fraîche et agréable. L'essentiel, aux Indes, pour ne pas souffrir du climat, est de pouvoir choisir le site et la demeure.

Nous avons un cocher qui ne dépense pas beaucoup en toilette. A peine rentré à la maison, il s'empresse de se deshabiller, et se met à dételler dans un costume qui, en Europe, scandaliserait même les chevaux.

Mais le vrai embarras, ce sont les domestiques. Francesco ne parle que l'Italien, il comprend donc ce que nous lui disons, mais ne peut pas le faire comprendre aux autres. Narell ne sait que le Marhatte. Edouard parle un portugais, qu'on prendrait, je crois, pour du turc à Lisbonne. Nous aurions été vraiment dans l'embarras, si le Supérieur du collège de St. Stanislas ne nous avait procuré un garçon, qui parle l'anglais, le marhatte et le portugais de Goa. Il pouvait donc nous servir d'interprête.

Les Chrétiens sont nombreux dans l'île de Salcette, surtout à Bandora. C'était jadis un domaine portugais. On se croirait presque sur une terre catholique: à chaque coin de rue, dans chaque carrefour, s'élèvent de grandes croix de pierre, et elles sont si nombreuses qu'on les rencontre à chaque pas.

Le Jeudi-Saint, le Vendredi-Saint, à Pâques, les églises étaient pleines d'un peuple recueilli. La pensée que je passerai ces fêtes, au milieu d'idolâtres, m'attristait. Eh! bien, non, je les ai passé au milieu de Chrétiens. Le Vendredi-Saint, l'église paroissiale était pleine de monde. J'étais le seul blanc, au milieu de la foule. Des prêtres de la caste des Brâhmes assistaient à l'autel.

Si les chrétiens plantent une croix, devant leur maisons, les païens de Bandora mettent aussi un emblême idolâtre devant la porte des leurs. Ce sont de petits autels de terre, parfaitement semblables à ceux de l'ancienne Rome — au milieu desquels s'élève un arbrisseau auquel ils adressent un culte d'adoration. J'avais déjà vu la même

chose à Goa. D'autres adorent de grands arbres: ils déposent alors au pied du tronc une pierre ronde, qu'il viennent chaque matin barbouiller avec du vermillon. On rencontre beaucoup de ces pierres rouges, auxquelles ces malheureux rendent un culte que je crois être du fétichisme pur et simple.

UNE MAISON INDIGÈNE À BOMBAY.

Du reste, ces pauvres païens de Bandora doivent être très pacifiques, la preuve en est qu'il n'y avait pas une seule serrure dans la maison que nous habitions. Elle était pourtant isolée. La chapelle restait ouverte jour et nuit; on y entrait du dehors par un petit escalier. Les portes de la maison ne se fermaient qu'avec un crochet et les fenêtres ne se fermaient pas du tout.

BIBLJOTEKA
L.
Gimnazjum
Zior

La dernière expédition que nous fîmes, fut une visite aux temples d'Eléphanta.

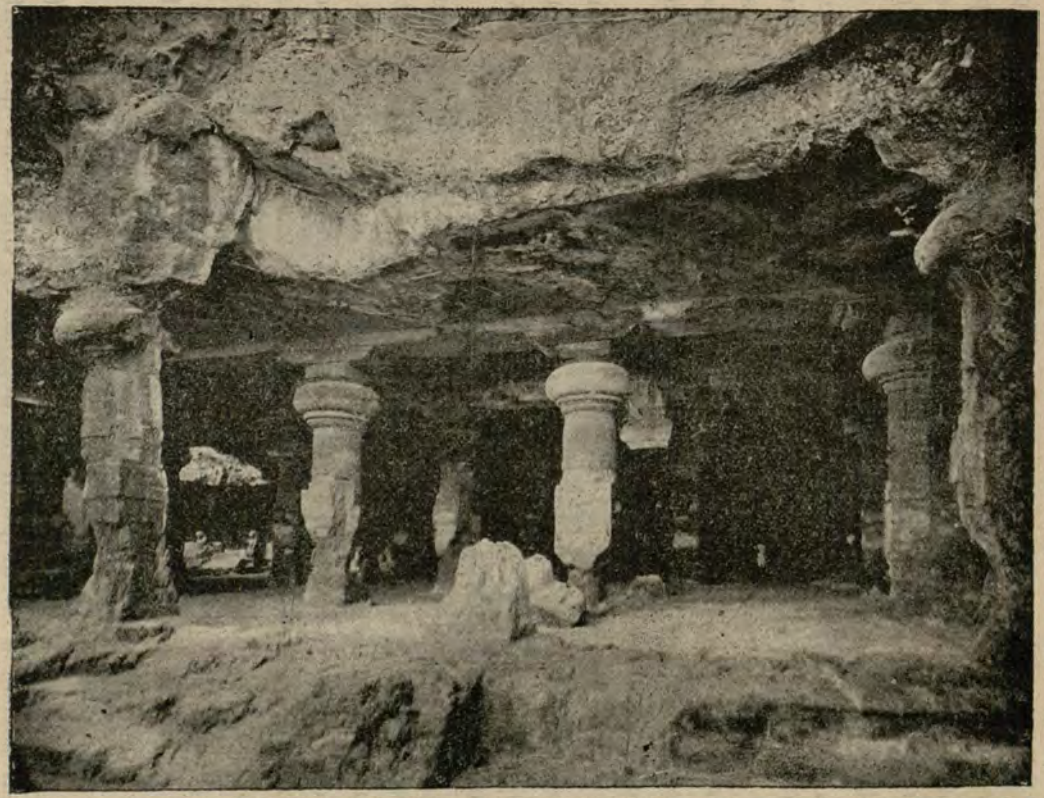
Comment être à Bombay, sans avoir vu ce lieu célèbre dont on nous a conté tant de merveilles lorsque, petits enfants, on nous fourrait dans la tête ces horribles leçons de géographie. J'avoue que ma désillusion fut grande.

Après avoir dîné au Fort chez l'Archevêque, nous partîmes dans une barque à vapeur. La vue du port de Bombay est splendide. Ce golfe immense présente vraiment la vue d'une ville de navires...

Notre embarcation balançait sur les vagues, de manière à mettre en danger notre pauvre dîner — la mer devenait de plus en plus mauvaise : de temps en temps, une grosse lame venait nous asperger d'écume.

D'ordinaire une heure suffit pour aller de l'*Appollobunder* à l'ile d'Eléphanta, nous marchions déjà depuis deux heures. La conversation, si animée au commencement, avait fait place à un silence qui pesait à tout le monde. Le pilote, dont nous admirions tout à l'heure l'impassibilité, donnait des signes évidents d'inquiétude. Notre embarcation s'élevait très peu au dessus des flots... les lames commençaient à s'embarquer d'un côté et de l'autre. C'était un moment de véritable danger ; mais nous étions déjà tout près de l'île. Un coup de barre à gauche, et nous touchions la jetée. Jamais de ma vie je n'avais eu une traversée aussi dangereuse et mauvaise.

Je m'attendais à trouver d'immenses catacombes, dans lesquelles nous pourrions errer des heures entières et faire une étude détaillée de la Mythologie des Hindous. Les descriptions que l'on fait de ce temple sont d'ordinaire si pompeuses, que je croyais me trouver devant une des merveilles du monde. Aussi, quand nous eûmes escaladé le fatigant escalier de pierre et pénétré dans la caverne, tout me parût excessivement mesquin.



L'ENTRÉE DU TEMPLE SOUTERRAIN D'ELÉPHANTA.

C'était pourtant un travail gigantesque, que de tailler ces colonnes dans le roc, d'orner les parois de sculptures colossales, qui ont un cachet artistique mais barbare.

Deux chapelles consacrées au culte infâme du Lingam, le tout désert, abandonné. Sur les murs converts de sculptures colossales, les traces des boulets des canons portugais. D'immenses chapitaux pendent encore à la voute, le fût et la base croulèrent sous le canon.

Il y a encore quelques dévots qui viennent honorer ces débris, car j'ai vu des figures couvertes de vermillon.

Les Portugais n'étaient pas encore maîtres du pays, lorsque, ayant découvert du pont de leurs vaisseaux l'entrée de la caverne sacrée, ils dirigèrent contre elle la bouche de leurs canons et détruisirent ce panthéon hindou.

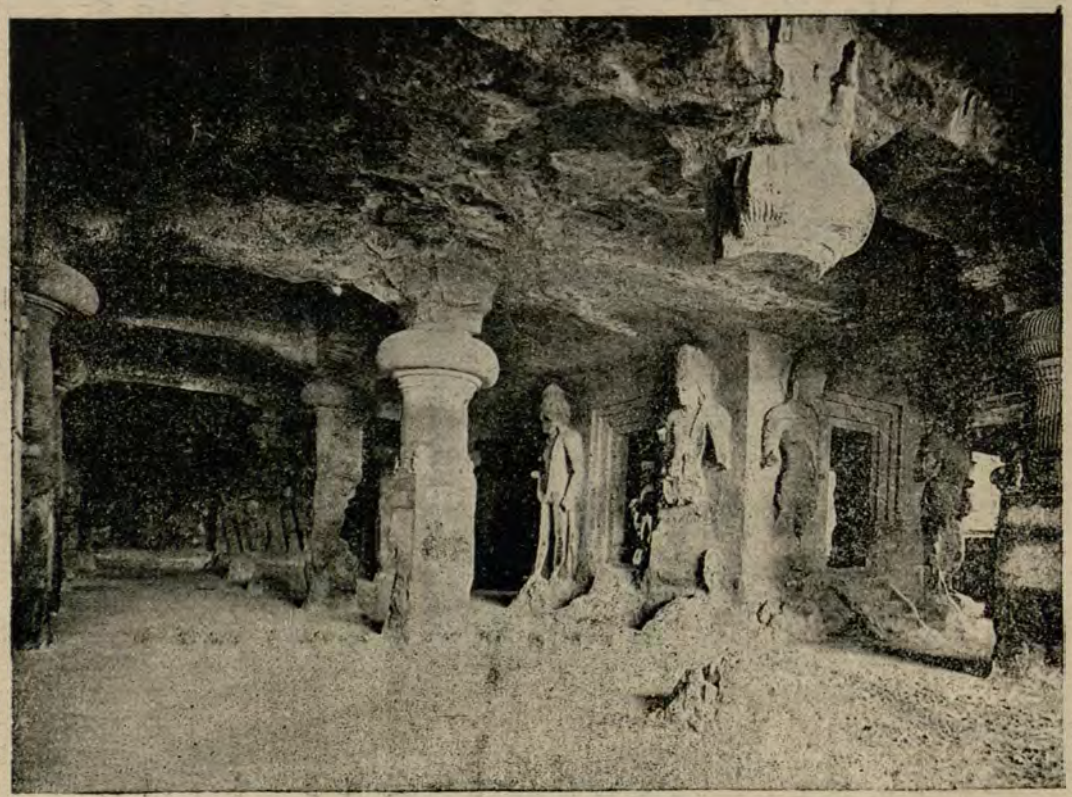
C'était, s'écriera-t-on du vandalisme barbare... Non, ils ont bien fait et tous ceux qui continuèrent leurs conquêtes dans les Indes, s'ils avaient été aussi chrétiens qu'eux, auraient sûrement suivi leur exemple.

N'est-ce pas le droit et le devoir du chrétien d'anihiler les temples et les idôles et de planter la croix partout, sur leur ruines?... Qu'importe que ces temples sont beaux. Doit-on permettre le culte des faux dieux, et un culte abominable comme il l'était ici — parceque ces idôles sont artistiques et belles et que les temples sont magnifiques, grandioses?...

Les Apôtres brisaient les idôles. Charlemagne fesait la même chose. On les briserait sans scrupule aujourd'hui, si l'on avait la foi des siècles passés.

Nous passâmes près d'une heure dans ce temple et j'en sortis le coeur plein de dégoût. Si tous ceux qui vont voir cette imposante ruine étaient à même de comprendre la signification que cachent tous ces emblèmes — certes, on aurait moins d'enthousiasme pour ces ruines célèbres.

La mer devenait de plus en plus mauvaise, la marée



GROTTE D'ELEPHANTA. LA CHAPELLE DU LINGAM.

était basse, et pour regagner notre barque à vapeur, il fallait marcher péniblement, jusqu'au bout de la jetée étroite et glissante. Le moindre faux pas et... culbute dans la mer.

Heureusement, nous avions avec nous un marin expérimenté, M. Munro, qui nous avait suivi dans un canot à voile. Ce canot ne pouvait pas tenir sur la mer agitée, il monta donc avec nous.

Les vagues entraient dans notre embarcation, nous étions tous mouillés et la perspective de deux heures de retour, n'avaient certes rien de trop souriant. Nous tâchions de garder l'équilibre.

Il ne nous manquait plus qu'une bonne douche froide. Une grosse lame passa au dessus de notre tête, vint se précipiter sur Monseigneur Aiuti qui en sortit ruisselant d'eau salée.

Ce fut l'apothéose. Le soleil se coucha, et, à peine son disque d'or disparut sous les flots, que la mer, soudain, devint calme et tranquille et nous eûmes, jusqu'au port de Bombay une traversée splendide. La lune éclipsait les étoiles, tant elle était belle de lumière et d'éclat. Nous montâmes en voiture et, traversant toute la ville de Bombay, nous retournâmes dans notre ile de Salcette.

Je me moquais toujours des poëtes et de leur clair de lune. Je préférais le soleil et le jour — mais il faut avouer que ce chemin sur lequel nous courrions, sous une voute de feuilles de cocotiers, la lune éclairant ces délicats panaches, est un des plus beaux spectacles que j'ai vu sous le ciel du tropique.

Cette visite au temple d'Eléphanta tourna naturellement ma pensée vers le passé de la presqu'île Hindoue.

Je crois que, généralement, on exagère un peu l'antique civilisation des Indes, et qu'on a tort de représenter

les Indiens comme des peuples qui ont déjà vécu, des peuples dégénérés, déchus. Je croirais plutôt qu'ils sont encore dans l'enfance, et qu'ils ont devant eux l'avenir.

Leur passé a laissé peu de traces : je ne parlerais pas de leur littérature, je la connais trop peu. Mais ces mo-

RICHE PAÏEN.

numents dont on fait tant de cas? Certes, si vous en voyez rassemblées les images, sur les quelques feuilles d'une édition de luxe, il vous en imposeront. Mais songez qu'ils sont disséminés, sur un territoire plus vaste que la moitié de l'Europe, et ils se réduiront alors à assez peu de chose.

Encore, faut-il éliminer tous ceux des villes du nord —

Dehli, Lucknow, le fameux Tadj d'Agra, qui sont des œuvres d'artistes européens, faits pour le compte des conquérants Mogols — et non pas des reliques du passé des Indiens.

La civilisation Indienne, si elle a existé, n'a jamais pu être autre, que celle des Arabes, qui n'a laissé après elle qu'Averroës et quelques mosquées d'un luxe exagéré.

Il y a relativement peu de monuments, œuvres vraiment Hindoues, et ceux qui existent, présentent certes, souvent, un dessein très correcte — mais c'est plutôt une œuvre de patience qu'une œuvre vraiment d'art. Pour les concevoir il fallait de l'imagination et beaucoup, mais une imagination exaltée et barbare. Il fallait être puissant pour ordonner ces monuments bizarres — fou pour en concevoir le plan — esclave pour l'exécuter. Ils portent tous le cachet d'un grand génie barbare — mais non pas celui de l'art civilisé. [1]

Avant de quitter les Indes il fallait penser à faire des achats. C'est une étude de moeurs originale que d'acheter quelque chose chez les Hindous païens. Comme je l'avais appris déjà à Calcutta ils demandent le triple de ce qu'ils espèrent gagner.

J'entrais dans la boutique de Mugondass-Jeramdass, la plus belle dans le quartier du Fort (Medow street 35). On y trouve tous les articles indiens possibles. On y vend des dieux, des broderies, des étoffes, des armes, des pantouffles et tout ce que vous voulez:

— " Combien cette étoffe? „

— " Sab, 200 roupies. „

— " Je vous en donne 40. „

— " Sab, elle me coûte à moi 250, mais comme c'est vous qui l'achetez, je la donne pour 180. „

[1] Voir l'appendice.

UNE RUE DE BOMBAY.

Puis il descend à 100 — le marché enfin est conclu à 90.

— " Oui, Sab, 90. „

Il vous amuse ensuite en vous montrant d'autres objets et revient derechef à l'étoffe :

— " Sab ! vous m'en donnerez 150 roupies ? „

— " Du tout, tu me l'as déjà vendue pour 90. „

— " Non Sab, j'ai demandé 200. „

— " Garde ton étoffe et je m'en vais ailleurs. „

— " Prenez-la Sab, pour 90 — puis se tournant vers son commis : — Lalla ! écrivez dans le livre, que pour plaire à Sab, j'ai perdu aujourd'hui 160 roupies; mais Sab est si bon. „

J'achetais à un prix qui serait très modique en Europe de magnifiques étoffes brodées et divers jolis bibelots.

Très intéressant le bazar des joailliers à Mumbadevi, à cause d'une particularité qui me frappa beaucoup. Comme dans toutes les boutiques païennes, les murs sont couverts d'images de dieux Hindous, à huit ou à dix mains, à têtes d'éléphants et dans les poses les plus extravagantes. Mais dans toutes les boutiques des orfèvres, au milieu de ces images païennes, il y en avait toujours une de la Ste Vierge. Chez plusieurs même, les Madones de Murillo et de Raphaël surpassaient en nombre les images de leurs dieux.

La veille de notre départ de Bombay, nous visitâmes encore la crèche des enfants trouvés. Deux religieuses sont à la tête de cet établissement et commandent un régiment de bonnes et de nourrices. Pauvres petits bébés — beaucoup ont été recueillis dans les égouts, d'autres furent apportés mourrant de faim et de misère. Ah ! ces païens n'ont pas de coeur. Ils connaissent cette maison bienfaisante, ils savent que, s'ils y portent cet enfant qui les gêne, il y sera acceuilli avec joie... mais ils ne veulent

COLLÈGE DE ST. FRANÇOIS-XAVIER À BOMBAY (JÉSUITES).

pas même se donner cette peine. Ils jettent le pauvre petit, là où l'on jette les ordures. et ne pensent plus à lui.

C'est affreux ! les religieuses me montraient de ravissants bébés, qu'elles avaient retiré des égouts.

Combien de soins ils coûtent à ces pauvres dames. Elles les font baptiser, ensuite, si c'est possible, elles cherchent à les rappeler à la vie.

Ils sont si gentils, si proprets... Ils vous regardent avec des yeux tristes et étonnés et aiment tant qu'on les caresse. C'est frappant que, partout, ces pauvres enfants trouvés, ont un regard si mélancolique. Ils ne sont pas bruyants, comme les petits de leur âge ; ils semblent si sérieux. Et pourtant, ils devraient être heureux : ils trouvent dans les bonnes religieuses, des mères si tendres et si dévouées.

Lorsqu'ils arrivent à l'âge de cinq ou de six ans, ils quittent la crèche. Les garçons sont placés dans l'orphelinat des Pères Jésuites à Bandora — les filles dans celui des Filles de la Croix que dirige soeur Théodorine — et ils y restent, jusqu'à ce qu'on ait trouvé moyen de les établir convenablement.

On procure aux garçons quelque petit emploi, on en fait des maîtres d'école. Impossible d'en faire des artisans, car, aux Indes, tous les métiers sont réservés à la caste respective.

Les filles sortent de l'orphelinat pour entrer comme servantes dans de bonnes maisons, mais le plus souvent on les marie. Bien des fois, un artisan honnête vient demander aux bonnes religieuses de lui trouver une femme parmi les orphelines, car il sera sûr d'avoir pour compagne de sa vie une épouse vertueuse, laborieuse et instruite dans tout ce qu'il faut savoir, pour diriger avec économie une maison pauvre, où l'on gagne le pain par le travail.

Ces orphelins ne sont jamais abandonnés et, pendant

toute leur vie et dans tous leurs besoins, ils trouvent toujours un appui salutaire chez ces Pères Jésuites, chez les bonnes religieuses, qui les ont arraché à la mort et soigné leur enfance et leur adolescence.

Je voudrais que l'on fit la statistique combien d'orphelins élèvent nos missions. Leur nombre se trouverait immense.

Un grand seigneur païen me disait l'autre jour:

— " J'aime beaucoup les catholiques, ils ont un si bon coeur. „

J'acceptais cette parole avec reconnaissance. Mais, ce n'est pas seulement le bon coeur qui dirige tout ce que font les missions: c'est l'amour de Dieu avant tout, le sentiment du devoir du chrétien, le zèle de propager la sainte foi du Seigneur.

CHAPITRE XXX.

Départ de Bombay. — Les passagers. — Aden.
La foire sur le pont du Nizam.

Vint enfin le 15 Avril, jour fixé pour notre départ. J'étais peiné de devoir quitter si vite ces bons chrétiens des Indes, au milieu desquels j'espérais passer encore, au moin une année.

Mons. Aiuti avait été nommé Délégué Apostolique à la place de Mons. Agliardi, qui, comme je l'ai déjà dit, avait été rappellé à Rome pour y prendre les fonctions de Secrétaire de la S. Congrégation des Affaires ecclésiastique extraordinaires.

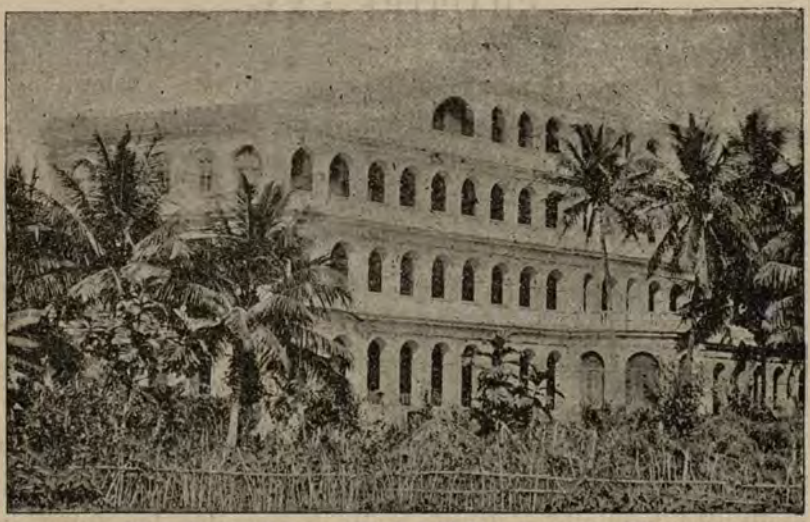
Nous partîme de Bandora à dix heures du matin, car Mons. Agliardi voulait revoir encore les deux orphelinats.

Nous ne nous embarquâmes qu'à quatre heures, après avoir diné chez l'Archevêque.

Lorsqu'au mois de Décembre dernier, nous nous embarquions à Suez pour Colombo — le bateau qui devait nous conduire à bord du Brindisi, qui avait jetté l'ancre assez loin du port, portait aussi les passagers, qui partait pour Bombay. Nous accostames le Nizam et je regardais

les voyageurs monter sur le navire, sans que l'idée même me passa par la tête que c'était précisement celui qui me ramenerait en Eurupe.

Le Nizam était un beau navire, pas grand (de 2500 tonnes seulement), mais profond, et tenant bien la mer. Du reste, comme tous les P. and O. sur lesquels j'avais eu la chance de veyager — il semblait, qu'on avait étudié



COLLÈGE DES JÉSUITES À TRICHINOPOLI (MADURÉ).

soigneusement la manière de rendre aux passagers, le voyage, aussi peu confortable que possible.

La même barque à vapeur, sur laquelle, nous avions fait notre malencontreuse expédition aux temples d'Eléphanta nous porta au navire. Le pont était litteralement encombré de Parsis. On pouvait à peine trouver l'entrée de la cabine.

Tout ce monde frères, soeurs, cousins, cousines etc. étaient là pour faire leurs adieux à deux richissimes Parsis

de Bombay: M. M. Perosha Merwanjee Jeejeeboy et Framjee Dinshaw Petit, qui partaient pour l'Europe.

J'aime à observer les moeurs et les sentiments des païens, aussi fis-je la remarque, que les adieux étaient tendres et sincères; presque tous avaient les larmes aux yeux.

Le sentiment de famille est très developpé, dit-on, chez les Parsis. Tant que le père vit encore, aucun des enfants mariés ne quitte sa maison; ils vivent tous en commun.

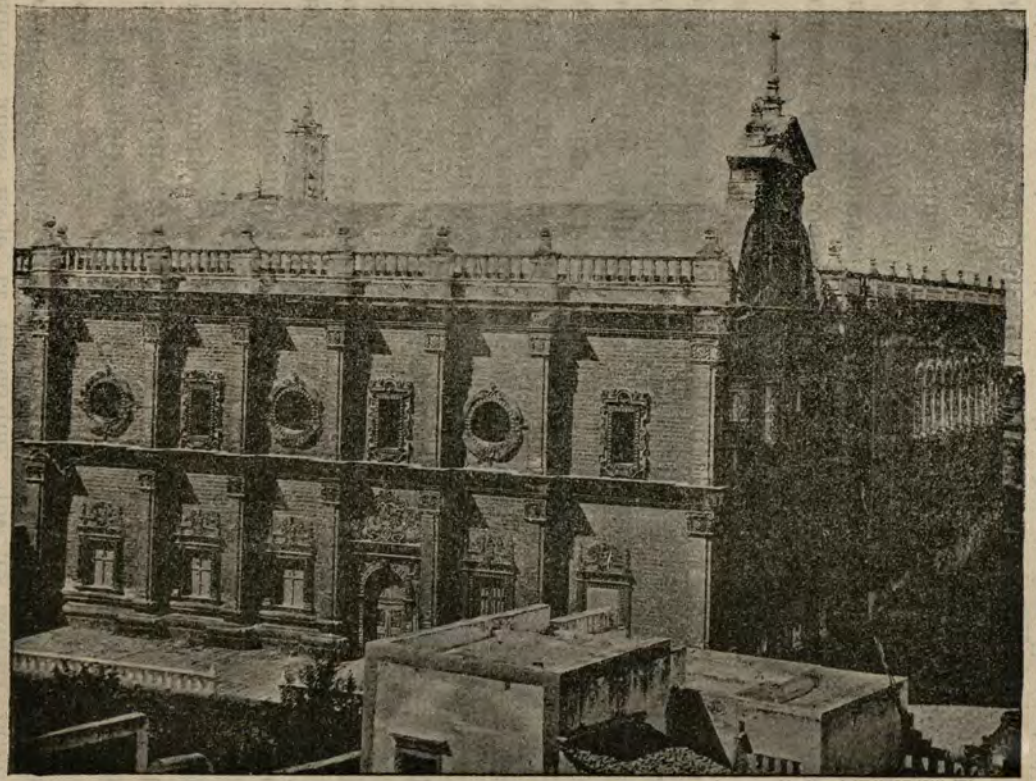
Monseigneur Aiuti, l'Archevêque et les pères Jésuites, qui nous avaient reconduits, quittèrent à cinq heures le navire, car le P. and O. est exacte il quitte le port à l'heure annoncée.

Il y avait beaucoup de passagers à bord: Mons. Marietti, ce bon missionaire de Jessore, que j'avais déjà vu à Calcutta, venait avec nous; le Général Gordon. Il y avait aussi un révérent anglican avec sa fille. Mais le personnage le plus intéressant, était un *moine* protestant. Il portait une soutane noire comme la nôtre et avait en guise de ceinture une corde, couleur vert-sâle, si grosse, qu'on aurait pu s'en servir pour pendre trois hommes à la fois.

Il y, avait aussi des *religieuses* protestantes. Elles avaient l'air modestes et respectables: l'une d'elles était malade et l'autre lui prodiguait tous les soins possibles.

C'est drôle, que ces *moines* et ces *religieuses* protestants, se reconnaissent toujours, dès le premier abord. Ils ont beau imiter en tout les catholiques, on les reconnaîtra toujours. Ils ont l'air génés dans leurs habits.

Je ne parle pas de ces prétendus moines ils sont d'un ridicule consommé — mais les femmes, elles ont beau être bonnes et vertueuses, elles ne savent pas porter l'habit de religieuse et n'ont jamais cet aspect si mo-



COLLÈGE DES JÉSUITES ET ÉGLISE DE ST. PAUL À DIU,

deste et si naturel à la fois que nos, pauvres religieuses catholiques.

Le *moine*, avec son gros câble, avait l'air d'un garçon, qui, le jour de mascarade avait longuement médité s'il devait se costumer en moine ou en polichnelle. C'était une gaité générale lorsqu'il paraissait sur le pont. Les protestants eux-mêmes, se moquaient du pauvre homme. Une fois, il s'approcha de moi en me disant, qu'il appartenait à l'Eglise Américaine :

— " Laquelle ? lui demandais-je, car vous en avez ce me semble quatre-vingt treize. „

Tout ce qu'il sut me dire, c'est que son église n'admet que deux sacrements, mais lui était persuadé qu'il y en a neuf et même onze probablement. C'était être dans la bonne foi.

Il y avait aussi à bord un monsieur avec une petite fille de treize à quatorze ans. Elle avait un exterieur sympathique et paraissait très timide. Elle ne l'était pourtant pas. Quelques mois, avant son départ des Indes, la pauvre petite avait fait preuve d'un courrage résolu :

Le *buller* (chef des domestiques) avait je ne sais quel grief contre son père, et couvait depuis longtemps des projets de vengeance.

Un matin, il se trouva seul avec la fille cadette de son maître, un bébé, qui dormait paisiblement. Le misérable prend un couteau et allait assassiner l'enfant, lorsque notre petite compagne de voyage, le saisit par le bras. Le domestique se jette alors sur elle, mais la petite, se défendit bravement. Son père attiré par ses cris accourrût à son secour.

La traversée de l'Océan est longue et fatigante, la chaleur exéssive. On n'a pas envie de travailler, pas même de parler. Heureusement, la mer est admirable, et le na-

L'ÉGLISE DE SIRDANA. (ARCHIDIOCÈSE D'AGRA).

vire énormément chargé, coupe les flots sans balancer dutout. Il file douze milles et demi à l'heure.

Je m'amuse, debout, à l'avant du navire, a regarder les petits poissons volants. Ils ressemblent à de grandes libellules. L'arc-en-ciel se reflète dans leurs ailes argentées. Quelquefois, ils sont solitaires, mais très souvent en nombreuses compagnies. Il volent assez longtemps mais toujours en éffleurant les flots. Jamais ils ne s'élèvent beaucoup au dessus du niveau de la mer.

Nous étions partis de Bombay, le 15 Avril, à cinq heures de soir. Chaque jour, à midi, on prenait le point. Je le marquais sur ma carte. Ainsi nous nous trouvions:

le 16. Avril	-	lat. n.	17,57.	-	long. c.	69,06.	- fait	220. milles.
„ 17. „		„	16,51.		„	64,14.	„	287. „
„ 18. „		„	15.40.		„	59,21.	„	290. „
„ 19. „		„	14,28.		„	54,58.	„	292. „
„ 20. „		„	13,34.		„	49,34.	„	291. „

Le 19, à 4 heures de l'après midi, nous étions à la hauteur de Sokotra — le 21, nous avions parcourru les 275 milles qui nous séparaient encore d'Aden et à 9 heures et demie du matin nous entrions dans ce port, après avoir tourné l'immense rocher, au pied duquel, dans une espèce de cirque s'entrevoyait la ville. La rade est à cinq mille de là, grande et spacieuse.

Je voulais descendre à terre, pour aller voir l'école, de la mission des pères Capucins — mais la prudence me fit triompher du désir — la chaleur était accablante: l'affronter, serait s'exposer à la fièvre ce qui, avec la perspective de la traversée de la mer Rouge, dont le ciel est presque toujours de feu, pourrait avoir des conséquences graves. Je restais donc à bord, et ne m'en repentis pas, car, le déplaisir que j'avais eu de ne pas pouvoir

POTERIE HINDOUE.

aller visiter l'école des petits nègres, fut amplement compensé, par toutes les drôleries que j'allais voir à bord.

A peine le navire s'était-il arrêté, qu'il fut au même instant, envahi par une foule de monde: Juifs changeurs et marchands de plumes d'autruche, gamins avec des coquillages — photographes blancs et noirs. Somalis trafiquants de corbeilles, de peaux de Léopard et de cornes d'Antilopes. Des charlatans avec des oeufs d'autruches. En un mot, le pont du navire fut changé en une espèce de bazar africain, assez semblable à ces foires que décrivent les explorateurs de ce continent qui n'est plus mystérieux.

J'achetais plusieurs corbeilles de coquillages. Lorsque je les eus porté dans ma cabine, le négrillon que me les avait vendues, vint à moi en criant que je l'avais trompé, en lui payant un six-pence de moins et il faisait semblant de pleurer.

Comme il m'importunait trop, j'appellais un matelot, qui, plus pratique que moi dans ce genre de transaction commerciales, vint armé d'un fouët.

Mon gamin, sans l'attendre, sauta lestement dans l'eau, mais à peine le matelot s'était-il éloigné, que le voici de nouveau sur le pont et, tirant son estomac en dedans, de manière à former une cavité incroyable, il vint me dire, qu'il n'avait rien mangé et me demandait un six-pence de *bakchich.*

Ces petits Somalis, ont je ne sais quel moyen de teindre leur chevelure crépue de manière à la rendre blonde et dorée, et ça les rend si drôles. Ils ont le visage bien fait, beau quelquefois, sont adroits et agiles au plus haut dégré, mais ils sont coquins.

Après les coquillages, venaient les plumes d'Autruche. Des types de juifs parfaits, tels qu'on ne les voit plus en Europe, que dans les bourgades de la Hongrie et de la Galicie — les cheveux coupés ras, deux longues boucles

FABRIQUE DE POTERIE : PEINTURE

seulement au dessus des oreilles. Ils vous entourent, vous serrent de près, et vous mettent sous le nez de gros paquets de plumes. Ils crient, ils vocifèrent chacun exalte les siennes, et, comme de raison, ils vous montrent les mauvaises, gardant les meilleures pour la fin.

Lorsqu'ils vous pressent de trop près, un policeman nègre, impassible et corecte, s'approche d'eux doucement, et leur flanque un coup de canne dans le dos. Ils ce mettent tous en fuite, puis, l'un après l'autre, ils reviennent à l'assaut.

Je choisis un paquet de plumes blanches. Le Juif demanda 225 francs, après de longs débats, il me les rendit pour cinquante. Les autres se jettent alors sur lui, criant, qu'il leur arrache le pains de la bouche, lui seul, avoir vendu pour cinquante francs, il viennent me supplier, de leur faire gagner aussi quelques sous. On dirait, qu'il y a entre eux la concurrence la plus acharnée — du-tout, ils vendent tous en commun, ce n'est qu'une comédie pour tromper l'acheteur.

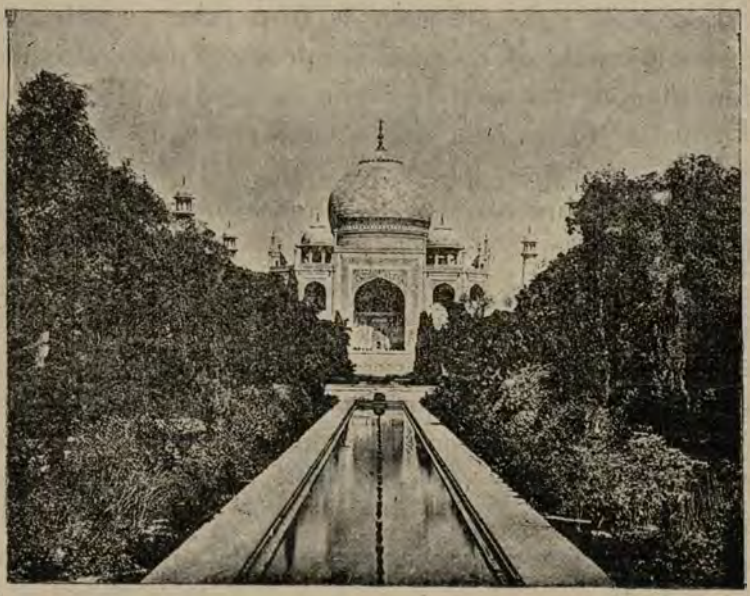
A mesure que l'heure du départ approchait, les plumes baissaient de prix et au dernier moment, j'achetais pour un shilling la pièce, de belles plumes blanches, qu'en Europe, on payerait quinze à vingt francs au moin. Je les tenais presque en main, lorsque le Juif fit un tour de prestidigitation digne de l'antique Brunet et je me trouvais tenir les misérables débris d'un oiseau rachitique. Mais je tins bon et il dut me restituer les miennes.

Quelques minutes avant de partir, un matelot vint sommer les petits Somalis de quitter le pont du navire et, comme de raison, pour appuyer cette somation pacifique d'un argument un peu plus positif, il leur montra le fouët. Les négrillons, au lieu de sauter dans leur pirogues, se refugièrent dans une des chaloupes et criaient de là à tue-tête, en faisant au matelôt toutes les drôleries possibles:

BIBLIOTEKA

— " Good morning dear captain! „

Le gros marin, à bout de patience, escalada la chaloupe avec son long fouët — mais avant qu'il les ait pu atteindre, les petits drôles donnèrent un plongeon dans la



LE TADJ À AGRA.

mer et une seconde à peine s'était passée, que les voici de nouveau dans les cordages:

— " Bonjour capitaine, Bonjour dear captain! „

Ils tourmentèrent ainsi le matelot jusqu'à ce que le navire ne se fut mis en marche. Ils sautèrent tous dans l'eau et regagnèrent à la nage leur pirogues.

J'étais content de voir, qu'on levait déjà l'ancre, car cette foire amusante, m'avait trop fatigué.

CHAPITRE XXXI.

La mer Rouge. — Missions et Missionnaires. — Le faux moine. — Suéz. — Le Désert. — Les Perroquets. — L'Egypte. — Crète. — Les Iles Joniennes. — L'Italie. —Otrante, Brindisi. — Retour à Rome.

Nous passâmes le Bab-el-Mandeb, dans la nuit du 22; lorsque nous nous réveillâmes, nous étions déjà dans la mer Rouge. Quelques îles arrides et désertes, apparaissaient à notre droite; la température était élevée, mais une bonne brise du nord rendait la chaleur supportable.

Le Samedi 23 dans la matinée, le bruit se répandit que nous aurions de l'orage. Mgr. Agliardi demanda au capitaine, s'il y avait réellement quelque indice de changement de temps:

— " Mais rien du tout, Monseigneur, je ne sais d'où est venu ce bruit, mais ce matin, tous ces jeunes militaires vinrent me demander la même chose. Je leur repondais, que oui. — Et quand? — Demain matin, disais-je. Du moin, demain, lorsqu'ils verront que la mer est tranquille ils en remercieront peut-être, le Seigneur. „

Dimanche dernier, le bon capitaine, avait changé les heures de service, pour que les matelots et les domestiques (il y avait beaucoup de Goanais) puissent entendre la Ste. Messe que disait Monseigneur.

Le 24 à midi, nous passions le tropique pour la quatrième fois, depuis notre départ d'Europe. La mer était d'un calme et d'une tranquillité parfaite; pas le moindre mouvement.

A huit heures du soir, nous passions devant le phare de Dedalus, qui s'élève au milieux des flots, sur un récif dangereux. Nous avions dépassé le phare de 25 milles, et sa lumière se distinguait encore, moin brillante et beaucoup plus jaune que celle des étoiles.

Les étoiles reprenaient peu à peu dans le ciel, les places que nous leur connaissons en Europe. La polaire n'était plus aussi bas, mais en revanche, la belle Croix du Sud, touchait presque à l'horizon brumeux. A $25°_{30}$ de latitude N. on la voyait encore, mais pour la reconnaître et pour la retrouver il fallait bien savoir la place où la chercher.

Les soirées à bord, sont longues et ennuyeuses. Les autres passager faisaient de la musique, jouaient aux cartes et cherchaient d'autres moyens pour *assommer le temps.* Nous nous placions d'ordinaire à l'arriere du navire, où l'on voyait le ciel, la mer phosphorescente, où l'air était plus frais. Mgr. Marietti y restait avec nous, et notre conversations roulait sur les missions, sur les difficultés de l'œuvre apostolique et sur tant de grâce extraordinaires, dont Dieu comblait ses âmes privilégiées dans ces pays idolâtres et barbares.

Lorsque nous étions encore à Allahabad, le viel et vénérable Archevêque d'Agra, raconta un fait qui me frappa vivement.

Un jour, qu'il sortait de chez lui, il trouva devant sa porte une femme très vielle et presque impotente, qui restait là appuyée sur son bâton :

— " D'où venez vous, demanda l'Archevêque, desirez-vous quelques chose ?

— " Je suis païenne répondit la pauvre vielle et je voudrais être baptisées. „ Elle venait de très loin.

— " Qui vous a dit de venir ici? — lui demanda l'Evêque.

— " Je n'en sais rien; c'était une bonne dame que je ne connaissait pas qui vint me prendre à mon village et qui m'accompagna jusqu'ici, en me disait d'attendre le Grand-Prêtre des Chrétiens. „

FEMME HINDOUE VETUE DU SARRY.

L'Evêque la fit conduire à l'hospice des vieilles femmes et la fit instruire dans la doctrine chrétienne.

Elle y était déjà depuis quelques temps, lorsqu'une nuit, elle appella, une de ses compagnes, en disant, qu'elle voulait être baptisée tout de suite. On chercha à calmer la pauvre vielle mais elle ne cessa d'insister. Le matin, on prévint l'Archevêque, qui vint la voir et, comme il la trouva en bonne santé, il crût devoir ajourner le baptême, jusqu'à ce qu'elle fut plus instruite encore. C'était un Dimanche, le prélat

se préparait à dire la Ste Messe, lorsqu'on vint lui dire de nouveau, que la pauvre vieille pleurait, demandant toujours le baptême. Il ne résista plus, revetit son rochet et alla lui-même, administrer à la vieille, le sacrément de régénération. Il donna ordre aussi de la préparer à la Sainte Communion.

A peine avait-il terminé la Ste Messe, qu'on vint lui annoncer, que la vieille était morte...

Ces traits de grâce divine, se rencontrent souvent, dans ces terres de mission où le peuple est si simple et étranger encore à la corruption de nôtre vieille Europe.

Monseigneur Marietti racontait, que dans sa longue carrière de Missionnaire, il avait toujours admiré la vertu des pauvres femmes paria du Bengale... C'est pourtant, une des missions les plus difficiles: Les prêtres sont peu nombreux, les distances sont énormes et ce n'est qu'au prix d'incroyables fatigues et de grandes privations, que les missionnaires parviennent à satisfaire aux besoins de leurs pauvres chrétiens.

Ils voyagent à pied, très rarement à cheval, couchent la nuit dans les huttes des indigènes et vivent comme eux de riz; et c'était singulier, lorsqu'ils racontaient la joie qu'ils éprouvaient quand quelqu'un leur envoyait *du pain.* Les bons officiers anglais, lorsqu'ils apprennent que quelque missionnaire fait sa tournée dans ces régions éloignées du monde civilisé, leur envoyent souvent quelques mets plus délicats — et c'est une attention charitable de leur part, car ces pauvres prêtres européens, ne pourraient pas se contenter longtemps, de la nourriture si fâde des indigènes. Quand il le peuvent, ils emportent avec eux quelques petites provisions.

La chaleur est si forte que, la nuit, disaient-ils on ne fait que rêver des douches froides, et de l'eau glacée.

Que de difficultés les plus imprévuées présente la con-

version de ces pauvres païens, surtout lorsqu'il s'agit des riches et des puissants, car les pauvres écoutent plus volontiers la parole de Dieu qui les console et anoblit leur misère.

Le Patriarche me raconta un jour, qu'il y avait, dans son diocèse, un homme aisé et assez instruit dont le frère était déjà chrétien. C'était probablement ce qui l'avait poussé à étudier la doctrine catholique et, il l'avait si bien étudiée, qu'il paraissait en savoir davantage que beaucoup de chrétiens plus simples et moins lettrés que lui.

Le Patriarche, visitant son village eut l'occasion de parler avec lui et le trouva si bien instruit, en apparence, de tout ce qu'il fallait à un catechumène, qu'on aurait pu lui administrer le baptême sur le champs.

— " Pourquoi, lui dit-il, ne vous faites-vous pas chrétien comme votre frère et ne venez-vous demander le baptême? „

— " Je le voudrai bien, Monseigneur, répondit l'indigène — mais je ne le puis pas.... „

— " Et pourquoi-donc, ne le pouvez-vous pas?„ démanda l'Archevêque.

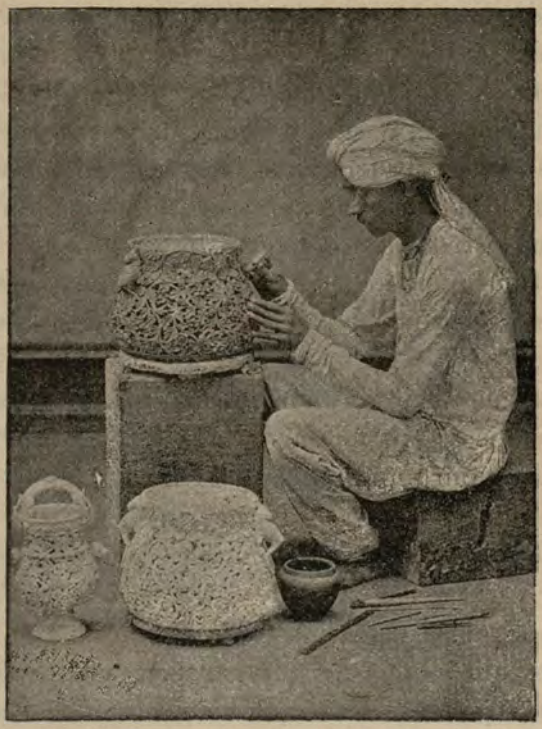
— " Parce que ma femme dit, que cela fâcherait le Diable. „

Cette réponse est caractéristique, car elle démontre une fois de plus, que ces malheureux païens, savent et comprennent parfaitement que leur religion, c'est le culte du démon. Plus encore, en l'adorant, ils savent que le diable est un mauvais esprit et, *ne pas le fâcher,* est le but principal de leur culte religieux.

Dans les rapports que j'ai eu avec les voyageurs et les missionnaires qui connaissaient l'Afrique je les ai bien souvent questionné sur les idées religieuses des peuples qu'ils avaient visités, et j'ai cru pouvoir déduire de leurs récits, que le ton dominant dans leurs superstitions était toujours: *ne pas fâcher le diable.*

Nous nous faisons d'ordinaire une idée trop obscure de ce qu'est, en réalité, le fétichisme de ces peuplades lointaines.

Leurs fétiches ne sont pas proprement parlant des dieux, ni des idôles représentant quelque dieu. Ce sont



SCULPTEUR INDIEN.

des objets consacrés au démon — et le respect qu'ils ont pour tout ce qui est fêtiche, tend simplement à se rendre propice le démon, non pas pour obtenir de lui une grâce ou un bienfait, mais uniquement pour détourner ses maléfices puissants et mériter par cette adoration, qu'il ne fasse pas de mal: *ne pas fâcher le diable.*

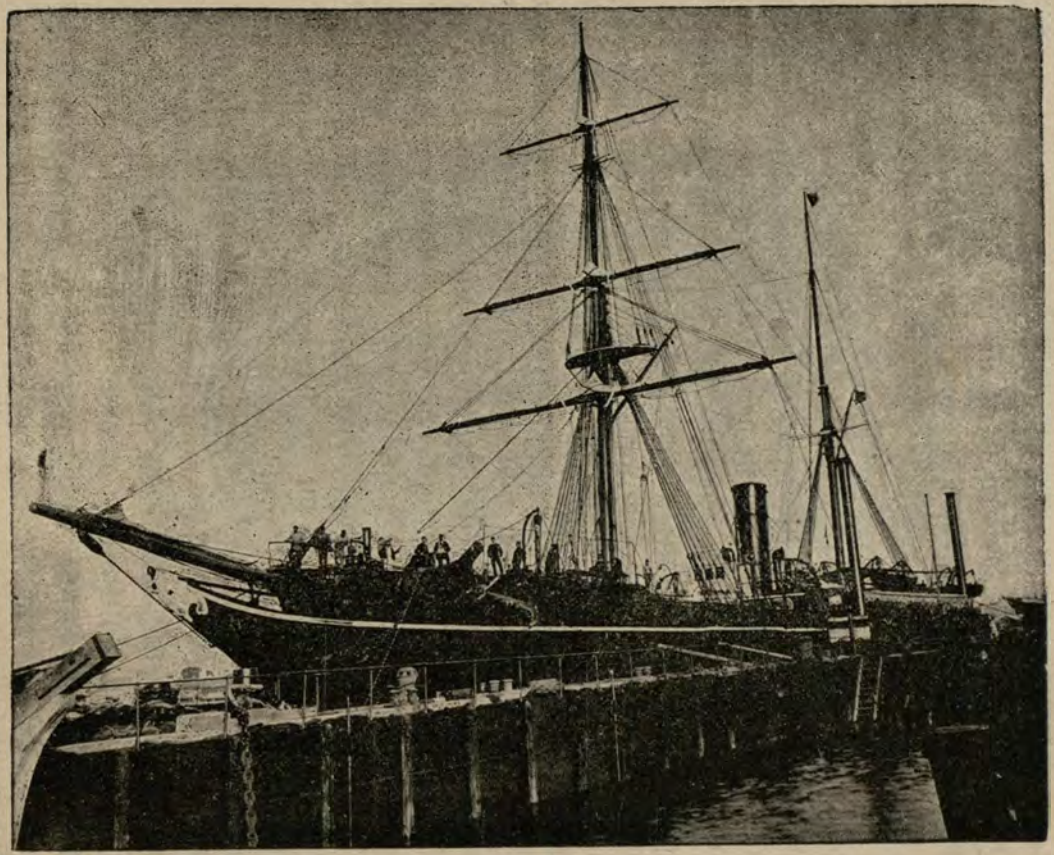
Quelquefois, le général Gordon venait nous tenir compagnie. Il avait fait sept fois, le voyage des Indes, il en était à son huitième. Trois fois, il était allé par le Cap, en tournant toute l'Afrique.

Le fameux moine à la corde, cherchait quelquefois, à s'approcher de moi... mais je l'évitais, et voici la raison: Je m'étais laissé aller, une fois, avec lui à une longue conversation, et dès le premier moment, je m'apperçus, trop évidémment, qu'il n'était pas de bonne foi et qu'il ne croyait pas plus à la religion qu'il prêchait, qu'à celle du Bouddha où de Zoroastre. Je lui parlais franchement, il était ignorant et voulait faire l'humble.

Je soupçonnais, qu'il voulait se rapprocher de moi, parce que l'équipage était catholique, et il voulait montrer à ces pauvres Indiens, que sa religion n'est pas si mauvaise, puisque le prêtre catholique accepte sa société. C'est là un stratagème général, parmi ces prétendus missionaires protestants, que d'afficher, devant le peuple, leur amitié avec le prêtre catholique, pour gagner ainsi leur simple confience et les mieux pervertir... Oui, pervertir, car vous comprenez bien, que celui qui use de ce moyen grossier, necessairement ne peut être de bonne foi. C'est dans le même but, aussi, qu'ils se montrent dans les rues en soutane et portent sous le bras un gros livre en guise de breviaire.

Nous arrivâmes à Suez à 3 heures du matin et à 4 heures et demie, on nous fit débarquer en toute hâte, car il fallait arriver à Alexandrie assez tôt, pour que le *Tanjore* qui nous y attendait put sortir du port le soir même, ce qui racourcirait notre voyage, et ferait, que la malle des Indes, arriverait en Europe, douze heures plutôt que d'ordinaire.

Le Nizam avait jeté l'ancre, à l'entrée du canal de



LE TANJORE DANS LE PORT D'ALEXANDRIE.

Suez et une barque remorquée par un petit vapeur nous amena au port, où chauffait déjà le train special qui devait nous conduire en 10 heures à l'ancienne cité des Ptolémées.

Nous montâmes en wagon, et le train roula rapidement à travers le désert.

C'était une plaine de sable blanc, large et immense, comme la mer; quelquefois semée de touffes d'herbe rousse, quelquefois couverte de dunes.

Nous longions le canal de Suez. On ne le voyait pas, mais nous passions tout près de gros navires, qui semblaient s'avancer lentement dans le sable. Pas un homme, pas même un oiseau: c'était le désert Arabique.

Nous traversâmes la plaine, sur laquelle les Anglais remportèrent la victoire, sur les troupes d'Arabi-Pacha: A gauche un cimetière, couvert de petite croix de marbre: C'est ici que reposent les soldats catholiques. Pauvres jeunes gens, qui vinrent de si loin, verser leur sang et mourrir sur cette terre désolée.

Nous entrons dans la station de Teb-el-Kebir:

Je descends de wagon, et je rencontre sur la plateforme, Francesco, le fameux domestique, pâle, défait, morfondu:

— " Mais qu'avez-vous donc Francesco? „

— " Oh! Monsignore, che dolore, io non posso più... „

— " Vi duole lo stomaco? „

— " Ma chè, Monsignore, un tal dolore, lei neppure può immaginare!... „

— " Ma che cosa è dunque? „

— " Ah! Monsignore... I pappagalli!!!... „

Le malheureux, avait oublié à bord du Nizam, deux superbes perroquets, que nous avions acheté à de Bombay. Le pauvre Francesco était dans un état de déséspoir comique. La fin de son voyage malencontreux aux Indes, était bien digne du premier acte...

Le désert se change si sondainement en une plaine magnifique et fertile — qu'on se croit presque victime d'une phantasmagorie. Des champs couverts de froment doré, partout la vie, partout les moissonneurs. Des bouquets de dattiers embellissent le paysage. Les chamaux, regardent passer le train, en balancant le cou d'un air si étonné.

Après neuf heures de chemin de fer, nous arrivons à Alexandrie. Le train s'arrête sur le môle. Le Tanjore chauffe déjà et à 4 heures de l'après midi, nous somme sortis du port.

Le lendemain la mer est très mauvaise. A 4 heures, Crète apparait à nos yeux, avec ses cimes neigeuses. La mer redevient calme le soir.

Le 28 matin, quand je sortis sur le pont, l'Europe était en vue: le point le plus méridional de ce vieux continent, la Grèce, le cap Matapan.

Avant quatre ans, j'avais tonché de près, cette pointe de terre arride, hérissée de rochers — aujourd'hui, on en voyait à peine la silhouette. Les montagnes du Péloponèse, noyaient leurs cimes dans la brûme du matin.

Au lieu de suivre, la ligne ordinaire des navires, le Tanjore s'aventura, entre le continent de Morée et les Iles. Nous marchions très près de la terre: des bourgs, entourés encore des murs dont les avaient fortifié les Génois — la baie de Navarin, célèbre, dans l'histoire de ce siècle — puis la belle île de Zante riante et pleine de verdure, Céphalonie et Ithaque le royaume d'Ulisse...

Il commençait à faire nuit déjà, quand nous enfilâmes l'étroit canal entre Céphalonie et Ithaque.

Le lendemain matin, nous étions en face de l'Italie: de loin, nous apperçûmes Otrante et, à neuf heures du matin, nous entrions dans le port de Brindisi.

Dieu avait béni notre voyage et jamais traversée, n'aurait pu être, plus calme et plus heureuse.

Mons. Agliardi devait aller à Naples pour y passer quelques jours avec la famille de son frère et se reposer des fatigues du voyage — mais à peine le navire, avait-il touché le quai de Brindisi, qu'on vint lui remettre une dépêche de Rome, qui disait que le Saint-Père attendait son retour.

Il fallut donc partir de Brindisi, par le premier train. Nous prîmes la nouvelle ligne de Tarente, qui unit l'Adriatique à la Mediterranée. Nous passâmes par Salerne et revîmes à Naples le Vésuve fumant. A deux heures de l'après-midi (30 Avril), nous passions devant la Basilique de St. Jean de Latran, la cathédrale du monde — et nous rentrions à Rome.

FIN.

APPENDICE

CONCILIUM COLUMBENSIS

ALLOCUTIO

Exmi ac Rmi Domini Domini Antonii Agliardi, Archiepiscopi Caesariensis Delegati Apostolici Indiarum Orientalium.

Quod iamdiu in votis S. Congregationis de Propaganda Fide erat ut ad maiorem Dei gloriam promovendam Ecclesiastica Hierarchia in Indiis Orientalibus constitueretur, id non sine speciali Divinae Providentiae dispositione a Summo Pontifice Nostro Leone XIII factum fuisse satis Vobis, Venerabiles Fratres, notum perspectumque est. Ipse enim admirabili Constitutione quae incipit: *Humanae salutis Auctor,* praeter tres Episcopales Sedes, quae cum Patriarcatu Goano patronatui Lusitano obnoxiae sunt, Vicariatus Apostolicos Indiarum quosdam ad Archiepiscopalem alios ad Episcopalem dignitatem evexit: nuper vero me Delegatum eligere dignatus est, quem ad Vos mitteret alias Litteras Apostolicas in forma Brevis allaturus, queis Vos Ipsi, Venerabiles Fratres, unus Archie-

BIBLJOTEKA Gimnazjum Państw. w Złoczowie

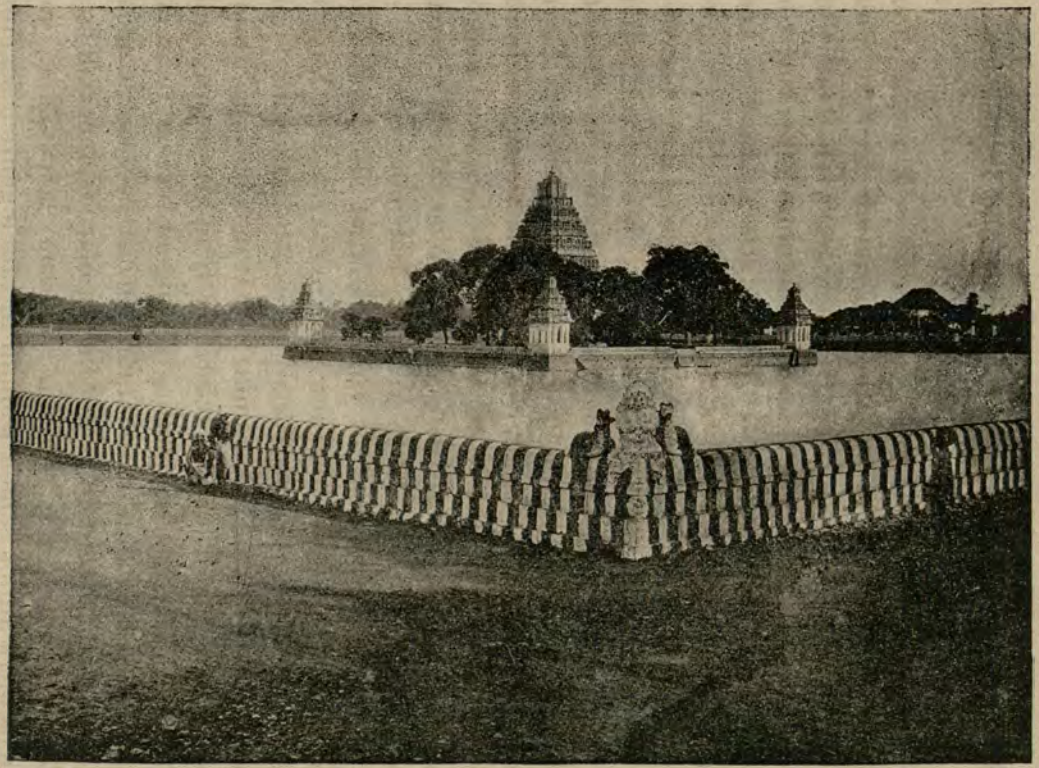
piscopali, ceteri Episcopali munere, titulo residentiali, honestaremini.

Gratulor equidem Votis de praeclaro huiusmodi honore Vobis collato; gratulor non meo dumtaxat sed omnium quoque Christifidelium nomine in hac Insula Ceylana degentium, quod perspecta sapientia Vestra, Vestra prudentia et pietas nec non labores a pluribus annis in agro Dominico excolendo exantlati Romani Pontificis oculos ad Vos converterint, quodque ejusdem Supremi Pastoris Auctoritate in partem sollicitudinis Episcopalis Ordinariae pro Christi Domini Ecclesia vocati estis.

Hac de causa postquam Litterae Apostolicae, quae de Vestra nominatione agunt, publice perlectae fuerint, facile erit in hoc Synodali Conventu aperire, utrum Vobis placeat in Insula Ceylana Provinciam Ecclesiasticam institui, cuius Metropolitana Sedes sit Sedes haec Columbensis. Item dabitur Vobis manifestare, quae videbuntur opportuna pro uniformitate disciplinae in hac provincia circa festa, jejunia et abstinentias. Vestras enim preces S. Sedi porrigere haud morabor, ut Apostolicum de iis responsum habeatur.

Quaedam alia quae ad rectam novarum Dioeceseon disciplinam videntur conducere Vestrae approbationi proponenda censeo. Haec referuntur ad institutionem Curiae Episcopalis et Seminariorum pro Clero nativo, nec non ad paganorum evangelizationem, quae ut probe nostis, potissimum Missionum finem constituit.

Post haec nihil aliud restat nisi ut Christum Dominum Nostrum enixis precibus rogemus ut conservet hanc vineam quam Ipse plantavit, et benedictionis Suae rore rigatam eamdem augeat, tueatur atque perficiat.



LES TEMPLES DE MADURA.

ALLOCUTIO

R. P. D. Christophori Bonjean, Archiepiscopi Columbensis.

Quemadmodum animae christianae non parum emolumenti est, vitae anteactae seriem animo recolere, unde et multiplicium beneficiorum Dei memoria vividior efficitur et arcanum Divinae Providentiae paululum retegitur, quo Iustos " nec tribulationes, nec iucunditates sinit habere continuas, sed tum de adversis, ut ait Chrysostomus, tum ex prosperis eorum vitam quasi admirabili varietate contexit, „ ita et visum est mihi assecuto omnia ab initio diligenter, et dolores nascentis et splendorem aetatem ineuntis et passiones adolescentis et incrementa convalescentis Ecclesiae huius nostrae Ceylanensis in die hac, qua voce Petri per Leonem loquentis, velut, ex additis palam sicut sponsa ornata viro suo procedit, paucissimis ut occasio poxit, verbis coram inclyto coetu vestro perstringere.

Saeculo igitur, decimo sexto jam ad dimidium vergente, recentiorum temporum Apostolo, Francisco Xaverio ejusque sociis ad oras nostras appulsis, lumen Christi ubique locorum effulsit; infideles multi certatim ad caulas Dominicas adcurrentes, sacris Baptismi lymphis abluti sunt, quorum ex numero neophytae septingeni terram hanc nostram sanguine suo in testimonium veritatis susceptae effuso madefecerunt. Nec defuit illorum Mannarensium ac Jaffuapatensium Martyrum sanguini vis sua faecundam, qua paucos intra annos semen Domini in tam ingentem segetem exurgere visum est, ut Insula Taprobana haec, insulis superstitionibus suis abiectis tota brevi tempore iugum Christi speraretur amplexura.

Et ita per plurimos annos res successerunt, donec Deo

forsan ideo permittente, ne operis brachii sui tantopere stupendi gloriam homines sibi arrogarent. Calvinistis Batavis advenientibus et summa rerum potitis persecutio in Catholicos exarsit et per saeculum unum cum dimidio absque vix ulla remissione saeviit. Illa tempestate et Patres Metella Pallingotti, Donat et Caldeiro et alii plurimi tam ex Clero quam ex populo, quorum nomina scripta sunt in Libro vitae, variis suppliciis cruciati pro nomine Christi fortiter mortem appetierunt; oves vero gregis aliae alio dilapsae in solitudinibus, in montibus, in Sylvis, in latebris ferarum, in desertis, ubi siti, fame, febribus conficiebantur, errantes, numero magno peremptae sunt. Quod vero Domini manus plantavit, evellere hominis non est. Vix etenim pax nobis ab Anglico Gubernio, Batavis depulsis, reddita est, quum Ecclesia Catholica palam danno prodiit et sexaginta millia hominum inventi sunt qui, protegente Deo gratia et laboribus indefessis illustris viri Iosephi Vaz ejusque Sociorum adjuvantibus, verae fidei margaritam intemeratam servaverunt.

Exinde Ecclesia Nostra a diuturnis calamitatibus suis conquiescere et iterum propagines suos extendere coepit usquedum feliris recordationis Gregorius PP. XVI harum Missionum vere Pater et instaurator anno 1836 per Breve *Ex munere Pastorali* Insulam Ceylanam in Vicariatum Apostolicum ab Apostolica Sede immediate dependentem, erexit, qui postea in tres Columbensem nempe, Jaffuensem et Kandyensem Vicariatus divisus est.

Quot ab hae die conatus capti, quot labores exantlati, opera pia fundata et pro Dei et Ecclesiae gloria animarumque salute praeclare facta, a colendissimae memoriae antecessoribus meis, Illmis ac Rmis Vincentio de Rosario, Caetano Antonio Iosepho Maria Bravi, Horatio Bettachini, Stephano Semeria et Hilarione Sillani ut de vivis taceam, mihi narrare conanti tempus deficeret!

LES TEMPLES DE MADURA.

Sic dictu satis adnotares Catholicos Ceylanenses nunc temporis numerum bis-centum et viginti millium attingere.

Gaudeant igitur in coelis animae Patrum nostrorum videntes nos filios suos segetem laetanter metere quam in lacrymis seminaverunt, et gloria coronari quam ipsi nobis acquisiverunt labore suo et dolore!

Exultemus et laetemur et nos, quibus datum est in labores eorum introire et ras magnas oculis nostris conspicere, quas illi videre cupierunt et non viderunt; et gratias nostras humillimas rependamus Domino Nostro Iesu Christo, Immaculatae Virgini Deiparae Matri nostrae; Sanctisque Patronis Nostris Iosepho, Francisco Xaverio, Annae et Luciae, quia illa quae longo tempore habuimus in votis sub oculis nostris adimpleta contemplamur, et Hierarchiae Ecclesiasticae Ceylanensis ortum, et Provinciam nostram constitutam et primam Synodum Columbensem celebratam.

Et dum futurae Ecclesiarum nostrarum prosperitatis pignora haec minime dubia ex Sanctissimi Patris benignitate recipimus, levemus oculos ad S. Sedem Apostolicam, unde omnia bona haec dimanarunt et Vicario Christi fidem nostram inviolabilem amorem constantem et obedientiam perpetuam usque ad mortem polliceamur.

Deinde Emo ac Revmo Ioanni Cardinali Simeoni Praefecto S. Cong. nomini Christiano Propagando laudes deferamus, qui tanta vigilantia et amore tam paterno nostra omnia curat et sapienter regit.

Tandem Emo ac Revmo et multum amabili Antistiti Praesidi Nostro, qui apud Nos Summi Pontificis vices gerit et qui nec longae ac laboriosae peregrinationis periculis, nec infirmae valetudinis molestiis deterritus ad nos tanquam Angelus Raphaël ad Tobiam, omnia nostra in viam prosperitatis et pacis dispositurus venit, grates agamus et omnia fausta adprecamur.

ACCLAMATIONES.

Sanctissimo Patri nostro Leoni PP. XIII, Vicario Christi, Doctori infallibili, agnorum et ovium Christi Supremo Pastori, qui nos paterno amore diligit et beneficiis cumulat!

Vivat, vivat ad multos annos amator populi Ceylanensis, Hierarchiae Ecclesiasticae nostrae conditor, Dux noster et Lumen semitis nostris et det Ei Deus videre pacem Ecclesiae restitutam in diebus suis!

Eminentissimo ac Reverendissimo Ioanni Cardinali Simeoni, Praefecto Sacrae Congregationis Christiono nomini propagando praepositae, qui nobis in angustis rebus semper adest, in dubiis dirigit, in adversis conolatur! Videat dies longinquos ad extensionem Regni Christi apud gentes infideles ubique terrarum.

Excellentissimo ac Reverendissimo Antonio Agliardi Archiepiscopo Caesariensi, Delegato Apostolico in Indiis Orientalibus, Veneratissimo Praesidi nostro!

Dominus prosperet eum in omnibus viis suis ut turbata pacificet. infirma consolidet et omnia felici exitu ad prosperitatem et incrementum Ecclesiarum Indiae Orientalis perducat!

Victoriae Serenissimae Britanniarum et Insulae Ceylanae augustae et mitissimae Reginae!

Catholici Ceylanenses sub sceptro eius pace et libertate gaudentes ei gratias agunt, fidem suam inviolatam obligant et omnia fausta ad multos annos adprecantur!

CONCILIUM BANGALORENSIS

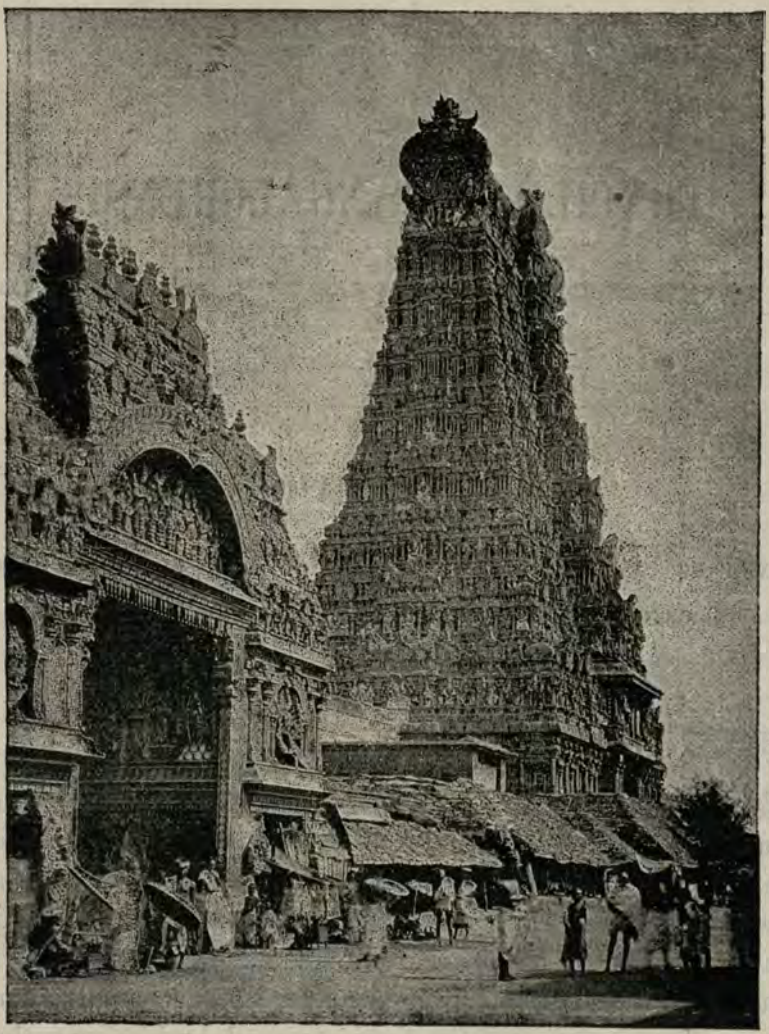
IN INDIIS ORIENTALIBUS

ALLOCUTIO

Exmi ac Rmi Domini Domini Antonii Agliardi, Archiepiscopi Caesariensis Delegati Apostolici Indiarum Orientalium.

ENERABILES Fratres. Magna mihi hodie solatii et laetitiae causa est, amplissimo consessui Vestro, Summi Pontificis nomine praesidere; solatii inquam, cum sapienti consilio et auctoritate Vestra uti valeam ad quaedam disciplinae Ecclesiasticae capita stabilienda quae rei catholicae bono in his regionibus maxime conducere visa sunt; laetitiae autem, quippe quod Literas Apostolicas mecum afferam per quas ex Vobis tres ad Archiepiscopalem, ceteri vero ad Episcopalem dignitatem, titulo residentiali evecti estis.

Profecto nihil jucundius ovibus Vestris accidere poterat quam Vos conspicere arctius eisdem pastorali mu-



LES TEMPLES DE MADURA.

nere devinctos, nil magis meritis Vestris congruum videbatur quam efficere ut cum hucusque quasi in fletu miseritis semina in agro dominico ex nunc possitis cum exultatione portare manipulos Vestros; procul dubio autem nihil Summus Pontifex Leo XIII. censuit magis opportunum ad rei catholicae tuitionem et Iesu Christi Dñi Nostri Nomen in Indiis Orientalibus sanctificandum, quam Vestram Auctoritatem firmare Vestramque sollicitudinem episcopalem Ecclesiae Ordinario regimini conserere.

Hinc postquam Literae Apostolicae quae huiusmodi munus Vobis conferunt publice perlectae fuerint placeat Vobis, Venerabiles Fratres, mentem Vestram in hoc Synodali Conventu aperire, circa constitutionem provinciarum Ecclesiasticarum ut juxta omogeneitatem Dioeceseon, vigor augeatur communis disciplinae. Velitis insuper manifestare, quae in singulis provinciis Vobis videantur pro rei gravitate magis opportuna ad quamdam conformitatem inducendam in tanta populorum consuetudinum varietate, tum quoad festa, tum quoad abstinentias et jejunia; Vestras enim preces quamprimum ad Sanctam Sedem mittendas curabo; spero autem fore ut re mature, ut par est, considerata, brevi responsa ad Vos pervenire possint.

Nostis autem, Venerabiles Fratres, quot monitis et instructionibus S. Congregatio de Propaganda Fide ad laboraverit, quot Literis Apostolicis Summi Ipsi Pontifices Romani praescripserint, ut in quaque gente, quae ad fidem christianam, divina opitulante gratia convertitur, statim Clerus nativus instituatur, donec floreat et maturo tempore fiat, ut Episcopi seligi possint ad regendos Christifideles ex quorum gremio ipsi exierint. Huc tendunt decreta, quae Vestro consensu edenda censeo; norma enim data de Curiis Episcopalibus erigendis, addo praescriptiones circa Seminariorum erectionem et partem quam Clerus nativus habere debet in cuiusque Dioecesis administratione.

Postremo zelum Vestrum, pro christiani nominis propagatione, praeclaris tot jam curis et laboribus eximium quodammodo excitandum existimo, ut novos usque conatus studeatis omnino adhibere ut manipulo Missionariorum ad hoc delecto evangelizationem paganorum per oppida et vicos quasi Apostolico more complere velitis.

Porro cum neque qui plantat sit aliquid neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus, ad Eum in quo omnis spes vitae et virtutis nostrae sita est, cum fiducia accedamus oportet, Eumque enixe exoremus ut sollicitudines Summi Pontificis Nostri Leonis XIII in instituenda Hierarchia Catholica pro Indiis Orientalibus nostraque qualiacumque sint opera consolidet atque foecundet. Quod ad me attinet in praesentiarum liceat ominari Vobis, Venerabiles Fratres, ut in Vestris Dioecesibus numerus Christifidelium augeatur in dies et de profectu sanctarum ovium fiant gaudia aeterna pastorum.

ALLOCUTIO

R. P. D. Francisci Ioannis Laonénan Archiepiscopi Pondicheriensis.

Exñe ac Revñe Domine, Rñi et Dilectissimi Patres!

In hac auspicatissima et admodum solenmi die, in qua omnes effusis gaudiis exultant, Ego non parvo angore premor. Namque et res ipsa de qua loquendum est et illa tam augusta illustrum ac venerabilium Antistitum corona, in mentem ingentem iniiciunt timorem.

En in primis adstas Excellentissime ac Revñe Domine, en qui tantis ornatus meritis, apud nos vices geris illius

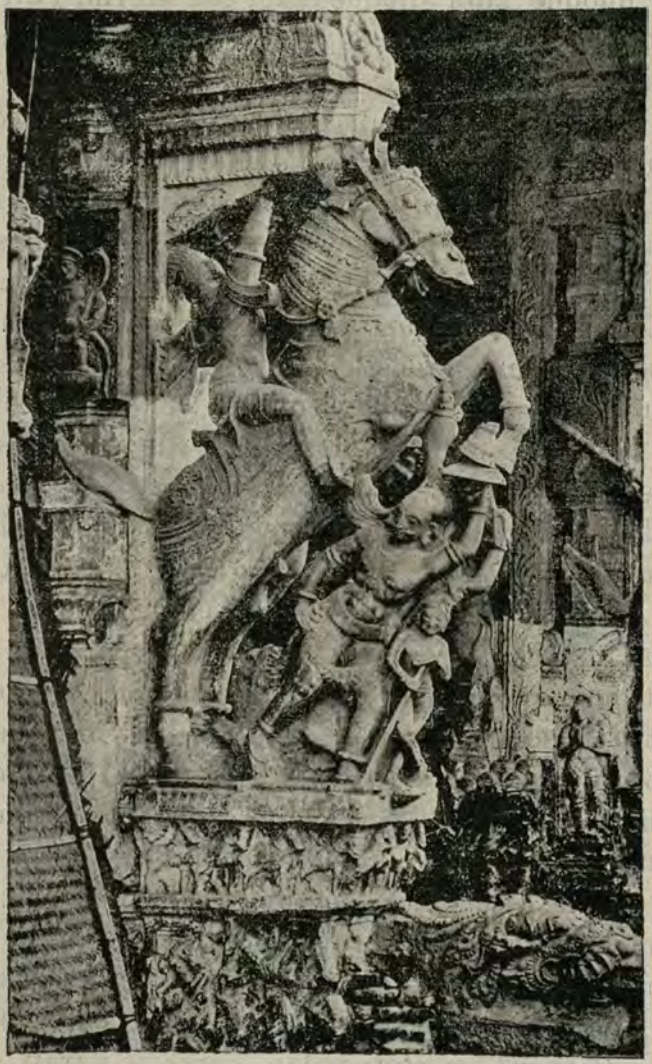
Pontificis, cuius et magnum animum et eximium ingenium et spectatam sapientiam mirantur et extollunt omnes, ii etiam ipsi qui extra catholicum ovile degunt.

Vos quoque mihi alloquendum est, Revmi Patres, qui tum certe meritis, laboribus ac virtute, loquentem longe superatis.

Sed quid de re ipsa dicam? an est quisquam qui dubitet, quin sit vastae malis et ponderis? Etenim agitur de ea Sacra Hierarchia, quae ut per totam Indiae regionem erigeretur, et Episcopi et Sacerdotes et Christifideles, totis votis iamdudum efflagitarunt, de illa Hierarchia, qua mediante Ecclesia Indica tum unitate doctrinae, tum disciplinae robore, tum ecclesiasticis ac religiosis institutis splendentem ubique sparget fulgorem; de illa Hierarchia qua tandem, in plerisque Indiae partibus, ille infaustus malorum fons, scilicet duplex jurisdictio manare cessabit.

Hodie, opitulante Deo, haec Sacra Hierarchia, in nostris saltem partibus, iam instituta est: hodie, a longo tempore in votis erat beneficio fruimur. Ad Deum igitur, Charissimi Patres, ad Auctorem bonorum omnium, ex quo descendit omne donum perfectum, mentes et corda erigentes, gratias agamus necesse est. Ille enim est, qui huic magno operi omnes stravit vias; Ille est qui Nostro Pontifici indidit tum istud perlucidum ingenium, tum illam indomitam mentis ac voluntatis firmitatem quam neque ulla res perplexa turbat, nec ullum obstaculum vincit; Ille est qui numerum evangelicorum operariorum in hac Indica messe multiplicavit et Christifidelium numerum auxit; qui novellis istis germinibus incrementum et robore dedit ita ut Sacrae Hierarchiae statuendae, pares ac parati sint.

Huic ergo Maximo et Optimo Deo, gratias agamus, et cum Angelis et Senibus in Apocalipsi Beati Ioannis, corde et ore dicamus: " Benedictio et Claritas et Sapientia



LES TEMPLES DE MADURA. UN DES PILIERS (page 361).

et Gratiarum actio, honor et virtus et fortitudo, Deo Nostro in saecula saeculorum. *Amen.* „

Nunc autem Verbum ad te, o Indica terra, Mihi liceat his verbis, quibus Isaias Propheta olim Hierosolymam et te alloqui: " Consurge, consurge, induere vestimentis gloriae tuae.... surge, illuminare, quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. „ Excussis infantiae incunabulis, ecce in virum perfectum crevisti; ecce novus tibi nascitur ordo: " Leva in circuitu oculos tuos, et vide. Omnes isti Congregati sunt et venerunt tibi. „ En quos aspicis illustres ac Venerandos Episcopos, eosdem habes duces et doctores ac patres: in via salutis tibi praeibunt; tu cum illis foedere firmo ac sempiterno connubio connecteris. Non sunt tibi extranei; a longo iam tempore apud te sub die et aestu laborarunt qui etiam variis praesint Dioecesibus, ex variis venerint nationibus ac religiosis familiis, unum tamen corpus officiunt; eadem fide, eadem spe moventur, eumdem sensum habent idem spirant, quippe quibus unus inest spiritus, una spes vocationis; uni eidem Deo inserviunt, eadem Sacramenta conficiunt, eamdem doctrinam profitentur ac praedicant; nihil aliud nituntur, nihil aliud moliuntur, nisi ut omnes populi tui, una cum eis, eumdem verum et unicum Deum agnoscant et adorent, qui est omnium Pater, qui est super omnes et per omnia et in omnibus (Ephes. IV. 5, 6. 7).

Audi igitur eorum vocem, eorum accipe doctrinam, eorum enim vox est vox veritatis, et doctrina eorum est via salutis et pacis sempiternae. Docebunt te " ubi sit prudentia ubi sit virtus, ubi sit intellectus, ut scias simul ubi sit longiturnitas vitae et victus, ubi sit lumen oculorum et pax. (Bar. III. 14).

ACCLAMATIONES.

Sanctissimo ac Beatissimo Domino nostro Leoni Papae XIII, in quo rilucet simul Maiestas Supremi Pontificii, Gloriae scientiae, splendor sapientiae, Hierarchiae Sacrae in hac regione Institutori, Doctori infallibili, longa vita et memoria aeterna!

Eminentissimo ac Revmo Domino Ioanni Cardinali Simeoni, Sacrae Congregationis de Propaganda Fide Praefecto, amantissimo Patri ac Protectori nostro, multi anni et omnes gratiae!

Illmo ac Revmo Praesidi nostro Domino Antonio Agliardi, Archiepiscopo Caesariensi, Delegato Apostolico, gratiae et bona valetudo ut cum auxilio Divino, missionem sibi creditam ad felicem exitum perducere ac perficere valeat!

Gratiosae Maiestati, Reginae Victoriae, Imperatrici Indiarum, cuius guberni benevolentia Catholica Ecclesia, atque Catholici suorum dominiorum libertate ac securitate laudent, longa vita et gloriosum regnum!

Serenissimo Principi et Regi Maïsurensi, qui suum benevolum animum erga Catholicum Clerum et Catholicos subiectos suos, multis occasionibus ostendere dignatus est, longa et felix vita!

Generalibus Consiliis et omnibus Sodalibus, Operum Piorum a Propagatione Fidei et Sancta Infantia nuncupatorum, aliisque variis piis Societatibus, quorum Eleemosynis ac auxiliis cuiuscumque generis Missiones et Missionarii nostri sustentantur et nutriuntur, gratiae atque Divina retributio, in hac et in aeterna vita.

CONCILIUM ALLAHABADENSIS

IN INDIIS ORIENTALIBUS

ALLOCUTIO

Exmi ac Rmi Domini Domini Antonii Agliardi, Archiepiscopi Caesariensis Delegati Apostolici Indiarum Orientalium.

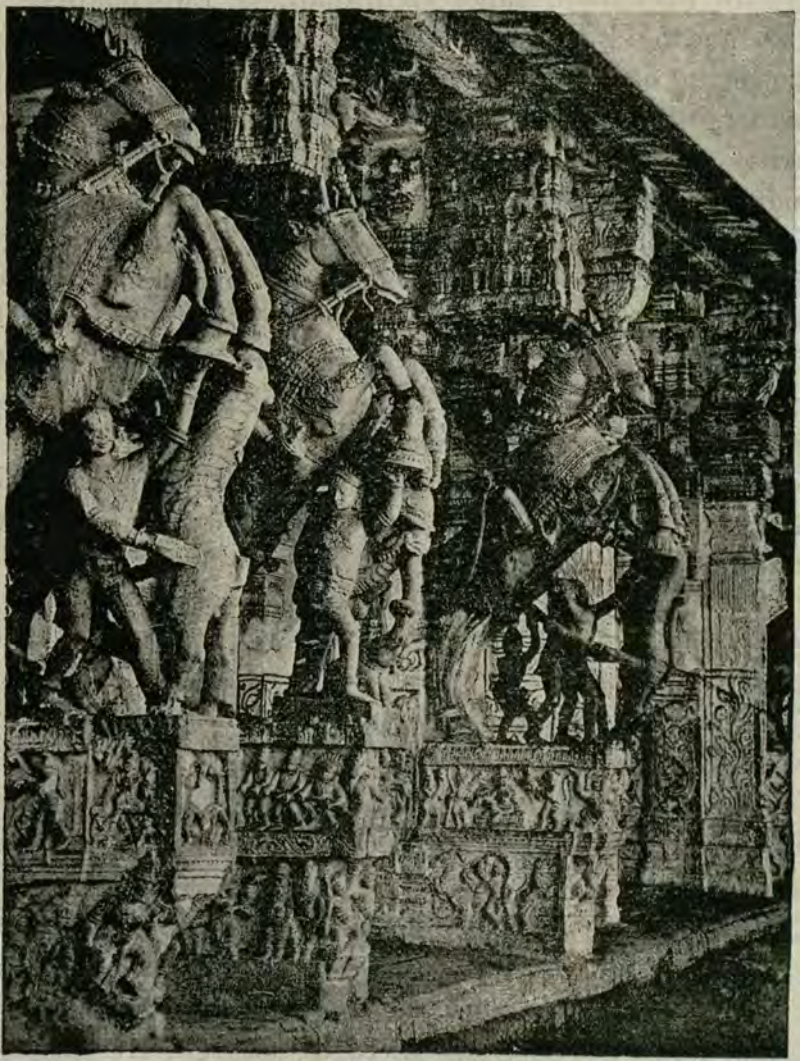
Venerabiles Fratres!

OMANA Ecclesia Auctoris Sui praeceptis inhaerens unquam non destitit mittere in universum mundum divini verbi praecones novasque Ecclesias ubique terrarum coelesti gratia opitulante exortas et ad se propter suam potiorem principalitatem convenientes adlectis assignare pastoribus, quorum ordinario regimine confirmarentur et magis magisque florerent. Huius mirae fecunditatis maternaeque sollicitudinis Vos ipsi in praesentiarum testes estis, Venerabiles Fratres: postquam enim Romani Pontifices iam a pluribus annis summo studio adlaboraverint ut Indiarum Orientalium populi, superstitione gentilitatis depulsa,

Iesu Christi iugo subderentur, matura nunc tempora advenisse ratus, Leo XIII, non sine speciali Dei dispositione Hierarchiam Christianam in iisdem instituere et ex vobis tres ad Archiepiscopale ceteros ad Episcopale fastigium titulo residentiali vocare decrevit.

Literae Apostolicae in forma Brevis, publice in hoc Synodali Conventu legentur, non solum ut liceat omnibus gratulari Vobis, quod tanto munere aucti estis, sed etiam ut Vos ipsi, Venerabiles Fratres, statim manum quodammodo aedificio Ecclesiarum Vestris curis commissarum admoventes, quae Vobis magis opportuna videantur, circa Provinciarum Ecclesiasticarum constitutionem in parte hac Septemtrionalis Indiae manifestetis. Praestat insuper ut in singulis saltem provinciis disciplina sit uniformis tum quoad festa tum quoad abstinentias et jejunia; hinc habita ratione locorum et populorum, Vestrum erit preces S. Sedi porrigere, ut Suprema Auctoritate stabiliatur quod communi bono visum fuerit expedire. Sunt autem quaedam alia disciplinae capita, quae Vestro consensu roborata, in amplissimo Consessu Vestro publicanda censui. Pertinent haec ad Curiae cuiusque Episcopalis rectam constitutionem, ad Seminariorum pro clero nativo eretionem nec non ad Paganorum evangelizationem, quae cum gravissimus sit finis Missionum Vestris curis creditarum, speciali ratione acuat necesse est zelum Vestrum ad omnia ea media adhibenda, queis major quoque anno Ethnicorum numerus in Ovile Christi recipiatur.

Licet autem nova quodammodo onera Vestrae sollicitudini imponantur, laetitiae tamen et gaudii exinde argumenta capiatis necesse est. Exultant enim hodie oves Vobis commissae, quod sub tam spectatis Pastoribus melioris in dies feliciorisque aevi spem certam persentiunt et coronam tot sanctorum virorum, qui nos praecesserunt laboribus et martyrio partam et longo tempore desideratam nunc



LES TEMPLES DE STREERUNGUM. LES PILIERS DE LA COUR INTÉRIEUR (page 361).

BIBLJOTEKA
L.
Gimnazjum Państw.
Złoczowie

Vestro capiti impositam intuentur. Omnes quotquot sunt in Orbe terrarum Christifideles plaudentes compiciunt hanc Indicam Ecclesiam, super vigintiquinque Episcopalibus Sedibus positam, in octo Provincias distinctam, et Patriarcatu Goano ornatam, procedere quasi aciem ad profligandos errores ordinatam et quasi sponsam speciosam in adventum Christi sui. O fortunatam Ecclesiam S. Thomae Apostoli sanguine purpuratam, S. Francisci Xaverii sudoribus et lacrimis irrigatam et consecratam ac Sanctae Romanae Ecclesiae Matri et Magistrae suae per Summum Pontificem Leonem XIII hodie indissolubili vinculo coniunctam! Dignetur Deus omnis gratiae et virtutis et Iesus Christus Unigenitus Eius Filius de excelso solio gloriae suae respicere super hanc plebem haereditatis, et acquisitionis suae, dilatare tentoria eius sicut tabernacula Iacob, multiplicare filios eius sicut filios Abraham eamque benedicere benedictionibus sempiternis.

ALLOCUTIO

R. P. D. Pauli Goethals Archiepiscopi Calcuttensis.

Excme ac Revme Domine, Venerabiles Fratres!

Iussu Excellentissimi ac Rmi Praesidis Nostri pauca in fine huiusce concessus dicturus assurgo. At incipienti mihi tanta rerum copia ultimis his mensibus gestarum occurit, ut orationis huius multo difficilius sit exitum quam principium invenire. Quare ne patientia vestra abutar, ea omittendo, quae vel in Conciliis Columbensi et Bangalorensi acta sunt, vel hic hodie peregimus, utpote vobis

optime cognita et vestris adhuc oculis, qua si observantia, nonnulla de effectibus qui illa omnia iam sunt consecuti, vel Deo iuvante sunt postea consecuturi attingam.

Et primum quidem, ipsa praesentia Apostolici Delegati in medio nostrum tanta in nos contulit beneficia ut pro illis neque Deo neque Summo Pontifici satis gratias agere unquam possemus. Nam ut eximias dotes tum animi tum ingenii ipsius personae praetéream, ut nihil dicam de humanitate et amoenitate consuetudinis eius qua solebat nos in laboribus nostris recreare, in difficultatibus sublevare, certum est legationem eius apud nos non parum ad animos omnium nostrum, centro catholicae unitatis, magis magisque devinciendo contulisse.

Deinde tria concilia ab ipso coadunata lucullentissimam nobis occasionem praebuerunt ut nos invicem melius cognosceremus et cognoscendo nos majore reverentia et mutuo amore prosequeremur. Neque illi cordium unioni vel minimum obfuit ipsa natura rerum in comitiis nostris tractandarum, quae cum diversimode ad diversas Dioeceses pertineant facile animos in contrarium trahere potuissent; ab inspecto communi religionis bono, omnium mentes, omnium voluntates in unum eumdemque finem: Dei gloriam salutemque animarum ultro conspirarunt. Quid mirum! Nonne nos, Venerabiles Fratres, et variis Europae partibus e variis familiis religiosis in has remotas regiones, hoc unico fine adducti venimus ut regnum scilicet Iesu Christi inter Gentes promoveremus? Quod quum ita sit, quum summum illud obiectum semper prae oculis habeamus, quomodo quaeso, circa media idipsum attingendi unquam differre possemus? Quare sapienter admodum facta est et ab auctoritate Summi Pontificis sancita tum diversarum jurisditionum delimitatio, quum novarum Dioecesium et provinciarum conterminatio; unde magna nobis iam affulget spes diuturnae pacis, quae quantopere ad religionis nostrae

LES TEMPLES DE MADURA. INTÉRIEUR (page 361).

incrementum fideique dilatationem conferat nemo non videt.

Quid autem dicam de ipsa in Indiis modo constituta Hierarchia, quae non solum novum decus Ecclesiae Indicae novumque vigorem et uniformitatem disciplinae ecclesiasticae addet, sed et magnopere bono et saluti animarum prospiciet. Zelus enim uniuscuiusque nostrum, Venerabiles Fratres, ad pascendas oves gregis nostri proprii in quo nos Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei mirifico modo excitabitur. Sed boni et vigilantis pastoris est non tantum pascere et intactum servare gregem proprium, sed et eumdem continuis incrementis augere. Ad hunc enim finem quotquot in missionibus versamur a Christo legationem accepimus, illamque obligationem non minuit sed auxit potius hierarchicus ordo et dignitas Sedis residentialis. Quare non absque alta significatione, factum fuit ut vinculum illud quo Vicarii Apostolici hactenus, cum Sacra Congregatione de Propaganda Fide coniungebantur praesenti dispositione Pontificia minime fuit solutum. Ac si Sanctissimus Dominus, ac si Ecclesia ipsa nobis innuere voluisset, quid a nobis deinceps expectet: ut scilicet totis viribus in propaganda fide inter gentes alienas incumbamus. Verum quidem est nomen Propagandistarum nobis passim et quidem non semper benevolo animo inditum fuisse. Utique cognomen acceptamus et nedum illud iniuriam reputemus; ex toto corde gloriamur in appellatione, quae nos tam intime consociat cum admirabili illa Institutione, cujus unicus scopus et summa ambitio est, cognitionem et amorem Dñi Nostri Iesu Christi ubique terrarum diffundere. Insistamus igitur, Venerabiles Fratres, vestigiis Divi Apostoli Thomae, Sancti Francisci Xaverii et tot virorum Apostolicorum, qui in Indiis Evangelium propagaverunt, quique proinde merito Propagandistae — sit fas verbo — sicuti nos extiterunt. Nos ergo ne terreat immen-

sitas regionum, ne terreat populorum multitudo, quos coram habemus; quin potius ex ipsa magnitudine operis zelus noster crescat in immensum. Verus etenim zelus, nil aliud quam ardens charitas est; iam vero iuxta Divum Bernardum: " Charitas exaestuat, teneri non potest, immensitatem aemulatur! „ Neque cedat a labore zelus noster, propter timorem inutilitatis ministerii nostri inter gentes idolatriae vitiis et erroribus obcaecatas: nam probe scimus Deum non successum a nobis sed assiduum, sed impigrum laborem expectare; quod egregie illustrat Chrisostomus dicendo: " Quod nostri muneris fuerit, praestitimus, doctrinam fratribus committentes sive illi persuadeantur, sive non persuadeantur.

Quare, Venerabiles Fratres, a Sacro Concilio in quo Hierarchia Indica constituta et proclamata fuit ad nostra quique redeamus, novo ardore, novoque zelo accensi ad animas Iesu Christi Sanguine redemptas, indefesso labore, quin et sanguine nostro si oporteat, Deo et Ecclesiae Catholicae lucrandas; gratias Deo Eiusque in terris Vicario pro beneficiis nobis et universae terrae Indicae collatis, consuetis acclamationibus ex intimo corde agamus.

ACCLAMATIONES.

Summae et indivisae Trinitati: Patri, Filio et Spiritui Sancto gloria laus et gratiarum actio nunc et semper et in saecula saeculorum. *Amen!*

Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papae XIII, Successori Petri Centro unitatis Catholicae, Doctori infallibili, a quo omnes Christi Fideles lumen, solatium et robur accipiunt; ut Deus Optimus Maximus Eum diu sospitemque, ad decus et ornamentum Hierarchiae Catholicae, ad pacificationem populorum, ad emolumentum litterarum bono-

rumque artium conservet illique annos multiplicet, ut Urbem et Orbem videat ad pacem compositas. *Amen!*

Eminentissimo ac Revmo Domino Ioanni Simeoni Cardinali S. Congregationis de Propaganda Fide Praefecto, nec non et ceteris Eminentissimis ac Revmis Cardinalibus eidem Sacrae Congregationi praepositis ad conversionem gentium instrumentis aptissimis; ut illis mediantibus, adiuvantibus et dirigentibus, ab ortu solis usque ad occasum, magnificetur nomen Domini in gentibus et cognoscant omnes solum Deum verum et quem misit Iesum Christum Filium suum. *Amen!*

Excellentissimo ac Revmo Dño Antonio Agliardi, Archiepiscopo Caesariensi, apud Indos Orientales Delegato Apostolico: ut feliciter peracta missione, cum pace, salute et gaudio ad sua suosque redeat et longam felicemque vitam ad utilitatem Ecclesiae ducat. *Amen.*

Serenissimae Victoriae 1ae Angliae Reginae, Indiarum Imperatrici clarissimae, cuius thronus paci, justitiae et castis moribus innixus, populorum amore circumdatus per quinquaginta annos firmus et gloriosus permansit: ut custodiat et superxaltet eam Dominus illique mercedem tribuat amplissimam. *Amen.*

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I.

Le Portugal aux Indes. . . . . PAGE 1
La question du Patronat . . . . . » 15
La Mission de Monseigneur Agliardi . . . . . » 16

CHAPITRE II.

Départ de Rome. . . . . » 19
Aventure de Francesco. . . . . » 19
Brindisi. . . . . » 21
La Méditerranée. . . . . » 23
Alexandrie. . . . . » 27
L'Egypte . . . . . » 29

CHAPITRE III.

Suez . . . . . » 31
Le Sinaï . . . . . » 32
La mer Rouge . . . . . » 32
Le Bab-el-Mandeb . . . . . » 36
Aden. . . . . » 39

CHAPITRE IV.

L'Océan. . . . . » 41
L'île de Minicoy. . . . . » 45

CHAPITRE V.

L'île de Ceylan . . . . . PAGE 49
Arrivée à Colombo . . . . . „ 49
Entrée solennelle. . . . . „ 56
La maison de l'Evêque . . . . . „ 59

CHAPITRE VI.

Aspect de la ville de Colombo . . . . . „ 63
Le nouvel an. . . . . „ 63
Population . . . . . „ 68

CHAPITRE VII.

Eglises et établissements . . . . . „ 78
Cingalais et Tamouls . . . . . „ 81

CHAPITRE VIII.

Le Synode de Colombo . . . . . „ 85
Départ pour Kandy. . . . . „ 87
Réception à Kandy . . . . . „ 89
Visite au temple du Bouddha . . . . . „ 89
Pauvreté des Missions . . . . . „ 91
L'Evêque et le Pacha . . . . . „ 93
La Campagne. . . . . „ 98
Distribution des prix . . . . . „ 98

CHAPITRE IX.

Paradeniya. . . . . „ 101
Le climat . . . . . „ 106
Salvation army . . . . . „ 108
Le Ramazan . . . . . „ 110

CHAPITRE X.

Francesco retrouvé . . . . . „ 114

Le Jubilé Sacerdotal du St. Père . . . . . PAGE 116
Les Bourlicas. . . . . „ 118
Départ de Ceylan . . . . . „ 118
Les Corbaux . . . . . „ 120

CHAPITRE XI.

Arrivé à Madras. . . . . „ 121
La ville. . . . . „ 121
St. Thomé de Méliapur . . . . . „ 125
Les voitures . . . . . „ 126
Filature de soie . . . . . „ 126
Bangalore . . . . . „ 128
Hopitaux et orphelinats . . . . . „ 129
Les Parias. . . . . „ 130

CHAPITRE XII.

Visite au roi de Mysore . . . . . „ 133
Le ministre catholique . . . . . „ 135
Le Synode de Bangalore . . . . . „ 137
Le doyen des missionnaires des Indes . . . . . „ 138
Le séminaire . . . . . „ 138
Les Castes et l'Eglise catholique . . . . . „ 139
Les changeurs . . . . . „ 140

CHAPITRE XIII.

La ville indigène. . . . . „ 143
Visite a Thumboo Chetty. . . . . „ 147
Les bijoux. . . . . „ 149
Enfants et écoles . . . . . „ 149
Retour à Madras. . . . . „ 153
St. Pierre de Rayapuram . . . . . „ 154

CHAPITRE XIV.

De Madras a Calcutta . . . . . „ 157
Nécessité d'un Clergé indigène . . . . . „ 157
Francesco . . . . . „ 160

Les bouches de l'Hoogly . . . . . PAGE 161
Les rives du fleuve. . . . . „ 163
Calcutta. . . . . „ 163

CHAPITRE XV.

Le palais de l'Archevêque . . . . . „ 165
Les chacals . . . . . „ 166
Visite au vice-roi . . . . . „ 167
Le Maïdan. . . . . „ 168
Le jardin Zoologique. Les Thibétains. . . . . „ 168
Mission du Bengal Occidental . . . . . „ 170

CHAPITRE XVI.

Départ pour Morapaï . . . . . „ 171
Banquet Bengali. . . . . „ 178
Scène de jonglerie . . . . . „ 179
Les enfants du collège. . . . . „ 181
Concert Bengali . . . . . „ 183
Retour à Calcutta . . . . . „ 184

CHAPITRE XVII.

Missions protestantes . . . . . „ 187
Le Gouvernement . . . . . „ 189
La ville, les magasins, les marchands . . . . . „ 191
Les écoles . . . . . „ 193
Lo roi d'Oude . . . . . „ 194
Diner chez le vice-roi . . . . . „ 195

CHAPITRE XVIII.

Progrès des Missions . . . . . „ 197
Consécration de Mgr. Pozzi . . . . . „ 204
Le Père Lafond et le phonographe . . . . . „ 207

CHAPITRE XIX.

Visite chez un Rajah . . . . . „ 209

Musique Hindoue . . . . . PAGE 202
Soirée chez Lall-Mulick . . . . . „ 216
Le latin de Francesco. . . . . „ 225

CHAPITRE XX.

Le jubilé de la Reine . . . . . „ 221
Soirée chez le vice-roi. . . . . „ 223
Le Chambord Birman . . . . . „ 224
Les invités du vice roi . . . . . „ 225
Les burning-ghats . . . . . „ 227
Illumination à l'huile de ricin . . . . . „ 230
Départ pour Allahadad . . . . . „ 230

CHAPITRE XXI.

Les wagons de chemin de fer . . . . . „ 231
Le pays. . . . . „ 232
Allahabad . . . . . „ 234
Le Synode . . . . . „ 234
Le Méthodiste et les Musulmans . . . . . „ 236
Le Castes . . . . . „ 238
Le Collège. . . . . „ 239
Consécration d'Evêques. . . . . „ 240
Le Gange et la Djumna . . . . . „ 240
Le Nepaul. . . . . „ 242
Le cholèra et le Père Martin . . . . . „ 242

CHAPITRE XXII.

Départ d'Allahabad. . . . . „ 245
Encore les chemins de fer . . . . . „ 245
Le paganisme et le culte du démon . . . . . „ 247
L'influence de l'école . . . . . „ 252
Bombay. . . . . „ 256
Le Collège de St. François . . . . . „ 257
Mariages précoces . . . . . „ 262
Le Collège de Ste Marie . . . . . „ 263

CHAPITRE XXIII.

Rivalité de Bombay et de Calcutta . . . . . PAGE 265
La ville. . . . . „ 265
Les tours du silence . . . . . „ 271
Les veuves. . . . . „ 272
Bienfaits de la conquête Anglaise . . . . . „ 272
Les orphelinats . . . . . „ 273

CHAPITRE XXIV.

Départ de Bombay . . . . . „ 275
Marmagão . . . . . „ 277
La galeotte des vices-rois. . . . . „ 279
Arrivé à Pamgim . . . . . „ 280
Goa . . . . . „ 280

CHAPITRE XXV.

Les reliques de St. François-Xavier . . . . . „ 287
Les Eglises. . . . . „ 296
Les Goanais . . . . . „ 299
La Conquète Portugaise . . . . . „ 303

CHAPITRE XXVI.

Départ pour Margão . . . . . „ 305
La barre . . . . . „ 306
Margão . . . . . „ 308
Les palanquins . . . . . „ 310
Rachol . . . . . „ 312
Costumes et coutumes . . . . . „ 316

CHAPITRE XXVII.

Repos . . . . . „ 319
Caranzalem. . . . . „ 321
Le Cabo. . . . . „ 321
Le Te-Deum . . . . . „ 321

Dépêche de Rome . . . . . PAGE 323
La chaleur. . . . . „ 324
Catholiques et païens . . . . . „ 325
Le pont de Ribandara . . . . . „ 327
Les enfants . . . . . „ 329

CHAPITRE XXVIII.

Avenir de Goa . . . . . „ 331
Le sacrifice du coq . . . . . „ 336
La tolérance religieuse. . . . . „ 340
Les martyrs de Cuncalim . . . . . „ 342
Jean III et St. François-Xavier. . . . . „ 344
Départ de Pangim . . . . . „ 348
Nouvelles de Rome . . . . . „ 350

CHAPITRE XXIX.

Bandora. . . . . „ 352
Culte païen . . . . . „ 354
Les temples d'Eléphanta . . . . . „ 356
La Civilisation Indienne . . . . . „ 360
Achats . . . . . „ 362
La Crèche des enfants trouvés . . . . . „ 364

CHAPITRE XXX.

Départ de Bombay . . . . . „ 369
Les passagers. . . . . „ 371
Aden. . . . . „ 375
La foire sur le pont du Nizam. . . . . „ 377

CHAPITRE XXXI.

La mer Rouge . . . . . „ 381
Missions et Missionnaires. . . . . „ 382
Le faux moine . . . . . „ 387
Suez . . . . . „ 387
Le Désert . . . . . „ 389
Les Perroquets . . . . . „ 389

L'Egypte . . . . . , 390
Crètes . . . . . , 390
Les Iles Jonieunes . . . . . , 390
L'Italie . . . . . , 390
Otrante . . . . . , 390
Brindisi . . . . . , 391
Retour à Rome . . . . . , 391

APPENDICE

Synode de Colombo.

Allocution de Mgr. Agliardi . . . . . PAGE 392
Réponse de Mgr. Bonjean. . . . . , 396
Acclamations . . . . . , 400

Synode de Bangalore

Allocutions de Mgr. Agliardi . . . . . , 401
Réponse de Mgr. Laouénan . . . . . , 404
Acclamations . . . . . , 408

Synode d'Allahabad

Allocution de Mgr. Agliardi. . . . . , 409
Réponse de Mgr. Goethals . . . . . , 412
Acclamations . . . . . , 416

ERRATA [1]

Page	15	ligne	18	au lieu de	Missionaire.	lisez	Missionnaire.
„	20	„	2	„	fesait.	„	faisait.
„	23	„	10	„	cria.	„	criais.
„	32	„	33	„	largitude.	„	longitude.
„	44	„	11	„	apperçu.	„	aperçues.
„	45	„	29	„	tranquils.	„	tranquilles.
„	57	„	12	„	erigée.	„	érigé.
„	57	„	14	„	drapaux.	„	drapeaux.
„	83	„	9	„	torse un.	„	torse nu.
„	90	„	17	„	Indou.	„	Hindous.
„	143	„	13	„	Antigonias.	„	Antigonons.
„	175	„	27	„	soulevât.	„	soulevais.
„	182	„	19	„	aient.	„	ayent.
„	210	„	28	„	debouts.	„	debout.
„	241	„	18	„	du.	„	de.
„	245	„	14	„	courrir.	„	courir.
„	251	„	27	„	des dieux — à Satan.		
					lisez :		
					des dieux — Satan.		
„	252	„	1	„	Satan, de manière qu'arrivé aux hauts grades on le lui proposera.		
					lisez :		
					Satan, qu'arrivé aux hauts grades on lui proposera.		
„	297	„	26	„	ainsi.	„	aussi.
„	337	„	5	„	supersticieuses.	„	superstitieuses.
„	366	„	4	„	retiré.	„	retirés.
„	382	„	10	„	milieux.	„	milieu.
„	391	„	1	„	Columbensis.	„	Columbense.
„	396	„	3	„	Votis.	„	Vobis.
„	398	„	15	„	poxit.	„	poscit.
„	399	„	22	„	feliris.	„	felicis.
„	401	„	8	„	ras.	„	res.
„	402	„	13	„	conolatur.	„	consolatur.
„	403	„	1	„	Bengalorensis.	„	Bengalorense.
„	406	„	25	„	illustrum.	„	illustrium.
„	407	„	18	„	hodie a longo.	„	hodie, quod a longo.
„	411	„	1	„	Allahabadensis	„	Allahabadense.
„	418	„	31	„	bonorumque	„	bonarumque.

[1] Nous n'indiquerons que les principales erreurs typographiques, omettant toutes celles qui ne nuisent pas au texte.

INSTYTUT GEOGRAFII BIBLIOTEKA

IMPRIMATUR

Fr. Raphael Pierotti O. P. S. P. A.
Magister.

—

IMPRIMATUR

Julius Lenti Patr. Constant.
Vicesgerens.

~~60~~
48894
14E
90

PAN
IG.PZ
92051